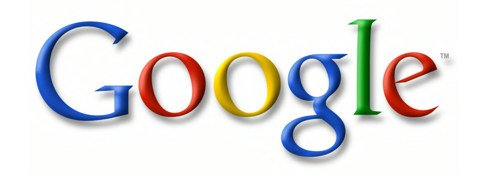
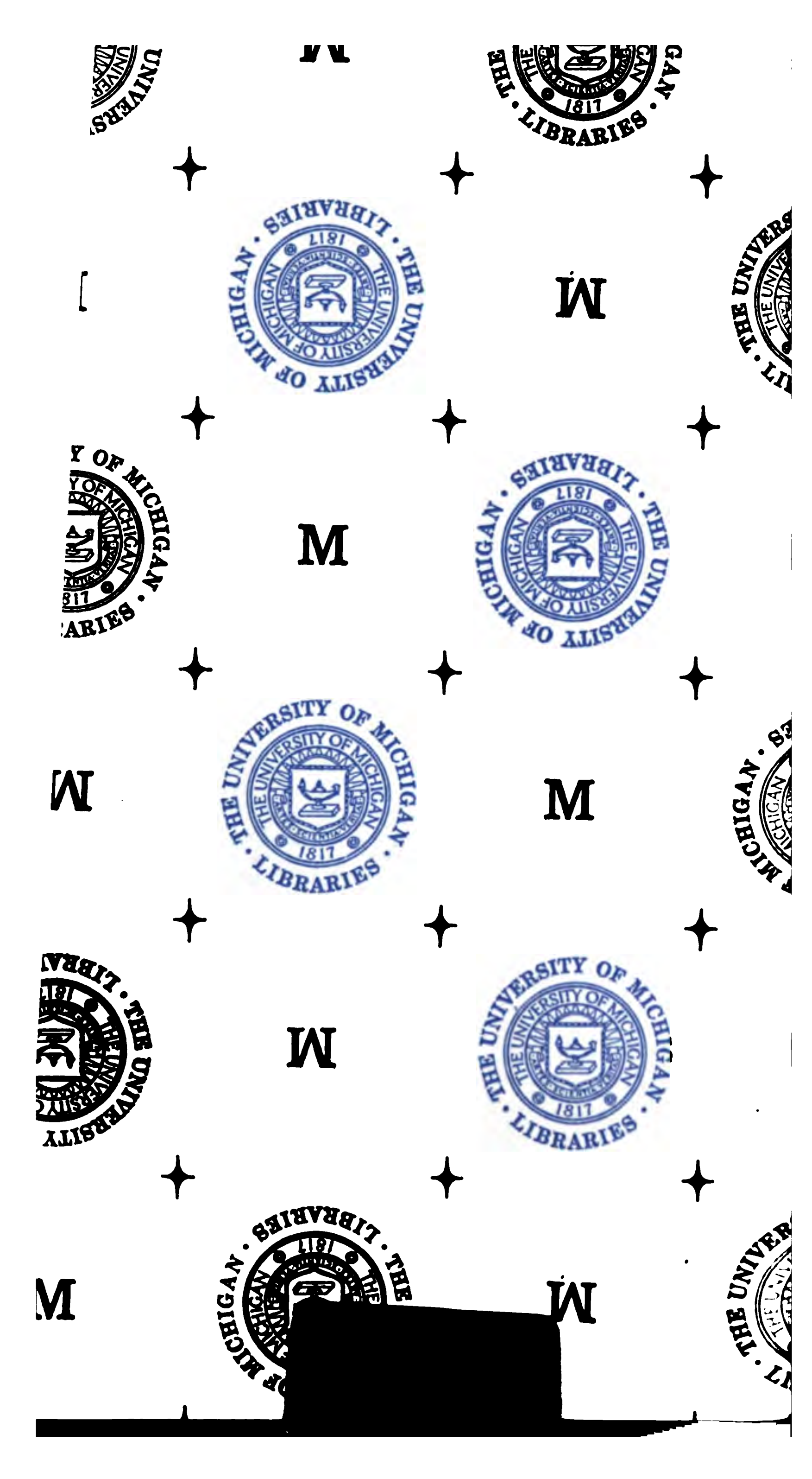
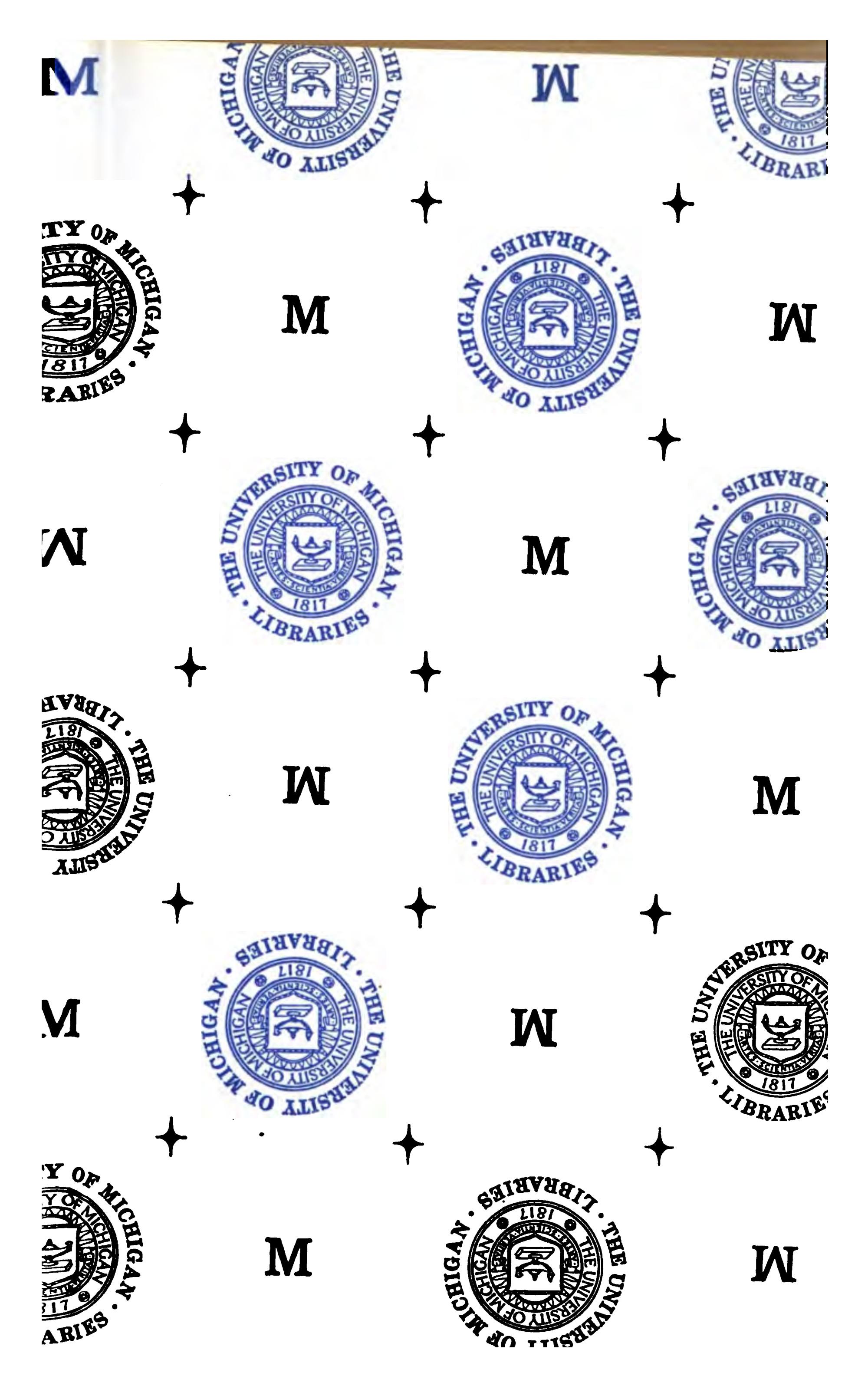



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M

LA PHILOSOPHIE

DIVINE.

LA PHILOSOPHIE
DIVINE,

APPLIQUÉE

AUX LUMIERES

NATURELLE, MAGIQUE,

ASTRALE, SURNATURELLE,

CÉLESTE ET DIVINE,

OU

AUX IMMUABLES VÉRITÉS que DIEU a révélées de LUI-même & de ses œuvres, dans le *triple Miroir analogique de l'UNIVERS, de l'HOMME & de la RÉVÉLATION ÉCRITE.*

Par KELEPH BEN NATHAN . . .

TOME SECOND.

1793.



LA PHILOSOPHIE DIVINE,

APPLIQUÉE AUX LUMIERES NATURELLE, CÉLESTE ET DIVINE.

LIVRE SIXIEME.

INTRODUCTION A CE LIVRE.

J'AI indiqué au commencement du fecond Livre un cinquieme ufage ou avantage de la raifon, & cet ufage, c'eft de comprendre le fens littéral de l'Ecriture Sainte, ce fens que j'appelle l'*écorce* & *l'extérieur*, fous lequel font cachés les fens les plus hauts & les plus divins qui ne font acceffibles qu'à la foi du Chrétien. C'eft pourquoi,

ayant à traiter de ces deux puissances, Raison & Foi & des sens inférieurs & supérieurs de l'Ecriture, j'ai jugé convenable, & nécessaire pour l'ordre & la clarté du discours, de renvoyer ici la considération de ce cinquieme usage de la raison, pour lui opposer les profondes vues de la Foi sur les divins sens de l'Ecriture. Je remplirai cette tâche & je montrerai d'abord la différence de la *croyance* à l'Evangile & de la *vraie foi*. Je donnerai le critérium & les principaux caracteres de l'une & de l'autre. Je mettrai ces caracteres en regard; afin que selon la maxime, *Opposita juxta se posita clarius luceant*.

---

gnage des Apôtres croit par cela même au témoignage de DIEU, vu qu'il croit la vérité & que toute vérité vient de DIEU, & encore qu'il ne peut pas croire à ce témoignage des Apôtres sans croire à leur narration; or leur narration parle du témoignage que DIEU donna à son Fils sortant de l'eau, lorsque le Saint-Esprit descendit
Math. 3. v. 5. sur lui, & qu'on entendit ces paroles: *C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le*; sans compter une infinité d'autres témoignages qu'ils lui ont rendus. Ainsi, on ne peut nier que celui qui a la simple persuasion ou croyance à l'Evangile, par cela seul, croit déjà au témoignage de DIEU même.

Mais pour éviter les équivoques qu'on a faites sur la valeur du mot de *foi*, & distinguer la vraie de celle qui ne l'est pas, on doit déjà comprendre qu'il est deux témoignages de DIEU, l'un extérieur, l'autre intérieur; l'un indirect, l'autre direct; l'un qui passe par le canal des hommes & dont ils sont les moyens, l'autre enfin qui vient de DIEU seul, par son Esprit versé dans le Chrétien. Ce dernier qui fait la foi, s'expliquera & sera démontré plus bas; & le premier, j'entends l'extérieur, compris & renfermé dans la *croyance*, ne va pas plus loin. Tout ce qui est extérieur ne peut agir que sur les sens de celui qui voit, ou sur la raison de celui qui, sans avoir vu, est sûr par un témoignage bien certain. Tous les miracles, toutes les prophéties, toutes les preuves externes de la religion sont de ce genre, & ne peuvent faire que l'homme persuadé & rien de plus. Pour le Chrétien, il faut une opération réelle, efficace & interne, non pas seulement de la raison qui est forcée de croire, mais de DIEU même qui agit par une touche sûre. Et afin

qu'on ne s'imagine pas que j'en impose, sans accabler, comme je le pourrois, ceux qui voudroient le mécroire, du poids de toute l'Ecriture Sainte, je me borne au seul passage de S. Jean que je viens de citer. Là, vous voyez que non-seulement il oppose le témoignage de DIEU au témoignage des hommes, mais encore, qu'il parle expressément d'un témoignage interne : *Celui qui croit au Fils de Dieu, il a au-dedans de lui-même le témoignage de Dieu.* Remarquez, *il a au-dedans*; ce témoignage y est gravé, de plus haut que l'homme & que tout ce qui est de l'homme, c'est de DIEU & de son doigt éternel; il a au-dedans le témoignage, non plus des hommes, non plus de ses sens & de sa raison, mais le témoignage de DIEU même; & c'est ici qu'est l'arrhe, le sceau, le gage interne de la rédemption, & nulle part ailleurs, ni en aucune autre maniere. C'est ici qu'est le vrai, le divin & sûr témoignage du Saint-Esprit qui se conste à lui-même, qui n'a besoin d'autre appui ni d'autre preuve que de lui seul : *C'est cet Esprit qui témoigne à notre esprit, que nous sommes enfans de Dieu; c'est cet Esprit qui crie dans nos cœurs : Abba* (1), *c'est-à-dire, Pere*, & qui seul y peut verser la charité. *L'amour de Dieu est répandu dans vos cœurs par le Saint-Esprit qui vous est donné.* Rom. 5. v. 5.

Celui qui n'a que la croyance ou persuasion à l'Evangile, n'a donc que le témoignage de sa raison, qui bien constituée & procédant légitimement selon sa capacité & ses forces, ne peut

(1) *Abba* est un mot syriaque qui signifie Pere. Il est employé trois fois dans le Nouveau Testament. Voyez encore outre ces deux passages, *Marc*, 14, v. 36. *Rom.* 8. v. 15. & *Galat.* 4. v. 6.

manquer d'avoir la conviction qui est de son ressort. Elle ne pourroit pas n'être pas persuadée, mais celui qui a la foi ou le vrai témoignage de DIEU, est dans un ordre sans comparaison plus haut ; ce n'est plus sa raison qui le convainc, il n'en a plus que faire ; il a la certitude du Saint-Esprit, infiniment plus sûre encore pour quiconque l'a reçu & en a l'expérience, que toute la certitude que peut donner la raison, quoique cette certitude inférieure soit parfaitement vraie, mais d'une vérité bornée à sa capacité & à son district. Et cette certitude du Saint-Esprit, ou ce témoignage de DIEU, plus haut que le témoignage de la raison, celui qui a la foi ne l'a pas seulement extérieurement par les miracles dont la raison croit la certitude, mais il a ce témoignage en soi, il l'a *au-dedans de lui-même*.

CHAPITRE II.

Effets du témoignage interne qui constitue la foi. Que l'immortalité n'est qu'en Jésus-Christ.

MAIS encore, il ne l'a pas seulement en soi ce divin témoignage ; il y est vivant, & (1) il y produit une vie fort différente de la vie raisonnable de l'homme naturel, qui, quelque rai-

(1) Comme on ne connoit guere mieux les choses que par leurs contraires, quiconque seroit curieux de connoître la vie du Chrétien, ses moeurs, ses déportemens, sa conduite & l'esprit qui l'anime, n'a qu'à bien considérer la vie & les moeurs des gens du monde, même des meilleurs, des plus raisonnables d'entr'eux, & en prendre exactement le contraste. S. Paul

sonnable que vous la suppofiez, est infiniment inférieure & différente de la vie que ce divin témoignage met avec la foi dans le Chrétien. C'est S. Jean qui me fournit encore cette nouvelle idée: *Et c'est ici le témoignage, savoir, que Dieu nous a donné la vie éternelle, & cette vie est en son Fils.* Pour comprendre sa prétention, il faut considérer que comme les brutes n'ont qu'une vie sensitive, l'homme naturel a, & celle-ci qui lui est commune avec elles, & au-dessus d'elles la vie de la raison. C'est la vie naturelle de l'homme, celle qui est jetée sur son berceau, celle qu'il tire de sa premiere naissance, & à quelque sagacité que vous portiez sa raison, c'est toujours la vie naturelle & rien de plus, c'est la vie d'Adam, *formé en ame vivante* à la vérité, dit S. Paul, mais non pas en *esprit vivifiant*, en esprit qui redonne la vie. Remarquez son antithese: I. Cor. xv. v. 45.
Le premier homme, Adam, & tous les hommes par lui, ont reçu, ou ont été formés *en ame vivante;* ils ont bien reçu de lui la vie, mais c'est une vie pécheresse & par conséquent une vie de mort, c'est-à-dire, destinée à la mort; car il ne pouvoit pas donner plus qu'il n'avoit après son péché, c'est-à-dire, après avoir perdu la vie d'union avec DIEU en qui seul est la vraie vie, & qui seul peut la donner par cette union. Ainsi a été toute la postérité d'Adam, & la vie que nous tirons de nos parens est une vie naturelle,

---

met en mille endroits ces deux esprits en opposition; & en effet ils sont diamétralement & absolument opposés l'un à l'autre. *Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de* DIEU. Et S. Jean y seroit plus formel encore, s'il étoit possible. Ses passages sont effrayans & d'un tranchant à imprimer la terreur aux mondains. I. Cor. 2. v. 12.

raisonnable & rien de plus, une *ame vivante* mais qui n'a pas, je le répete, en soi & par elle-même l'*esprit vivifiant.* Cette vie naturelle & simplement raisonnable, par-tout l'Ecriture Sainte l'appelle encore *l'homme animal.* On le voit même dans la suite du discours de S. Paul, à l'endroit que j'ai cité, où il met dans une perpétuelle opposition la vie du vieil ou premier Adam, & la vie du second Adam, Jésus-Christ, qui doit animer tous ses membres; car ici il faut prendre les choses dans leurs chefs respectifs & collectivement. Dans cette premiere vie ou premiere naissance de l'homme, DIEU n'y concourt que d'un concours général & comme Créateur, d'après le péché originel; tout comme, sans comparaison, il fait développer un germe de ciguë ou d'aconit, & fait donner la vie du serpent au petit serpenteau (a); au lieu que dans la vie du second Adam, ou du nouvel homme, l'opération de DIEU est directe; il agit par son Esprit comme régénérateur; il jette un germe nouveau, & ce germe contient la vie divine que Jésus-Christ

I. Cor. 2, v. 14.

(a) A la vérité, il faut encore excepter par rapport à l'homme, ce que j'ai appelé ailleurs, d'après S. Jean, cette lumiere primitive jetée sur sa naissance, qui *éclaire tout homme venant au monde*, & qui rendant l'homme capable de choix, sert de contre-poids à la tache de son origine qui sans ce contre-poids le feroit pencher invinciblement au mal. Mais, comme on l'a vu, cette lumiere primitive s'offusque & se salit avec l'âge, par les actes déréglés de la volonté séduite par les sens, &c. Et alors il lui faut l'esprit de régénération, qui décrasse cette lumiere, pure d'abord, mais bientôt altérée; qui en éteigne le faux, enleve les erreurs qu'elle a contractées par le commerce des hommes, du monde, & des sens, en exalte la capacité, & dilate & élargisse les bornes. On verra en nombre d'endroits de cet ouvrage, & sur-tout par l'esprit & les vérités qui y sont répandues; que s'il est des Païens sauvés,

Jean, 1. v. 9.

nous a méritée sur la croix; c'est un *esprit vivifiant;* & c'est là cette nouvelle naissance dont le Seigneur parloit à Nicodeme; c'est cet *olivier franc*, enté sur une nature sauvage. C'est tout-à-la-fois le sceau & la réalité de l'alliance avec DIEU; c'est un principe qui ne dépend plus *ni de l'homme, ni de la volonté de l'homme*, ni de la raison, ni en un mot de rien qui soit de l'homme, mais jeté, versé, infus par le Saint-Esprit, & qui développé fait, non plus le vieil & raisonnable Adam, mais *le nouvel homme créé selon Dieu en justice & en sainteté.* Jean, 3. v. 5. Rom. 11. v. 17. Jean, 1. v. 13. Ephés. 4. v. 24.

Ainsi cette vie nouvelle, à laquelle la simple croyance n'arriva jamais, & qui n'est donnée qu'avec la foi pour en être inséparable; cette nouvelle vie, est la vie de Jésus-Christ lui-même, injectée dans tous les vrais Chrétiens par son Esprit, tout comme les membres d'un corps vivent de la vie de la tête; tout comme les branches d'un arbre végetent par la séve qui s'y distribue; tout comme les sarmens enfin vivent du cep auquel ils tiennent. Et voilà d'où viennent les allusions si fréquentes que l'on voit de cette nouvelle vie dans l'Ecriture. Or que ce soit la vie de Jésus-Christ lui-même qui seule

---

sans avoir connu notre Sauveur explicitement, & pour parler avec S. Paul, *selon la chair*; ils ne peuvent l'être que par l'*Esprit* même de JESUS-CHRIST, qui couronnant leur fidélité à cette lumiere naturelle & primitive, l'exalte, l'anoblit & la rend salutaire. *Quand nous aurions connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connoissons plus de même*; *& tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont enfans de Dieu.* Qu'on récole ces deux passages, appliqués aux Païens qui ont été fidelles à leur conscience naturelle; mais ce n'est plus le moment d'en traiter & d'éclaircir cette vérité; on l'a vue à l'article des sous-élus & des sous-martyrs, où j'ai réfuté une objection des Déistes. II. Cor. 5. v. 16. Rom. 8. v. 14.

fait le *nouvel homme*, je n'ai pas besoin, pour le prouver, d'aller à la quête d'innombrables passages dont la citation alongeroit trop; je trouve encore à cet égard tout ce qu'il me faut dans celui de S. Jean dont je me suis servi jusqu'ici. *Dieu nous a donné la vie éternelle.* Mais comment & où est-elle? Nulle part, hors de Jésus-Christ; *& cette vie est en son Fils*, & par conséquent cette vie éternelle ne peut être en nous que quand son Fils y naît, est enfant, croît &
Ephes. 4. v. 13. parvient *à sa parfaite stature.* Voilà la seule vie éternelle.

Mais ce que S. Jean ajoute immédiatement en confirmation, seroit encore bien plus positif & plus fort, s'il étoit possible. *Celui qui a le Fils a la vie*; remarquez bien l'expression, il
Jean, 1. v. 12. faut avoir le Fils, il faut l'avoir reçu : *A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfans de Dieu, savoir, à ceux qui croient en son nom.* Et afin qu'on voie bien que la vraie foi salutaire & la vie de ce Fils en nous, sont deux (3) choses inséparables, les Apôtres & S. Jean en particulier, se servent tantôt de l'une & tantôt de l'autre de ces expressions : *Celui qui croit au Fils, a la vie éternelle, & celui qui a le Fils, a la vie éternelle : Celui qui l'a reçu, &c. &c.* S. Paul n'appelle-t-il pas la foi la substance même *l'hypostase des choses qu'on espere*, c'est-à-dire, la réalité, l'essence de ces choses dont l'éternité ne
Hébr. 11. v. 1. sera que le développement : *Ou faites l'arbre bon*
Matth. 12. v. 33. *& le fruit sera bon, &c.* Et afin qu'on voie bien

(3) On verra cette vérité parfaitement expliquée & démontrée vers la fin de ce volume, où je traite de la ressemblance & de la différence qui sont entre la foi au Fils de DIEU, & la foi du Fils de DIEU.

encore que tout ce qui n'eſt pas Jéſus-Chriſt en nous, n'a point en ſoi ni par ſoi la vie éternelle ; pour qu'on ne puiſſe apporter aucune reſtriction à cette indubitable vérité, il ajoute : *Celui qui n'a point le Fils de Dieu, n'a point la vie.* Voilà l'excluſion ; il ne dit pas : Celui qui n'a pas la raiſon ; ſa ſagacité, la ſageſſe humaine, ſes raiſonnemens, &c. mais : Celui qui n'a point le Fils de DIEU, n'a point la vie. *Tous ceux qui ſont conduits*, non par ces choſes, mais *par l'Eſprit de Dieu, ſont enfans de Dieu.* *Rom.* 8. v. 14.

Qu'on chicane tant qu'on voudra ; que la raiſon & ceux qui n'ont rien de plus, cherchent à jeter un nuage ſur cette immuable vérité qu'il faudra reconnoitre un jour ; ils pourront bien un moment l'obſcurcir à leur propre tribunal, mais ils ne l'obſcurciront jamais pour le Chrétien qui, en ayant en ſoi la divine expérience, en eſt auſſi ſûr, & plus ſûr, s'il étoit poſſible, que de ſon exiſtence même. Tous les Chrétiens ne ceſſent de le dire, de le crier aux hommes qui ne ſont que raiſonnables, mais en vain, ils ne ſont point crus, & il faut ſe contenter d'en gémir.

Une raiſon ſuperbe veut avoir, non-ſeulement les avantages qui lui ſont propres, mais encore les avantages exquis réſervés à DIEU ſeul & à ſon pur don. Elle ne veut jamais ſavoir qu'elle eſt née avec le péché, qu'elle eſt péché elle-même, & que dans la profondeur des miſeres de l'homme, elle eſt encore ſa plus grande miſere, parce que de toutes les maladies, la plus incurable & la pire, c'eſt celle où on ne ſent pas ſon mal, & où le rongeant ulcere eſt pallié par une fauſſe vigueur & une apparence de ſanté.

CHAPITRE III.

Continuation du même sujet. De l'Immortalité.

UNE fastueuse philosophie raisonne, & sans discuter la maniere, elle promet cette heureuse immortalité, que Jésus-Christ, *seul Prince de la vie*, peut aussi seul promettre & donner aux siens, mais en se donnant lui-même à eux & non autrement; elle farde ainsi & couronne notre misere, bien loin de lui servir de remede. Mais quoi, dira le Philosophe, ce systême ne seroit-il pas très-dangereux? l'esprit de l'homme est-il donc mortel? Oh non, assurément je le tiens immortel avec vous; je l'ai montré sous un autre point de vue au discours premier; mais ce que vous ne faites pas avec moi, c'est de savoir comment & en quelle façon il l'est véritablement. Apprenez une fois, Philosophe aveugle, que tout ce qui n'est pas en Jésus-Christ, qui ne vient pas de Jésus-Christ, ne peut jamais avoir qu'une immortalité de mort. Ce n'est point une contradiction; je pourrois, si je le voulois, me tenir derriere le rideau, & me contenter de dire: C'est l'Ecriture qui parle. Mais quand j'en dirois encore davantage avec elle, je ne crains point de me méprendre; toute vraie vie est en Jésus-Christ, & il n'en est point ailleurs que dans le Verbe; tout ce qui n'est pas régénéré par son Esprit, meurt dans le sein même de sa fausse vie. Il peut *avoir*
Apoc. 3. v. 1. *le bruit de vivre, mais il est mort.* Il est une de ces fausses branches, bientôt coupée par le jardinier qui ne veut que des branches légitimes

& à profit. Oui, ô homme! tout ce qui n'est pas en Jésus-Christ seul germe d'immortalité, n'est pas seulement bien sorti, malgré sa vie naturelle & prétendue raisonnable, du domaine de la mort. Que s'il est hors de Jésus-Christ quelque chose d'immortel, il faut qu'il meure dans cette immortalité même; il ne vit que dans la mort & il meurt dans sa fausse vie. C'est Jésus-Christ seul qui a l'Empire, qui tient *les clefs de la vie & de la mort*; & pour la vraie immortalité, il faut qu'il *engloutisse* en nous *la mort par sa victoire*. Cette immortalité bienheureuse ne se donne qu'à la régénération, qu'à la vie de Jésus-Christ, *qu'au revêtement de Jésus-Christ; vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez revêtu Jésus-Christ*. L'immortalité est la couronne & le prix du germe de Jésus-Christ. Il faut que tout ce qui est du vieil Adam meure; il faut que l'esprit naturel de l'homme soit lui-même changé, renouvelé, transformé. *Soyez transformés par le renouvellement de votre entendement.*

Apoc. 1. v. 18. & 3. v. 7. I. *Cor.* 15. v. 54—57. *Eph.* 4. v. 24. *Rom.* 6. v. 3. *Rom.* 12. v. 2.

Mais, (1) dira-t-on encore, s'il faut qu'il soit

(1) Les vérités répandues en avance dans le premier Livre, ont préparé au lecteur l'intelligence de ceci. Ce que j'y ai appelé *l'esprit astral*, qui est la clarté, le feu de la raison; ou de l'esprit naturel de l'homme, cet esprit ne peut jamais avoir avec DIEU, ou ce qui est le même, avec le VERBE-DIEU Jésus-Christ, une union permanente, parce qu'il n'est pas assez pur & qu'il n'a pas pour origine la filiation & la noblesse sainte de l'Esprit de DIEU. A la mort du corps, cette raison ne peut plus avoir d'union avec le monde, puisque séparée de son corps & des sens corporels, elle l'est par conséquent de toute liaison avec ce monde, dont ce corps & ces sens lui fournissoient le moyen, & qui étoient les véhicules de ce commerce. Où trouvera-t-il donc son allumement & sa lumiere? Il n'a pas la vraie vie qui est en Jésus-Christ & dans son Esprit; il n'a plus en substitut les objets du dehors, qui

vie qu'il tient de l'Adam pécheur. Cette derniere n'a pas la nature divine à laquelle le Chrétien
II. Pierre, 1. v. 4. doit participer : *Afin que le Chrétien soit fait participant de la nature divine*, dit l'Apôtre ; & cette nature divine, dont le germe est jeté dans le Chrétien, doit en grandissant & en se développant, détruire le germe de la nature pécheresse, comme l'on voit dans le physique, une plante en croissant, faire périr celle qui est à côté. C'est
II. Cor. 4. v. 16. encore ce que disoit S. Paul : *A mesure que l'homme extérieur déchoit, l'intérieur se renouvelle de jour en jour.* Il faut qu'en nous l'éponge soit passée sur la hideuse figure du péché, & l'efface insensiblement, pour que l'image de DIEU s'y peigne & se rétablisse. Le beau portrait qu'on feroit sur une toile qui en auroit déjà un autre! On n'y verroit que des traits confus, brouillés & monstrueux : il faut donc que la premiere peinture s'efface. C'est la lutte, c'est le combat de ces deux vies en nous, & il faut que le Chrétien coopere à celle de la grace, en lui livrant & laissant sa volonté, afin qu'elle mine en lui sans obstacle, la vie qui lui est opposée. Il faut qu'il concoure à cette grace comme Saint Paul qui étant atterré au chemin de Damas, en se relevant, di-
Act. 9. v. 6. soit : *Seigneur, que veux-tu que je fasse ?*

Or je demande maintenant, tout cela peut-il se faire par la puissance de la raison qui n'a pas à
Ephes. 2. v. 8. son commandement, *cette foi qui est un don de Dieu*, & ce principe divin, qui seul nous régénere ? Mais sans en raisonner davantage, & avant de comparer & mettre en regard quelques caracteres respectifs de la croyance & de la foi, j'approfondirai encore l'important sujet de l'immortalité de l'ame.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Plus ample éclaircissement sur l'immortalité.

VU l'importance du sujet, je crois devoir encore discuter ce qui regarde l'immortalité de l'ame. La grande erreur des Philosophes sur le comment ou la maniere dont l'être moral de l'homme peut être immortel, vient tout-à-la-fois de ce que s'en rapportant plus à leur raison qu'à l'Ecriture, ils posent de faux principes; mais sur-tout de ce qu'ils ignorent les infinies grandeurs de Jésus-Christ, seul principe & dispensateur de la vie; & enfin, qu'ils ne connoissent ni la dégradation & la réhabilitation des êtres, ni la chaîne qui lie l'homme avec le VERBE DIEU & homme, pour le faire remonter & refluer en ce VERBE-DIEU dont la seule union peut assurer notre immortalité. Il n'est rien dans l'Univers entier, qui puisse l'avoir que ce qui est inséparablement uni au VERBE, source unique de toute vie & de toute lumiere. *En lui est la vie, & la vie est la lumiere des hommes.* C'est ce que j'assure ici avec la plus parfaite certitude; il faut pour l'immortalité de tout être moral, qu'il porte l'empreinte ou l'image pure du VERBE, & que ce VERBE l'y ait imprimée pour y écouler sa vie. Adam avoit reçu cette image pure; il l'a perdue par la désobéissance; dès là il perd la vie continuée, il faut qu'il meure: *Tu mourras de mort*, parce qu'il s'étoit désuni d'avec le VERBE son Créateur, & avoit ainsi délié le faisceau par lequel il tenoit à la vie du VERBE, dont auparavant il avoit l'image pleine & fidelle. Or pour l'immortalité, il

Jean, 1, v. 4.

Genese, 2, v. 17.

faut de néceſſité que l'homme regagne le point d'Adam innocent ; c'eſt-à-dire, que l'image du péché ſoit détruite en lui, & que celle du VERBE s'y repeigne & ſe rétabliſſe. Alors & non autrement, car le contraire eſt impoſſible, le VERBE écoule continuellement la vie & la lumiere ſans obſtruction ni obſtacle ſur cette image réhabilitée, & cette vie qu'Adam avoit perdue eſt rendue à cet homme renouvelé en l'image du VERBE, & même lui eſt rendue avec un ſurcroît merveilleux, parce qu'elle ne peut plus ſe perdre, à cauſe de la *ſurabondance de la Rédemption* incomparablement plus efficace que la chute n'a été ruineuſe. Et c'eſt pour réhabiliter la nature humaine & lui rendre la nobleſſe & les priviléges qu'elle avoit perdus en Adam, que le VERBE eſt venu ſur la terre paroître en homme & mourir pour tuer la mort : *O mort, je ſerai ta mort !* & pour rendre l'homme capable ainſi, de regagner ſa vie & ſa lumiere. Voilà la maniere unique & le comment de l'immortalité (1) de l'homme. Je pourrois faire là-deſſus le traité le plus lié & le plus démonſtratif. Toute vie eſt en

---

Jean, 17. ỳ. 2. (2) *Tu lui as donné pouvoir ſur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés.* J'ai déjà préſenté cette immuable vérité ſous pluſieurs points de vue ; s'il en falloit une nouvelle confirmation, je dirois qu'Adam innocent & à ſa création, étoit une deſcendance, ou la derniere deſcendance de l'Elohim Adam ſupérieur ou primopremier Morphiſme de l'homme peint dans le Verbe infini & tout-à-la-fois ennaturé en dehors & inſéparablement ou hypoſtatiquement uni à lui. J'ai expliqué & démontré cette vérité en pluſieurs endroits de mes notes ſur les Elohims. C'eſt le DIEU-Homme qui eſt iſſu du Verbe comme tous les Elohims, en premiere émanation faite ou exécutée par lui. Or, j'atteſte en ſa ſainte & infiniment adorable préſence, deux choſes : 1.° Que ſelon l'ordre établi dans l'Univers, les cieux s'écrouleroient, & il rentreroit dans le néant, avant que l'homme inférieur puiſſe recevoir l'immor-

Jésus-Christ, & hors de lui il n'en est point. Quiconque donc est rentré dans l'union avec lui, possede une vie & une lumiere qui ne peuvent plus se perdre, mais jamais, non jamais autrement.

---

talité, s'il n'est repompé dans l'idée ou l'image pure de l'Adam supérieur, & s'il ne reflue en lui tel qu'il en étoit primitivement descendu. Voilà son échelle, si j'ose m'exprimer ainsi, & son unique véhicule pour remonter & monter par conséquent dans la vie éternelle qui est dans son Elohim ou Eloha. Qu'on pese ce mot si profond de S. Jean, ch. 3. v. 13. *Personne n'est monté*, ni ne peut *monter au ciel*, *sinon celui qui est descendu du ciel*, *savoir le Fils de l'Homme qui est au ciel.* Et cet autre de S. Paul qui lui est parallele. *Or ce qu'il est monté qu'est-ce autre chose, sinon que premiérement il étoit descendu dans les parties les plus basses de la terre.* Quel divin commentaire ne pourrois-je pas faire sur ces deux passages! Mais singuliérement par rapport au premier; pour le dire en épisode; on y voit clair comme le jour, non pas l'immensité de la nature humaine de Jésus-Christ, car si elle étoit immense, elle ne seroit plus homme, mais son *Ubiquité* & le pouvoir de se multiplier à volonté, parce qu'étant inséparablement unie à la Divinité, sa nature humaine étant pour ainsi dire détrempée dans l'immensité, par conséquent acquiert par cette union le pouvoir qu'un être fini peut en recevoir, & ainsi être comme il lui plait, non partout en plénitude, mais dans une *infinité d'endroits* tout-à-la-fois. Car la plénitude & le par-tout immense est réservé à la Divinité seule. Ce mystere qui même, comme je l'explique, n'en est point un, est en raison composée de l'Humanité finie & de la Divinité infinie dont cette humanité sainte est inséparable. Remarquez en effet que lorsque notre adorable Sauveur dit ces paroles rapportées par S. Jean, il étoit sur la terre & il parla de lui-même comme étant sur la terre & au ciel tout-à-la-fois. Or pour revenir de cette digression, j'atteste, 2.° Que par la vérité établie dans toute l'Ecriture & singuliérement par le passage même de S. Jean cité plus haut, si rien ne peut *monter au ciel que ce qui en est descendu*; comme ce qui en est descendu en est dérivé, émané ou créé très-pur, & non point avec les faux habits que les révoltes & les chutes ont mis sur lui, il en résulte infailliblement que tout ce qui doit remonter jusqu'à l'Elohim DIEU-Homme, ne le peut sans lui être uni, & il ne peut lui être uni que par la ressemblance, & cette ressemblance ne peut avoir lieu, sans qu'il regagne son image pure.

Ephés. 4. v. 9.

Cependant, si je me bornois à ce que je viens de dire, on pourroit m'objecter avec justice ce que je fais de l'immortalité des méchans, & me demander si les impies rejetés ne pouvant plus être unis avec le VERBE & avec sa

gée & décrassée de toute la rouille que le péché a mise sur cette image primitivement pure. Alors l'image restituée par la force de la Rédemption & par l'opération du Saint-Esprit qui détruit dans l'homme docile tout le misérable accessoire & le faux vêtement, pour rétablir sur leur ruine & insinuer l'image de Jésus-Christ, alors, dis-je, & non autrement, il rentre en Jésus-Christ, ou ce qui est le même, dans le Verbe comme dans le lieu & le pays, si j'ose m'exprimer ainsi, qui lui est naturel ; c'est sa place ; il est taillé, ciselé, approprié pour être éternellement uni au Verbe seul Prince de la vraie vie ; il est dans la vie même, & voilà l'immortalité & le seul chemin pour y arriver. Mais aussi voilà ce qu'il en coûte : il faut que la fausse image, l'homme de péché, le corps de mort, l'homme animal périssent. Je pourrois présenter encore cette immuable vérité sous nombre d'autres points de vue, tous rentrant en elle & la vérifiant en tout sens, & sous quelque côté qu'on l'envisage. Et quant au passage de S. Jean & à l'usage que j'en ai tiré, on peut en ce sens l'envisager comme un parallele de cette divine promesse : *Voici, je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.* Math. 28. v. 20. Or il étoit encore alors sur la terre avec son corps.

D'après cet exposé, on pourroit calculer par une arithmétique sûre & divine, tous les degrés pour ainsi dire, & les quantités du salut & de l'immortalité, ou de son exclusion, pour chaque homme ou chaque individu. La regle ou la mesure en est le plus ou le moins de mal que par les habitudes plus ou moins invétérées & par conséquent fixées, il a mis en lui sur la nature primitive, ce qui a formé une fausse nature qui s'est identifiée avec son être & qui plus ou moins est devenue lui-même. Les hommes malheureux, dissipés, pécheurs & mondains, n'y songent pas, & dans le perpétuel étourdissement qui compose leur vie ils *ne savent pas* ou ne veulent pas voir le sort qui les attend ; semblables à l'insensée autruche qui se croit en sureté, moyennant qu'en cachant sa tête elle ne voit pas le coup de mort que va lui porter le chasseur. Cette arithmétique divine de quantités, d'identité de l'être conservée ou perdue, est très-bien décrite pour qui sait l'y voir, dans les trois premiers chapitres de l'Apocalypse ; & dans le même livre, ch. 13. v. 18. il est parlé du *nombre de la Bête* qui est précisément la quantité de fausse image ou image du vieil homme dont les

vie, ſont donc deſtinés à une mortalité entiere? Il s'en faut infiniment; je dois répondre & éclaircir. L'homme, quelque impie qu'il ait été, ne peut mourir d'une mort totale; il reſte en lui un germe de vie & de lumiere, mais pour ſon malheur & ſon ſupplice, ce germe de vie & de lumiere eſt à moitié étouffé; c'eſt une mort dans la vie, & une vie dans le ſein même de la mort; c'eſt un déchirement de ſon être, qui pourtant ne peut mourir, vu que par ſa création & par le fond de ſon eſſence, il avoit été fait pour être uni au VERBE ſon Créateur, avec lequel il a un inſtinct de réunion dont la force eſt inconcevable, parce qu'il eſt la derniere fin des êtres. Ainſi le VERBE l'attire à lui, mais à cauſe de l'impureté fixe & tenace de ce méchant, il le repouſſe & ne peut s'y unir. Tellement, que perpétuellement attiré & repouſſé, ſon tourment ne ſe dé-

---

hommes ſe revêtent & qu'ils mettent ſur leur nature & ſur leur être. Et il eſt dit aux intelligens de n'en prendre que ce qui eſt indiſpenſable pour converſer au dehors, dans le monde & parmi *la nation perverſe & tortueuſe. Ici eſt la ſageſſe; que celui* Philip. 2. v. 15.
qui a de l'intelligence calcule le nombre de la Bête, &c. Car il faut tôt ou tard, que ce qui eſt de la bête dans l'homme, où *l'homme animal* périſſe, perde l'être & l'identité ou ipſéïté, I. Cor. 2. v. 14.
après les tourmens préalables plus ou moins grands ſelon la ténacité du mal. Il n'y a point de ſupplice ou de tourment tranſcendamment éternel & qui dure ſans fin dans toute l'Eternité poſtérieure; mais il y a une mort éternelle pour tout ce qui ne ſera pas dans l'homme l'image du Verbe réhabilitée qui ſeule peut être ſauvée & recevoir l'immortalité. Et quand je dis *mort éternelle*, elle n'a lieu qu'après les punitions préalables ſubies par l'individu pécheur avant que la partie ou quantité méchante en ſoit évacuée & aille à la mort. Que ſi le mal prévaut dans cet individu & qu'il meure hors d'état de grace; c'eſt l'enfer & la damnation; mais ſi malgré ſon impureté, il reſte plus de bon, & qu'il meure en grace & dans une volonté ſoumiſe, alors il entre dans les états de purification, &c. &c.

crit point; il n'eſt point immortel en la maniere des juſtes unis au Principe de la vie & de la lumiere; mais il eſt impériſſable & indeſtructible, ſans avoir ni cette vie pleine, ni la lumiere néceſſaire au raſſaſiement de ſon être. C'eſt, pour ainſi dire, une moitié immortalité & une vie toujours continuée & toujours privée de la plénitude.

Et pour le faire comprendre, il faut ſavoir que les Anges & les Saints glorifiés vivent dans le feu céleſte; mais ce feu céleſte eſt tempéré, mitigé, approprié à leurs natures, par le mélange des
Apoc. 22. v. 1. deux autres élémens, *l'eau vive* dont parle l'Ecriture, & l'air céleſte (2): & ils jouiſſent de cette température, qui eſt non-ſeulement leur vie bienheureuſe, mais qui eſt auſſi la pure & divine lumiere qui les éclaire; tout comme en analogie inférieure, le jour matériel n'auroit pas lieu par le ſoleil pur, & ſi ſon rayon ne s'engageoit pas dans l'air ou la lumiere univerſelle qui eſt ſon véhicule, & qui, par ſon mélange, fait l'uſage & l'heureuſe proportion de la lumiere avec nos yeux. Il nous faut ces deux choſes pour le jour qui nous éclaire; or comprenez maintenant en rapport, que les méchans & les damnés vivent dans le feu pur & non mitigé, qui les rend non-immortels en la maniere des Saints, mais incorruptibles, & ils n'ont d'autre lumiere que celle

---

(2) L'air céleſte eſt ce que l'Ecriture Sainte appelle *le vent*
Geneſe, 3. v. 8. *du jour*, parce que c'eſt l'air du jour éternel, c'eſt l'un des ſens. C'eſt ſur cet air céleſte & ſurcéleſte de tous les degrés & ſur les autres élémens primitifs que s'exécutent les divines merveilles des phénomenes de là haut & auſſi tous les arts céleſtes dont je traite ailleurs.

du pur feu (3), qui ne fait point un jour clair II. *Pierre*, 2.
& ferein ; ils font tenus fous les *liens d'obfcurité*. v. 4.
Ce feu les brûle & ne les détruit point, car au & *Judes*, v. 6.
contraire, il les *fale*, comme dit Notre-Seigneur, *Marc*. 9.
pour qu'ils foient incorruptibles, tout comme en v. 48.
oppofition les Saints font falés du *fel de la fageffe*, qui les rend immortels.

Ainfi, ce feu qui brûle les damnés ne les éclaire ni ne les purifie point, parce que, comme il eft dit dans l'Apocalypfe, ils ont la *cuiraffe* de feu, *Apocal*. 9. ils en font enduits, & cet enduit plus ou moins v. 17.
ferré, fait l'intenfité de leur tourment. Ajoutez que, privés de la lumiere vitale & claire, ils n'ont aucune perfpective de retour ; la douce efpérance n'habite point ces régions de ténebres deftituées de la lumiere pleine ; & comme ils ne voient aucun jour à fortir de ce lamentable état, c'eft ce qui fait leur rage, leur défefpoir, & le *nom de blafphême* qui leur eft donné, comme dit l'Ecriture, & qui augmentant toujours leur rebellion & leur coulpe, rend leur état permanent & durable (4).

(3) Si le lecteur défire de le comprendre parfaitement, il n'a qu'à prendre une comparaifon, & il aura dans le phyfique la preuve de ce que j'avance. Qu'il faffe un moment avec moi la fuppofition que le foleil n'eût point de véhicule dans l'air ou la lumiere univerfelle répandue par-tout, alors il n'arriveroit jamais à nos yeux & nous n'aurions jamais de jour, une nuit vafte & univerfelle feroit répandue pour nous dans toute la nature ; on verroit feulement un point couleur de feu à trente-trois millions de lieues, mais qui ne feroit d'aucun ufage pour nous éclairer ; que fi vous approchiez du foleil à une proximité de contact, il vous confumeroit fans vous éclairer. Voilà une image du feu de l'enfer privé de l'élément fon coadjuteur néceffaire pour faire avec lui le jour ou la lumiere. Il brûle les damnés (fans les confumer par la raifon que je viens de dire, ni les détruire & anéantir), mais il ne les éclaire pas.

(4) Il faut toutefois faire ici une exception. Il eft des temps où ces êtres rejetés peuvent avoir de certaines lumieres ; car

C'eſt ce qui fait la différence eſſentielle qui eſt entre ces damnés & les ames qui ſont deſtinées à être purifiées, n'étant pas coupables de rebellion & n'étant point arrivées à ce degré de perverſité. Elles ſont auſſi ſalées de feu, mais c'eſt un feu purifiant; elles n'ont pas la cuiraſſe de l'endurciſſement; l'eſpérance ne les abandonne pas; elles ſouffrent en patience l'opération de la juſtice Divine qui leur applique ſon feu pour les purifier & les rendre capables, après que la tache plus ou moins forte eſt enlevée, d'être réu-

le démon, ſous l'empire duquel ils ſont aſſujettis, en a beaucoup & peut leur en montrer d'aſtrales (comme on a vu); mais toutes ces lumieres & des démons & des damnés, ſont abſolument inutiles pour leur bonheur. Elles ſont privées de l'amour qu'ils ne peuvent pas avoir; ils les emploient au mal, aux ruſes, à tenter, &c. Ces lumieres ne ſont jamais celles de la vraie vie; elles ſont plutôt une partie de leur ſupplice, & le continuent en les rendant toujours plus coupables. Il faut diſtinguer les lumieres ſtériles, ou qui privées d'amour ſont une ocJean, 8. v. 12. caſion de plus pour faire le mal, de la *lumiere de la vie* dont parle Notre-Seigneur, & qu'il donne à ſes élus. Mais ces lumieres que les damnés ont par intervalles, ne ſont qu'une exception, & en général, ils ſont dans les plus affreuſes ténebres, & y rentrent toujours. Pour achever de faire comprendre ceci, il faut ſavoir; 1.° Que l'état de ces damnés n'eſt jamais un état permanent, mais toujours changeant & inquiet, parce qu'ils n'ont jamais, comme on a vu, le raſſaſiement de leur nature. 2.° Que ces lumieres qu'ils ont par intervalles, ſont plutôt des lumieres punitives, en ce que non-ſeulement elles leur donnent une plus grande ſphere d'activité au mal, & aiguiſent leurs ruſes & leurs malices en leur fourniſſant plus d'artifice; mais punitives encore, en ce qu'elles leur montrent par intervalles & comme des éclairs, le bonheur & la gloire des Saints, ce qui redouble leur rage & leur jalouſie, & ajoute au malheur actuel & eſſentiel de leur état, la vue du bonheur des autres. Le Démon lui-même voit par intervalles ce bonheur ineffable, puis qu'avant d'être renvoyé, chaſſé & rejeté dans l'abyme des ténebres & des tourmens de feu, il a Apocal. 20. v. 8. le pouvoir qui lui a été accordé, d'environner *la cité des Saints*, comme on voit dans l'Ecriture. Toutes ces économies ont lieu & ſe ſuccedent, mais l'état foncier eſt les ténebres. Telle eſt

nies au VERBE-DIEU vie & lumiere, leur principe & leur fin. Je pourrois ajouter une infinité d'autres choses soit en confirmation, soit en envisageant cette théorie sous d'autres points de vue, ce qui en feroit une démonstration complete; mais ceci doit suffire. Ainsi les damnés ne sont point immortels dans le sens des Saints, ni des ames mortes en grace; mais ils sont incorruptibles; ils vivent dans le continuel déchirement de leur être; ils vivent dans la mort & meurent dans la vie; ils vivent dans le feu privé de la douce & béatifiante lumiere & dans le désespoir......

Remarquez cependant, qu'il y a même une sorte de miséricorde dans l'enfer; car si par impossible, les damnés pouvoient être admis dans le Ciel, ils y souffriroient bien plus encore, parce qu'il ne peut pas être leur lieu, qu'ils y seroient déplacés, & que l'amour pur & divin qui y regne les tourmenteroit bien davantage. J'ajoute en opposition & contraste, que les Saints, dans le ciel, ont & reçoivent à chaque instant le rassa-

la situation qui est préparée à ceux qui meurent dans l'endurcissement & dans l'impénitence finale; & tels le genre & la nature de leur immortalité,

Une femme dont j'ai parlé au Tome premier, à l'occasion de la gloire externe & de la gloire interne qu'elle a confondues, s'est avisée de faire un autre ouvrage intitulé *Les XIV Lettres, sur l'état des ames, &c.* où elle a brouillé & confondu l'enfer avec la purification, & mis pêle-mêle les degrés qui les séparent. L'un est la peine du dam, infligée par la justice purement punitive, & qui n'est point purifiante; l'autre est un feu médicinal & purifiant, enlevant de proche en proche les obstacles qui s'opposent à la réunion. Telle est la confusion que Mademoiselle Hubert a mise dans ces vérités & dans son livre. Il est un grand abyme entre l'Enfer & les demeures de purification; & combien plus entre l'Enfer & le Ciel, comme *Luc.* 16.
il fut répondu au riche voluptueux. v. 26.

ſiement de leur nature, & autant de lumiere & de vie que leur vaſe ou récipient en peut contenir; en ſorte que toujours ſatisfaits, ils ne ſauroient avoir de déſirs inquiets; & que leur déſir eſt plutôt un *appétit* du futur & d'un accroiſſement de dilatation. Au contraire, les damnés n'ont jamais le raſſaſiement de leur nature, & cette privation fait leur fureur, &c.

CHAPITRE V.

Récapitulation de ce qu'on a vu plus haut ſur la foi & ſur la croyance.

POUR revenir de cette digreſſion & avant que d'avancer davantage dans les caractères diſtinctifs de l'une & de l'autre, il faut réſumer ce qui en a déjà été dit: la croyance eſt donc fondée ſur le témoignage des hommes, mais la *foi* l'eſt ſur le témoignage de DIEU même qu'il donne au dedans; & cette foi eſt ce témoignage lui-même, infiniment plus grand que le témoignage ſur lequel eſt appuyée la croyance. Il eſt infiniment certain, & d'un ordre de certitude plus haut que la certitude qu'on tire de la croyance; c'eſt une certitude donnée dans l'intérieur par le Saint-Eſprit même & gravée en nous de ſon doigt éternel. C'eſt une certitude qui eſt tout-à-la-fois dans l'eſprit & dans le cœur. Dans l'eſprit la lumiere, dans le cœur la chaleur de l'amour de DIEU, connu, ſenti & goûté, même encore indépendamment de toute lumiere, car le cœur a ſes raiſons d'aimer dans l'amour même que le
Matth. 5. v. 3. Saint-Eſprit y verſe: *L'amour de Dieu eſt verſé dans vos cœurs par le Saint-Eſprit.* Voilà ce dont tout vrai fidelle eſt ſûr par expérience.

Dans la *croyance*, & pour l'acquérir, il faut que la raison agisse; la raison droite en est le moyen; c'est son ministere & son exercice. Pour la *pure foi*, au contraire, il faut que la raison se taise & cesse son opérer. Il faudroit, pour recevoir cette foi qui est une effusion du Saint-Esprit, que dans les momens heureux où il veut percer, notre esprit fût ainsi qu'un glace unie & polie, pour ainsi dire sans image, sans pensée, sans action, & comme ce que les Philosophes appellent *tabula rasa*; alors cet esprit dénué & appauvri de ses idées propres, peut dans ces instans recevoir la lumiere supérieure de la foi. C'est ici qu'est le secret de Jésus-Christ, & cette *pauvreté d'esprit*, tant recommandée, & à laquelle Rom. 5. v. 5. seule appartient le royaume de DIEU. Car DIEU infiniment bon & infiniment fécond ne manque jamais de communiquer son Esprit là où cet Esprit peut entrer & où il trouve du vide & une absence de la propre action de l'Homme; alors il opere lui-même; & voilà l'une des raisons pourquoi les sages en eux-mêmes, les savans & les entendus sont tant foudroyés dans l'Ecriture; c'est parce qu'ils meublent bien la place, & que le Saint-Esprit la trouvant prise, ne pénetre que là où il rencontre l'humilité, la démission & le vide. Ici encore, remarquez que le vrai quiétisme ne regarde point ce qui est du ressort de la raison (& n'y déroge point) mais regarde uniquement ce qui est du ressort de la grace. Ce vrai quiétisme est très-distingué des abus d'un faux quiétisme & de toute espece de fanatisme; & c'est faute de faire cette distinction, qu'on l'a injustement calomnié. Ainsi, pour la *croyance* & pour tous les objets qui sont du ressort de la raison, l'esprit

doit agir ; mais pour la *vraie foi*, il doit être en silence, en quiétude & en repos. Il n'est pas question de ne pas agir au dehors pour remplir ses devoirs, mais bien de faire taire l'esprit propre. Il n'est pas non plus question d'attendre la grace sans la demander, mais il faut au contraire, l'obtenir par des prieres perpétuelles & des vœux continuels ; voilà l'opérer de l'homme. . . .

CHAPITRE VI.

Digression. Du vrai Quiétisme.

UN moment, interrompons encore mon sujet. Il faut à cette fois éclaircir une matiere qu'on a tant embrouillée, lever le scandale, *non donné*, mais très-malicieusement *pris*, sur le vrai *quiétisme* ou mysticisme, qui n'est autre chose que la religion du cœur & de l'amour, & cette vie *intérieure & cachée en Dieu*, dont parle l'Apôtre. Col. 3. v. 3. Il faut séparer le bon grain de l'ivroie que l'ennemi de tout temps instigateur de la calomnie, a cherché à y mêler ; réduire au silence les clameurs d'une maligne ignorance ; & enfin, bien marquer les bornes qui séparent ce vrai quiétisme, du faux avec lequel on s'est plu de tout temps à le confondre, & à qui on a prêté à frais communs des doctrines révoltantes.

Par rapport au point (1) que je veux traiter

(1) On comprend que mon but n'est pas de traiter dans ce chapitre, de tous les points controversés & que de passionnés adversaires ont élevés contre la Religion seule éternellement vraie, je veux dire la Religion intérieure, par-tout annoncée dans l'Ecriture comme la seule réelle ; ni de suivre toutes les chicanes de ces hommes propriétaires & très-ignorans sous l'apparence d'une science vaine. Il faudroit plusieurs volumes pour cela ; & ceux qui souhaiteroient de voir à quel point ces hommes

dans ce chapitre, on a publié : « Que les Quiétistes » attendent la grace, presque comme d'immo- » biles statues, sans rien faire par eux-mêmes » pour l'obtenir ». C'étoit singuliérement l'équivoque que le fougueux M. Bossuet mettoit en avant dans ses passionnées disputes avec Madame Guyon & M. de Fénélon, qui ont fait tant de bruit. Il soutenoit (lui, Bossuet) que dans le quiétisme ou mysticisme, on supprimoit les demandes à Dieu; & que sous le prétexte d'une oraison pure, simple, de foi, de silence respectueux & d'amour, on anéantissoit les actes de la priere; on ne put jamais lui faire entendre raison, malgré la parfaite démonstration du contraire, parce qu'il avoit ses vues (dont Dieu, qui sonde les cœurs, a été le juge), pour ne pas entendre raison & pour se refuser à la lumiere. Quiconque voudra lire les divins ouvrages de Mad.e Guyon, & singuliérement son *Moyen court*

ont été injustes, n'auroient qu'à lire la belle vie de Madame Guyon & ses *justifications* que M. Bossuet qui ne vouloit absolument pas être convaincu, ne voulut ni lire ni laisser lire; mais elles se sont conservées malgré lui & imprimées en trois volumes. M. Bossuet, tout grand génie qu'il étoit & savant dans les livres, (*doctus in libro*) en même temps que passionné, fier de sa science, élevé par ses emplois & par son crédit, bien éloigné de la *pauvreté d'esprit* qui seule peut recevoir la vérité divine dans sa pureté; M. Bossuet étoit piqué jusqu'au vif de se voir convaincu d'avoir ignoré la vraie tradition du mysticisme depuis les Apôtres par les plus saints Peres de l'Eglise, & singuliérement par les Peres Grecs & les Peres des déserts, (comme on le voit dans les conférences du célebre Cassien, par rapport à ceux-ci) sans qu'il y ait jamais eu d'interruption, comme une lampe qui ne s'est jamais éteinte & qui sera allumée jusqu'à la fin des siecles, malgré toute la rage des faux docteurs & le souffle empesté de l'ennemi qui voudroit l'éteindre. Mais pour revenir, je ne traite dans ce chapitre que le point peut-être le plus essentiel, je veux dire de l'oraison d'a-

Matth. v, 3.

qui traite de l'oraison, ne pourra qu'être dans le dernier étonnement de l'obstination de M. Bossuet à voir tout de travers, c'est-à-dire, à ne pas voir ce qui y est, & à voir ce qui n'y est pas. J'en ai écrit amplement ailleurs, & je n'y reviendrai pas davantage ici. Levons seulement les équivoques, & déduisons en bref la vraie doctrine à cet égard.

Eccl. 3. v. 7. Le sage a dit : *Il est un temps de parler & un temps de se taire.* Notre Sauveur a dit : *Demandez,*
Luc. 11, v. 9 & 10. *& vous recevrez ; heurtez, & il vous sera ouvert.* Et
Apocal. 3. v. 20. encore : *Si quelqu'un entend ma voix, j'entrerai chez lui.* Le saint roi David ne cesse de crier à DIEU, de soupirer, de gémir, de demander, &
Ps. 65. v. 2. le même David a dit : *O Dieu ! la louange t'attend dans le silence.* Tous les Justes, tous les Prophetes, tous les Apôtres & tous les Saints ont
I. Sam. 3. v. 10. crié à DIEU. Et au contraire Samuel a dit : *Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute.* Un autre Pro-

---

nion & de repos différente de la priere active qui en est la préparation comme celle-là en est la fin bienheureuse. Et quant à M. Bossuet, il eût été bien difficile pour ne pas dire impossible qu'il eût l'onction secrete de cette vraie grace, inséparable de la toute haute lumiere. Cette divine fleur se fane & se retire à l'attouchement impur de l'orgueil spirituel & même quand il n'y en auroit dans le coeur que quelques mouvemens continués. Or comment M. Bossuet auroit-il pu n'aller pas se briser contre cet écueil, lui dont sans contestation le coeur étoit enflé de la gloire qu'il avoit acquise, qu'on appeloit déjà de son vivant un Docteur, un Pere de l'Eglise, & lui-même se donnant sans façon ce titre qui seul démontre ce que j'ai dit. Il n'en faut pas tant pour mettre en fuite la grace, malgré les plus grandes apparences. Un DIEU tout juste, & qui a souverainement en horreur tout genre d'orgueil, laisse à ces hommes célebres aux yeux du monde, ce qu'ils ont voulu, la gloire, la réputation, comme il a voulu laisser combler les Romains de la gloire qu'ils ont cherchée, & même au-delà de toute leur attente.

phete a dit : *Que toute pensée cesse, que toute imagination se taise en la présence du Seigneur.* Puis en une infinité d'endroits de l'Ecriture, il est parlé du Sabbat, loi réellement donnée, en même temps que figure du repos où l'ame doit entrer enfin, après avoir crié & travaillé : *J'ai juré en ma colere, s'ils entrent dans mon repos.* Après l'œuvre de la création, DIEU lui-même se reposa ; & rien n'est plus fort que ce que dit le Prophete Isaïe : *Celui qui laboure pour semer, labourera-t-il tous les jours ? &c. Ainsi avoit dit le Seigneur, l'Eternel, le Saint d'Israël : En vous tenant tranquilles & en repos, vous serez délivrés ; votre force sera en vous tenant en repos & en espérance, &c.* Je pourrois citer des passages sans fin qui indiquent ou l'une ou l'autre de ces pratiques *de travail, ou de repos* (de l'ame). Et ainsi, toutes les deux sont contenues dans l'Ecriture, & le vrai quiétiste ne se met point de lui-même dans le *repos*, mais il y entre naturellement, après avoir long-temps & tout le temps nécessaire pratiqué l'autre. Il commence par crier à DIEU très-long-temps par *l'ardente oraison des affections*, avant que de *l'écouter lui-même dans l'humble & respectueux silence de la foi.*

Habac. 2. v. 20.

Ps. 95. v. 11. & Héb. 4. v. 3.

Isaïe, 28. v. 24.

Isaïe, 30. v. 15.

Ainsi, selon le proverbe, *Distingue tempora & bene docebis*, il faut savoir distinguer les temps & les degrés. Long-temps l'homme doit occuper par la priere active ses sens intérieurs, l'esprit, l'imagination, la mémoire, &c. pour les désoccuper des objets extérieurs qui le dissipent, & de peur qu'ainsi ils ne *regardent à la vanité*, pour parler avec l'Ecriture ; & cette priere active & les méditations saintes, doivent être accompagnées de la mortification des sens & de la volonté propre, en tant qu'opposée & contraire à la volonté de

Ps. 119. v. 37.

DIEU. Mais lorſque ces pratiques ont eu tout leur effet & ont été miſes en œuvre tout le temps néceſſaire; alors l'ame ſe ſent attirée au repos, c'eſt-à-dire, à ceſſer ces prieres actives, ces cris tumultueux à DIEU, pour entrer dans un ſilence qui n'eſt ni oiſiveté, ni pareſſe, il s'en faut infiniment: Mais elle commence à jouir au dedans des fins de ſes prieres ſi ſouvent & ſi long-temps répétées. Car quelles peuvent être les vraies fins de la vraie priere? Je ne parle pas ici de ces fauſſes prieres d'eſprits déréglés & propriétaires, qui ont pour but d'obtenir la ſatisfaction des déſirs mondains, ſans s'embarraſſer de ſavoir s'ils ſont conformes à la volonté de DIEU, à leur bien réel, ſelon ce qu'a dit l'Apôtre: *Vous demandez & vous n'obtenez pas, parce que vous demandez mal & pour l'employer à vos voluptés.*

Jacq. 4. v. 3.

Mais la vraie & grande fin que ſe propoſe le fidelle dans ſa priere; c'eſt d'obtenir l'amour de DIEU, que le Saint-Eſprit répand, verſe dans le cœur, & ſon union avec lui. Or ſi je demande toujours, employant le moyen au-delà de ce qu'il peut ſervir de moyen, je déſordonne tout, & je n'obtiens pas la fin, qui eſt le terme du moyen & le temps où il doit ceſſer; & il doit ceſſer lorſque je ſens mon cœur en union avec DIEU, ce qui eſt la vraie oraiſon tranquille, l'oraiſon du cœur, de la foi & de l'amour; du cœur, dis-je, qui tend continuellement & s'enfonce toujours plus dans l'amour de DIEU, juſqu'à ce qu'enfin, le cœur & la volonté ſoient établis dans cette union & dans cet amour, d'une maniere fixe & continuelle. Alors le cœur uni prie tout ſeul, ſans les tumultes de l'activité, qui ne feroient que le ſortir de l'union & l'en diſtraire,

& qui empêcheroient dans son fond la jouissance pure & tranquille de la paix divine & de DIEU même, à qui il a tant & si long-temps crié pour l'obtenir. Voilà la vraie oraison, qui n'est autre enfin que l'union avec DIEU. Et tant s'en faut qu'elle détruise la vraie piété, qu'au contraire elle en est la palme, la couronne, la quintessence & le terme.

Tournons encore la chose, & considérons-la sous un autre point de vue. Il faut de nécessité que l'image de DIEU se réhabilite en nous. Pour que cette divine image s'y rétablisse, il faut que l'image du vieil homme tombe par lambeaux & périsse enfin. Or si un tableau dans lequel une image doit s'effacer pour en substituer une autre, si ce tableau remuoit toujours, il n'occasionneroit que de faux traits & jamais le nouveau portrait n'obtiendroit sa perfection, ses traits seroient toujours manqués. Ainsi, pour revenir, il faut distinguer les temps & les degrés; chaque chose a ses commencemens, ses progrès & sa fin. Ce qui est excellent pour un temps deviendroit nuisible & un obstacle dans un autre; je pourrois parfaitement expliquer cette économie diverse & une de la grace, & la démontrer invinciblement, mais j'interromprois trop le fil du discours. Cependant je dois ajouter encore deux choses; la première, c'est qu'on a vu par ce que je viens de dire, que cette oraison interne de pure foi & d'amour est infiniment éloignée d'être une oisiveté, & pour ainsi dire, une stupidité intérieure comme une malicieuse ignorance l'en a accusée. Rien au monde n'est plus noblement actif, sans action tumultueuse toutefois, puisque c'est une action dans le repos même,

une action du concours de la volonté avec DIEU à qui on est uni, une action divine dans la paix & dans la jouissance.

La seconde chose, c'est qu'il faut bien se garder d'appliquer l'idée de ce vrai & saint quiétisme aux actions extérieures de devoir & de circonstances. Ceci ne regarde point le dehors, & cette oraison s'accomplit toute entiere au dedans, sans déroger en rien aux devoirs extérieurs ni aux affaires de la vie auxquelles la position & la vocation de chacun l'appelle; elle y déroge même si peu, qu'au contraire elle fait agir dans ces affaires du dehors avec une exactitude, une équité, une vertu sûre d'elle-même, un ordre exquis dont les gens du monde sont incapables, à cause des défauts qu'y mêle leur amour-propre; au lieu que le fidelle & l'homme d'oraison sanctifie tout ce qu'il fait par le motif de l'amour de DIEU, & par l'acte habituel de tout faire en vue de lui & en sa sainte présence. Voilà la vraie, sûre & seule maniere d'accomplir ces divines pratiques de l'Ecriture, renfermées dans ces paroles:
Ps. 16. *Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi*,
v. 8. dit David; & l'ordre donné de DIEU à Abraham:
Genese, 17. *Marche devant ma face & sois entier.* Et enfin l'ad-
v. 1. mirable précepte de l'Apôtre, si peu pratiqué par les gens du monde, & même dont l'énergie est
Coloss. 3. par eux si peu comprise: *Soit que vous mangiez*,
v. 17. & *soit que vous buviez, ou que vous fassiez autre chose*,
1. Cor. 10. *faites le tout à la gloire de* DIEU. Voilà l'oraison con-
v. 10. & 31. tinuelle & qui ne cesse point, car dans le tumulte du dedans, il seroit impossible que s'accomplît ce précepte, *Priez sans cesse* (2); au lieu que l'ame

(2) Un saint solitaire auquel de jeunes gens touchés de la grace & qui s'étoient mis sous sa conduite, avoient promis

arrivée à l'union avec DIEU, est dans une priere aussi tranquille que perpétuelle, & que les oc-

---

d'obéir, leur fit durant trois ans répéter continuellement une très-courte formule de priere, comme, par exemple : « Mon DIEU, » venez à mon aide ; hâtez-vous, mon DIEU, de me secourir », & autres éjaculations semblables, pendant leur travail, sans interruption, excepté les temps du repos & des repas. Au bout des trois ans, il vint, à leur grand étonnement, leur défendre de prier, leur disant qu'ils étoient des babillards, qu'ils importunoient le ciel de leurs prieres, & qu'ils devoient se taire pour jamais. Comme ils avoient promis de lui obéir, ils acquiescerent. C'étoit le matin. Sur le midi, travaillant à côté les uns des autres, l'un dit à celui qui étoit le plus près, avec une exclamation & étant comme en extase : « Je ne sais où je suis, je sens au-dedans de » moi, que je suis transporté, ravi au ciel ; je brûle d'amour » de DIEU, mon cœur prie tout seul, sans que je m'en mêle ; » il chante en moi le divin cantique ». Enfin, pour être bref, ils se confesserent tous la même chose. Ce DIEU à qui ils avoient tant crié (Parabole du juge inique.) avoit ouvert en eux la communication & l'écoulement. Ces actes si réitérés de priere active s'étoient enracinés en eux, & par le divin & secret mécanisme de la miséricorde, s'étoient fixés en état imperdable & ils étoient dès-lors établis dans l'oraison continuelle & indéclinable qui s'exécutoit dans le fond, dans le centre de leurs cœurs & dans ce divin repos qui est dégagé du tumulte des puissances. Et voilà l'essence de ce chapitre. J'ai pris cet exemple très-vrai & je le donne en avis à ce petit nombre d'hommes de bonne volonté, qui désireux d'attirer en eux une grace exquise auroient le courage de l'imiter autant que leurs circonstances le leur rendent plus ou moins praticable, mais toujours possible. Car on peut faire intérieurement cette priere active en allant, venant, vaquant à ses occupations, en compagnie même, sans que les autres s'en apperçoivent. J'ose attester à la face de l'Univers que quiconque useroit sans se rebuter de cette pratique tout le temps nécessaire & jusqu'à ce qu'il eût au dedans un attrait formel de se taire, ou une inquiétude sourde, ou un tiraillement ou une forte d'impuissance de continuer, en verroit tôt ou tard le fruit le plus divin pour son avancement en DIEU ; & sur-tout s'il y joignoit les renoncemens auxquels tôt ou tard, l'attrait qu'il auroit gagné le solliciteroit au dedans. Les gens du monde n'entendent rien à ce langage, & leur tiédeur, leur attachement aux choses sensibles & aux objets extérieurs, le leur présente comme ridicule, & ces pratiques comme impossibles, mais ils le connoîtroient dans l'extase & le transport, s'ils en

Luc, 18.

cupations légitimes de la vie n'interrompent point; parce qu'elle est fixe dans le cœur. Et voilà enfin le vrai quiétisme succédant aux longues pratiques de la priere active, dont il est la fin & la couronne.

---

vouloient faire l'heureuse expérience. On peut lire là-dessus avec le plus grand fruit, deux ou trois des conférences de Cassien, de la traduction de M. de Fénélon & qui se trouvent à la fin du troisieme Tome des *Justifications* de Madame Guyon. Ce sont ces justifications de la doctrine de cette sainte femme, toutes démontrées par de presque innombrables citations des Peres & Docteurs de l'Eglise approuvés & canonisés, que M. Bossuet ne voulut jamais ni lire ni laisser lire aux autres, parce qu'avec un emportement obstiné il vouloit absolument une condamnation. C'étoit à Fénélon qu'il en vouloit. Il falloit un homme comme Bossuet, un génie aussi beau & aussi célebre, pour que la séduction en eût plus de force. O DIEU terrible dans vos conseils sur les enfans des hommes! vous le permettez & vous laissez s'élever des docteurs profonds pour exclure votre pur amour, votre pure vérité & votre céleste lumiere, parce que le monde n'en veut point & s'obstine dans le refus, & vous lui donnez ces Docteurs en punition, comme l'a dit le Sauveur du monde, & S. Paul son Apôtre. Que ne pourrois-je pas ajouter! Ces justifications sont un monument éternel dressé à la honte de M. Bossuet, sans compter les belles approbations de nombre de Docteurs respectables, mises à la tête de quelques livres d'où, aux conférences d'Issy, il avoit malignement extrait quelques propositions pour condamner Fénélon par Madame Guyon; & jamais aucun des nombreux ouvrages de cette sainte femme n'a été condamné par l'*Eglise*. Ce n'est que les *Maximes des Saints* de Fénélon qui l'ont été, mais cela ne regarde en rien Madame Guyon. Le Catholique le plus outré & le plus attaché à la Cour de Rome, peut lire ses ouvrages en toute sureté & en tirer le fruit le plus exquis & qu'on ne trouveroit nulle part ailleurs. Il en est de même de tous les Protestans de toutes les communions; car ces saints livres de Madame Guyon sont faits, je l'assure hardiment, pour tout l'Univers, & ouvrent toutes les portes & toutes les entrées à la vérité éternelle, supérieure & indépendante des controverses, des coassemens & des disputes; & tout en se pliant & à tout, elles menent droit à DIEU par le vol le plus dégagé & le plus transcendant.

CHAPITRE VII.

Autres caracteres & différences de la Foi & de la Croyance.

RENTRONS actuellement dans la carriere. La croyance vaut mieux que l'incrédulité pure, mais la *foi* vaut infiniment mieux que la croyance; celle-ci même peut être dangereuse, non par elle-même à la vérité, mais lorsque l'esprit s'en contente & croit avec orgueil qu'il n'y a rien de plus haut; alors cette disposition, dont la croyance n'est pas la cause mais bien l'orgueil, défend les approches de la vraie foi; & la croyance n'est vraiment utile que lorsqu'elle lui sert d'échelon ou du moins de préparation & qu'elle donne à soupçonner qu'il est quelque chose de plus parfait. Ainsi elle sert comme d'échafaud au vrai édifice; mais l'échafaud doit tomber lorsque l'édifice est construit, parce que l'échafaud n'avoit été fait qu'en vue de l'édifice, & qu'il est inutile dès que l'édifice est élevé, & qu'il y feroit même une disproportion & une laideur. On peut appliquer ici ce que dit S. Pierre parlant des Prophéties: *Nous avons encore les oracles des Prophetes auxquels vous faites bien de vous tenir, jusqu'à ce que l'Orient d'en haut s'éleve dans vos cœurs.* De même il faut être fidelle à la croyance tant qu'on n'a rien de plus; mais il ne faut pas qu'elle empêche, il faut au contraire qu'elle donne lieu à *l'Orient d'en haut*, qui est Jésus-Christ & son Esprit, de se lever dans nos cœurs; ainsi elle est heureuse quand

II. Pierre, 1. v. 19.

elle donne la démiſſion, l'humilité & aſſez de lumiere pour en ſoupçonner & chercher une plus haute.

Le vieil homme, ſes défauts & même ſes vices, peuvent ſubſiſter avec la perſuaſion de la vérité de l'Evangile. La preuve en eſt au bout; la ſimple croyance n'à d'autre principe (1) & d'autre ſource que la raiſon. Or la raiſon qui n'eſt que raiſon, eſt encore de la premiere naiſſance & du vieil Adam, & elle n'a jamais eu ni n'aura toute ſeule, de plus haut exercice
Math. 23. v. 25. que d'émonder *les dehors de la coupe & du plat*; voilà toute ſa faculté, *tandis que le dedans eſt plein d'oſſemens & de pourriture*, dit le Seigneur. Et c'eſt ici que preſque tout le genre-humain eſt dans la plus grande des erreurs; on croit que la raiſon peut beaucoup pour notre correction, & elle y peut infiniment moins qu'on ne penſe. Les plus ſages diſent: Il faut être fidelle à ſa raiſon, & ils diſent très-bien en un ſens: plût à DIEU que tant d'hommes vaincus ſous l'empire des ſens, de l'imagination & des paſſions, fuſſent du moins bien fidelles à une droite raiſon! Il le faut bien, tant qu'on n'a point de principe plus haut & plus pur, & même en l'ayant, la fidélité à la raiſon ne doit pas ceſſer par rapport aux choſes qui ſont de ſon reſſort.

Mais prenez ici le cas le plus favorable à l'homme naturel & raiſonnable; ſuppoſez la raiſon la plus droite & la fidélité la plus exacte à cette droite raiſon, c'eſt-à-dire, une fidélité qui ne ſe trouve guere, ou plutôt, hélas! preſ-

---

(1) D'ailleurs on en verra plus bas une démonſtration complete.

que jamais parmi les hommes. Hé bien! dans ce cas là même de la fidélité à la raison la mieux établie, l'homme n'arrivera point par ce seul principe à sa correction interne; il pourra extérieurement pratiquer certaines vertus, mais ce ne sera jamais par le pur motif, ni par la vraie force, qui ne sont donnés qu'à la *foi* & à la fidélité à la conduite du Saint-Esprit en nous. La raison pourra retrancher par des motifs raisonnables, c'est-à-dire humains, quelques-unes des excroissances du péché, mais jamais elle ne pourra en attaquer le germe & la racine; elle n'est point un principe assez efficace pour vaincre l'intime de nos cœurs, pour y porter la vraie sonde; elle n'a pas de baume pour guérir le fond de la plaie, pour en scruter les tortuosités, pour en démêler les profondeurs, pour percer dans les abymes d'un cœur appelé par l'Ecriture *désespérément malin*. Gen. 6. v. 5. & 8. v. 1.
Elle n'a ni assez de lumiere pour voir l'immensité de notre misere, ni assez de force pour la corriger. I. Jérém. 17. v. 9.
Je dis plus encore : dans les corrections qu'elle opere, elle ne fait souvent que fortifier la séve maligne par ce qu'elle retranche aux branches. Elle nourrit notre amour-propre; elle peut affiner nos défauts & les anoblir, mais elle ne peut jamais entiérement les détruire; elle rendra ce qui est grossier plus délicat; c'est-à-dire, qu'elle pourra faire en l'homme le vieil Adam plus fin, qu'elle y pourra mettre des couleurs faussement apparentes, le farder, & lui donner ainsi un coupable pharisaïsme, parce que ces vertus extérieures contentent l'homme & lui font croire qu'il est bien, tandis que l'ulcere est au dedans, qu'on ne le voit point & ne se guérit jamais par elle.

La *foi* est exactement tout le contraire; dès

qu'elle est mise dans un cœur par le Saint-Esprit qui en est l'auteur, il se fait alors en cet homme une double opération. Elle creuse, elle mine; elle cherche, elle attaque le vieil homme, elle le poursuit dans toutes ses volutes & dans toutes ses refuites; elle montre l'homme à l'homme, & lui fait voir son danger; & le montrant à lui-même tel qu'il est, par une lumiere supérieure, elle lui en donne du dégoût; en se voyant si difforme & si souillé, il consent à ce que la douloureuse opération se fasse, il fait alors son possible pour n'y point mettre d'obstacle. Cette lumiere sûre montre à ce Chrétien commençant la fausseté & l'illusion de tout ce que le genre-humain appelle vertus, qui ne sont, selon DIEU, que des vertus fausses. Elle lui enseigne la vertu chrétienne, qui a bien un autre principe, qui est d'un tout autre ordre, & qui ne peut jamais être pleinement établie en nous que par la ruine insensible du vieil homme; tout comme on ne met dans un jardin l'utile & bienfaisante plante, qu'après en avoir premiérement arraché la mauvaise herbe. Ainsi, à cette premiere opération crucifiante & détruisante, en succede, pour ainsi dire, une édifiante; pour le dire en deux mots, elle crucifie en nous le *vieil homme*, & elle éleve sur ses ruines *le nouvel homme*, qui seul fait le Chrétien. Voilà l'unique principe vrai, sûr, vivant, agissant, fort & efficace pour vaincre notre corruption. Je pourrois m'étendre sans fin & le démontrer par des raisons infinies. Et comment est-il possible que les hommes puissent faire une si dangereuse équivoque? comment peuvent-ils être assez aveugles, pour ne pas voir que c'est DIEU seul qui peut les corriger, & qu'il leur faut pour cela un principe

plus haut qu'eux-mêmes ? *On ne met pas*, dit le Seigneur, *une piece de drap neuf à un vieil habit; on ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres.* Matth. 9. v. 16 & 17.

Je dis plus, & j'ose assurer qu'il est absolument impossible que la raison de l'homme toute seule puisse lui montrer sa vraie image, ou la difformité de son fond. Elle ne peut lui présenter qu'un infidelle miroir; par elle il peut à peine connoître la superficie de lui-même; & ce mot de l'un des sept Sages: *Connois-toi toi-même*, étoit bien vain dans sa bouche. On verra bientôt au chapitre de l'amour-propre qui est inséparable de l'homme simplement raisonnable, que cet amour-propre souille & fausse tous ses jugemens sur lui-même. C'est un labyrinthe perpétuel que son coeur, ce sont des allures dont il est impossible de démêler toutes les tortuosités. Il n'appartient qu'à l'Esprit de DIEU, seule pure lumiere, d'y faire jour & d'y porter la sonde. *Je scruterai Jérusalem avec des lampes, & je rechercherai les hommes figés sur leur lie, &c.* Sophon. 1. v. 12. Lui seul peut percer dans ces ténebres de la nature, en montrer la profondeur & pénétrer dans les détours de ce labyrinthe.

CHAPITRE VIII.

Des Passions.

VOULEZ-VOUS une seule confirmation de cette vérité, entre mille que je pourrois en donner ? Je tâcherai de prendre l'exemple le plus utile à notre sujet. La *croyance* de raison qui n'est pas la pure *foi*, en un mot, la simple croyance à l'Evangile peut laisser dans l'homme toutes les passions ; la *foi*, au contraire, les mine pour leur substituer l'amour de DIEU. Il faut expliquer ceci ; sans quoi cette prodigieuse quantité de moralistes aussi faux que brillans après lesquels on court tant aujourd'hui, m'accuseroient bientôt de fanatisme. Les plus sages d'entre ces précepteurs de morale humaine, ces prétendus Philosophes qui dictent fastueusement leurs leçons, & qui enferment dans de belles phrases d'éclatantes erreurs, vous disent qu'il faut bien se garder de les détruire ; voilà le plus haut point de leur morale. Le développement de mon idée levera bien des équivoques, & amenera une déduction utile à qui voudra en faire son profit. Ces Philosophes appellent atrabilaires, gens à humeur, hommes sombres & fanatiques, ceux qui ne veulent pas regarder les passions comme le plus grand des biens ; il faut voir les beaux discours qu'ils font là-dessus ; à les entendre, l'homme est manqué & n'est plus homme s'il ne conserve pas toutes ces cheres passions qui sont leurs idoles, & la société, selon eux, par cela même s'écrouleroit ; ils les regardent comme le seul ressort, le seul principe d'impulsion de tout le bien

qui ſe fait dans le monde. C'eſt là la belle morale du fameux Pope, que Voltaire met ſans compliment au-deſſus de tout ce qui a jamais paru de beau en fait de morale. Ce mot digne de lui, étoit bien placé dans ſa bouche, puiſqu'il ajoutoit que c'étoit au lord Bolingbroke que Pope devoit ces idées de morale. Or chacun ſait que Bolingbroke étoit au moins un grand déiſte. Il convenoit donc à Voltaire de faire d'un homme pareil le meilleur moraliſte qui ait été depuis la fondation du Monde....

Mais ſans nous amuſer avec de pareils moraliſtes, venons au fait. Les plus fins d'entre eux diſent qu'il faut *diriger* & non miner les paſſions. Ils ont inventé ce beau mot pour jeter de la poudre aux yeux; rien n'eſt mieux penſé, *il faut diriger.* Et moi je dis que très-certainement on pourroit ſe paſſer des paſſions dans tout ce qui ſe fait de beau, de bon, d'utile, d'agréable même dans la ſociété; je dis, que ſi les hommes étoient Chrétiens, ils pourroient avoir un principe d'impulſion plus pur & tout différent, qui ſans danger pour eux, produiroit les mêmes heureux effets, & toutes les diverſes beautés & utilités dont la ſociété ſe croit redevable aux paſſions. Il produiroit, dis-je, tous ces heureux effets ſans le mélange infect d'un tas d'horreurs qui s'y gliſſent infailliblement, comme (1) l'ex-

(1) Il n'y a qu'à voir l'horrible ſcene que préſente le moment actuel. Les paſſions ont amené une infinité d'abus qui ſe ſont ſuccédés & comme précipités ſans fin les uns ſur les autres; & les paſſions les redreſſent & les remplacent par d'autres abus encore. Il ne faut pas croire que ces prétendues régénérations ſoient autre choſe que de nouvelles générations d'autres abus, & un nouvel ordre d'abus, échangés contre ceux qui ſubſiſtoient. Là où les paſſions, l'orgueil,

périence le démontre à qui jette un simple coup-d'œil sur le spectacle du monde, & parce que les passions ne sont point un principe pur, & que toutes leurs éruptions sont une suite de la chute & ne sont toutes nourries que par le péché originel.

Mais avant que de déveloper ce principe, que sans doute un lecteur sensé apperçoit déjà, il faut convenir, 1.° Qu'à supposer qu'il ne pût être pour l'homme d'autre principe qui le poussât à faire à la société tout le bien qui lui est nécessaire; qu'à supposer que les passions fussent le seul ressort de tout ce bien, je conviens, dis-je, qu'alors il faudroit se contenter de les *diriger*, tout comme on mene avec la bride, du côté que l'on veut, un cheval indompté. 2.° Confessons en second lieu, que les passions sont un grand & très-grand spectacle dans le monde, & y produisent presque tout ce qui s'y voit d'effets heureux & malheureux; elles en fécondent, en varient infiniment la scene, & y operent soit en bien inférieur soit en mal, des changemens merveilleux.

---

l'esprit de domination se glissent ou plutôt se jettent d'une maniere effrénée, il ne sauroit y avoir de vrai bien..... Je..... n'en dis pas davantage à ce moment; on le verra comme au doigt dans un tableau, que je donnerai peut-être à la fin de ce volume. . . . Le mot de *liberté* dont ont abusé les peuples forcenés; ce mot qui retentit de toutes parts des trompettes de l'imposture, n'est plus qu'un synonyme du libertinage & de la licence. C'est le volcan destructeur à qui les passions font faire les plus horribles explosions. Il faut depuis la chute, par une nécessité absolue, un ordre, des rangs, des degrés, une subordination sur la terre, il y faut une hiérarchie quelconque, sans quoi la terre ne seroit plus qu'un antre de tigres, d'hienes, de loups, d'ours, de lions, dont les passions actuelles sont les vraies images, & dont elles représentent la rage.....

Examinons maintenant, essayons pour un moment de les retrancher. Voyons si nous ne pourrions pas nous en passer dans la société, & si tout ce qui s'y fait (pour ce monde même) de beau & de bon, d'utile & d'agréable, ne pourroit pas s'y faire sans elles. Essayons de retrancher l'orgueil, l'avarice, la cupidité, l'amour de la réputation qui fait de l'homme sa propre idole; l'ambition, la fausse gloire, que les hommes abusés appellent sans façon la belle gloire, & que j'appelle l'horrible, la criminelle gloire & très-périlleuse pour leur salut, parce qu'ils se mettent en quelque façon à la place de DIEU à qui seul appartient toute gloire; tellement que l'homme est dans un état monstrueux, dès qu'il ose se l'arroger le moins du monde. Essayons un moment & en idée, de retrancher l'esprit de propriété fruit de la chute & cet amour-propre déréglé sur lequel on verra bientôt un chapitre; essayons de retrancher ce que l'*irascible* & le *concupiscible*, qui sont les sources de toutes les passions, poussent de jet en l'homme, ou d'excessif ou de déplacé, comme des plantes odieusement parasites & des excroissances tout-à-la-fois inutiles & monstrueuses: essayons, dis-je, de retrancher ces accessoires malheureux, & de leur substituer & mettre à leur place cette foi du Chrétien qui emporte en soi l'amour de DIEU & l'amour des hommes qui est inséparable.

Jean, 5. v. 44. & 7. v. 18.

Observez que je ne veux point ici retrancher l'effet, je ne supprime que le principe. Or dites maintenant, hommes abusés! Philosophes, Moralistes, qui savez si bien arranger tous vos mots, vous élever avec grandeur & tomber avec grace; dites, je vous en somme à la face de l'Univers:

Croyez-vous que l'amour de DIEU & de sa gloire ; croyez-vous que l'amour pur du genre-humain, ne sauroit, ne pourroit pas faire tout ce que fait au dehors de beau, d'agréable, de bon & de grand, le principe de l'orgueil, de l'avarice, de l'ambition, de la cupidité, de la fausse gloire ? Si vous nous souteniez le contraire, vous nous feriez croire que vous ne pensez pas que DIEU puisse
Jacq. 1. être l'auteur de toute *bonne donation* ; vous vou-
v. 17. driez nous faire penser avec vous qu'il manque de puissance, puisqu'il ne pourroit pas faire exécuter tout ce qu'il y a de beau & de bon dans la scene du monde, sans se servir pour cela de principes monstrueusement déréglés ; vous nous feriez penser de vous ce qui est horrible à dire, c'est que vous croiriez que DIEU ne fait faire ce bien social, qu'en en damnant les artisans ; car qu'est-ce que la damnation personnifiée, si ce n'est l'orgueil, l'avarice, &c. tous germes produits de la chute, sortis de l'enfer & destinés à y rentrer, comme autant de péchés mortels pour l'ame : vous nous feriez croire, que DIEU ne sauroit pas trouver dans les trésors de sa sagesse & de sa bonté, d'autres principes de sagacité, d'industrie, capables de remplir les besoins de l'homme & ses légitimes plaisirs, que des principes qu'il feroit sortir de l'abyme, afin qu'il fût dit que l'enfer a plus de puissance que le ciel, & que les vices du premier répandus sur la terre, sont plus heureux & plus bienfaisans que la pure vertu de DIEU & celle qu'il peut mettre dans l'homme.....

Eh ! jusques à quand ensorcellerez-vous le genre-humain en lui faisant croire qu'il ne peut sortir de beaux & d'utiles rameaux que de la plus impure racine ? Jusques à quand dureront vos

éblouiſſans & malheureux preſtiges ? Juſques à quand éclipſant la pure vertu, éléverez-vous ſur ſes ruines tout ce qui eſt du domaine de la perdition ? Croyez-vous, hommes inſenſés, que le principe qui, dans le Chrétien énerve les paſſions criminelles, étouffe le génie en même temps ? Une fois, apprenez qu'il n'eſt rien de plus grand que l'eſprit du Chrétien anobli par la grace & éclairé d'une lumiere qui ſe répand ſur tout, de laquelle vous ne pouvez pas vous former une idée. Mais encore, depuis quand la vraie humilité ſubſtituée à l'orgueil, depuis quand un déſintéreſſement chrétien & raiſonnable fondé ſur la confiance en DIEU, ſubſtitué à l'avarice, qui ne dit jamais, C'eſt aſſez ; depuis quand la ſimplicité chrétienne qui ne ſe recourbe pas ſur elle-même, ſubſtituée à un faux amour-propre qui ne cherche que ſoi ; depuis quand cet amour pour DIEU qui voudroit rendre tous les hommes reconnoiſſans envers lui, ſubſtitué à la fauſſe gloire ; depuis quand la charité envers les hommes, qui fait que le Chrétien donneroit ſa vie pour leur vrai bonheur & leurs légitimes joies; depuis quand, pour ne pas m'étendre, ces principes ſeront-ils devenus tyranniques du bien des hommes & deſtructeurs de la ſociété ? Il faudroit donc, que la cité de la terre ne pût ſubſiſter que par la deſtruction de celle des cieux, & qu'en anéantiſſant juſqu'au germe de la cité éternelle.

Croyez-vous que l'amour de DIEU ôte à l'homme ſa raiſon, lui étouffe l'imagination, le goût, l'eſprit & les facultés néceſſaires aux ſciences & aux arts tant libéraux que mécaniques ? Croyez-vous que l'amour de DIEU ſuſtitué aux paſſions, réduiſe donc l'homme à la ſtupidité des

brutes ; au contraire, cet amour qui eſt tout lumiere en même temps, donne au Chrétien des yeux de lynx en tout & pour tout ce qui eſt & utile & beau. Il lui donne au contraire cette ſagacité, cette moëlle, cette vigueur de génie qui le rend bien plus propre aux ſciences & à les traiter, non comme vous qui les infectez d'erreurs, mais ſurement & avec la vérité que donne la vraie lumiere. Il n'eſt rien de plus embelliſſant pour les dons naturels que le don de la grace ; il ne tue point l'imagination, il lui donne au contraire la plus belle fécondité, & il ne fait qu'empêcher en elle le trop libre eſſor d'un vol audacieux & plein de licence. Qui a eu la plus belle imagination, qui a eu plus de force de génie que les Prophetes dont les facultés étoient arroſées, fécondées de cette eau céleſte ? Quel eſſor plus divin ! quelle moëlle d'éloquence ! où en trouve-t-on plus que dans les Apôtres nés de perſonnes ſimples, & qui ne devoient rien à l'éducation ? Mais ils la mettoient dans les choſes & non dans les mots, dans la vérité & non dans le menſonge (1).

Croyez-

---

(2) Je ſuis bien aiſe de ſaiſir cette occaſion, pour dire un mot ſur le genre de l'éloquence de nos livres ſaints, genre abſolument unique, à part & qui ne reſſemble en rien à ce que les hommes peuvent produire de plus haut, en fait d'éloquence. J'oſe aſſurer, que quiconque n'aura pas le goût gâté par l'élégance maniérée & ſymétrique des Académiciens, par leurs perſiflages & leurs phraſes pleines de mots arrondis & vides de choſes & de vérités un peu élevées, y mettra une différence vraiment infinie. Il n'eſt rien de commenſurable entre ces deux ſtyles ou genres d'écrire ; qu'on prenne pour exemple Boſſuet, que Voltaire qui avoit tant d'eſprit & de goût ſi mal employés, appelle le *ſeul éloquent parmi tant d'écrivains élégans*. (Je ſuis bien éloigné de ſouſcrire à ce jugement, car le grand Fénélon avoit bien

Croyez-vous qu'il soit attaché à l'amour d'un DIEU riche en toutes perfections & qui ne demande qu'à les communiquer à ses enfans, de ne pouvoir plus être géometre, phy-

---

bien un autre genre d'éloquence, plus douce, plus moëlleuse, plus pleine d'onction, plus simple, moins symetrique, & quoique en apparence moins rapide & entraînante que celle de Bossuet, infiniment plus insinuante & touchante pour le cœur, ce qui est le but de toute vraie éloquence). On voit dans Bossuet ce qui plaît à l'esprit & non ce qui remue le cœur; il se fait admirer très-stérilement & sans profit, parce qu'il ne donne pas une onction qu'il ne possédoit pas, & que tout en lui étoit créé par le génie, & non point par le vrai esprit de la grace, qui seul donne l'onction, l'invisible & secrete efficace & fait une impression véritable. Et quoique Bossuet se soit, ce semble, affranchi des symétries de l'elégance & de ses nombres & cadences inférieures, qu'il ait affecté un style mâle, concis, nerveux, qui même quelquefois a une âpreté & une rudesse qui ne déplaît point; il est très-certain qu'il est encore maniéré. Il n'a point ce naturel, ce beau simple & ingénu qui ravit & qui enchante, ces graces naïves, ce beau désordre apparent qui vaut mieux que toutes les symétries du monde; enfin, il a eu la plume du génie, il n'a jamais eu celle du cœur.

Mais enfin, je le veux, qu'il soit le premier des écrivains parmi les hommes, & je consens à le prendre pour l'objet de comparaison. Qui est-ce qui osera un seul instant, le mettre à côté du style de nos livres saints? Qui osera faire l'essai de ces nuances, de ces différences vraiment infinies? Qui osera mesurer ce qui est absolument hors de mesure? Malheur! trois fois, mille fois malheur, à qui ne sent pas ces différences! Il n'a ni cœur, ni ame, ni moralité, ni tact, ni discernement, ni oreilles; & il ne peut être remué par rien au monde; c'est un caillou du Caucase. Qu'on lise DIEU lui-même parlant de DIEU (de soi), qu'on lise les Prophetes, parlant par lui & de lui: il faut s'en taire, pour n'en pouvoir parler assez dignement. Quelle que soit l'immense hauteur de leur sujet, le discours, le style y répond dans sa simplicité, parce que l'inspiration d'en-haut les égale à leur objet & les éleve, pour ainsi dire, jusqu'à lui. Qu'on lise Jésus-Christ, qui dit les choses les plus hautes, comme lui étant ordinaires, familieres & toujours infiniment au-dessous de lui. Qu'on lise ses Apôtres présentant nuement, sans fard, sans faux ornemens la vérité dans sa simple, ingénue & transcendante beauté. Qu'on lise les Prophetes, un David, un Isaïe, un Ezéchiel, tous en un mot;

ficien, bon architecte, grand sculpteur, habile peintre? Ah! si cela étoit, les Esprits bienheureux & leurs corps glorieux qui sont dans les cieux, perdroient l'un des plus beaux fleurons

---

quel effor, quelle saillie, quel transport, quelles narrations, quels reproches, quelles promesses, quelles tendres insinuations & quelles foudres! Quel pathétique s'éleve de la base la plus simple; quelles apostrophes aux hommes, aux cieux, aux êtres, à la terre, à l'Univers! Quel style enfin, style unique, plus simple que tous les autres, plus majestueux, plus haut, plus transcendant, ou plutôt le seul simple, le seul majestueux, le seul haut, le seul transcendant, & pour tout dire en un mot, le seul divin & le seul céleste! Là, l'élégance est mise à l'écart; là, l'éloquence même disparoît: ce sont des degrés trop bas pour nos livres saints. Genre à jamais seul & inimitable, genre si simple en même temps que si fier de sa cause & si sûr de ce qu'il dit. Genre toujours naturel & toujours extraordinaire; genre hors de toute regle, & qui est à lui-même sa regle. Tout art, toute regle y sont avilis, étonnés, ternis, déconcertés, écrasés; c'est le style de Dieu. La grandeur de la cause y fait le style, & le style en montre la grandeur; la pensée fort parée, toute armée de sa simple & divine beauté. Ce n'est pas le style de Dieu, parlant à lui-même, mais c'est le style de Dieu, tel qu'il le peut parler à l'homme & à l'Univers.

Que ne puis-je m'arrêter à donner ici des exemples de cette infiniment belle & seule vraie éloquence de nos livres saints! Que ne puis-je crier aux oreilles de tous les Prédicateurs: Nourrissez-vous de la moëlle des Ecritures, courbez-vous sur les Ecritures, pâlissez sur les Ecritures; oignez-vous de leur esprit, fondez le vôtre dans le leur, qu'en vous le génie détrempé dans ses grandes & majestueuses pensées, sur la base de la simplicité & sans faux brillant, s'éleve jusqu'à elles. Jamais, non jamais, vous ne ferez rien de bien autrement. Que le feu sacré de ces livres saints vienne s'allumer en vos coeurs, & que de vos coeurs embrasés parte la divine flamme qui l'allume dans vos auditeurs! Loin, loin à jamais, loin, l'esprit, la phrase humaine, académicienne; qu'un saint délire montre votre transport & votre divine folie plus sage que toutes les sagesses! Que les vils rhéteurs disparoissent; que ces formulaires des écoles, qui rétrécissent l'esprit, qui coupent les ailes du libre effor d'un saint enthousiasme, s'évanouissent devant le seul modele des modeles que je vous présente!

de leur bonheur. Ils sont sans passions ; car ils n'ont que l'amour de leur DIEU, dont ils brûlent & qui n'est point une passion à la maniere des nôtres ; c'est un état aussi fixe & sûr de lui-même qu'il est tranquille & calme. Croyez-vous qu'ils n'aient pas une bien autre science que la vôtre ? Croyez-vous qu'ils n'en sachent pas infiniment plus que vous ? eux qui possedent cette caractéristique universelle, qui est la charité, avec laquelle la lumiere va de pair & qui leur montre tout ; eux dont le progrès en connoissance est éternel ; eux qui fouillent dans le sein de DIEU même, & qui y cueillent les fleurs immortelles de l'intelligible dans le palais même des idées & de la vérité éternelle ; eux qui connoissent la magnificence de ses décrets & la profondeur de ses conseils ; eux qui voient à *découvert & sans voile* la science II. *Cor.* 3. v. 18.
qui lui a fait tracer, disposer ces orbes immenses, qui connoissent l'histoire de ces faits, bien autrement intéressante que l'histoire de la race des hommes ; eux qui connoissent la géographie céleste & tous les lieux où il manifeste sa gloire, bien autrement intéressante encore que celle qui nous montre ici-bas les lieux formés par de vils grains de poussiere ; eux qui connoissent la philosophie de là-haut, cette philosophie divine, bien autrement sûre & transcendante que celle qui occupe tant ici-bas vos pauvres cerveaux ; eux qui non-seulement connoissent, mais exécutent de leurs savantes mains tous les arts célestes, appropriés à leurs organes spiritualisés & glorieux ; eux qui savent employer la matiere brillante de splendeur, à des magnificences que notre œil de chair ne peut voir, ni notre oreille grossiere entendre ; eux qui font retentir la voûte céleste des

acclamations de leurs chants & de l'ineffable harmonie de leurs instrumens sacrés.....

Voilà ce que j'ai appris de l'Ecriture sainte, & voilà ce que ma raison adopte & me rend indubitable. Tout ce qui se passe ici-bas n'est qu'une imitation vile & grossiere de ce qui se passe là-haut. C'est, à l'exception de ce qu'y a glissé le péché & ces passions qui sont si cheres à la corruption, à-peu-près le même portrait, mais ici exécuté sur la toile la plus grossiere, & là-haut sur la plus resplendissante matiere. Toutes les vérités & tout ce qui se fait ici-bas, a aux cieux son modele & son prototype.

Mais des cieux redescendons sur la terre. Croyez-vous donc, hommes aveuglés, que ce qui fait ressembler l'homme aux Esprits bienheureux d'aussi près qu'il est possible, je veux dire l'amour de DIEU & de nos semblables, qui exclut les passions effrénées; croyez-vous que ce qui nous les fait imiter, nous priveroit exactement dans ce monde, de ce qu'ils possedent là-haut d'une maniere infiniment éminente? Et que ce qui, après avoir rempli chrétiennement notre destination sur la cité de la terre, nous vaudra d'entrer avec eux dans la cité éternelle, nous peut & nous doit empêcher de les imiter ici-bas? Ah! un Chrétien peut être en même temps le plus grand des peintres; il ira prendre du feu céleste pour animer sa peinture:

> Loin, bien loin les Tableaux de Zeuxis & d'Apelle;
> Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
>
> LA FONTAINE, *Philemon & Baucis.*

Son christianisme ne lui ôte pas la faculté de saisir & d'assembler des traits dans la Na-

ture, pour en faire des touts idéaux & parfaits. Il est vrai qu'il ne peindra pas une Vénus toute nue, pour irriter, enflammer la cupidité d'une impudique jeunesse. Il anoblira son art, & tout en l'anoblissant, il le sanctifiera ; il donnera les mêmes plaisirs aux yeux, les mêmes sentimens délicieux au goût de l'amateur, sans faire en même temps à son cœur une brêche mortelle. Il peindra la belle nature, ou des sujets relevés, sans que le génie en lui soit l'instrument de l'ennemi & le ministre, le complaisant, le complice des passions emportées ; & sans cela, il pourra se montrer un très-grand maître. Un artiste chrétien n'inventera pas de ces danses molles & trop ingénues qui sont l'écueil de la pudeur ; mais il aidera le corps à un maintien décent, & même à prendre par sa saillie, part à la légitime joie de l'ame. Tel le saint roi David dansoit devant l'arche, & son corps étoit de moitié avec le divin transport de son ame enivrée d'amour pour DIEU, & brûlant de zele pour sa gloire. Que la cité de la terre seroit belle, qu'elle seroit grande, envisagée sous ce point de vue, & s'il pouvoit s'y réaliser ! alors la mort ne seroit que l'acte qui nous iroit faire continuer pour l'éternité notre conversation dans les cieux.

Convenez donc, ô hommes ! que la société humaine pourroit très-bien se passer des passions ; & que non-seulement elle pourroit s'en passer, mais qu'il est certain que tout le mal qui se glisse ici-bas, que toutes les horreurs qui se mêlent dans ce qui est beau & utile, c'est aux passions, & aux passions uniquement à qui la cité de la terre en est redevable ; convenez du moins, convenez qu'il est très-possible en soi, que tout

ce qu'il y a de beau, de grand, d'utile & d'avantageux dans toutes les sciences & dans tous les arts, se fît, s'exécutât sans les passions, & subsistât avec le pur amour de DIEU & du prochain; & que même dérivant de ce principe, tout s'y pourroit faire infiniment mieux & sans danger.

Et qu'on ne croie pas que je prétende bâtir un systême en l'air & destitué de fondement; non, non, je ne pense point à ramener une République à la Platon, ni une Utopie. Je ne sais que trop ce que sont les hommes, & combien, si on ne veut pas donner dans l'illusion, il faut de nécessité calculer avec leur corruption & les prendre tels qu'ils sont, & non pas comme ils devroient être. Et non-seulement il faut calculer avec la corruption, mais même avec la foiblesse humaine & y condescendre avec charité. Je sais qu'il ne faut pas porter sur l'ivroie une main étourdie, de peur d'arracher avec elle le bon grain; aussi n'a-ce point été mon but dans cette discussion. Soyons circonspects & d'une sagesse tempérée & douce; & lorsque nous ne pouvons pas obtenir tout ce qu'il faudroit, allons en raison composée de ce qu'il faudroit & de ce qui est, ou de ce qu'on peut. Que sommes-nous nous-mêmes, sinon de l'ivroie? Vouons donc aux autres la miséricorde que nous attendons de DIEU. Apprécions avec nos miseres & nous apprécierons en équité. J'ai appris de l'Ecriture, que la
Jacq. 3. *vraie sagesse n'est point tant pleine de difficultés, mais*
v. 17. *bien de modération, de charité & de bon fruit* (1).

(1) Ce chapitre sur les passions en ameneroit naturellement un autre sur le *luxe*, si l'on pouvoit traiter toutes les conséquences d'un

Mais aussi, à DIEU ne plaise, que sous le spécieux prétexte d'une charité qui ne seroit que fausse & mal-entendue, nous laissions étouffer la vérité qui doit toujours en être inséparable. A DIEU ne plaise que faute de parler nous laissions prévaloir le mensonge & la nuisible erreur de tant de faux moralistes qui entraînent le genre-humain, & dont tant de cerveaux foibles, populaires & confus répetent les leçons sans savoir ce qu'ils disent. Voilà comment les funestes illu-

---

sujet; les faux moralistes en sont les apologistes, comme ils le sont des passions. Ils se jouent encore ici des plus honteuses équivoques, & ne savent ou ne veulent point remonter aux vrais principes qui condamnent tout cet attirail de besoins factices, d'inventions, de mollesse & de voluptés, de prestiges pour troubler les cerveaux & les mettre dans le délire, comme l'opéra & la comédie, & tous ces prodiges d'un art affiné, ces vaines & ridicules modes qui se succédent sans fin, se chassent de si près qu'elles ne subsistent pour ainsi dire que du matin au soir, afin d'alimenter la vanité & d'abymer de dépenses, d'engloutir par un criminel usage, des richesses qui se verseroient si bien ailleurs. Ce sont tout autant de choses auxquelles préside l'ennemi, & qui sont du domaine de la perdition : la source en est dans les passions qui veulent se satisfaire en tout & aller d'excès en excès, & d'abus en abus. Le luxe est le plus mauvais dispensateur (c'est un canal tout désordonné) parce qu'il donnera tout à l'adresse d'un mauvais sujet ou d'un scélérat, & presque rien au vrai besoin d'un honnête homme. Mais enfin, il faut s'exprimer nettement, & convenir avec ces faux moralistes, qu'à prendre les choses comme elles sont, & depuis que les suites empoisonnées du luxe, toutes issues de la chute & du débordement des passions qu'elle a produites, se sont répandues sur la terre; ce même luxe pourroit être devenu une forte de nécessité civile dans la masse & dans le ressort d'un grand état pour le faire jouer, & qu'il seroit imprudent de vouloir ramener l'ordre primitif, parce qu'on tomberoit dans un désordre de retranchemens impossibles à cause des passions effrénées, & d'ailleurs ruineux pour une infinité de personnes qui n'auroient plus de ressources dans leur industrie & dans leurs talens. Ainsi ces retranchemens

sions se propagent. On crie : Ah ! il nous faut des passions, elles sont utiles ; on répete en aveugle ce qu'ont dit de prétendus philosophes, & de non moins aveugles chefs de bande ; les opinions s'ancrent, s'établissent, s'érigent en maximes, & le vrai Christianisme se ruine ; voilà la douloureuse histoire, douloureuse, dis-je, pour quiconque n'a pas perdu tout sentiment & tout intérêt au bonheur du genre-humain.

Je voudrois du moins, que ces prétendus docteurs en morale s'exprimassent nettement & ne donnassent pas dans de perpétuelles équivoques. Nous

---

sont tout-à-fait impossibles, vu la dépravation des hommes portée à son comble. L'empoisonneuse *Babylone* a versé sa coupe dans tout l'Univers : *Elle fait boire à toutes les nations*
Apoc. 14. v. 8 & 17. v. 2. *le vin de son impudicité.* Il n'est plus question d'en parler ; l'ennemi a tout envahi : les plaisirs simples, naturels, purs & légitimes ont disparu. Mais je voudrois du moins qu'on convînt que le luxe n'est point de la regle primitive ; qu'à l'envisager dans son origine, il est un fruit de la chute, & est uniquement dérivé de cette source empoisonnée ; je voudrois qu'on sentît de si grands maux, au lieu de les appeler un bien. Adam resté dans l'innocence, auroit eu dans les jouissances simples les plaisirs les plus délicieux, & toute sa postérité après lui. Ils auroient joui, & de DIEU, par l'esprit & le cœur, & de la Nature innocemment, par le principe d'une sensibilité pure. Mais n'en parlons plus, tout cela a disparu,
Apocal. 11. v. 8. & la *grande place* du monde, où *Notre-Seigneur est crucifié de nouveau*, est remplie d'abominations & de luxe. Il est au moment que j'écris, une grande & superbe ville . . . . dont il semble que Tacite ait fait le portrait : *Alibi prælia & vulnera, alibi popinæ, simul cruor & strues corporum, juxta scorta & scortis similis.* Mais je m'abuse, ce n'est là qu'une petite partie de son histoire. Il est un grand empire . . . . qui a été & est encore comme le foyer du luxe, des modes & d'une infinité de déréglemens & de besoins artificiels & factices. De ce foyer, il a par-tout envoyé les plus malheureuses étincelles ; il n'est pas même jusqu'aux montagnes des Alpes, où ces étincelles ne se répandent ; & par-tout les personnes sensées pourroient s'écrier avec le poëte Claudien ; *Utinam remeare liceret ad veteres fines & mænia pauperis anci !*

ſavons avec eux ; hélas ! nous ne le ſavons que trop, que la plupart des hommes ne feroient pas le bien extérieur & ſocial, ſi quelque paſſion ne les y pouſſoit. Et c'eſt ce qu'il y a de déplorable, & qui montre tout-à-la-fois & la corruption & le malheur de la nature humaine. Mais il faudroit l'en plaindre & en convenir, & non pas apothéoſer cette corruption & ces paſſions ; il faudroit, pour faire honneur à la vérité, les appeler un mal & non pas un bien ; il ne faudroit pas les dire néceſſaires, tandis qu'elles ne le ſont que pour le mal, & qu'elles ſont preſque inutiles pour tout le vrai bon & le vrai beau. Il faudroit convenir de bonne foi, qu'elles ne ſont, même dans ce qu'elles font de plus grand, qu'un très-mauvais ſubſtitut de la charité & ne ſont devenues un principe d'action qu'à cauſe du mal qui enveloppe les enfans d'Adam, je veux dire à cauſe du défaut de l'amour de DIEU & des hommes, qui devroit être le véritable reſſort & à la place duquel les paſſions ſe ſont ſubſtituées. N'allons pas plus loin ; c'eſt ainſi que ceux qui s'arrogent le titre de Philoſophes brouillent tout, font les uns avec les autres des *combats nocturnes* comme les appelle Sulpice Severe, où perſonne ne ſe voit, ne s'entend, où ils ſont toujours à côté de la queſtion, remuent toutes les bornes, & enviſagent dans un objet ce qui n'y eſt point ; n'amenant jamais des principes clairs, ſemblables encore à ces anciens Sophiſtes qui ſavoient tout confondre & toujours éluder la vérité. Voilà ce que c'eſt que l'orgueil humain qui veut bâtir des ſyſtêmes indépendans de l'Evangile ; il va donner néceſſairement du nez en terre.

CHAPITRE IX.

De l'Amour-propre.

Septem ingens gyros, feptena volumina trahens.

LORSQUE l'ennemi, dont les rufes ne s'épuifent point (1), ne peut pas tenter à pécher groffiérement, des hommes à fentimens plus délicats que le vulgaire; il ne faut pas croire qu'il n'ait pas d'autres fleches dans fon carquois; il les tente par le fentiment lui-même. Pour empêcher qu'ils ne s'élevent à la pure vertu, il vient chez eux en animer d'apparentes; & leur prêtant les couleurs des vertus réelles, il leur en dérobe la connoiffance, & par cet aveuglement les empêche d'y afpirer. Alors ces hommes fubtilement abufés, entrelacés dans ce filet fi bien tendu, prenant pour la vraie vertu ce qui n'en eft que l'ombre, s'applaudiffent, fe couronnent de leurs propres mains, & tournent le fentiment en éloge d'eux-mêmes. Ils font pour ainfi dire dans l'étonnement de fe voir fi beaux & des prodiges de perfection. Et c'eft ainfi que le fentiment, cette délicateffe de fentiment, cette fleur de fentiment

(1) Cette difcuffion fur les paffions m'entraîne à traiter de l'*amour-propre*, qui leur tient de fi près. Une bibliotheque contiendroit à peine les livres qu'on en écriroit, fi on pouvoit le prendre fur le fait, le faifir à la volée, le peindre dans toutes fes nuances, & détailler tous fes artifices. Mais comme le ferpent qui gliffe à la main lorfqu'on veut le retenir, il s'échappe & fe dérobe même à la plus pénétrante recherche. J'effayerai toutefois de le montrer à lui-même, & de lui préfenter un miroir où il verra fa vraie image.

qu'ils apothéosent & eux avec elle, bien loin de les défendre du sentiment lui-même, ne fait que les établir dans un orgueil d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil, & dans une quintessence d'amour-propre d'autant plus détestable aux yeux de DIEU, qu'il est plus imperceptible & plus raffiné. C'est ainsi que les hommes à délicatesse, dont on verra le peu de valeur, cherchent à couvrir la nudité de leur fond avec de misérables feuilles de figuier, tôt ou tard séchées & jetées au loin par le souffle de la pure, mâle & vigoureuse vertu qui s'élance toujours au-dessus & en oubli d'elle-même, à l'inflexibilité du devoir qui est son seul motif & son regard indéclinable. Elle ne songe pas même qu'elle pratique le bien; & tout en s'élevant à la regle par un mouvement sûr & prompt, par une habitude fixe dans le cœur, qui le détermine dans l'occasion, elle n'appelle point pour s'applaudir elle-même la *trompette* du dedans, je veux dire les subtils regards de l'amour-propre & de la réflexion sur le bien qu'elle a fait, & ces retentissemens intérieurs de l'orgueil spirituel, pires en un sens que l'orgueil grossier qui se montre & se trahit lui-même. Cette délicatesse de sentimens paroîtra même s'oublier pour les autres; mais ce n'est que pour mieux se souvenir d'elle-même; & cet oubli simulé ne fait que donner à la fausse noblesse du cœur un aliment d'autant plus mortel qu'il est plus délicieux à la nature finement corrompue. Un corps en santé met à profit tous les alimens qu'il y admet; ce qui entre dans un corps malade, se tourne en poison & en augmente & la maladie & le danger.

Tel eſt l'amour-propre de l'homme ; il s'empare de tout & en fait ſa proie. Inſatiable comme le *ſépulcre*, qui ne dit jamais, *C'eſt aſſez ;* s'il ne peut rien tourner à ſon profit, il ſe nourrit de lui-même ; & ce ſentiment déſordonné ſous apparence de l'ordre, ne fait que l'en écarter toujours plus ; il n'eſt pas même beſoin des purs principes de la Religion pour lui dreſſer ſa ſentence. Sans établir ces principes & plus heureux à détruire qu'à édifier, le ſpirituel, l'ingénieux la Rochefoucault, montrant que l'homme ſe fait le centre de toutes les vertus humaines, en a par-là même démontré la fauſſeté. Le principe découvert, la cauſe eſt trahie ; le maſque tombe, le vernis trompeur s'en va en éclats, & ainſi l'homme naturel & prétendu raiſonnable demeure tel qu'un ſquelette hideux qui n'a plus le coloris de la vie ; dénué de tout, excepté de la miſere qui eſt ſon fonds, & encore de la noirceur qu'il a miſe par-deſſus, & que dans ſon aveuglement il voit comme l'éclatante blancheur du lis (2).

Prov. 30. v. 16.

---

(2) M. de la Rochefoucault, (de même que d'autres ingénieux Ecrivains de caracteres) au moyen de ſon eſprit naturel & de ſon grand uſage du monde, qui lui donnoit la connoiſſance des hommes, pouvoit découvrir & peindre la fauſſeté de leurs vertus infectées de l'amour-propre ; mais il ne connoiſſoit pas aſſez les grands principes de la Religion, pour mettre les vraies & divines vertus en regard avec ces vertus fauſſes ; il pouvoit montrer le faux & non pas le vrai qui doit le remplacer ; il pouvoit démolir, mais il n'étoit pas en état d'édifier. Et pour bien établir les bornes & éloigner les équivoques, je dirai que ce que l'on appelle dans le monde & le langage convenu, *l'amour-propre* tel que je le dépeins dans ce chapitre, & tel qu'il dévore l'humanité toute entiere, eſt toujours infailliblement très-criminel, comme on

Que si nous osions un instant, mettre l'homme en comparaison avec DIEU; l'homme, vil atôme

---

le verra; mais il est & il peut être *un amour de nous-mêmes*, aussi bien ordonné & même aussi saint que *l'amour-propre* est déréglé. DIEU veut que nous nous aimions nous-mêmes, que nous prénions à nous-mêmes un intérêt dont il a jeté l'instinct sur notre naissance, en nous donnant une existence morale.

Mais pour que cet amour de nous-mêmes soit pur, dans l'ordre & tel qu'il doit être, il faut que nous nous aimions en la maniere que DIEU nous a prescrite, que cet amour soit contenu dans de sages limites, & n'envahisse jamais ni ne contredise les deux grands points de la loi qui en contiennent l'essence & l'esprit: *Tu aimeras le Seigneur ton* DIEU *de tout ton cœur, de toute ton ame & de toute ta pensée, & ton prochain comme toi-même.* C'est-à-dire que je dois dans les occurrences & dans les concurrences, préférer infiniment DIEU à moi-méme, & même avoir dans le fond de mon être l'habitude fixe & permanente de l'amour de DIEU, toujours supérieur à l'amour de moi-même, afin que dans les occasions je m'oublie toujours moi-même pour DIEU, lorsque je serois en contradiction avec sa volonté. Ce secret de l'amour de DIEU en oubli de soi, est infiniment heureux, & il n'appartient qu'aux vrais intérieurs d'en goûter & connoître expérimentalement la sainte douceur; il y auroit d'infinies choses à en dire. Sans cette regle de préférence gravée en moi, & exercée dans tous les cas, mon amour-propre est exactement un crime incalculable, parce qu'il est constamment opposé à DIEU. Et voilà le cas de presque tous les hommes, qui dans leur aveuglement ne peuvent concevoir toute l'horreur de ce crime & de leur état, parce que l'amour-propre est en même temps le bandeau fatal qui leur en dérobe la noirceur, & l'aveugle & injuste apologiste de lui-même. Il en est de même de l'amour du prochain, dont cet insensé amour-propre viole la loi à tout bout de champ. Je dois aimer mon prochain à l'égal de moi-même. Le *prochain*, dans l'Ecriture, est celui qui a quelque relation avec moi. Mon cœur doit avoir en soi un sentiment de bienveillance universelle pour tous les hommes; mais cette bienveillance, cette habitude ne peut s'exercer qu'à l'occasion de ces rapports. Mon *prochain* est celui avec qui j'ai à faire, à démêler quelque chose; c'est mon prince, si je suis sujet; ce sera mon magistrat, mon pere, mon épouse, mes enfans, mon voisin, un marchand à qui j'ai à vendre, ou de qui j'ai à acheter; si je suis aisé, c'est un pauvre qui est à ma porte, &c. &c. Voilà mon

Matth. 22. v. 37—40.

formé de ses mains, avec ce DIEU immense, éternel, qui a daigné le tirer du néant; l'homme qui n'a pour fond que le néant, & pour acqui-

---

prochain, dont la relation avec moi est ou stable ou changeante, selon les variations de rapports & de circonstances. Or, pour accomplir la loi qui m'ordonne de l'aimer à l'égal de moi-même, parce qu'il est un homme comme moi, je dois 1.° faire cesser au dedans la passion, & cet amour propre déréglé qui est la rouille, la gangrene & la peste de cette loi de l'amour du prochain, & en perpétuelle inimitié & contradiction avec elle. 2.° Je dois, dans tous les cas donnés, me mettre exactement à la place de celui avec qui j'ai à gérer, ou avec qui je suis en exercice de relation actuelle, selon cette divine maxime du Seigneur, qui est une explication & application de la loi à l'égard du prochain : *Ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi de même, car c'est la loi & les Prophetes;* c'est-à-dire donc que je ne dois pas exiger des autres de ce que je ne voudrois pas qu'on exigeât de moi; mais sur-tout je dois dans tous les cas me dire : Si j'étois à la place de mon prochain, que désirerois-je qu'on me fît ? He bien, agissons envers lui comme nous voudrions qu'on agît envers nous. Je pourrois donner sur cet important objet des exemples sans fin. Il est sur-tout question ici, & pour rendre avec netteté ce qu'emporte ce précepte de l'amour du prochain qui fait frissonner les déréglemens de l'amour-propre; il est question, dis-je, d'agir toujours en raison composée ou combinée de ce que je dois à ce prochain, & de ce que je me dois à moi-même : car je dois aussi m'aimer moi-même. A la vérité l'Evangile, & sur-tout son divin Esprit, insinuent çà & là une perfection plus haute encore, & qui consiste à préférer son prochain à soi-même, dans des cas où cette préférence est très-dure & très-douloureuse; mais c'est plutôt un *conseil* qu'un *précepte*; c'est une perfection éminente & infiniment heureuse pour qui sait l'entendre, en ce qu'elle imite de plus près le chef & le modele éternel Jesus-Christ; & ceci, comme on comprend, tient à l'amour des ennemis, lesquels sont aussi nos prochains par deux grandes raisons, sur-tout, 1.° parce que cette inimitié même est une relation, un rapport; 2.° parce que cette inimitié nous fournit une heureuse & admirable occasion de pardon, c'est-à-dire, d'exercer l'une des plus belles vertus, des plus coûteuses à la nature, & par conséquent des plus salutaires; mais comme j'en parle plus bas dans cet ouvrage, je n'en dirai pas davantage ici.

Matth. 7. v. 12.

Et pour revenir, je dis que tout amour-propre qui n'est pas

ſition que le péché, avec un DIEU en qui eſt tout l'être, & la ſainteté de l'être; un inſecte, ou un grain de pouſſiere, avec cette grandeur

ſoumis à ces deux grandes regles de l'amour de DIEU & du prochain, (qui, pour qui ſait l'entendre, n'en ſont qu'une ſeule; car elles ſont inſéparables & ne peuvent jamais avoir vraiment lieu l'une ſans l'autre); j'aſſure, dis-je, que cet amour-propre eſt inſenſé; il ſe trompe lui-même, & s'aimant en apparence, dans le vrai & la réalité il ſe hait & ſe prive du bonheur réel dont on peut jouir en ce monde par l'amour de ſoi-même ſolide, réglé & poſé ſur ces deux baſes qui lui donnent toute ſa conſiſtance & ſon prix.

On m'objectera, qu'à l'égard de la regle pour le prochain, cela ſeroit très-bien ſi tous les deux ſe mettoient à la place l'un de l'autre, & que le précepte fût rempli réciproquement; mais même dans le cas où l'autre y manque, vous êtes heureux en tout point de n'y pas manquer vous-même, par nombre de raiſons trop longues à détailler dans une note, & dont ce que j'ai dit, doit déjà vous faire appercevoir quelques-unes. Et pour finir ſur cet amour pur de DIEU en oubli de nous-mêmes lorſque ces deux amours ſont en oppoſition; ſi vous vous oubliiez pour DIEU, en la maniere que je l'ai dit, vous ne vous prépareriez rien moins qu'un échange de votre vie contre la ſienne; car il ne faut pas croire que jamais DIEU ſe laiſſe vaincre en généroſité & en magnificence par ſa creature, & qu'il ne donne pas ſon amour, qui eſt lui-même (*DIEU eſt charité;* & encore, *Celui qui demeure en charité, demeure en* DIEU); *Jean, 4.* qu'il ne donne pas, dis-je, ſon amour qui eſt lui même à celui *v. 16.* qui lui donne toute la force en ſon amour. Oubliez-vous vous-même pour DIEU & vous vous attirez l'éternel ſouvenir de DIEU; que dis-je, ſouvenir? vous vous attirez, vous vous procurez l'union avec DIEU, la jouiſſance & la poſſeſſion de DIEU même. Voilà les ſeuls grands principes & la baſe de toute vraie morale, hors deſquels il ne fut jamais que la plus trompeuſe & la plus abuſive morale.

Et quant à l'amour des ennemis, le Chrétien n'eſt pas un automate, il ſent les choſes, mais il ne les reſſent point; & lorſqu'il eſt aſſez élevé pour voir les objets dans la vraie lumiere, il connoît ſûrement que ſes ennemis peuvent lui être infiniment plus utiles, à nombre d'égards, que toutes les ſimulées, illuſoires & flatteuſes amitiés de la terre.

Telle eſt, je l'ai dit, la baſe de toute vraie morale; & voilà en même temps l'anathême juſtement lancé contre l'amour-propre dont je traite dans ce chapitre.

infinie ; l'homme qui devroit, s'il ſe connoiſſoit tel qu'il eſt, aller cacher ſa honte, avec un DIEU dont la majeſté eſt au-deſſus de toute idée ; l'homme enfin qui ne peut avoir ni être ni bien que de DIEU, avec ce DIEU de qui il tient tout, excepté le mal qu'il tient de lui-même. Si, dis-je, nous oſons un inſtant faire ce calcul d'oppoſition, hors de tout calcul ; quel ſera le réſultat de ce regard ? Quoi ! ſinon qu'au moment où l'homme a la témérité de ſe compter pour quelque choſe, au lieu d'avoir le ſentiment fixe, éternel de l'humiliation qui lui eſt due ; par la plus incompréhenſible audace, il dreſſe ſon propre autel & s'encenſe lui-même, à côté & même contre l'autel du DIEU vivant ſeule ſource de tout bien, & rivaliſe ainſi avec lui. Quoi ! ſinon qu'il ravit à DIEU cette gloire qui lui appartient toute entiere ; à ce DIEU qui, par le principe de ſa perfection infinie & par ſa propre juſtice, doit être jaloux de ſa gloire qu'il ne pourroit, ſans deſcendre de ſon trône, ſe laiſſer ravir & abandonner à un autre.

Et c'eſt ainſi que l'homme propriétaire, & par le ſentiment même, dévoré d'amour-propre, devient dans le vrai, & pour qui ſait l'entendre, le plus inſigne larron de la gloire due à DIEU. C'eſt le caractere de l'Ange rebelle ſous la plus trompeuſe apparence. Ces hommes à ſentimens ſi nobles, & dans le vrai, ſi uſurpateurs, n'en conviendront pas, vu que leur aveuglement appelant le mal bien & le bien mal ; & d'ailleurs que leur orgueil ne pouvant ſupporter une vue approfondie d'eux-mêmes, qui terniroit leur fauſſe beauté, & accuſeroit l'enflure & le ſubtil phariſaïſme dont ils ſe nourriſſent ; non-ſeulement ils ne

ne peuvent pas se voir tels qu'ils sont réellement, mais s'ils le pouvoient, ils en détourneroient un regard qui pourroit leur devenir salutaire. Telle est l'idole de ce moi raffiné, du subtil amour-propre, semblable au serpent éternellement tortueux dans ses replis; vrai imitateur, ai-je dit, des Anges dégradés & déchus pour s'être regardés eux-mêmes dans la beauté de leurs dons, & pour avoir voulu monter jusqu'à DIEU de qui ils les tenoient, & se mettre à côté de son trône.

Cet usurpateur, aussi habile à dérober aux autres la connoissance de ses usurpations qu'à se les cacher à lui-même, cet usurpataur, vrai Caméléon & vrai Protée, saisit toutes les couleurs, & prend toutes les formes, pour tout rapporter à lui-même, sous l'apparence du désintéressement & de la générosité. Avarice spirituelle & horrible, qui se fait au-dedans de soi un magasin impur de ce qui, renvoyé à son vrai objet sans le retenir, seroit très-pur & dans l'ordre. C'est ainsi que sous les plus spécieuses apparences, cet amour-propre n'est magnanime, délicat, compatissant, noble, généreux, que pour l'être encore infiniment plus pour lui-même, que pour montrer une vertu éclatante dont le résultat & le retour sur soi l'enfle comme un ballon; délicat au dehors, pour qu'en reflux sur lui, cette fausse vertu touche la corde de la sensibilité du dedans en sensation impurement délicieuse, & pour jouir d'un injuste contentement de soi-même; compatissant pour se faire à soi-même un titre d'éloge & de grandeur de la pitié & du bienfait qui en résulte; noble dans ses procédés, pour faire replier sur lui-même une noblesse spirituelle, qui le fait à ses propres yeux élever au-dessus de l'huma-

nité & de lui-même ; généreux enfin, pour afficher un désintéressement qui lui attire la louange, les applaudissemens dont il est insatiable ; l'argent n'est pas le cœur. Tel J. J. Rousseau peint ici d'original, préféroit l'ostentation du refus à l'argent ; & chez lui, l'orgueil & l'intérêt, comme deux champions, se battoient en champ clos, & le premier victorieux réduisoit le dernier à lui céder le champ de bataille.

Isaïe, 47. Ceci tient à la *vierge de Babylone*, dont l'amour-propre délicat est la véritable image, & dont l'Ecriture, dans Isaïe, nous trace le portrait & nous montre le sort. Non, rien n'est capable que DIEU seul d'en démêler les tortuosités, de scruter les profondeurs, de sonder les abymes, de suivre dans toutes leurs refuites ces actes d'amour-propre en des cœurs si nobles en apparence. C'est un gîte si caché, si replié, c'est une cachette si profonde, qu'elle n'est accessible qu'à celui qui a

Apoc. 1. v. 14. & Ps. 139. passim. *les yeux comme une flamme de feu*, & seul est capable *d'éclairer les ténebres* même. Ce sont les volutes du dragon.

Il peut être en celui qui en est dévoré d'utiles & vraies vertus, si on les considere dans le matériel de l'acte ; mais il les infecte toutes, ou par les mélanges impurs du motif, ou en se les appropriant dans son orgueil ; & leur mettant ainsi une fausse couronne, il se prive de cette couronne véritable que DIEU destine à ses amis qui font tout pour lui plaire, & non pour plaire aux hommes & à eux-mêmes. Et ainsi, dans ses propres & vains applaudissemens & dans ceux des autres qu'il ambitionne, il trouve la récompense vaine de ces vertus réelles peut-être en elles-mêmes, mais qu'il a infectées du venin de sa pro-

priété ; & ne mettant rien à profit pour DIEU, & par conséquent rien à profit pour lui-même, il perd en insensé les avantages réservés à l'acte simple d'un cœur droit, faisant le bien pour DIEU qui le lui a ordonné. Il ignore le divin agiotage de la banque où on met les dons de DIEU à un intérêt éternel, lorsqu'on ne le retire pas dans le temps.

Ne croyez pas toutefois, que ces vertus que j'appelle réelles quant à l'acte, le soient de tout point ; il suffit que cet amour-propre en soit le mobile, pour mêler à ce bon grain une misérable ivroie ; rien de ce qu'il touche ne sauroit être pur. Vous verrez des préférences injustes, vous verrez des occasions de vertu négligées, dès que l'applaudissement n'est pas prévu. Les vertus secretes & dont DIEU seul est le témoin, sont rares pour lui & ne sont pas son compte ; & dans ces cas même, s'il s'avise de les pratiquer, il en fait son profit, pour en nourrir ses prétentions & son enflure ; il s'élevera même au-dessus de la réputation à laquelle il aspire pour l'ordinaire, par un orgueil plus haut encore, & par un dédain philosophique des jugemens des hommes, dès-lors injustes selon lui, pour ne savoir pas apprécier son incroyable mérite.

Comme l'ombre suit le corps, cet amour-propre n'abandonne jamais l'homme. D'après la chute, comme on le verra au chapitre suivant, il est jeté sur son berceau, & est il comme identifié avec son être, à moins qu'un principe plus haut ne soit victorieux de l'homme docile, & ne vienne à force de coups, anéantir cette fausse nature tenace entée sur la véritable & sur le fond primitif qui demeure de l'innocence originelle. Il est en action dans tous les momens, se mêle en

tout & infecte tout de son impureté, & il n'est presque pas un instant dans le jour & dans tout ce qu'il a à traiter ou avec lui-même ou avec les autres, où on ne pût le surprendre dans son délit & sur le temps. Rien ne tient contre ses amorces & tout mord à cet hameçon. Enfant & pere tour-à-tour des passions (dont j'ai parlé au chapitre précédent), comme à l'envi ils désordonnent tout le bien réel, le dénaturent & le changent en mal. Menteur à DIEU, au monde & à lui-même ; à DIEU, dont l'oubli montre une ingratitude, un renversement au-dessus de toute idée ; au monde, qu'il paye d'impostures & à qui il vend, comme il reçoit à son tour par un contrat réciproque, sa fausse monnoie pour du bon aloi ; menteur enfin à lui-même, dont l'œuvre & le principe d'où elle part, lui creusent, lui préparent un triste avenir de la part d'un DIEU avec qui il faut compter tôt ou tard, & dont les droits sont imperdables.

Il rend illusoires les prétendues belles amitiés de la terre qui s'évanouissent comme la fumée dès qu'il n'y trouve plus son aliment & ce retour de plaisirs, ou d'honneurs, ou d'intérêt qui leur sert de fondement. Il infecte, il désordonne l'amour du prochain, dont la source comme la regle, ne peut partir que de l'amour de DIEU qu'il chasse de son souvenir, pour se faire lui-même l'objet de sa mémoire. L'arbre est en rapport avec la séve, & les branches sont de la nature même du tronc qui les pousse. Sa regle pour aimer les hommes est bien moins ce qu'indépendamment de lui ils méritent d'estime & d'amour en eux mêmes, que l'estime & l'amour qu'il peut en retirer pour son profit, pour son or-

gueil & pour ſa propre gloire. Toujours premier en toutes choſes, *primo mihi*, ne diroit-on pas qu'il eſt le but & le centre où toutes les créatures doivent aboutir. C'eſt pour lui ſeul que les cieux roulent ſur nos têtes ; c'eſt pour lui ſeul que le ſoleil allume ſes feux & jette ſa lumiere ; c'eſt pour lui ſeul que la terre éveille ſes puiſſances productrices ; c'eſt pour lui ſeul que les hommes rampent ſur la terre ; c'eſt pour lui....... On croira ici que j'exagere. Non ; s'il ne le croit pas explicitement, s'il n'oſe s'avouer à lui-même une ſi ridicule prétention dont le ſimple regard démaſque & trahit l'horreur ; il n'en eſt pas moins tel dans le fond ; & tout en feignant de s'oublier pour les autres, ſa paſſion un moment irritée, ſes vues un inſtant déconcertées, ſon projet dérangé, un concours rivaliſant avec ſon ambition, un contre-temps jeté ſur ſa courſe, dévoilent au moment même l'homme qui veut être roi, ſous la vaine & menſongere formule de très-humble ſerviteur des autres.

O hommes ! fardés, ou couverts du maſque le plus trompeur, je n'ai fait qu'effleurer encore l'incalculable déſordre de vos diſpoſitions, ſi délicates en apparence, ſi horribles dans la réalité ! Les Païens eux-mêmes vous citeront à leur tribunal, & seront vos juges.

Os homini ſublime dedit, cœlumque tueri
Juſſit & erectos ad ſidera tollere vultus.

Et vous, au lieu de regarder, comme il eſt juſte, toujours en haut, vous recourbez éternellement votre vue ſur vous-mêmes. Mais encore, les brutes s'éleveront en cauſe contre vous ; vous êtes leur but & leur centre, & les plus fé-

roces même vous auroient été soumises sans le désordre de votre premier pere, prolongé sur votre naissance. Vous renversez l'échelle des êtres, vous mettez toutes les proportions sens dessus-dessous, vous nous ramenez dans ce chaos où il n'y a plus de symétrie. Considérez-la un moment cette admirable disposition, cette divine échelle des
I. *Cor.* 3. v. 21—22. & II. *Cor.* 4. v. 15. êtres : *Toutes choses sont à vous, & vous à Jésus-Christ, & Jésus-Christ à* DIEU, (c'est-à-dire, son humanité au VERBE-DIEU lui-même dont elle descend) ; voilà la gradation, voilà l'ordre de l'Univers, voilà les buts subordonnés & le but supérieur & final, où tout doit se repomper, refluer & se perdre. O hommes ! vous conviendrez bien en vos prétentions sourdes, en vos cœurs enflés, que tout est fait pour vous, mais sous les apparences du contraire ; il n'est plus d'échelon ascendant depuis le vôtre, & vous vous faites le terme de tout.

Cependant tout l'Univers, les pierres même crieront contre vous, & le concert de tous les êtres en accord & remplissant les fins de leur existence, accuseront l'affreuse dissonnance du vôtre. La vérité de leurs tons montrera la fausseté de votre musique. Vous êtes les rois des êtres inférieurs ; pour vous le bœuf trace son sillon ; pour vous le cheval, le chameau, l'éléphant, courbés sous leurs charges, portent des poids énormes ; pour vous ils sont tous immolés, & toute la nature est mise sous la croix pour votre service ; pour vous ils vivent, & pour vous encore ils meurent (2). Ils vous servent & vous

(2) Je n'assure pas que la destination primitive des animaux fût de servir d'alimens à l'homme ; à la vérité ils servoient aux

nourriffent; pour vous la terre pouffe fon jet & fait *fortir le pain* de fes entrailles ; pour vous

---

facrifices avant le déluge, on en voit un exemple en Abel. *Genefe*, 4.
Mais la permiffion ou l'ordre de manger des animaux n'eut v. 4.
lieu pofitivement, felon l'Ecriture, qu'après le déluge :
La raifon en eft claire : la coruption des hommes multi- *Genefe*, 9.
pliée avoit fait retirer toujours plus la nourriture fubftantielle v. 2—4.
de la grace, & de cette vie centrale qu'elle donne ; & alors il
fallut un aliment plus nourriffant pour foutenir la vie de l'homme
davantage privé de cette nourriture intérieure & fuperfubftan-
tielle dont parle l'oraifon dominicale, où on a très-mal tra-
duit la demande : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* ; tra- *Matth.* 6.
duction qui fait un pléonafme, & qu'il m'eft incompréhenfible v. 11.
qu'on ait adopté dans l'Eglife. Le mot de l'original eft ἐπιούσιον
& défigne expreffément & en propres termes, le pain *fuper-
effentiel* ou *au-deffus de toute fubftance*. Et c'eft le pain des Anges,
qui nourrit le centre de notre ame ; c'eft le pain que prononce,
dit & crée au-dedans Jéfus-Chrift : *Mes paroles font efprit & vie*,
ce font auffi les bénédictions ou réalités invifibles & myftiques,
qui fortent par l'admiffion dans nos corps, des alimens vifibles
& corporels : *Ce font les efprits de toute chair*, comme il eft dit. *Nomb.* 27.
Et tout-à-la-fois, c'eft la parole qui *procede ou fort de la* v. 16.
bouche de Dieu. Et c'eft la vraie explication de ce paffage que *Matth.* 4.
Geneve a traduit odieufement, & dont les Pafteurs, en leur v. 4.
nouvelle traduction, ont tordu, défiguré, dégradé le fens
divin ; c'eft la *manne cachée*, dont la manne au défert étoit la
figure, &c. Or, après que l'iniquité fut multipliée, il fallut *Deut.* 8.
davantage de ces alimens matériels, pour être les occafions v. 3.
de ces bénédictions fecretes, ou du *nom* & des vertus divines
qui appellent & attirent cette nourriture centrale & invifible.....
Mais, fans m'appefantir fur cette vérité fi fimple & tout-à-la-fois
fi profonde, parce qu'elle échappe par fa fimplicité à la raifon
qui cherche toujours midi à quatorze heures ; je n'en ai pas
moins été fondé à dire ce que je dis fur les animaux immolés
pour l'homme, quand même il ne s'en feroit nourri qu'après
le Déluge, comme cela paroît indubitable.

Et pour rendre plus intelligible la vérité & la force de cette apoftrophe des animaux à l'homme, qui devroit l'être affez par elle-même, il faut comprendre que l'homme étant la fin des êtres fubordonnés, c'eft lui qui devoit être en quelque forte leur terme, & fûrement du moins leur moyen & leur véhicule, pour les élever à une exiftence plus noble & les faire remonter des bornes & des liens de groffiéreté & d'obfcurité où ils ont été engagés, felon ce que dit profondément
S. Paul ; Leur adoption & réhabilitation dépendant de l'adoption *Rom.* 8.
v. 20—22.

les arbres couronnés de fruits étendent leurs rameaux jusqu'à votre main. *Toutes choses sont à*

& réhabilitation de l'homme, leur roi. Leur sort étoit enchaîné à celui de l'homme, & leur cause à sa cause; c'est le jeu de l'Univers, & pour qui sait l'entendre, la source & tout-à-la-fois l'échelle des dégradations & des réhabilitations. Un exemple pour tous, sans montrer tous les points de vue. Les animaux & les plantes que Voltaire a admis en son corps, il en a fait des impies, des profanateurs, &c. Ce qui est entré dans le corps de Fénélon a été sanctifié, parce que les forces & la continuité d'existence que lui donnoit cette nourriture admise dans cet homme excellent, tout cela a été mis à profit pour DIEU & pour la Religion. Dans Julien, la manducation est devenue un impie superstitieux; en Titus, un homme de bien; en Louis IX, un saint. Qu'on comprenne bien tout ceci, tout-à-la-fois très-curieux, très-instructif & fondé absolument sur la parole de DIEU. L'acte de la manducation est d'une conséquence infinie, en ce qu'il fait vivre, végéter l'homme; l'impie comme le juste : c'est l'un des sens de la défense de *prendre le nom de Dieu en vain*; car le *nom de Dieu* ici, est les vertus secretes répandues dans les êtres; & ces bénédictions ou vertus secretes, ces réalités, selon le vase ou récipient qui les admet en soi, se changent en ses qualités bonnes ou mauvaises, & sont ainsi par l'homme & en l'homme, les occasions du bien ou du mal, & par conséquent de leur dégradation ou réhabilitation. Elles acquierent en l'homme, les qualités morales ou antimorales qu'elles n'avoient pas, & ainsi deviennent justes ou criminelles, parce que le vase ou récipient est un être moral, c'est-à-dire, intelligent & libre d'user bien, ou d'abuser. Et ceci est la parfaite explication de l'ordre que DIEU donna à Adam de nommer les animaux, & de *prendre bien garde comment il les nommeroit*. Par ce que je viens de dire, le mystere est éclairci. Le *nom* désigne les qualités, la nature de l'être; c'est sa définition. Adam demeuré dans l'innocence, ils seroient aussi restés innocens, & leur *nom* seroit resté bon; & plus l'homme auroit accru en mérite & en gloire, plus leur nom seroit aussi devenu exalté & glorieux; car ils étoient enchaînés à sa cause. Tombé, ils ont été dégradés, & la révolte leur a préparé & ouvert par l'homme déchu, tous les mauvais noms. L'homme régénéré par l'Esprit Saint & réhabilité par la force de la Rédemption, donne aussi aux êtres en rapport avec lui, un nom plus heureux, & les aide à remonter, en les rendant ici-bas, par leur admission en lui, l'image des *animaux célestes*, comme lui est redevenu l'image de Jésus-Christ, ou de l'Adam céleste. *Qui poterit capere, capiat.*

Exode, 20. v. 7.

Genese, 2. v. 19 & 20.

vous. .... mais, ô Paul, n'achevez pas ce divin passage ! *Toutes choses sont à vous;* & vous, vous êtes non à Jésus-Christ qui est venu vous racheter, non à son humanité qui est venue expier votre révolte, non à sa Divinité qui vous a créés, mais à vous-mêmes. I. Cor. 3. v. 21 & 22.

Mais encore, que ne vous diront-elles pas, toutes ces brutes immolées pour vous ? que ne vous diront-ils pas, tous ces regnes de la Nature ? que ne vous dira pas la Nature entiere, soumise à vos ordres & à votre service ? « Vous avez été notre Roi, notre despote ; vous nous avez mus, régis, sacrifiés à votre gré & à vos volontés arbitraires & capricieuses ; vous avez été notre *DIEU*, où est le vôtre ? Seroit-il vrai, ô hommes ! qui avez tant & usé & abusé de nous, que c'est vous qui nous avez créés, & qui vous êtes crées vous-mêmes ? Et n'y auroit-il point de DIEU dans l'Univers que vous seuls ? où sont vos titres de déité ; étiez-vous donc éternels, tout-puissans, immortels ? Est-ce vous qui avez fait sortir l'Univers, qui avez arrangé, étendu ces cieux, cette voûte immense qui nous couvre ! Mais, quoi ! vous êtes donc obligés de paroître en jugement comme nous, de rendre compte comme nous, de montrer devant celui qui est tout l'Etre, votre néant comme nous, d'être mesurés comme nous sur le but de votre création, & de voir si, comme nous, vous l'avez accompli ? Hélas ! hélas ! nous avons exécuté le nôtre ; & en nous admettant dans vos corps, vous nous avez dégradés ; vous avez profané le *nom* (les vertus) qui étoient en nous, en les identifiant avec vous, en les enchaînant à votre cause ; nous étions faits pour vous, pour, par vous, remonter à DIEU, &

vous-nous avez fixés en vous-mêmes ; vous avez sali notre existence ; vous avez désordonné, arrêté notre marche ; vous nous avez infectés de votre amour-propre ; & ce qui étoit pur en nous, au moment qu'il a été mêlé en vous, est devenu le crime lui-même. Mais ce Grand DIEU que vous avez méconnu, & dont vous nous avez en vous fait usurper la gloire, saura bien nous dégager des entraves criminelles que vous nous aviez mises ; il nous trouvera un autre véhicule pour aller à Lui. Nos liens sont rompus ; & à
Matth. 3. votre défaillance, & à votre réjection, il saura
v. 9. faire sortir de *nos pierres même des enfans à Abraham*; & notre existence, que vous deviez anoblir & que vous avez dégradée, sortant de vos liens, prendra un vol plus élevé & plus hardi, & vous couvrira de honte...... ».

O Majesté infinie ! c'est donc ainsi que les hommes vous traitent ! Vous leur avez tout donné, & ils arrêtent en eux vos dons pour s'en faire un titre d'idolâtrie d'eux-mêmes. Ce qui les convainc que vous êtes, & de ce que vous êtes, est donc banni de leur mémoire, & tout est l'objet de leur souvenir, excepté vous, de qui seul ils devroient avoir l'idée éternellement présente. Ils brisent en eux vos sacrés autels pour leur substituer les leurs. Point de culte pour vous dans leur insensé amour-propre ; ils sont à eux-mêmes leur culte, leur encens, leurs adorations
I. Cor. 6. & leurs vœux. Vous avez dit, mon DIEU !
v. 19. *Vous êtes les temples de* DIEU. Non, ils sont à eux-mêmes leurs temples, jusqu'à ce que devenus cadavres, l'impérieuse & inexorable mort leur montre qu'ils ne sont pas des Dieux, en réduisant cette idole d'eux-mêmes, cette déité en vile poussiere.

Ainſi l'homme formé pour vous donner gloire, ſous l'apparence d'un faux culte, d'un culte des levres, la garde pour lui toute entiere. O amour-propre, qui eſt-ce qui approfondira l'abyme de ta malignité ? O mon DIEU ! arrachez à jamais de mon cœur cette plante maudite, qui, ſi elle pouvoit être admiſe dans les cieux, en infecteroit la pureté. O domaine de la charité ! qui ne voit, ne ſent, ne goûte que DIEU, les hommes amoureux d'eux-mêmes vous ont donc banni de la terre ! vous vous êtes réfugié aux cieux où vous avez votre aſile, dans ces cieux qui repouſſent notre propriété, & qui la vomiſſent de leur ſein.

Oui, c'eſt ainſi, ô mon DIEU ! que ces eſprits que vous avez faits pour vous connoître, ces cœurs que vous avez formés pour vous aimer, cette ſenſibilité pure d'abord & faite pour ſe tourner à vous, pour aſpirer, ſoupirer après vous; cette liberté que vous leur aviez donnée pour en couronner le droit uſage & pour leur valoir, par le concours de leur volonté à la vôtre, l'éternelle récompenſe que vous leur deſtiniez; tout cela, ô mon DIEU ! dégradé, avili, dénaturé en l'homme par ſon horrible amour-propre, s'eſt tourné contre vous, ou plutôt, hélas ! contre lui-même; il orne ſes temples profanes de la couronne qui vous eſt due. O Seigneur ! ayez pitié de nos folies; venez, coupez, déracinez, conſumez dans l'homme, de vos flammes pures, cette horrible nature proprietaire qu'il a miſe ſur ce fond primitif & ſaint que vous lui aviez donné, & qu'il a ſi peu conſervé au ſortir de vos mains bienfaiſantes; ſoyez cruel contre nous-mêmes pour VOUS & pour nous-mêmes; anéantiſſez

cette idole univerfelle ; & qu'il ne refte enfin en l'homme de l'homme que vous & votre gloire pour l'éternité. Et ainfi : Gloire éternelle à vous feul, mon DIEU, à qui feul Grand & feul Saint, elle eft due toute entiere !

CHAPITRE X.

Digreffion continuée. De la fenfibilité, & beaucoup de curieufes & importantes vérités jetées dans ce chapitre.

LA difcuffion fur les paffions qui a occafionné le chapitre précédent fur l'amour-propre, m'en a encore préparé un autre. Il eft un mot que la légéreté humaine a amené fur la fcene, pour lui donner aujourd'hui une valeur qu'il n'avoit pas dans les définitions de nos anciens dictionnaires. Ce mot mis en commerce & à fi haut prix eft la *fenfibilité*. On l'a armé depuis peu du magique pouvoir de transformer le vice en vertu. Il y a de la reffource, même dans un Athée, au moyen de la *fenfibilité ;* c'eft une phrafe qu'ont entendue plus d'une fois, au temps qui court, mes oreilles étonnées..... L'impiété n'eft plus ; la *fenfibilité* l'anoblit, ou la fait difparoître. Etes-vous fenfible, vous êtes tout ; c'eft le blanc-figné à toutes les vertus. Et la puiffance qu'on avoit jufqu'ici accordée à l'or & l'argent, pour qui les hommes ont tant de refpect, cette puiffance qui faifoit la fageffe, la juftice, qui tenoit lieu de tout mérite, aujourd'hui la *fenfibilité* rivalife avec elle, & fait le fage, le vertueux,

l'homme bien ordonné, le fidelle, l'homme d'honneur, & tout ce que vous jugerez à propos.

Il faut examiner ce qui en est, & apprécier avec équité. Je viens de montrer ce que le faux amour de soi-même, fin ou délicat, a mis & met toujours de noires couleurs sur cette *sensibilité*, créée plus pure & faite pour un meilleur sort que celui qu'elle s'est préparé par la chute. Ainsi, après que nous l'aurons vue infectée plus ou moins dans tous les hommes, essayons de la sortir de ces tristes ruines, de la dégager des liens qu'elle & l'amour-propre se sont mis tour-à-tour, & du vernis trompeur dont en voulant s'embellir il se sont défigurés & dégradés. Pour cela nous n'avons qu'à remonter à son idée primitive, & la séparant de ses défauts, nous en montrerons la juste valeur.

Pour discuter nettement, il est nécessaire au préalable de définir. D'abord, il ne faut pas confondre cette *sensibilité* que les prétendus Philosophes apothéosent comme la mere féconde des vertus; (& en effet c'est leur ressource pour en montrer du moins une apparence) il ne faut pas, dis-je, confondre cette *sensibilité* qu'ils entendent, avec les sensations qui nous sont communes avec la brute (1).

---

(1) A la vérité, quoique je fasse ici cette distinction, il faudroit être bien simple pour la croire toujours vraie. Ces prétendus moralistes & prôneurs de la *sensibilité*, ont inventé un autre mot pour l'élever au-dessus du grossier. C'est la *sensitivité* qu'ils donnent aux animaux seuls. Mais quoiqu'il faille accorder à la *sensibilité naturelle*, bien ordonnée par la droite raison, de pouvoir être une source de vertus (non pas chrétiennes qui sont infiniment plus pures) en sous-ordre, ou du second ordre; il n'est que

Le mot de *sensibilité* vient de celui de *sens*. Il est en nous des sens corporels & extérieurs ; ce sont les cinq sens ; voilà ce qui nous est commun avec la brute. Mais il est dans l'homme ce qu'on appelle les sens internes, que les animaux n'ont pas tous, & ceux même qu'ils ont sont en eux plus bornés, & n'ont qu'un exercice de beaucoup inférieur. Ces sens internes sont l'imagination, la mémoire & l'ame sensitive, qui est foyer & le le

---

trop vrai & il n'arrive que trop souvent que ces deux mots, dans le fait & en réalité, deviennent de vrais synonymes. Elles sont très-proches parentes dans les cœurs des *hommes naturels & irrégénérés*, cousines du moins, si elles ne sont sœurs. Il faudroit avoir une croyance bien implicite & bien forte, ou plutôt un grand aveuglement, pour ne pas voir ce parentage ; elles ne boivent que trop souvent à la même coupe. Les motifs ou mouvemens qui font pratiquer à la *sensibilité* de certaines vertus extérieures, sont tous plus ou moins impurs parce qu'ils sont infectés d'amour-propre & de retours sur soi-même. Mais d'ailleurs, il est une descente très-facile de la *sensibilité* à la *sensitivité*. On est doucement invité à la parcourir ; c'est le doux & imperceptible entraînement, & on se trouve au fond, presque avant d'y avoir bien pensé. Il ne faut pas croire, par exemple, à cet amour uniquement platonique & à ces sentimens exaltés, spiritualisés, quintessenciés. Il est plus que rare qu'ils ne prennent pas du corps & ne dégénerent pas. Il n'y a guere qu'un pas de Platon à Diogene, & il est très-rare encore qu'il ne se fasse pas une transformation, une métempsycose de l'un à l'autre....... & que ces *sensibilité* & *sensitivité* n'entretiennent pas un commerce & des intelligences secretes. Quelquefois dans les commencemens, on est dupe de soi-même ; on admire en soi cette fleur de sentimens, on s'y applaudit ; mais peu-à-peu cette belle fleur se fane, tombe & il ne reste que........ On pourroit alors appliquer à ces sentimens si beaux d'abord, mais qui bientôt se matérialisent, ce que Madame Deshoulieres a dit du jeu : « On commence par être dupe, on finit pas être » fripon ». Voilà le tableau de l'homme qui n'est que raisonnable ; voilà le portrait de l'honnête homme du monde. Mais s'il devient criminel & séducteur, le mot de *sensibilité* dont il se pare, disparoît & n'est plus qu'un mensonge. Le masque tombe ; le sens reste ; le sensible s'évanouit.

centre de toutes les ſenſations. Je n'y mets pas l'eſprit ou l'entendement, par la raiſon qu'on verra tout-à-l'heure.

Il eſt trois parties dans l'homme, ainſi qu'on l'a vu au premier Livre, dont il faut ſe rappeler la théorie, relativement au ſujet que je traite à ce moment; théorie qui en a ouvert l'intelligence. Ces trois parties ſont l'entendement ou l'*eſprit*, l'*ame*, & le *corps*. Ces trois êtres ou ordres d'êtres qui par leur aſſemblage, n'en font qu'un, nommé l'homme, ont chacun leur diſtrict, leur nature, leur but, leur reſſort, & leur ſphere d'activité; & par le moyen des eſprits animaux qui leur ſervent de liens, & qui coulant ſur les fibres plus ou moins fines, & volutant autour, ſervent de médiateurs à cette alliance d'êtres de différentes natures ou degrés, la communication eſt établie de l'un à l'autre, pour faire un enſemble & un jeu en rapport de ces parties diverſes qui, réunies ainſi, compoſent un ſi beau tout.

I. *Theſſ.* 5. v. 23.

Dans l'ordre de la création, & durant l'innocence, ces parties ne devoient pas envahir l'une ſur l'autre, mais l'une devoit commander, & les autres obéir, ſans affecter l'empire à leur tour. Il y avoit entr'elles un ordre hiérarchique. Le corps & l'ame pouvoient bien avertir l'eſprit, (par le moyen des eſprits animaux les plus ſpiritueux & les plus ſubtils) mais ils ne devoient débander leur reſſort, & agir au-dehors, que d'après le réſultat de l'entendement qui devoit régler, borner ou étendre, appliquer leur puiſſance, leur lâcher ou ſerrer la bride, ſelon que la raiſon ſupérieure & primitive le jugeoit convenable. Les objets extérieurs frappent nos ſens, les ſens

portent à l'ame ou la matiere ou du moins l'occasion de ses sensations, & l'ame envoie à l'esprit, en l'instruisant par ses sensations de ce qui se passe au dehors, une lumiere ou plutôt un sentiment qui lui donne la capacité de juger du bon ou du mauvais, du bien ou du mal, de l'ordre ou du désordre de l'acte que ces sensations sollicitent.

Ainsi comprenez la gradation, & dans cette gradation le divin ordre qui étoit entre ces facultés durant le temps de l'innocence; & par cet ordre vous pourrez juger en précision ce qu'est depuis la chute le désordre de la *sensibilité* si vantée par ces prétendus beaux esprits, & calculer tous les degrés & quantités de ce désordre. L'esprit de l'homme, pur alors, étoit uni au VERBE-DIEU qui l'avoit *créé à son image*, & à son Esprit inséparable de LUI, qui l'allumoit, par l'union & le contact de sa pure & divine flamme; voilà le premier ordre hiérarchique, de l'Esprit de DIEU à l'esprit de l'homme. Second ordre, de l'esprit de l'homme à son ame. Troisieme, de son ame à son corps. Voilà pour les progressions descendantes depuis la pure cime de l'esprit jusques à ce qui est dans l'homme de plus animal & de plus grossier. Mais pour la plénitude & netteté de la connoissance de l'homme, il faut remonter de bas en haut, des corps en qui réside *l'irritabilité* aux sens corporels, d'eux à l'ame foyer des sensations, & d'elle à l'esprit; tous les esprits animaux plus ou moins volatils servant d'ambassadeurs dans tous les degrés pour porter les nouvelles de l'un à l'autre, & faire la liaison du tout. Et comme on l'a vu au Tome premier, l'homme porte en soi l'image de tous les cieux, de tous les degrés; & ces esprits animaux

maux sont comme de petits anges qui *montent & descendent*. C'est l'un des sens très-nombreux & analogiques de la mystérieuse échelle de Jacob, & les cieux différens en lui sont les fonds primitifs de toutes ses facultés. Si l'homme se voyoit tel qu'il est, il verroit en soi tout l'Univers, & un ordre analogique, dis-je, qui le feroit pâmer d'admiration, de reconnoissance & d'amour. Il admireroit cette réduction, cette miniature qui contient dans sa petitesse le portrait des cieux & de la terre. Ces cieux plus ou moins purs sont fondés & étendus sur l'espace simple qui leur sert de suppôt, & qui lui-même a pour suppôt l'immensité de DIEU même, en qui tous les hommes ont la *vie*, *le mouvement & l'être*. Je l'ai montré plus haut dans cet ouvrage.

Genese, 28. v. 12.

Act. 17. v. 28.

Telle est l'anatomie de ce composé qui fait l'homme, crayonnée, disséquée dans ses linéamens & ses traits (1) relatifs au sujet qui m'occupe à

(1) Pour la rendre plus complete encore, j'aurois pu montrer que dans le fond de ces cieux qui le traversent pour ainsi dire, & qui sont en lui, il est encore les cieux des cieux, infiniment plus purs, & que c'est sur ces cieux des cieux que les infiniment subtils esprits animaux, recevant par degrés insensibles & par une chaîne infiniment liée & graduelle, sans vide philosophique entr'eux, recevant, dis-je, d'esprits moins subtils ce que l'ame transmet par les siens, ils lient l'ame sensitive avec l'esprit, sans saut ni discontinuité. Mais cette théorie, quoique très-vraie & infiniment belle, m'auroit écarté de mon sujet si j'avois voulu la détailler. Cependant, dans ce que je ne fais qu'insinuer ici, parce que ce n'est pas le lieu de m'y étendre, on peut voir très-clairement & comme à l'œil, la quantité & de vérité & de fausseté de chacun des trois systêmes que les Philosophes ont imaginés, pour rendre raison de ce qu'ils appellent improprement l'union de l'ame & du corps; je dis improprement, vu qu'il est trois puissances: esprit, ame & corps. Ces trois systêmes imaginés par Aristote,

ce moment; & je prie le lecteur d'être très-persuadé que, quelqu'étonnante que cette théorie, peut-être nouvelle pour lui, puisse paroître à ses préjugés, elle n'en est pas moins vraie, & que je ne l'induis point en erreur.

Voilà donc l'homme en ses parties formant la composition de son tout, ou l'entéléchie de son être. Voyons maintenant d'après cet exposé

Descartes & Leibnitz, contiennent chacun une quantité de vérité & de fausseté. Ils n'ont pas su comprendre comment ces êtres de différentes natures ou degrés d'être, sont unis pour faire un seul tout dans l'homme, par cette infinité d'esprits animaux plus ou moins subtils, qui filent & volutent en maniere de tourbillons sur les cordes ou fibres plus ou moins déliées. Il en est exactement dans l'homme en analogie comme dans le systême solaire, & même comme dans tout l'Univers & ses lois. Ce qui montre encore ce que j'ai avancé, & à quel point de précision & de traits complets l'homme est le microcosme ou le petit monde. Les rayons du soleil qui éclairent l'Univers, coulant en volutes sur les fibres lumineuses, donnent une image très-ressemblante des esprits animaux & de leur jeu dans l'homme pour en lier les parties diverses entr'elles. De même les tourbillons, tels que Descartes les a imaginés, & qui sont très-vrais, si on en sépare les erreurs qu'il y a mises, en font encore une autre image, en ce que ces tourbillons qui volutent entre les globes, en effectuent les attractions mutuelles dont Newton a parlé, sans qu'il ait su voir que son systême avoit lieu par ces tourbillons dont il ne pouvoit se passer.

De même les esprits animaux, images en miniature des Anges, lient toutes les parties de l'homme entr'elles. Elles s'attirent réciproquement; & ce soupir sourd de chacune de ces parties, qui vient de ce qu'elles se sont nécessaires l'une à l'autre, est une magie qui attire ces esprits animaux, & leur fait exécuter leur jeu. J'ouvre ici encore une infiniment grande porte à la réflexion des entendeurs. Mais je n'en dirai pas davantage dans cette note; je réserve le détail de cette belle & très-vraie théorie pour un plus grand Ouvrage; & peut-être même le donnerai-je à la fin de celui-ci, si ce second volume ne devient pas trop gros. On y verroit l'instinct & l'amour de ces parties l'une pour l'autre, qui appellent à grand cri

ce qu'il étoit & a pu être dans l'ordre, & ce qu'il est dans le désordre; voyons-le dans l'état d'innocence, & considérons-le tel que la chute l'a fait. Par-là nous aurons l'infaillible regle de jugement sur la *sensibilité*, sur ce qu'elle a eu de bon, & sur ce qui lui en demeure.

Lorsque l'homme sortit des mains du VERBE-DIEU son Créateur, la *sensibilité* fut unie à son

---

les esprits animaux unissans...... Toutefois je ne saurois finir cette note, sans faire encore une remarque sur la *Palingénésie* de M. Bonnet; ce Philosophe auroit très-bien fait de s'en tenir à ses *Considérations sur la Nature*. Mais il s'est avisé de faire une *charpente*; & en effet, il a montré un squelette maigre & décharné; il auroit dû aller chercher un Prométhée pour lui donner la vie & l'animer; il ne s'est pas souvenu du précepte: *Ne sutor ultra crepidam*. Sa *Palingénésie* est le produit d'une imagination hardie, & si l'on veut, un peu élevée. Je suis fâché pour lui, que l'esprit ait eu plus de part à cet ouvrage que le coeur. Il doit étonner les Athées, mais il ne ramene pas les Déistes; il iroit même à confirmer le Socinien dans son horrible hérésie. Le mal de M. Bonnet est d'avoir cru pouvoir arriver à la vérité sans la révélation, comme s'il pouvoit y avoir une vérité hors d'elle; & comme si l'homme par le seul effort de son esprit pouvoit s'élever à cette vérité toujours une, mais si infiniment variée par l'immensité de ses sorties & de ses rapports, si fort au-dessus de la raison qui est trop bornée pour les voir dans leur tout. M. Bonnet peut amuser; mais il ne paroît pas du tout que son but ait été de convertir. Et d'ailleurs, les Déistes, à parler franchement, ou au moins la plupart d'entr'eux, pour ne pas dire presque tous, ne sont que des Matérialistes, & il ne peuvent pas même être décorés du nom de Déistes déjà par lui-même si infamant au tribunal du vrai, parce qu'ils ne retiennent pas seulement cette ombre de religion prétendue, qui sans en être une réelle, semble s'élever toutefois au-dessus de cet horrible matérialisme. Enfin, ces Matérialistes ne peuvent pas comprendre l'absolue impossibilité de voir avec des yeux composés, la simplicité des *êtres principes composans* dont l'existence est démontrée par les conséquences & par les effets. J'observe ceci sans vouloir l'appliquer à M. Bonnet que je suis bien éloigné d'accuser de matérialisme.

intelligence, c'est-à-dire, je le répete, qu'il reçut avec son esprit une ame sensible. Cette ame sensible, source & foyer de ses sensations, lui fut donnée pour faire jeu & être en rapport avec les objets du monde qu'il devoit habiter; & elle étoit en outre le moyen par lequel les êtres inférieurs devoient communiquer *médiatement* & indirectement avec DIEU, & cela par la chaîne liée, comme on a vu, entre l'Esprit du Verbe & toutes les descendances & degrés jusqu'aux êtres physiques; tellement que dans ces rapports on pouvoit dire que DIEU par l'homme étoit uni avec l'Univers. Et, pour me servir de cette expression, cette ame, principe de *sensibilité*, étoit un vrai *miroir de réflexion* sur lequel les demandes & les voeux des êtres inférieurs devoient & se présenter & se peindre. Ils y envoyoient les requêtes de leur nature, & des besoins qu'elle sollicitoit & pour eux & pour tout l'homme. Suivez la comparaison du miroir. Lorsque ces demandes & ces voeux n'en ternissoient pas la glace, & ne présentoient à l'esprit qu'une image ordonnée, proportionnelle & en rapport avec l'avantage du tout, l'intelligence alors ou l'esprit de l'homme, (qui communiquoit immédiatement avec l'Esprit du Verbe) laissoit échapper sur ce miroir un rayon très-pur qui donnoit la sanction à ce que la sensibilité lui présentoit, la sanctifioit, pour ainsi dire, l'approprioit à l'avantage du tout, & mettoit la plus excellente harmonie entre ses parties. Ce rayon pur, dis-je, pénétroit le miroir, non sali encore (dans l'état d'innocence), par où la *sensibilité* se répandoit avec bienfaisance, avec une douce & nourrissante onction, sur celui qui par ce moyen lisoit dans cette sensibilité la ré-

ponse à sa demande ou à son vœu. Pour une plus ample explication, envisageons un moment cette même théorie sous un autre point de vue.

Le VERBE - DIEU créa d'abord l'homme *androgyne*, c'est-à-dire, *mâle & femelle*, en sorte que l'homme au sortir de ses mains, renfermoit en soi, & unie à son être, la femme tirée ensuite & ôtée de l'un de ses côtés, & non d'une côte, comme quelques-uns ont ridiculement traduit. Elle adhéroit à l'homme par cette côte (3). Or il faut se rappeler à ce moment ce que j'ai établi au premier Livre, que la manducation du fruit défendu, très-réellement arrivée, ne fut que la consommation extérieure des chutes du dedans qui amenant la désunion avec l'Esprit de DIEU par degrés & de proche en proche, livrerent l'homme à lui-même; & ainsi n'étant plus armé de l'union avec le Verbe, & devenu trop foible pour résister à la tentation extérieure, il y succomba. Que ne puis-je m'étendre ici & montrer la beauté & la vérité du récit de Moïse, en expliquer & démontrer la certitude, au point de la rendre palpable aux yeux même les moins clair-voyans! On y verroit la plus divine suite & les plus admirables rapports; on y verroit ce que c'est que le *fruit de l'arbre de vie*, inséparable de l'innocence conservée, & le fruit de *l'arbre de la science du bien & du mal*,

Genese, 1. v. 17.

Apocal. 22. v. 2.

Genese, 2. v. 17.

(3) C'est pour cela qu'il est dit, Genese, ch. 2. v. 21, qu'après l'extraction ou désunion littérale du corps de la femme d'avec celui de l'homme, DIEU *resserra la chair dans la place ou côté*, par lequel ils tenoient l'un à l'autre. L'extraction faisoit une espece de plaie qu'il falloit fermer.

dont la manducation, amenée par les chutes internes, étoit inséparable de la mort, & la rendoit inévitable; on y verroit la plus divine philosophie relative à l'homme & à l'Univers. Mais il faudroit pour cela un traité entier dont peut-être je m'occuperai quelque jour. Contentons-nous cependant de dire ici:

1.° Que la femme ou Eve, tenant d'abord au côté d'Adam par la côte à laquelle elle étoit liée, en même temps qu'elle étoit une vraie femme en toute réalité, étoit encore le type littéral de la *sensibilité* dans l'homme; car l'homme représentant l'Univers avoit aussi en soi la représentation de la femme, indépendamment d'elle; image ou type, & réalité. 2.° Je n'assurerai pas que la premiere faute interne que fit Adam amena brusquement & tout de suite la division littérale & effective de la femme d'avec lui; mais cette premiere faute commençant les suivantes, de chute ou faute interne en faute, le besoin de cette séparation arriva, & la séparation fut consommée. *Il n'étoit* plus *bon que l'homme fût seul*; après s'être ennuyé de l'union avec le Verbe, il falloit une aide à sa foiblesse, ou à la force primitive disparue. Il avoit voulu contracter indépendamment de l'Esprit Divin, avec les objets du dehors que les sens portoient à son ame ou à sa sensibilité; on lui donne dans la femme tirée de lui de quoi faire jeu & rapport avec cette sensibilité qui avoit gagné la victoire. Et voici 3.° comment cela arriva. On peut appliquer ici le mot du Poëte:

Genese, 2. v. 18.

Dans le crime une fois il suffit qu'on débute,
Une chute toujours attire une autre chute.

Tout dépendoit, pour ainsi dire, du premier acte de désunion interne; l'inflexion dès ce moment commençoit, & le branle étoit donné au désordre dont elle ouvroit la porte. L'homme dont l'esprit étoit uni à DIEU, étoit libre toutefois & avoit un fond de spontanéité que sa volonté pouvoit porter d'un côté ou d'un autre. Cette liberté avoit deux partis offerts, deux objets de choix; 1.° la permanence de l'union avec DIEU, 2.° l'union inférieure & dégradante des objets, qui rompoit cette pure & sainte union. Il étoit placé entre deux termes; il avoit un corps, ce corps avoit des sens extérieurs; ces sens extérieurs portoient leurs images dans l'ame ou la sensibilité, & l'ame enfin les envoyoit à l'esprit qui, par sa lumiere, devoit en juger, & voir leur convenance ou disconvenance. Que s'il s'en fût tenu au coup-d'œil simple, son jugement auroit été juste & saint, parce que la lumiere divine étoit unie à la simplicité de ce coup-d'œil; mais il est sollicité par les images & les attraits inférieurs; il se livre au regard; la réflexion vient, la question est mise en doute, elle est discutée; lequel choisira-t-il? Dès ce moment même, ce qui ne semble rien est un crime; quoiqu'il ne paroisse pas même commencé, il est déjà complet, parce qu'il met en comparaison & dans la balance ce qui n'est que le néant & le mensonge, avec l'ordre de ce VERBE-DIEU Infini des mains duquel il vient de recevoir l'existence, & il dédaigne son union qui étoit sa sûreté & sa caution. Je l'ai dit, il est à croire qu'il ne sentit pas au moment même l'atrocité de cette hésitation & de ce doute dans le choix (ce qui diminueroit son crime); sans quoi il n'est pas présumable qu'il eût mis ce premier

Sapience, 9. v. 15.

Livre I.

moment de doute en balance avec l'obéissance à DIEU. Quoi qu'il en soit, cet acte commença l'interruption de l'union divine; jusque-là, il n'avoit connu que le bien; dès ce moment il est destiné à connoître aussi le mal, à en faire un funeste essai, & à en parcourir tous les degrés & tous les excès.

4.° Si on vouloit une comparaison qui fera sentir la vérité de ma pensée, on la trouvera dans l'événement du Déluge (4) & dans ce qui en fut l'une des causes; une simple nutation de

---

(4) Donnons une note sur le Déluge; j'ai dit *l'une des causes dans la nutation de l'axe de la terre.* Il y en a eu deux selon l'Ecriture sainte & selon la vérité. *En ce jour-là toutes les fontaines du grand abyme furent rompues, & les bondes des cieux furent ouvertes.* (Genese, 7. v. 11.) La premiere n'eût pas suffi sans doute pour tout noyer & opérer l'universalité du Déluge contre laquelle les incrédules ont tant employé de fourberies pour chicaner. Il falloit encore les *bondes des cieux*, comme dit l'Ecriture, pour couvrir par les eaux ce que le dérangement du centre de gravité auroit laissé à sec. Mais avant d'établir d'après la sainte & infaillible parole de DIEU, la vérité du Déluge universel qu'on peut d'ailleurs clairement & surement démontrer, je ferai une simple remarque sur les chicanes infinies de nos incrédules modernes qui, outre qu'ils ne veulent point de miracles, ne manquent jamais de dire noir, lorsque l'Ecriture sainte dit blanc, & l'inverse. Je n'entre pas dans leurs tortueuses objections sur les monumens qui demeurent de cette universalité, qui parlent à tous les yeux, qui démentent ces incrédules, & les convainquent de mauvaise foi bien plus encore que d'ignorance; monumens dont l'estimable auteur du *Spectacle de la nature* (Tome troisieme), a tiré justement parti, pour vérifier le narré de l'historien sacré. Ces dignes personnes, entre autres difficultés, se plaisent à confondre le Déluge de Deucalion, d'Ogygès, &c. pour jeter des nuages sur la vérité; & ils préferent par un rôle digne d'eux, de recourir à la Fable plutôt qu'à Moïse. Hé bien, il faut non les vaincre (car leur obstination contre la vérité leur donne un *front de diamant* qui élude tout & ne rougit jamais), mais du moins les convaincre eux & les ignorans qu'ils entraînent. La Fable elle-même établit cette universalité, & quoique dans Ovide,

l'axe de la terre en dérangeant le centre de gravité, y mit le désordre & le bouleversement. Il survint le sens-dessus-dessous ; l'Equateur & le Zodiaque paralleles & unis, dont le parallélisme faisoit l'égalité de la température & un printemps ou une saison toujours égale à elle-même, dès le moment de cette nutation, s'éloignent & déclinent; tout est dans la confusion & la terre est bouleversée. C'est ainsi que cette premiere chute interne de l'homme suivie des chutes subséquentes, cette nutation de la liberté & de la volonté, pré-

---

la fable de Deucalion soit mêlée avec la vérité, ce même Poëte n'en admet pas moins l'absolue universalité du Déluge, & son narré quant à l'événement & à ses causes est en ces points absolument & parfaitement conforme au récit de Moïse. Ainsi nos incrédules modernes feroient fort bien pour conserver un reste d'honneur, de ne pas à cet égard attaquer la Fable, d'ailleurs leur bonne amie lorsqu'ils en ont besoin pour orner & embellir leurs impostures. J'en appelle à tout homme qui sait le latin. Est-il question de l'universalité ? Vous l'y trouverez dans le premier Livre des Métamorphoses, Fable septieme, très-éloquemment décrite depuis le vers 290 jusqu'au 315. Je grossirois trop cette note, si je les rapportois. Est-il question des deux causes parfaitement selon le narré de Moïse ? 1.° Des *bondes* ou *cataractes des cieux, qui furent ouvertes* ? vous pouvez les lire depuis le vers 260 jusqu'au 275. Enfin est-il question *des fontaines du grand abyme*, (dont, pour le dire en passant, Woodvard a assez bien parlé dans sa *Théorie de la terre*) ? vous les verrez encore très-expressément dans la même Fable d'Ovide, depuis le vers 215 & toute la suite, où Jupiter demande à Neptune pour troupes auxiliaires, le secours de la Mer & des fleuves sortant de leurs lits. Mais il répugne à mon ame, de m'amuser davantage avec la Fable & les incrédules à qui elle fait honte. Je reviens à la vérité pure & dégagée de chicanes & de mélanges, & je finirai cette note par une seule remarque sur ce que l'Ecriture sainte appelle les *bondes* ou *cataractes des cieux*. Ainsi abandonnant ce que l'esprit astral a montré de vérités analogiquement inférieures aux Païens & à leurs Poëtes, mécrus par notre Philosophaille moderne, je vais voir par l'Ecriture sainte, relativement au Déluge, ce que

para & amena insensiblement le désordre. La bonde fut ouverte, les convenances & les rapports purs & saints disparurent, & la moralité de l'homme, comme on va voir, ne montra bientôt plus que les débris & les ruines des proportions & des arrangemens primitifs.

5.° Ces fautes internes consommées, il fallut, comme je l'ai dit, la division de l'homme & de la femme, pour donner à l'homme au dehors, un objet relatif à la cupidité qui s'étoit élevée au dedans. Ainsi, il lui falloit extérieurement un être en rapport avec la *sensibilité* qui étoit devenue désor-

Moïse appelle les eaux supérieures & les eaux inférieures. Qu'on lise attentivement au chap. 1. de la Genese, les versets 6—10 inclusivement. Là, on verra la division des eaux flottantes dans l'étendüe, séparées dans la création, & comme DIEU conglomera le Soleil & le tira de la lumiere universelle (ainsi qu'on verra dans mon systeme solaire), de même le Créateur sépara les eaux. Sur quoi remarquez : 1.° Que les cieux sont tous plus ou moins composés d'eaux, selon qu'ils sont plus ou moins purs & élevés ; les cieux supérieurs en ayant moins & beaucoup plus de feu & d'air très-pur ; 2.° Les eaux inférieures sont de deux especes : 1.° notre atmosphere, & 2.° les mers & les fleuves qui couvrent notre terre ou sa surface. Notre atmosphere nous dérobe les vrais cieux plus subtils, imprégnés & composés de bien plus d'air pur & de feu qu'elle ; & cela par une progression de pureté jusqu'au plus haut des cieux. (Sans me servir des termes d'*empyrée*, &c. toute cette théorie se trouve dans l'Ecriture). 3.° Les eaux des cieux inférieurs aux cieux purs & qui environnent notre terre, sont dans nos livres saints exprimées par les *ténébres*
Ps. 18. v. 12. *d'eaux qui sont les nuées de l'air.* C'est dans elles que notre terre qui en est entourée, nage & parcourt l'orbe qui lui est tracé, & c'est l'un des sens du mot du Ps. 24. v. 2 : *Il a fondé la terre sur les mers & l'a posée sur les fleuves* ; & elle y parcourt son cercle ; voilà les eaux supérieures à notre terre & inférieures aux eaux célestes. C'est encore ce qui est exprimé au Ps. 104. v. 3 : *Il planchéie ses hautes chambres entre les eaux, il fait des grosses nuées son chariot, il se promene sur les ailes du vent.* Le second sens tout aussi vrai, se rapporte aux mers & fleuves de notre terre. Mais en voilà je pense assez & peut-être trop.

donnée. A la vérité, l'intelligence de l'homme demeura le premier type de l'Univers; la sensibilité fut le second. Ils ne changerent pas proprement pour cela leur destination primitive, quoique plus éloignée l'une de l'autre. La femme, être réel, en même temps qu'image de la sensibilité qui étoit dans l'homme en rapport avec elle; cette femme séparée de lui, s'approcha par-là même davantage de la nature matérielle; mais au lieu qu'elle auroit dû toujours être passive, & ne recevoir son activité que de l'intelligence de l'homme & de ses ordres, elle fit extérieurement la même faute en son genre, qu'Adam avoit fait au dedans; & le premier acte qu'elle voulut opérer seule, ternit de surcroît en l'homme (en rapport) & en elle, la glace du miroir que la réflexion d'Adam avoit déjà ternie en donnant trop accès & audience aux images & sentimens ou sensations que l'ame lui avoit présentés. Et la glace ternie ne réfléchissant plus les objets dans leur pureté & ne les présentant plus purs à l'intelligence de l'homme, ni dans leur vérité & convenance supérieure, l'homme ne vit plus dans le Verbe les objets selon leur ordre véritable & primitif; il ne vit plus par conséquent la correspondance ou identité entre l'objet présenté & le morphisme supérieur ou le prototype. La *sensibilité* l'ayant séduit déjà au dedans, elle l'entraîna aussi au dehors. Les réflexions qui avoient dénoué l'union avec l'Esprit de DIEU se succéderent & se précipiterent l'une sur l'autre; du dedans elles se porterent à l'extérieur; voilà le fruit du contact impur de la sensibilité envahissant l'intelligence & lui jetant le nuage. Elle & la réflexion se prêtoient un secours malheu-

reux & réciproque; la nouveauté les rendoit plus piquantes & plus attrayantes : l'homme s'approcha du miroir & descendit jusqu'à lui. Voilà la source de l'humanité dégradée de sa noblesse & de sa pureté primitive.....

6.° Mais il faut voir ces choses dans leurs suites, & avec plus d'étendue. Par ce qu'on a vu plus haut, on comprend que toutes les facultés de l'homme étoient pures dans l'ordre primitif. (*& Dieu vit ce qu'il avoit fait, & voilà il étoit très-bon*). Elles étoient ce qu'elles devoient être selon leurs qualités, degrés & nature, parce que par l'intelligence de l'homme, elles tiroient leur excellence & leur prix de l'union graduelle avec le VERBE-DIEU ou l'Esprit du Verbe. Ainsi, tout fut d'abord pur en l'homme de la pureté respective & essentielle à chaque faculté, & la *sensibilité*, par conséquent, participoit à cette pureté. Voyons maintenant comment & la chute & la consommation de la chute ont sali cette pureté, & tout désordonné en cet être où brilloit nagueres un ordre si admirable. Le passage ouvert, l'écluse une fois lâchée, il est infaillible que le torrent se déborde; deux grands désordres s'élevent. Premier désordre, *l'excès*; second désordre, les désirs & les aversions déplacés. Ce qu'on appelle l'irascible & le concupiscible sortent de la contrainte où ils étoient tenus; ils ne connoissent plus de frein ni de barriere. L'ordre des passions tumultueuses s'ouvre, & cet ordre ouvert est le plus grand des désordres. Il n'est plus de maître dans cette république renversée; celui qui devoit commander obéit; ceux qui devoient obéir commandent; chacun veut dominer : de là les chocs, les déchi-

Genèse, 1. v. 31.

remens, les combats de ces passions qui commencent la juste vengeance due à la révolte. Ce n'est plus les besoins véritables qui dans chaque partie appellent l'appétit réglé, subordonné à ses besoins & au plaisir légitime qui en résulte; c'est la cupidité elle-même qui se fait, se forge ses besoins, & qui bien au-delà de ces besoins réels veut satisfaire à tous ses écarts & aux désirs impurs bien éloignés des convenances de l'ordre & des jouissances simples & innocentes.

7.° Considérez encore cette triste perspective dans le détail. Voyez ce champ auparavant si bien fécondé, arrosé, éclairé & ordonné de DIEU même, dont la terre est toute remuée & bouleversée. Comme les écumeuses vagues d'une mer en furie, la licence effrénée bouillonne de toutes parts & se heurte elle-même; prenez ces facultés l'une après l'autre, & après les avoir vues dans leur pureté, voyez-les dans leur effroyable désordre.

L'entendement tout détourné de DIEU & ayant rompu avec lui, perd la vraie & pure lumiere; il ne voit plus que par le miroir imposteur de la *sensibilité* devenue impure, de l'imagination & des sens. Pour lui, la vérité primitive n'est plus, le nuage l'intercepte, & au lieu d'influer, il est influé lui-même; d'actif il devient passif; de maître, esclave; désuni de DIEU, il est uni à tout ce qui n'est pas lui, & tout lui est vérité hors ce qui est la vérité même. C'est-à-dire, comme on l'a vu de tout temps & comme on le voit encore, que tout lui va devenir DIEU excepté DIEU seul, & que ses passions érigeront en faux Dieux les idoles qu'elles représentent & elles les adoreront au dehors. (C'est l'origine principale du Paganisme). Le souvenir du vrai

DIEU s'éteint, & la mémoire de tous les objets vers lesquels l'homme s'est courbé se substitue & s'établit sur ses ruines. L'imagination maîtresse d'erreur ne s'arrête plus dans ses écarts sans bornes; ses séductions, ses mensonges augmentent ce que les objets ont d'apparent, & elle met ses impostures à leur place. L'irascible & le concupiscible sont sortis de leurs bords & ravagent tout.

8.° Que le lecteur ne se lasse point de considérer ces tristes désordres; l'instruction est au bout pour l'homme avisé qui voudra en faire son profit; il y verra son portrait plus ou moins naïf; & selon qu'il le verra ressemblant il peut y apprendre dans la dégradation de l'humanité & dans la sienne, à perdre toute prétention pharisaïque, & à substituer une humiliation qui lui convient, à un orgueil qui ne lui convient point; car de quoi auroit-il l'audace de s'enorgueillir, ou plutôt, qu'est-ce qu'il ne trouvera pas en lui de digne de son mépris, pour peu que se repliant sur lui-même il apprenne à se connoître? Il faut encore lui montrer le fondement de ce juste mépris de soi-même en disséquant son être moral tel que la chute l'a établi, & tel qu'il le tire de sa premiere naissance.

9.° J'ai déjà parlé de son entendement, de l'imagination & de la mémoire qui l'offusquent & qui le troublent. N'arrêtons pas nos regards sur les preuves de fait tirées du déluge de crimes, d'impiétés, d'idolâtries fines ou grossieres, intérieures & extérieures qui de tout temps ont inondé la terre, & dont les abominations continuent & se multiplient encore de nos jours. Voyons ce lamentable spectacle dans ses causes; ouvrons cette *coque*, d'où, dit le Prophete, il est sorti

tant d'affreux *serpens* & de *basilics*. De l'irascible & du concupiscible il sort dans l'homme & hors de l'homme la plus impure filiation, par suite de leur dégradation de leur pureté primitive; ils ont donné naissance au faux désir, au faux plaisir, à la haine, à l'aversion, aux noires & atroces vengeances, au *point d'honneur* si différent du vrai honneur, & même son opposé, qui occasionne tant de chocs & tant de combats. Il a à sa suite la crainte, la hardiesse, la colere, tous aujourd'hui enfans bâtards & issus d'une couche illégitime, tous corrompus au dedans, tous désordonnés au dehors. Et voilà les fruits de la sensibilité corrompue. Esaïe, 9. v. 5. & Job. 20. v. 16.

Qu'on comprenne bien ceci: du moment qu'elle a eu la victoire sur l'esprit & qu'elle l'a dégradé, elle s'est dégradée elle-même, vu que sa pureté consistoit uniquement dans la rectitude du jugement de l'esprit. En l'entraînant à elle & le rendant *sensible*, elle est devenue sensitive, grossiere, matérialisée; la chute de l'un a fait la chute de l'autre. Comme l'esprit s'étoit approché d'elle, elle s'est trop approchée des êtres inférieurs & grossiers. Elle est devenue enfin brutale, ou au moins un mélange désordonné de *sensibilité* & de *sensitivité* brutale. La descente de l'un a fait la descente proportionnelle & graduelle de l'autre. Que si nous considérons les désirs permis à la nature corporelle, quel n'est pas & le renversement & l'excès de sa concupiscence? *Assurément le mariage*, dit l'Apôtre, *est honorable entre tous, & la couche sans souillure*. Il est permis, naturel de désirer cette couche légitime; l'homme a un corps, il a besoin de secours; il a fallu & il faut que le monde se propage & continue jusqu'à la consommation du nombre des élus & des temps; c'est l'ordre Héb. 13. v. 4.

de DIEU, c'eſt celui de la création (non primitive, mais actuelle, car ſans la chute on auroit enfanté (5) dans la chaleur de l'amour de DIEU, & non dans la groſſiere concupiſcence). Mais de quels excès cette cupidité n'eſt-elle pas la mere; quelles horreurs ne ſort-il pas de cette ſéve que l'homme a tant empoiſonnée?

10.° Qui pourroit montrer le renverſement de toutes les paſſions que j'ai déjà marquées, toutes enfans de la ſenſibilité dégradée & matérialiſée? En l'homme déchu ſes *plaiſirs* ſont ou bas ou vils, ou criminels; il ne jouit ni de DIEU, ni de ſoi-même; ſa *haine* eſt preſque toujours déplacée; il hait ce qu'il devroit chérir; il idolâtre ce qu'il devroit avoir en averſion comme étant la ruine de la nobleſſe de ſon être; ſes *vengeances* portent le

---

(5) Il ne faut pas ſe figurer qu'avant la chute, le corps d'Adam & de la femme fût abſolument tel qu'il eſt aujourd'hui; s'il eût perſévéré durant le temps de l'épreuve, il en auroit conſervé le glorieux, & il n'auroit pas été couvert & revêtu du groſſier qui lui ſert d'enveloppe aujourd'hui. La chute ayant mis le déſordre dans ſes ſens, ils lui préſenterent quelque choſe de

Geneſe, 2. honteux. *Ils étoient nus tous les deux* d'abord, & *ils n'en avoient point de honte*, parce que la réflexion n'étoit point encore arrivée; ils avoient *l'œil ſimple* & une innocence enfantine & non la laſciveté du regard réfléchi; mais depuis la chute, ce regard leur montra leur nudité, & ils la virent. C'eſt pourquoi

Geneſe, 3. v. 21. DIEU *leur fit des habits de peau*, pour couvrir le terreſtre, le groſſier que la révolte avoit mis ſur eux. Alors l'iraſcible & le concupiſcible, ſources de tout péché & qui ſans jamais faire leurs irruptions, auroient été éternellement contenus, ſe montrerent & la bride leur fut lâchée. Innocens, ils auroient enfanté ſans les pointes de la cupidité qui ſont les véhicules du péché originel, des enfans à corps glorieux comme eux, & ſelon moi, tels à peu près que parut le corps de notre Sauveur ſur le Thabor, qui fit dans ce moment une exception au miracle qui cachoit ſa gloire relativement à ſon corps, parce qu'il falloit que cet adorable Sauveur parût ſur la terre avec le corps groſſier que la chute avoit procuré à Adam, pour

le caractere du tigre; il est *hardi* à commettre le mal, & la timidité même à se porter au bien & au devoir, lorsqu'il en coûte à la nature & à sa sensibilité corrompue: la *crainte* & *l'espérance*, ces deux vertus qui pourroient être deux ailes pour le porter jusqu'à DIEU même, sont chez lui à une distance immense de leurs véritables fins; & au lieu de l'élever jusqu'aux cieux par un vol heureux, & tout-à-la-fois circonspect & hardi, elles ne font presque toujours que lui faciliter la descente de l'abyme où l'impureté de leurs motifs & de leurs objets le plonge. Telle est l'affreuse superstition; elle tire ses raisons de craindre & d'espérer des objets ou vils ou criminels. Comme un foible roseau qu'agite à son gré le plus petit zéphyr, ou une feuille emportée par le vent, voilà l'homme, voilà l'enfant du siecle, toujours bal-

---

pour la réparer. (Les bêtes même, les animaux enchaînés à la cause d'Adam, auroient eu un corps bien plus beau.) La femme auroit enfanté ces corps glorieux sans travail. La maniere de les engendrer auroit été sainte, juste & méritoire, & l'irascible & le concupiscible ne s'en mêlant point en notre maniere brutale, il n'y auroit pas eu cette extase de la créature dans la créature, mais l'amour de DIEU & un plaisir simple & légitime. Ils n'auroient en aucun cas quitté l'union avec DIEU. . . . Telle eût été la glorieuse postérité d'Adam, dans laquelle le Verbe Elohim se seroit glissé & ne seroit point venu souffrir; car le décret de l'incarner étoit antécédent & indépendant de toute chute. Et c'est l'état que les corps des justes doivent regagner enfin, puisqu'après avoir porté l'image de *l'Adam terrestre*, pour être tombé, ils reprendront & porteront l'image du céleste, dit S. Paul, que le Réparateur leur vaudra par la force de sa rédemption.

Genese, 3, v. 16.

I. *Cor.* 15, v. 49.

On doit comprendre que l'irascible & le concupiscible étoient la science du bien & du mal; & il faut comprendre encore la très-grande différence qu'il y auroit eu dans la génération, lorsqu'Adam & sa femme, par une extase d'amour en DIEU, auroient obtenu une postérité d'esprits saints & de corps glorieux.

lotté par les craintes & les espérances, toutes bornées à la figure périssable du monde, sans jamais se porter au pur & chaste objet qui devroit être seul & leur exercice & leur terme. O hommes! jusques à quand continuera chez vous l'affreux aveuglement sur votre corruption & votre misere? Jusques à quand, dans vos égaremens perpétuels, serez-vous cachés à vous-mêmes? Jusques à quand enfin ce qui est en vous tout péché, sera-t-il encore le bandeau fatal

Matth. 6. v. 23. qui vous en cache la laideur? & *la lumiere qui est en vous n'étant que ténebres, combien seront grandes les ténebres mêmes!* Et voilà, comme on va voir, les dignes fruits de cette *sensibilité* infectée, corrompue & apothéosée par nos prétendus Philosophes; de cette sensibilité qui, attirant à soi l'esprit de l'homme, a été ainsi la mere de tous ces ravages.

11.° Et pour jeter, chemin faisant, une grande vérité, faut-il s'étonner si, d'après le désordre de son chef & de son roi, toute la Nature a été désordonnée? L'homme déchu n'auroit plus été en proportion avec le monde, si le monde fût resté pur. Destinés à faire jeu & collusion, ils étoient enchaînés à la cause l'un de l'autre. La révolte de l'homme contre DIEU

Gen. 3. v. 17. & 18. & Rom. 8. v. 20. appela la révolte des êtres contre l'homme. Toute la Nature s'éleve: l'épine, la ronce, le chardon, sortent de la terre pour le piquer; les poisons se mêlent aux plantes (2) bienfaisantes: les ani-

(2) Il n'est rien de plus beau & de plus vrai, que le tableau qu'Ovide présente de ces dégradations d'après la degradation de l'homme, dans les Fables troisieme & quatrieme du premier livre de ses Métamorphoses. Je regrette de ne pouvoir le citer ici, mais je grossirois trop cette note. On peut les voir dans

maux ne reconnoissent plus leur roi : nommés d'abord selon leur vrai nom & selon leur nature innocente, ils prennent comme lui le nom de la révolte ; le tigre perd sa douceur qui se change en cruauté & en rage ; l'aspic, la vipere sont armés de puissance contre lui ; ils vengent un DIEU offensé, & se vengent eux-mêmes de ce que l'homme, par sa rebellion, a imprimé, a amené de noirceur sur leurs natures originairement plus innocentes ; l'homme ayant secoué son frein salutaire, la bride à leur tour leur est lâchée ; il en perd le domaine & l'empire dont sa soumission à DIEU pouvoit seule lui continuer la possession. L'homme n'ayant plus en soi le temple de DIEU, il n'est plus le temple des animaux ; & leur culte & & leurs vœux, dont il eût été & l'objet & le terme, sont changés contre lui en haine & en vengeance. Les élémens destinés à amener une température douce & toujours la même, pour en faire jouir l'homme innocent, s'irritent, mugissent contre l'homme coupable ; & leur dissension, leurs chocs, leur agitation, leurs combats, en font leur jouet ou leur victime.

Voilà la clef des désordres de l'Univers amenés par les désordres de l'homme ; voilà l'Œdipe de cet énigme ; voilà les fruits de la *sensibilité dégradée.* Elle est punie par les pointes que les êtres & l'Univers lui font sentir.

12.° Il faut bientôt conclure. On a vu cette

Ovide même. Les plus grandes vérités se trouvent sous l'écorce de la Fable. Et cela ne peut pas être autrement, vu que ces Poëtes Païens ont vu ces vérités par l'esprit astral qui est en analogie inférieure du pur Esprit, comme on l'a vu au Tome premier, & ainsi ils ont pu montrer la vérité, mais sous des ombres.

ſenſibilité dans ſa pureté primitive, lorſqu'unie à l'eſprit, lorſque ſoumiſe à l'eſprit pur elle ne l'entraînoit pas avec elle ; on a vu comme, en l'entraînant, elle l'a dégradé, & en a terni la pureté & la lumiere ſûre & primitive ; & par une ſuite infaillible, on l'a vue dégradée elle-même & ouvrant le déſordre des paſſions ; on a vu le point d'où elle eſt deſcendue, & les abymes qu'elle a parcourus dans ſa malheureuſe deſcente. Elle ne peut pas être à elle-même ſa regle dans l'homme naturel & irrégénéré ; parce qu'elle n'a par ſa nature même, d'autre regle juſte que l'eſprit lorſqu'il eſt pur & non offuſqué des vapeurs qu'elle lui a envoyées, & qu'il lui renvoie à ſon tour. Cependant ſa deſcente même de ſi haut nous peut montrer ſa réhabilitation. Mais

. . . . . . Facilis deſcenſus averni :
Noctes atque dies patet atri janua Ditis :
Sed revocare gradum, ſuperaſque evadere ad auras ;
Hoc opus, hic labor eſt . . . . . .

Et encore :

. . . . . . Pauci læta arva tenemus :
Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Ætherium ſenſum, atque aurai ſimplicis ignem.
VIRG. Æneid. Lib. VI.

13.° Eſſayons cependant de ranimer ce principe privé de la vie pure ; rejoignons ces *os* qui ont perdu leurs véritables jointures. Il n'eſt pas queſtion de n'être pas ſenſible ; l'homme a été fait pour l'être, & doit l'être encore : le con-

Ezéchiel. 37.

traire eſt impoſſible. Un automate, une pierre ne l'eſt pas; mais tout ce qui a la vie ne peut manquer d'avoir le ſentiment, & doit avoir une ſenſibilité proportionnée à la nature de ſa vie. Voilà le point où il n'y a pas d'équivoque. Mais pour que cette ſenſibilité pure dans ſa ſource retrouve cette pureté, il faut bien des choſes. Elle a voulu agir, elle ne devoit être que paſſive; elle devoit ſimplement porter le ſentiment pur à l'eſprit, pour qu'il jugeât de ſon utilité & de ſa convenance avec le tout, & recevoir enſuite ce que le réſultat de l'entendement lui permettoit de reſſort & d'action. Ayant donc voulu agir par elle-même, il faut qu'elle redevienne paſſive, ſoumiſe, & non reine; il faut qu'elle tranſmette ſimplement aux puiſſances ſupérieures les objets extérieurs & leurs impreſſions, afin qu'elles en ſoient les ordinatrices & les juges; il faut qu'elle leur rende le ſceptre & la couronné qu'elle a uſurpés. Il ne faut plus que cette uſurpatrice outre-paſſe ſa loi, & ſe dégrade de nouveau, en portant ſa ſenſation & ſa pointe ſur des objets qui la matérialiſent, & la rendent trop terreſtre & trop brutale, au lieu de les porter ſur le principe ſupérieur de l'homme, deſtiné à l'anoblir, à la ſpiritualiſer, & la remettre ainſi dans l'ordre d'où elle s'eſt écartée. Alors ſon habit groſſier eſt dépouillé; ſes vêtemens redeviennent de la blancheur du lis qu'elle a noirci; les jo uiſſances du corps même ſont dans la regle, & ne ſont plus honteuſes; les paſſions ſont contenues; les vils objets ne remuent plus l'homme au-delà de ce qu'ils doivent, & ne peuvent plus en faire leur eſclave; il rentre dans ſes droits, & dans la ſupériorité dont il étoit déchu. Alors

la *sensibilité*, en sous-ordre, peut devenir le véhicule & la mere secondaire des vertus, & jouir enfin du délicieux sentiment des sensations justement goûtées, parce qu'elles sont les suites de l'ordre & des vertus mises à leur place.

14.° Mais ce n'est pas là l'affaire de l'homme; il n'en a plus par lui-même le pouvoir; & sans l'infinie abondance de la rédemption, & de cette grace qui peut *surabonder où le péché a abondé*,
I. Jean, 2. v. 16. & changer cette cupidité & cette *concupiscence des yeux, des richesses & de l'orgueil de la vie*, qui,
Jacq. 1. v. 14, 15. lorsqu'elle *a conçu & enfanté*, *produit la mort*, en des délectations plus ordonnées & plus pures; oui, sans cette grace infinie, dont l'ordre a été rouvert à l'homme sur la croix, qu'il n'a pas par lui-même le droit de demander, & qu'il ne doit cependant pas cesser de demander, il n'en viendroit jamais à bout, & la réhabilitation à la *sensibilité* pure lui seroit du tout impossible. Tel un esclave enchaîné ne peut par lui-même rompre ses fers, si une force supérieure ne vient à son secours, & ne l'en dégage. L'homme a beau faire le fier, jamais par lui-même il ne sortira de son désordre & de son abrutissement; sa raison subjuguée par la fausse sensibilité y est du tout impuissante; elle ne peut que circuiter autour d'elle-même, & s'entortiller dans son avilissement toujours rentrant en soi par un cercle qui ne sort jamais de sa circonférence, dans ses volutes répétées, monotones & perpétuelles. O mon DIEU! vous le savez, vous en qui seul réside toute la force de la sainteté; vous qui seul pouvez réintégrer l'homme, & anoblir de nouveau cette sensibilité désordonnée & trop amollie. O Seigneur! venez vous-même régénérer *nos esprits & nos*

cœurs : vous ſeul le pouvez ; & *ſi vous envoyez votre Eſprit, vous renouvellerez tout ſur la face de la terre & dans l'homme.* Que votre Eſprit daigne s'unir de nouveau à ſon eſprit, pour l'élever, le *transformer* dans le vôtre, & ainſi en chaſſer la vile pouſſiere que la fauſſe ſenſibilité y a miſe ; qu'à ſon approche, la régénération & la foi, ſes inſéparables compagnes, ſortent des ruines où la révolte & le péché les avoit enſévelies. Faites-les revivre, ô mon DIEU ! de leurs triſtes cendres ; ranimez ces cadavres exhalant la puanteur du péché, & ils exhaleront la bonne odeur des vertus dont vous êtes ſeul l'intariſſable ſource. Que l'Eſprit de l'ordre ſaint ramene l'ordre dans l'homme dénaturé ; & que ſa ſenſibilité rappelée à ſon objet, ſe porte à votre amour ; elle, vous aimant, ô mon DIEU ! & vous, l'aimant à votre tour, en commerce, en flux & reflux, pur, chaſte, délicieux & réciproque. Que de ces deux amours qui n'en feront qu'un, il ſorte la fécondité des vertus. Que ce jardin ſoit arroſé des *puits d'eaux vives, & des ruiſſeaux coulant du Liban ;* & que cette *ſenſibilité* pure s'écrie dans le tranſport de ſa jouiſſance : *Que tu es belle, que tu es agréable, amour délicieuſe ! auſſi notre couche eſt-elle feconde,* non plus pour enfanter à la mort, mais bien des enfans de vie à vous, ô mon DIEU ! des vertus dans la vertu, l'ordre dans l'ordre, la ſainteté dans la ſainteté, & l'amour dans l'amour même. Et c'eſt ainſi que tout étant rentré dans la ſubordination, l'eſprit ſoumis à votre Eſprit, l'ame & la ſenſibilité à l'eſprit, les ſens & le corps à l'ame ; tout étant remis à ſa place, chacun d'eux jouira, & le corps même, ici-bas, du doux & légitime plaiſir qui lui étoit deſtiné par vos bontés ; oui,

Pſ. 104. v. 30.

Rom 12. v. 1, 2.

Cant. 4. v. 15. Can. 7. v. 6.

le corps même, en attendant que tout ſon être aille partager le plaiſir des Anges, & s'élance
Pſ. 16. v. 11. juſqu'à *votre droite* où il y a, dit votre Prophete, *des plaiſirs pour jamais.*

CHAPITRE XI.

Supplément aux Chapitres de l'amour-propre & de la ſenſibilité, adreſſé au ſexe.

JE n'imagine guere que cette partie du genre humain, qui en eſt la plus agréable, & tout-à-la-fois la ſéductrice & la mere, liſe un ouvrage de la nature de celui-ci : il faut à ſa légéreté des ſujets plus rians. Je haſarderai ce très-court Chapitre, ſans trop eſpérer toutefois qu'il obtienne leur attention.

O ſexe de reines qui commandez, pour ainſi dire, à toute la nature, bien plus fortes par la foibleſſe de l'homme que de votre propre force ; je ne dis pas que, ſemblables à Dalila, vous ayez ravi la force à ce nouveau Samſon ; il ſe l'eſt ôtée à lui-même. Mais non-contentes de la foibleſſe de l'homme, & pour aſſurer davantage votre empire dont vous craignez toujours que le ſceptre ne vous échappe, vous ne ceſſez de lui tendre des piéges, comme ſi l'imprudent n'en avoit pas pas aſſez dans ſon regard & dans votre vue. L'ingénue & ſimple beauté que vous tenez de la nature ne vous ſuffit pas ; il vous faut des ornemens vains & étrangers, & ſi l'homme ſavoit penſer, ils vous défigureroient à ſes yeux, mais ils ſont dans leur vanité, aſſortis à ſon goût gâté, & à la maladie de ſon cœur.

Si la foible voix d'un homme que vous traiterez pour le moins d'atrabilaire, mais qui sacrifieroit sa propre vie pour votre solide & véritable bonheur; si sa foible voix pouvoit parvenir jusqu'à vous, il vous demanderoit la peu coûteuse complaisance de lire la derniere partie du troisieme chapitre d'Isaïe qui, parlant aux femmes Juives, dont vous êtes les très-fidelles copies, & leur annonçant avec l'autorité d'un Prophete du Très-Haut, le sort de leurs ridicules parures, a fait en même temps la triste histoire des vôtres. Là, il *parle à toutes les femmes* qui se font un titre de vanité & de gloriole de ces vains ornemens qui devroient en être un de leur humiliation, & pour trancher le mot, de leur *honte*. Misérables feuilles de figuier, d'où sont issues des formes si multipliées! ô vanité! ô néant! *Genese*, II. v. 25.

Mais ne parlons plus de ces vaines toilettes qui font perdre un temps si précieux, qui nourrissent & satisfont l'amour-propre de ces êtres frivoles & légers. Vous ne réfléchissez gueres, ô femmes, qui ne songez qu'à tendre des piéges, qu'à éveiller une cupidité qui n'est déjà que trop en action, sans ces misérables accessoires; un jour vous y penserez avec amertume. Vous excitez, vous remuez toutes les passions, vous créez les jalousies..... Eh! que ne faites-vous pas dans vos prétentions criminelles! *Pourquoi*, vous crie le Prophete, *pourquoi rends-tu ainsi ta contenance affectée pour te chercher des amoureux?* C'est ainsi que vous doublez, triplez, portez à son comble, que vous multipliez à l'infini la faute & le personnage qu'a fait votre mere. Une seule séduction a amené la chute, une seule séduction a, pour ainsi dire, bouleversé le monde, & avili la face de la terre; *Jérém.* II. v. 33.

le corps même, ... e une source monstrue...
aille partagez le ... élée par vous à ch...
Ps. 16. v. 11. jusqu'à *votre dr...* ffets sur tout l'U...
des plaisirs po... me ! & vous
...ous en fait
...à si dép...
...ut so...
le

Suppl...

...ous vou...
J... ...DIEU à qui, com...
cet insensé qui arrête sur v...
...u encens, ses hommages, & ce culte
...e & profane dont vous voulez absolu...
... être les objets & le centre; vous souillez
...e sanctuaire de son cœur; vous y allumez un feu impur, au lieu du feu de cet amour qui devroit s'élever à DIEU, comme à son vrai objet. A quelle rivalité ne se porte pas votre folie ? Quelles foudres elle se prépare de la part d'un DIEU jaloux ! & vous n'y pensez pas........ Ma plume se refuse au triste tableau d'un homme dont vous excitez la passion; non, je n'ai point de couleurs pour peindre ses emportemens, son délire, & tous les ravages, la désolation, la ruine, le renversement où vous jetez son esprit avili, égaré, & son cœur agité & dénaturé. Souvent encore vous riez, au lieu de gémir des désordres que votre fragile beauté excite dans l'intérieur de cet homme hors de lui-même; vous voulez être son idole & son temple profane. Mais, que dis-je, gémir ! Non, je m'abuse, vous allumez un feu dont souvent vous ne brûlez pas vous-mêmes. Ce sont les raffinemens d'une infiniment coupable coquetterie dont vous

& cette séduction, comme une source monstrueusement féconde, renouvelée par vous à chaque instant, étend ses funestes effets sur tout l'Univers.

Quel n'est pas votre crime ! & vous n'y songez seulement pas, vous vous en faites un jeu ! Vous avilissez l'homme, déjà si dégradé par lui-même ; vous désorganisez tout son être moral ; vous lui enlevez tout humide radical & tout sens rassis ; vous en faites un forcené ; vous l'égarez sans fin : ô horreur ! vous vous mettez entre DIEU & lui ; entre ce DIEU à qui, comme vous, il doit tout, & cet insensé qui arrête sur vous ses vœux, son encens, ses hommages, & ce culte éphémere & profane dont vous voulez absolument être les objets & le centre ; vous fouillez le sanctuaire de son cœur ; vous y allumez un feu impur, au lieu du feu de cet amour qui devroit s'élever à DIEU, comme à son vrai objet. A quelle rivalité ne se porte pas votre folie ? Quelles foudres elle se prépare de la part d'un DIEU jaloux ! & vous n'y pensez pas........ Ma plume se refuse au triste tableau d'un homme dont vous excitez la passion ; non, je n'ai point de couleurs pour peindre ses emportemens, son délire, & tous les ravages, la désolation, la ruine, le renversement où vous jetez son esprit avili, égaré, & son cœur agité & dénaturé. Souvent encore vous riez, au lieu de gémir des désordres que votre fragile beauté excite dans l'intérieur de cet homme hors de lui-même ; vous voulez être son idole & son temple profane. Mais, que dis-je, gémir ! Non, je m'abuse, vous allumez un feu dont souvent vous ne brûlez pas vous-mêmes. Ce sont les raffinemens d'une infiniment coupable coquetterie dont vous

vous faites un jeu cruel & sacrilége. Si vous le sentiez, vous seriez moins fausses & moins coupables; vous avancez, puis vous reculez, vous agacez & vous fuyez; & lorsque vous avez porté le coup, lancé la fleche empoisonnée dans le cœur, vous vous faites un impitoyable amusement des folies où tous les rôles de votre coquetterie ont réduit l'insensé qui s'y est laissé prendre. Qui pourroit suivre vos marches, vos contre-marches, les duplicités, la finesse de vos procédés, les ruses de votre conduite, & les innombrables artifices que votre amour-propre sait si bien & si malheureusement mettre en œuvre! Qui suivra ces coups d'œil engageans, enchanteurs, pour regagner celui qui vous échappe; ces coups d'œil rebutans & séveres, lorsqu'il revient mordre à l'hameçon? Qui pourra peindre ces douces & prévenantes complaisances pour attirer, ensuite ces fuites simulées pour ranimer un feu mal éteint, & exciter une jalousie qui le ramene mieux encore à vos pieds? Qui suivra..... (1).

Mariages produits par ces trompeuses amorces & par ces passions étourdies & effrénées, quels spectacles d'horreur ne donnez-vous pas sur la terre?...... & quelles suites funestes n'en résultent pas pour les postérités qui en sont les fruits impurs! L'illusion tombe, l'homme ouvre les yeux, il revient de l'abaissement où vous l'aviez tenu.

---

(1) *Miseri quibus intentata nites.*

Et encore :

Malo me Galathea petit, ...

Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

VIRG. Eclog.

La jouissance dissipe l'erreur; elle fait évanouir le mensonge; l'imagination n'embellit plus les traits d'une illusoire beauté; le bon sens se rétablit sur les ruines de la passion; la vérité reparoît; le jugement renaît à la place des éblouissans prestiges; le vertige malheureux a disparu.

Mais, que vois-je! Les caracteres se montrent enfin tels qu'ils sont, c'est-à-dire, dans leur laideur. Sur les ailes du vrai qui a dissipé l'imposture & le fard trompeur, les défauts, les horribles défauts paroissent, le dégoût & l'ennui, les haines réciproques, les querelles, les scandales, les adulteres, les divorces; ..... & le mariage si pur & si saint, le mariage qui devoit être le moyen heureux d'arriver un jour aux cieux, qui offroit un secours mutuel aux Epoux; le mariage destiné à produire une postérité
Hébr. 13. v. 4. d'élus; ce mariage *honorable entre tous*, fait pour peupler & la terre & les cieux, est souillé, avili, infecté; & au lieu d'être une défense, un bouclier contre le péché, devient la source de tous les crimes.

Proverb. 31. v. 10—31. O femme forte! n'existez-vous donc plus sur la terre! avez-vous pour jamais disparu? Où êtes-vous, Epouse chérie de DIEU & de votre Epoux, dont le plus sage des Rois nous fait une description si touchante? O Epouse, s'il en est encore, que ne vous montrez-vous, pour réclamer contre le scandaleux & universel spectacle que donnent ces illusoires & criminelles unions? Tandis que tant d'Epoux & d'Epouses, qui démentent ce beau nom, jettent sur le berceau de leurs enfans une semence de perdition; tandis que ces femmes Païennes dans le Christianisme, enseignent à leurs filles leurs manieres de faire, & à tendre

des filets qu'elles ne peuvent plus tendre elles-mêmes ; tandis qu'elles ne mettent au monde des enfans que pour groſſir le ſpectacle d'une horrible mondanité, & l'empire de l'ennemi. O vous cependant ! femme forte, & trop rare, que ne paroiſſez-vous, en attendant que nous vous voyions un jour en ſainte pompe, aux pieds du trône éternel, dire avec une divine confiance : *Me voici, ô mon* DIEU *! avec les enfans que vous m'avez donnés.*

Que dans des vues légitimes, l'attrait flatteur d'un ſexe pour l'autre excite une douce & raiſonnable ſenſibilité ; que la raiſon, qu'une ſolide convenance forment ces liens qui devoient être ſi ſaints, & leurs ſuites ſi heureuſes ; que les motifs impurs de ces alliances, qui font des aſſortimens ſi monſtrueux ; ces motifs de richeſſes ou de paſſions effrénées ſemblables à un torrent qui ſortant pour peu de temps de ſes bords, ſeche bientôt & tarit ; que ces faux motifs dont le détail ſeroit trop long, diſparoiſſent ; que l'eſtime réciproque, le but d'un ſecours donné & rendu réciproquement, les caracteres, les rangs même aſſortis, puiſqu'il faut des rangs parmi les hommes ; qu'une prévoyance Chrétienne, que la ſageſſe, ordonnent ces unions, & les faſſent préſumer durables & ſaintes, comme elles devroient l'être toujours ; voilà le vrai amour-propre bien ordonné ; voilà la ſenſibilité légitimement miſe en action ; voilà les Epoux qui ne font pas un engagement qui les trompe ; voilà les mariages approuvés de DIEU ; voilà les mariages qu'a ſanctifiés le Juſte & le Saint, en honorant de ſa préſence les Noces de Cana ; *Jean*, 2. voilà enfin les mariages qui ont leur ſanction v. 2.

dans les cieux, & où l'Epoux & l'Epouse réunis un jour à leur postérité, après s'être donné la main ici-bas, se la donneront encore dans le sein de DIEU pour l'éternité.

CHAPITRE XII.

Autre caractere de la simple croyance. Le Démon l'a. Apostrophe aux Incrédules.

IL faut revenir à ce moment de cette longue digression; je disois, lorsque cette discussion s'est amenée, que la simple *croyance* à l'Evangile peut laisser toutes les passions, c'est-à-dire, le vieil homme, & les laisse effectivement, & tout au plus ne fait que les diriger, & non pas même les diriger à leur vrai objet, car la raison seule est impuissante pour cela. Au lieu que la *foi*, don du Saint-Esprit, les attaque, leur fait la guerre, les poursuit, les mine, ou du moins attaque leurs écarts & leurs excès, pour substituer à leur place toutes les vertus contraires: à l'orgueil, l'humilité, &c. & enfin, jusqu'à ce qu'elle ait posé dans le cœur cette charité pour DIEU & pour les hommes, qui comprend toutes les vertus & qui est la source féconde & intarissable de leur exercice. Je conjure ici nombre de personnes dont je fais cas, de ne pas se laisser enlacer par ces brillantes erreurs, ni séduire par des beaux mots, ni de soutenir sous de spécieux prétextes, des systêmes éblouissans que je suis sûr que leur sincérité & leur amour pour la vérité, rejetteroient, s'ils en voyoient tout le venin.

Et pour venir au sujet de ce chapitre, je dis que le Démon même peut avoir & a effectivement la *croyance* à l'Evangile, & peut reconnoître Jésus-Christ pour le Messie, mais il ne peut pas avoir la *foi*, qui est inséparable de la charité incompatible avec les Démons, & qui est précisément l'opposé de tout le domaine du Démon. Que s'il est vrai que cet ennemi de DIEU & des hommes peut avoir la *croyance*, il en résulte une conséquence bien triste, & qui ne regarde que trop de gens; c'est que tous ceux qui n'ont que la *croyance* & non la *vraie foi*, (quand même ils paroîtroient Chrétiens aux yeux des aveugles) peuvent plus ou moins être encore sous le domaine de l'ennemi. La raison en est claire; il n'est que deux cités, l'une formée par la pure foi & l'amour de DIEU connu, goûté en Jésus-Christ, qui en est inséparable; quiconque donc n'est pas de celle-ci, est infailliblement de l'autre, quand même son vieil homme seroit couvert de tout ce qu'il y a de plus précieux dans les fards, ou du moins il peut être de l'autre, dès qu'il n'a pour principe que cette *croyance* qui lui est commune avec l'ennemi. Or que le Démon & tout son cortége d'Esprits ténébreux, aient ce que j'ai défini la *croyance*, rien n'est plus indubitable. *Nous savons que tu es le Christ. Es-tu venu* Luc, 4.
nous tourmenter avant le temps? L'esprit de Python v. 34 & 41.
de la servante l'avoue, mais cela est clair par Act. 16.
toute l'Ecriture, & les passages en sont innom- v. 16.
brables. Ainsi, les Diables même l'ont reconnu & ont été obligés de le confesser malgré eux & en frémissant. Tel on dépeint l'apostat Julien, le grand héros de nos incrédules modernes; il frémit & l'avoue à sa mort. « *Tu as vaincu, Ga-*

liléen ». Mais ce n'eſt pas encore où j'en veux venir. J'ai à tirer de là une ſeconde conſéquence fort triſte : C'eſt que ſi comme il eſt vrai, le Diable a la *croyance*, il s'enſuit par une conſéquence infaillible, que les Déiſtes & les Incrédules, dans le ſein du Chriſtianiſme, ſont en un ſens, je veux dire dans ce ſens qui comprend tout, ſont, ſont.... je n'oſe achever... ſont au moins plus aveugles qu'il ne l'eſt lui-même : car malgré *les liens d'obſcurité* ſous leſquels il eſt tenu, il ſort de cette nuit profonde d'admirables éclairs de lumiere, mais malheureuſement très-infructueux & ſans profit pour lui. Ce que nos Déiſtes n'ont point, & ce dont l'orgueil de leur raiſon les prive ; il connoît, quoiqu'enveloppés d'ombres qu'il ne peut pas toutes diſſiper, les myſteres de la religion. Il les connoît par l'eſprit aſtral, qui eſt la lumiere de ſon eſprit tout-à-la-fois angélique & dégradé.

Jude, v. 6.

Je crois devoir répéter ici, que c'eſt par cet eſprit, que les Païens qui ſe ſont élevés au-deſſus du vulgaire, & qui ont ouvert le livre de la Nature, y ont vu ces myſteres, clairs & divins en eux-mêmes, mais couverts d'ombres pour eux. On voit cette vérité établie en divers endroits de cet ouvrage ; mais il n'eſt pas mal de le redire aux Incrédules : C'eſt là la clef des connoiſſances des Païens, & des imitations inférieures, mais analogiques toutefois, des doctrines & des prophéties répandues ſans voile dans nos livres ſaints, & dégagées des nuages tendus ſur la Gentilité ; celle-ci, ſans pouvoir s'élever à la toute-haute, explicite & tranſcendante Vérité, en avoit pourtant la copie & le portrait groſſier dans les degrés inférieurs, où ces Païens voyoient, dis-je,

par

par l'esprit astral, les analogiques mysteres de la religion, répétés dans toute la Nature & dans tous les êtres.

Les passages de ces Païens qui le démontrent sont innombrables, & il m'est incompréhensible qu'on l'ait si peu vu, & qu'on ait si mal & si confusément raisonné là-dessus. Ces analogies ou rapports, sont de tous les degrés & de toutes les descendances, depuis la plus haute pureté des cieux ouverts à la vraie foi, & où elle perce & s'éleve, jusqu'au plus bas physique où l'esprit astral lit & dévoile ces mysteres (1). C'est ainsi, oui

(1) Ces mysteres mêmes sont bien mieux peints encore dans le domaine ou la région des astres, ou région éthérée, que dans le grossier physique. Et c'est dans cette région que l'ennemi peut les voir, & en elle encore, aller, venir, se transporter, agir & opérer par son corps éthérien & subtil. Car il faut savoir que le Démon a conservé ce corps invisible, qu'on appelle par rapport aux Anges & aux Esprits célestes, *le corps glorieux*, & est qui aussi dans l'homme, renfermé sous l'étui de la chair, qui enfin, comme je l'ai prouvé, est le principe qui (par la puissance du Verbe Jésus-Christ qui est la *résurrection & la vie*) aménera ce corps grossier à la résurrection. L'ennemi a conservé ce corps subtil, il lui a été laissé, & c'est l'un de ses grands tourmens & la matiere & le siége du feu qui le brûle; & il peut par ce corps, se transporter invisiblement & en secret sur tous les cieux astraux, qui sont par-tout, qui nous environnent & sont en nous, & y produire ses effets diaboliques, ses ruses, tentations, punitions, selon que la bride lui est plus ou moins lâchée, dans l'ordre tout sage de la justice, qui le laisse faire, ou le contient, selon ce qu'a dit Job: *Le tentateur & le tenté sont sous sa main.* On peut voir clairement une partie de cette économie ténébreuse dans l'affaire d'Achab, Josaphat & Michée, I. Rois, ch. 22, (suivant l'hébreu) & II. Chroniq. 18, & encore avec une clarté & une certitude absolue dans une infinité d'endroits de l'Ecriture. C'est ici, sur-tout, une grande clef pour entendre ce qui en est dit en tant de passages relatifs, dans l'Apocalypse, & dans le Pseaume 91. Et c'est le mot de l'Apôtre: *Le Diable, votre ennemi, tourne autour de vous comme*

Jean, 11, v. 25.

assurément c'est ainsi, que tous les mysteres de la Religion, (ou ce qui est le même) du VERBE-DIEU & homme sont peints, sont gravés au plus haut des cieux, aux cieux, sur la terre & sur tous les êtres. On le voit aux chapitres des trois Révélations, que j'aurois pu beaucoup alon-

---

I. Pierre, 5. v. 8. *un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer.* Et S. Paul présente les préservatifs contre ces ruses & tentations invisibles, Ephes. 6. v. 11—18. ces allées & venues de l'ennemi, dont les hommes se défient si peu. Les Déistes & les gens du monde instruits à leur école & qui sucent leurs abominables leçons, n'en veulent rien croire, & ils prennent tout ce que dit l'Ecriture à cet égard pour des fables, mais ils le verront un jour avec terreur. Ils n'en veulent rien croire, parce que leur sotte raison, fiere même de ses ténebres, ne peut pas comprendre cette terrible économie de justice, qui laisse l'ennemi avoir accès en celui qui soustrait librement sa volonté à DIEU. D'ailleurs, il faut nécessairement, comme je l'ai prouvé au premier volume, que tous les Apocal. 3. v. 10. agens moraux soient tentés. Le libertinage volontaire des esprits & des cœurs appelle l'ennemi & lui donne accès, pour réchauffer les passions & pour être l'horrible médiateur dans l'alliance que les cœurs dépravés contractent avec elles indépendamment de DIEU & contre DIEU même, c'est-à-dire, contre sa volonté sainte. Et la plus grande ou du moins l'une des plus grandes ruses du tentateur, c'est de tordre, brouiller, aveugler tous les cerveaux prétendus raisonnables, au point de se faire mécroire, afin qu'on ne s'en défie point, dans le temps même qu'il déploie & emploie contre les hommes qu'il cherche à entraîner avec lui, les plus fines ruses de tentations; s'il ne peut percer d'un côté, il essaie de l'autre; il peut faire sept fois le tour relatif aux sept péchés mortels . . . & cherche à poser son trône sur l'un d'eux, pour l'animer & lui faire faire son explosion. . . . Ce que je dis ici est la vérité même, & DIEU sait que je ne ments point, quelque étonnant que cela soit pour tant d'aveugles.

Ceci me ramene le vers *Septem ingens gyros, septena volumina traxit.* C'est une chose absolument incompréhensible, & qui montre à quel point nos prétendus beaux esprits déistes & toute leur cohorte sont dans le plus inexprimable aveuglement. Ils refusent de croire tout ce qui n'est pas physique, ils refusent de croire tout ce qui est invisible & surphysique, & toutefois ils croient un DIEU qui est Esprit, ou ils le feignent

ger & orner d'une infinité de passages. Prophéties inférieures ; théories curieuses sur le jeu de l'Univers, sur les influences, sur les rapports secrets & la nature des êtres corporels ; miracles même inférieurs, opérés par la force de l'éther ou fond de l'air primitif, animé par l'esprit

---

du moins. Ils ne veulent rien du domaine des Esprits, ni de tous ces rapports, agens & actions invisibles des Anges, ou bons ou mauvais ; & en ce point, ils sont plus ignorans que ne l'ont été & ne le sont tous les peuples de l'Univers, qui, quelque encrassés qu'ils soient d'ailleurs dans l'épaisseur des ténebres, ont tous de tout temps tenu cette doctrine de l'influence invisible des mauvais Esprits, en ont fait les objets de leur horrible culte, ont même opéré & operent encore par eux une infinité de prestiges & d'influences magiques, comme toutes les histoires & les voyages en sont la plus indubitable preuve, par des milliars de milliars de faits, qui, quand il n'y en auroit qu'un seul de vrai, montreroit la vérité de ce que j'avance. D'ailleurs, comme on l'a vu, le vieux & le nouveau Testament y sont tous les deux infiniment formels. L'Eglise Chrétienne, dans tous les temps, a cru & connu ce domaine des influences invisibles des mauvais Esprits, & de tout temps encore, a en conséquence employé les exorcismes, &c.

Tellement donc, que ce sont les seuls Déistes dans tout l'Univers & dans tous les temps, (& les Athées, avec lesquels en ce point, ils ont le digne honneur de faire cause commune) qui mécroient ces choses très-réelles, de peur sans doute d'être superstitieux. Mais ce qui est singulier, c'est qu'en même temps qu'ils veulent éviter par l'orgueil de l'esprit, ce qu'ils appellent cette superstition, ils sont a d'autres égards les plus foux, les plus fanatiques & les plus superstitieux des hommes. Et on peut leur appliquer le mot *in vitium ducit culpæ fuga.*

Les voilà donc, eux & ceux qui les écoutent, les seuls mécréans des hommes à cet égard, & ils se font un titre de vanité de leur ignorance même ; & ainsi, ce en quoi ils se croient supérieurs au reste du genre-humain, & où ils affectent cette fiere supériorité, c'est cela même qui les dégrade au-dessous de lui, & démontre qu'ils sont non-seulement les plus ignorans des hommes, mais au-dessous de la classe du genre-humain la plus crasse & la plus grossiere. Et c'est sur-tout à eux qu'on peut appliquer encore ces paroles si formelles & tant de fois répétées dans l'Ecriture : *Ils ont des yeux, & ils ne voient point ; ils ont des oreilles, & ils n'entendent point.* Isaïe, 42. v. 20. & alibi multoties.

astral, remué lui-même par la volonté de l'ennemi & des hommes qui sous lui & armés *de sa puissance*, dit l'Ecriture, peuvent opérer d'étonnans & prodigieux changemens dans la Nature, & en varier infiniment la scene (2).

Ephés. 6. v. 10-18 & Ps. 18. v. 3. & passim.

Mais les incrédules de nos jours, profondément ignorans, sous l'écorce d'une science vaine, ces incrédules mille fois plus superficiels que les Païens, dont les Philosophes & les Poëtes même, font honte à leur prétendue philosophie; ces incrédules, dis-je, mille fois plus aveugles encore que l'ennemi, osent nier toutes ces vérités & les traiter d'absurdités & de contes de vieilles. Il faut faire bonne contenance, & nier effrontément à bon compte, ce à quoi on ne peut atteindre. Ces vérités les entourent, se présentent à eux de toutes parts, & par tous les êtres qui sont les objets de leur vue; combien donc ne sont-ils pas coupables, & doublement coupables, de fermer les yeux, non-seulement à la lumiere qu'ont eue les Païens, mais à cette divine lumiere levée sur eux dans la splendeur de son midi, & de refuser l'infaillible remede à leur aveuglement, contenu dans cette révélation, où est étalée la vérité pure & universelle, sans ombres & sans voiles?

Que le lecteur, que le Déiste même, que les Philosophes de nos jours, qui s'arrogent si im-

(2) Tous les livres des Philosophes & des Poëtes Païens en sont des preuves parlantes. Platon, mais sur-tout Pythagore, & d'autres, ont dit les plus grandes vérités inférieures & analogiques. Les Poëtes, Ovide, Séneque le Tragique, mais singuliérement Virgile, en sont pleins. Il faut sur-tout lire le sixieme Livre de son Enéide. Mais tout cela a été vu & montré au premier volume.

proprement, si injustement ce beau nom, me pardonnent ces répétitions & ces digressions. C'est le cœur chez moi, navré de douleur, qui pousse la plume; c'est cette charité inséparable de la vérité qui la conduit. Quel est l'homme mû, animé de cette charité, qui pourroit trop gémir sur un tel aveuglement, sur de pareilles séductions, & sur de si grands malheurs ? Non, Jérémie même ne trouveroit pas des lamentations qui les égalent. O mes amis! ô mes freres! car vous l'êtes du moins par la création; ô hommes comme moi! encore qu'en votre orgueil justement frappé de ténebres, vous ne vouliez pas reconnoître ce Verbe infiniment adorable qui, après vous avoir fait sortir du néant, a voulu vous racheter & vous arracher à vous-mêmes, au prix de tout son sang; oui, encore que vous vous roidissiez contre un si inestimable bienfait, si vous n'êtes ses enfans, vous êtes du moins ses créatures. O hommes! ô mes freres! pour qui je donnerois de bon cœur ma vie, si le sacrifice de ma propre vie pouvoit ôter la taie de vos yeux & la dureté de vos cœurs, & ouvrir à vos yeux étonnés la vaste & magnifique scene de la véritable lumiere (3)!

---

(3) J'ose dire que tel est le sentiment sincere qui est au fond de mon cœur, à l'égard de ces Déistes qui se croient si spirituels & qui sont si aveugles, malgré les expressions sans doute un peu vives dont je me sers çà & là dans cet ouvrage. J'avoue, que connoissant comme je le fais, toutes leurs ruses, leur mauvaise foi, leurs artifices à éluder la vérité, leur malignité, je n'ai pas pu toujours me contenir. Au défaut d'armes véritables, ils emploient celles du ridicule, & ils savent très-bien pratiquer la leçon d'Horace : *Ridiculum acri, plenius ac meliùs, plerumque secat res.* Ils en font un usage merveilleux; rien ne les déconcerte, & les plus solides raisonnemens ne les effraient point. Au moyen d'un brocard jeté, & qui

Vous ne croyez pas à l'ennemi, & c'est l'ennemi lui-même qui vous aveugle & vous entraîne; c'est lui qui, animant vos séductions, faisant de vous ses instrumens pour grossir son empire, jouit ainsi du fruit de ses artifices. Dans ses profondes cachettes, il se dérobe à vous, & vous dérobe en même temps la connoissance qu'il a, parce qu'il craint que, toute infructueuse qu'elle soit pour lui, elle ne devînt une fois fructueuse pour vous, & que, dans vos fluctueuses inconstances, devenant enfin Chrétiens, sa proie ne lui échappât. Les grands criminels ne sont pas les plus dangereux scandales; ils révoltent, on en a horreur; ainsi ils ne lui donnent que l'*ovation* (4); mais vous, séducteurs en sous-ordre, & entraînant tout à votre incrédulité, vous lui donnez le grand triomphe, & il vous regarde comme les plus utiles sujets de son empire.

Que faites-vous cependant, ô mes amis! ô

---

met la très-méprisable classe des rieurs de leur côté, le discoureur n'est plus qu'un sot; & les plus grandes vérités, les choses les plus saintes, sont ternies par le ridicule, & souvent perdues pour jamais.

D'ailleurs, quoiqu'il n'appartienne pas à un pauvre pécheur comme moi, de s'excuser par le divin exemple de ce Sauveur qui a été la douceur personnifiée, on voit que lorsqu'il s'agit de la gloire de son Pere, il chasse du temple les profanateurs, & semble ne pouvoir lancer assez d'anathêmes sur les Pharisiens qui s'opposoient à sa céleste doctrine. Or, qui est-ce qui pourroit raconter les profanations de Voltaire, & les sacriléges dérisions qu'il a jetées sur les choses les plus saintes? Je m'en tiens à cet exemple si public, & je ne révélerai pas tous les horribles discours que mes oreilles ont entendus de la bouche de nombre d'impies Déistes. Voilà la cause de mon indignation, & ce qui à leur égard, m'a fait opposer acharnement à acharnement.

(4) C'étoit chez les Romains le petit triomphe.

hommes que je porte dans mon cœur parce que ce Sauveur que vous reniez est mort pour vous ? Vous croyez, par ces séductions, avoir cause gagnée, & étouffer de dessus la terre cette Religion sainte que vous osez qualifier de superstition. Tout semble vous favoriser ; les Princes même (chose jusqu'ici inouïe) se liguent avec Mahomet ; & votre armée combattant contre les cieux, devient insensiblement innombrable ; votre impiété triomphe déjà par la pensée. Triste, horrible & éphémere triomphe ! triomphe d'un moment ! Vous amenez, il est vrai, les événemens que ce DIEU Sauveur a prédits, & vous êtes les malheureux instrumens de la perte de la foi, annoncée comme l'avant-coureur de la catastrophe, du sein de laquelle même s'ouvrira une nouvelle & céleste scene. O hommes ! vous riez cependant ; comme autrefois les géans, vous voulez, vous croyez escalader le ciel. Mais souvenez-vous de ma prophétie, & enregistrez-la : Vous remueriez plutôt les voûtes de l'Univers, vous en ébranleriez les colonnes, vous le feriez plutôt rentrer dans le néant, avant que vos incroyables & universelles séductions puissent renverser le trône éternel sur lequel le Verbe est inébranlablement assis : *Les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre son Eglise* plus ferme que les cieux ; vous les ouvrez, ces portes ; ne tremblerez-vous pas qu'elles ne se ferment sur vous, après votre entrée. Cette Eglise sainte ne sortira que plus brillante & plus pure des ruines mêmes que vous lui préparez. Vous croyez arracher le bon grain, & vous n'arrachez que l'ivroie. Tous vos pas sont comptés, mesurés dans l'Ecriture qui partout annonce vos démarches, vos séductions &

Matth. 16. v. 18.

Matth. 24. & alibi multoties.

votre ſort. Tout eſt prévu, tout eſt prédit, & vous accompliſſez les temps de la deſtruction, avant ceux où *l'Epouſe de l'Agneau n'ayant plus ni taches ni rides*, ſe montrera parée de ſes ornemens de magnificence. Vous croyez détruire l'édifice, & vous ne faites que creuſer les fondemens de ce palais d'immortelle ſtructure, de cette *Jéruſalem d'en-haut* qui deſcendra ſur la terre, & où je crains qu'il n'y ait pas de place pour vous. Alors la voûte céleſte s'ouvrira; les nuages dont vous chargez l'atmoſphere des Eſprits, s'évanouiront; en un moment le jour pur & brillant fera diſparoître la nuit affreuſe qui vous enveloppe, & que vous étendez comme un ſombre voile ſur tant d'hommes abuſés; la majeſté, la gloire de ce DIEU-VERBE par vous méconnu, & *crucifié de nouveau*, paroîtra dans les airs avec cet appareil qui enverra vos menſonges dans l'abyme. Vous verrez celui *que vous percez*, vous lamenterez, vous vous frapperez la poitrine, & les côteaux & les montagnes du monde ne feront pas capables de vous dérober à vos malheurs & à votre honte. Vous faites gémir les enfans de DIEU, que vous tenez ſous l'oppreſſion de vos dériſions & de vos coups, vous gémirez à votre tour. Le jour vient & il ſe hâte, le voilà preſque déjà venu, que ſous leurs larmes germera le triomphe, & la ſcene changeant, ſous votre triomphe d'un moment, naîtront des regrets, un déſeſpoir qui ne ceſſera point. Vous croyez les accabler, & vous ne faites, en les rendant ainſi conformes à leur chef, que multiplier les couronnes que vous leur valez dans votre mépriſe, & qu'à votre vue, il poſera ſur leurs têtes.

Epheſ. 5. v. 27.

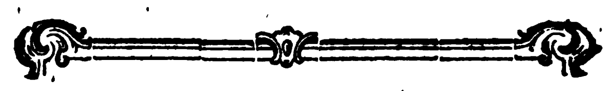
Apoc. 21.

Héb. 6. v. 6.

O mon DIEU & mon Sauveur ! n'attendez pas cet instant terrible, pour dessiller les yeux de ces aveugles. *Ouvrez leurs yeux afin qu'ils voient.* Laissez échapper sur eux un rayon de vos infinies splendeurs cachées sous vos adorables bassesses qui servent à leur orgueil de prétexte pour vous renier. Ayez pitié de leur folie, ô mon DIEU ! & de cette fureur insensée qu'ils croient tourner contre vous, & qu'ils ne tournent, hélas ! que contre eux-mêmes. Ne sortirez-vous pas bientôt *victorieux*, *& afin de vaincre* ? Voyez vos enfans en proie aux loups dévorans ; voyez, & hâtez-vous ; n'êtes-vous pas Tout-Puissant pour changer ces loups en brebis, & amener à vos pieds tant d'hommes qui vous blasphement ? O DIEU de mon cœur ! d'un moment vous avez fait de Paul persécuteur, un Apôtre, un héraut de votre saint Nom ; ne daignerez vous pas changer ces Apôtres de l'incrédulité en Apôtres de la foi, & faire taire cette inexorable justice qui repousse leur malignité & leur orgueil, pour n'écouter enfin que vos infinies miséricordes ?

Jean, 9. v. 39—41.

Apocal. 2. v. 17.



LIVRE SEPTIEME.

Cinquieme avantage & cinquieme abus de la Raison. Elle peut connoître le sens littéral de l'Ecriture, & son grand abus c'est de refuser les profonds & divins sens mystiques dont la foi a la certitude. Ces sens mis en regard. Des épreuves de la Foi. De la Foi claire, & de l'obscure. Des Inspirés, &c. Exemples tirés d'Abraham, de Joseph, de David. Eclaircissemens, &c.

CHAPITRE PREMIER.

Cinquieme avantage & abus de la raison sur les sens de l'Ecriture. Exemples en explication.

Il faut enfin en venir à cet autre des caracteres distinctifs de la *Foi* & de la *Croyance* que j'aimarqués. La simple persuasion, ou croyance toute seule, ne peut presque jamais découvrir que ce qui est de littéral dans le sens de l'Ecriture-Sainte ; parce que cette *Croyance* dépendant uniquement de la raison, la raison toute seule ne peut pénétrer dans cette divine Ecriture rien de plus profond & de plus haut. La *Foi*, au contraire, procédant du Saint-Esprit, perce par lui dans les pro-

fondeurs & l'interne caché ſous ce ſens littéral. Voilà cè que je ſoutiens être infiniment vrai, & non point une illuſion, comme ceux qui n'en ont pas l'expérience ſe le figurent. Je donnerai d'abord un exemple facile à ſaiſir, de ce que j'entends par l'interne ou myſtique contenu dans le littéral. 2.° Je prouverai qu'il exiſte réellement ſous le littéral, mais qu'il n'y a que la foi ſeule à qui il ſoit acceſſible (1). 3.° J'éclaircirai cette matiere ; & enfin 4.° je réfuterai les objections.

Il faut 1.° prendre un exemple. Le premier qui ſe préſente, ſans choix, & qui eſt très-facile, c'eſt la réſurrection de Lazare. Voyons ſur cet *Jean*, 11.

(1) On doit comprendre de reſte, que j'enviſage ici la raiſon commune, & ce que dans le langage ordinaire on appelle *raiſon*, & non point les effets de l'eſprit aſtral qui peuvent montrer plus haut & plus loin que la raiſon ordinaire. Car comme on a vu dans le cours de cet ouvrage, l'eſprit aſtral peut dévoiler bien des myſteres inacceſſibles aux uſages ordinaires de la raiſon. C'eſt le cas des Illuminés, tels que Swedemborg & ſes ſemblables ; ç'a été celui des clair-voyans Païens, &c. Je ne répete pas, j'ai ſeulement cru convenable de faire cette diſtinction, pour plus de clarté, & éviter toute confuſion. Ainſi, ce que je dis ici ne déroge en rien à ce que j'ai montré plus haut, & n'y contredit point. Ce qui eſt montré à l'eſprit de l'homme par la lumiere relative aux aſtres, lui eſt montré dans les momens de ſuſpenſion d'activité, & durant leſquels ſon eſprit eſt concentré ; dans ce moment l'eſprit de l'homme eſt paſſif & reçoit les images ; au lieu que pour la raiſon commune & ſon procédé ordinaire, l'eſprit eſt actif & tectonique, n'eſt point en ſuſpenſion, & a commerce avec les ſens, &c. Dans la ſuſpenſion, le fond de l'eſprit ſans action, peut recevoir les lumieres & les peintures aſtrales qui ſont en analogie inférieure avec les pures & céleſtes lumieres, & qui les montrent dans ce degré inférieur. Il eſt trois lumieres ; la lumiere divine, la lumiere aſtrale, & enfin la lumiere que la raiſon tire & a tirée de ſes ſens & de l'expérience des objets extérieurs qui fourniſſent le magaſin de ſes idées, de ſes raiſonnemens, &c.

exemple jusqu'où va & peut aller la *Croyance*, ou une persuasion de raison, & un peu de ce qu'y découvrira la *Foi*. La *Croyance* y verra un fait miraculeux, la résurrection d'un mort : elle ira plus loin ; elle arrivera à cette certitude morale (dont j'ai traité plus haut), que le fait est bien arrivé, que le miracle est réel ; mais elle n'ira guere au-delà. Supposez deux prédicateurs, qui, tous les deux traitent ce beau sujet. L'un n'a que la *Croyance*, l'autre a la *Foi*. Que fera le premier ? Il établira la certitude du miracle ; il le prouvera par la crédibilité & la force du témoignage ; ensuite il en tirera des conséquences en faveur de la vérité de la Religion, & terminera le tout par des réflexions utiles & pieuses, tirées d'une raison éclairée. Voilà ce qui est plus louable que blâmable, sans doute. D'autres diroient qu'il faut aller plus loin, qu'on a trop de ce genre de sermons-là ; que la chaire suppose & doit toujours supposer la foi & la vérité de la Religion ; qu'on parle à des Chrétiens, qu'il faut édifier, toucher, convertir, nourrir de la parole de vie, & non pas convaincre ; qu'un sermon n'est point fait proprement pour attaquer l'incrédulité ; qu'il est même dangereux de porter dans la chaire de tels sujets, dont la discussion n'est pas assez au niveau du peuple qui fait le plus grand nombre, & qu'il faut laisser dans une foi simple, de peur de l'entortiller dans le doute en lui mettant en question les vérités qu'il croit ; qu'il ne faudroit pas seulement lui apprendre qu'il est des incrédules, ni élever leurs objections pour les réfuter, parce que le peuple n'a pas assez de suite, de force de raisonnement, pour avaler le contre-poison tout entier, après qu'on lui a

montré le venin. Voilà ce que d'autres diroient, & je ne les blâme pas non plus; chacun a sa façon de penser, & fait de son mieux. Ainsi, sans perdre du temps à critiquer, voyons ce que fera sur le même sujet le prédicateur qui a reçu la *Foi*, & avec elle cette grace, cette lumiere qui en est inséparable (3).

Il ne s'amusera pas avec le sens littéral, qu'il supposera; mais il tirera de ce fait réellement arrivé la moelle cachée & de quoi nourrir son auditoire; de quoi lui apprendre une des routes, un des procédés de la Grace. Il lui montrera que ce miracle très-réel se répete invisiblement sur les ames que Jésus-Christ fait passer de la mort

(3) Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, que selon moi, les sermons des prédicateurs Catholiques sont préférables à ceux des Protestans. Il y a même une grande différence; on peut voir dans l'exemple que j'ai pris, la maniere des uns & des autres. Entr'autres raisons de donner la préférence à ceux des Catholiques (j'entends les bons d'entr'eux), c'est qu'ils s'en tiennent moins à l'écorce, qu'ils parlent plus au cœur, qu'ils en démêlent mieux les tortuosités, & qu'ils développent un peu mieux le sens spirituel des Ecritures, quoiqu'ils soient encore toutefois dans le genre des écrivains de morale dont on fourmille, & qui font très-peu de conversions, du moins de conversions durables. Je ne crois pas d'avoir encore vu de ma vie, un sermon Catholique ni un Protestant véritablement *intérieur*; ils n'en ont pas même l'accessit. Comme ils connoissent très-peu les routes de la Grace & les états divers où elle fait passer l'homme, ils n'ont ni la vraie direction pour tous ces états, ni ils ne savent donner les préparations précursives, pour arriver à cette Grace; & c'est ce qui fait qu'ils battent l'air, & que leurs sermons font si peu de fruit; sans compter ces raisons qui ne viennent pas d'eux, mais des auditeurs, ce qui n'est pas mon objet ici. Mais actuellement il ne faut plus parler des sermons Catholiques. L'esprit y prend tout & ne laisse rien au cœur: l'onction y est mise de côté & noyée sous la phrase académicienne. Quant aux Protestans, ils prêchent une morale qui seroit assez bonne, si elle n'étoit pas effleurée

du péché à la vie de l'esprit, & ainsi qu'il ressuscite le pécheur figuré par Lazare, car le péché est la vraie mort de l'ame. Il généralisera l'idée & fera voir que tout ce qui s'est passé sur la terre littéralement, durant que le Sauveur y conversoit, étoit en même temps figure de ce qui se passe réellement, spirituellement & invisiblement dans l'économie & l'œuvre du Saint-Esprit pour le salut des ames, que Jésus-Christ a rachetées sur la croix; il ajoutera qu'il n'est aucune circonstance rapportée qui soit indifférente, quelque minutieuse même qu'elle paroisse à une raison offusquée; il appliquera ces circonstances à cette œuvre invisible. Comme je ne prétends pas ici faire moi-même un sermon, je n'en montrerai que quelques-unes en exemple & en preuve.

Jean, 11. v. 38—44. D'abord Jésus *frémissoit*. Le charitable JÉSUS frémit de voir comment le péché donne la mort de l'ame à ceux qu'il étoit venu racheter. Il *vient au sépulcre*; il s'approche du pécheur à qui il veut donner la vie spirituelle. Ce sépulcre représente le tombeau du péché. C'étoit une *grotte*; le péché nous tient fort bas, & nous enferme hors de la lumiere dans une grotte ténébreuse. *Il y avoit une pierre mise dessus*; image, tout-à-la-fois, de l'impossibilité où est par lui-même le pécheur de se relever de son péché. Il est sous une pierre qu'il ne peut lever; & image encore de l'endurcissement où nous met l'habitude du péché, qui donne la mort, & qui est figuré par une pierre sur le cœur. Le prédicateur prouveroit ce sens spirituel, par l'Ecriture elle-même. Ainsi Ezéchiel compare l'endurcissement du pécheur à un cœur de pierre : dans ce Prophete, DIEU dit : *J'ôterai leur cœur de pierre*,

& je leur donnerai un cœur de chair, c'est-à-dire, un cœur souple & flexible, car la chair est plus flexible que la pierre. Ezéchiel, 36. v. 26.

Jésus fait *lever la pierre ;* premiere opération de la grace ; il faut d'abord que l'endurcissement soit ôté. Mais en levant l'endurcissement, il exhale son infection ; Marthe dit au Seigneur : *Il sent déjà ;* image encore de la puanteur du péché qui, après nous avoir tués, rend notre ame plus infecte qu'un cadavre. Aussi les pécheurs sont-ils comparés à des boucs : *Les boucs seront mis à la gauche ;* or on sait que le bouc put étrangement. Et par contre, le *nom de Jésus-Christ* est comparé à un *parfum répandu ;* c'est une huile de grace qui embaume, *à cause de l'odeur de ses excellens parfums.* Pour ne pas trop nous arrêter à chaque article d'un objet si fécond ; Jésus fait sortir le mort du tombeau, seconde opération. Il se redresse, mais il avoit *les mains & les pieds liés de bandes.* Figure infiniment juste de l'esclavage du péché, & des liens dont il nous enchaîne : *Bien plus, son visage avoit un couvre-chef ;* figure encore de l'aveuglement où le péché nous met, il ne pouvoit pas voir la lumiere ; il avoit le voile sur ses yeux. *Jésus dit : Déliez-le, & laissez-le aller ;* voila la consommation de l'œuvre ; voilà l'esclavage tyrannique du péché ôté par l'action invisible de Jésus-Christ & de sa grace ; & voilà la liberté sainte où il établit le pécheur ressuscité à la vie. *Il est mis dans la liberté des enfans de* DIEU, *& affranchi par le Fils, il devient véritablement libre.* Car en effet, il n'y a rien de plus véritablement libre que d'être asservi à l'Esprit Saint qui nous dégage du monde, du péché & de nous-mêmes (trois tyrans), & à la foi qui

Matth. 25. v. 32 & 33.

Cantiq. 1. v. 2.

Jean, 8. v. 36.

nous fait servir avec liberté le seul qui peut être servi avec liberté ; c'est ce que dit l'Ecriture : *Afin que nous le servions sans crainte, en sainteté & en justice, tout le temps de notre vie.* Libre donc par rapport au péché, & serviteur de Jésus-Christ par la grace. *Déliez-le, & le laissez aller.*

Luc, 1. v. 74 & 75.

CHAPITRE II.

Certitude des sens mystiques. Caracteres de leur vérité.

APRÈS avoir donné ce petit exemple, je demande à la conscience de tout homme qui ne veut pas opiniâtrément opposer une raison fie- & aveugle à tout ce qu'il y a de plus respectable, s'il y a là du danger ; je le somme de dire lequel de ces deux discours il croira le plus moelleux, le plus nourrissant pour le cœur, le plus usuel, le plus pratique, le plus lumineux même pour la vie de la foi, & pour aider une ame à gagner cette grace invisible. Quel vaste champ aux plus grandes & aux plus touchantes conséquences ! Quelles peintures intéressantes ne pourra pas faire le prédicateur du pécheur & du Chrétien, du mort & du ressuscité ? Quels usages, pratiques ! &c. Quelle connoissance de l'œuvre invisible de Jésus-Christ ! Quel voile il peut arracher à l'aveuglement ! Quelle confiance en la puissance & en la bonté du Sauveur ! &c. &c.

Mais ce n'est pas mon but ici ; je me commande la briéveté ; & mon dessein n'étoit dans cet endroit que de montrer ce que j'entends par le

le *sens mystique* des Ecritures, contenu sous le littéral, & ainsi qui ne l'exclut point & ne lui est point opposé; au contraire l'un mene à l'autre, & ils se soutiennent & s'appuient réciproquement, tout comme l'écorce est nécessaire à l'arbre pour sa conservation; mais cette écorce absolument nécessaire n'est point la séve elle-même, qui est bien plus noble que l'écorce & est la vraie vie de l'arbre. Tout comme encore la peau est nécessaire au fruit, mais n'est point du tout le fruit, bien loin d'en être le noyau fécond, & le germe qui le perpétue. Ainsi encore le fondement est absolument nécessaire à l'édifice, car il ne pourroit pas subsister sans lui; mais si on laissoit le fondement tout seul, que seroit-il? Pour qu'il soit utile & de service, il faut bâtir dessus.

Mais en vérité, je serois presque le premier à me moquer de moi, de ce que je m'amuse à réfuter ce dont la fausseté saute aux yeux, je veux dire la très-ridicule, dangereuse & insoutenable erreur de quelques Théologiens qui n'en eurent jamais que le nom, de ces Commentateurs aux yeux de taupe, à cœurs resserrés & à entrailles rétrécies, qui ne savent voir qu'un sens littéral & inférieur dans cette Ecriture qui contient les profondeurs de DIEU même, & qui ne veulent pas laisser voir aux autres cette lumiere plus pure & plus haute dont ils sont privés: *Aveugles conducteurs d'aveugles comme eux*, qui malheureusement reçoivent leurs stériles & seches leçons & s'y bornent. C'est le plus grand des malheurs, & comme les oiseaux nocturnes, ne pas voir la *lumiere dans la lumiere même*, & dans le temps qu'elle jette la splendeur de ses rayons de

Math. 15. v. 14. & 23. v. 16.

Ps. 36. v. 10. *Vulg.*

toutes parts. De tels hommes énervent la divine force de l'Evangile, & par la stérilité de leur raison la fécondité de l'Esprit de DIEU. Ils défendent les approches de la moelle des Ecritures, pour lui substituer des discussions vaines.

A la vérité, il n'est qu'un énoncé dans nos livres saints, mais cet énoncé infiniment différent des formules bornées du discours humain, a une étendue, une prodigieuse fécondité renfermée sous cet énoncé tout simple. On peut comparer ces saints livres à l'arbre de vie. Suivons la comparaison d'un arbre.

Cet arbre est un, & n'en fait pas deux; mais cet arbre unique a d'abord l'écorce grossiere, qu'on voit au premier coup-d'œil, puis des peaux plus fines, puis le bois, puis des branches, des ramifications, des feuilles, du fruit, & enfin la moelle & la séve qui distribue la vie à toutes les parties de cet arbre. Aucune de ces parties n'est l'arbre complet; il les faut toutes pour en compléter l'idée & faire l'arbre parfait, mais un. Je n'ai pas besoin de m'appesantir ici, ni d'appliquer la comparaison; cette application se sent & se fait d'elle-même. Ce divin énoncé de l'Ecriture, toujours un, a son écorce, ses branches, sa moelle, sa séve, son fruit, &c.

Or l'esprit de la foi & la lumiere qu'il donne au Chrétien, lui interprete ce texte comme il lui plaît, & lui en montre des profondeurs inaccessibles à qui n'a pas cette foi & cette lumiere. Ce ne sont pas des imaginations, je le répete, comme ceux qui n'ont pas la foi sont tentés de le croire. Il peut être deux *criterium* ou signes de la certitude de ces interprétations; l'un interne & l'autre externe; le *criterium* interne se rapporte à celui

qui a cette lumiere, & c'eſt cette lumiere qui porte en lui & pour lui avec elle ſa certitude, outre ce que je vais dire. Le *criterium* pour les autres, & la preuve qu'une interprétation donnée n'eſt pas une imagination, c'eſt lors, 1.° qu'il n'y a rien contre le dogme : 2.° que cette interprétation eſt ſelon la piété, & n'eſt point une curioſité vaine : 3.° lorſqu'elle concourt à répandre la lumiere ſur les Ecritures : 4.° lorſqu'elle eſt propre à enflammer & à augmenter l'amour de DIEU, ou la charité : 5.° lorſqu'une telle interprétation eſt appuyée & ſe prouve par d'autres paſſages de l'Ecriture Sainte, comme j'ai fait dans l'exemple du Lazare, où j'ai autoriſé l'interprétation de la pierre (dureté du cœur du pécheur) par un paſſage d'Ezéchiel : 6.° enfin, lorſque ces interprétations ne ſont pas excluſives du littéral & ne le détruiſent pas, car la deſtruction iroit bientôt à elles, dès qu'elles ne ſeroient plus appuyées ſur l'énoncé qui leur ſert de fondement. Quoiqu'il faille pourtant convenir qu'il eſt de certains endroits de l'Ecriture, qui ne peuvent guere s'interpréter littéralement; mais alors c'eſt une exception & non une regle.

Il peut être trois genres d'allégories; les unes dangereuſes & criminelles, d'autres minutieuſes, quoique innocentes; de celles-ci, je n'en dis rien. Et enfin, il eſt des allégories vraies, utiles, lumineuſes & divines, confirmées, autoriſées par l'Ecriture-Sainte, inſinuant la piété, & donnant avec la lumiere, la charité; voilà celles que j'adopte, que je reſpecte & que je ſoutiens; voilà celles qui ſont une ſuite de la vraie foi, & données par le ſeul Eſprit de Jéſus-Chriſt; voilà enfin, les explications ou interprétations qui ſont de DIEU, comme le diſoit Joſeph en Egypte. *Geneſe*, 11. v. 8.

CHAPITRE III.

Continuation sur les sens mystiques. Réfutation indirecte. Des Hérésies. Des Commentaires littéraux, &c.

JE ne puis m'étendre ici à cet égard, & je le ferai dans un morceau à part, où j'éclaircirai pleinement toutes ces choses.

J'y démontrerai que tout ainsi que le Chrétien dédaigne & répudie des systêmes téméraires & profanes, qui veulent allégoriser sans fin, & retrancher le sens littéral, toujours nécessaire ; de même il est infiniment éloigné d'approuver ces hommes, qui absolument bornés au littéral, le font exclusif de toute fécondité, veulent ainsi donner au Saint-Esprit les bornes de leur raison, l'asservir à elle & la faire juge souverain de DIEU dans sa parole. J'y démontrerai contre ces gens-là, qu'ils auroient besoin de ce divin *collyre*, que donne aux siens l'Esprit Saint,
Apoc. 3. v. 18. pour les faire voir ; je démontrerai, que se borner au littéral, c'est faire à l'Ecriture une plus grande violence que de le retrancher, c'est faire une injure formelle à cet Esprit-Saint, c'est forcer, tordre, & donner le démenti à une infinité de passages, qui indiquent formellement & supposent par-tout ce sens mystique : *Qui a des oreilles pour entendre,*
Matth. 13. v. 43. *entende. A vous il est donné de connoître les secrets*
Matth. 13. v. 11. *du Royaume des Cieux, mais à eux il n'est point donné. La lettre tue, c'est l'Esprit qui vivifie. Les*
Jean, 6. v. 63. *paroles que je vous dis sont esprit & vie.* Mais n'accumulons pas ici les citations, & disons seule-

ment, que si selon l'Apôtre, l'Evangile est la *manifestation de la gloire de Dieu*, il faut de nécessité qu'il y ait des profondeurs dignes d'un DIEU, inaccessibles à la raison toute seule; disons hardiment, mais en charité, à ces obstrués littérateurs, qu'il faut bien, dès qu'ils osent le nier, qu'ils n'aient pas reçu l'onction de la grace, car ils connoîtroient ces choses, & ils auroient ce sens dont parle S. Jean, pour connoître la vérité cachée en DIEU & dans son mystere: *Vous avez reçu l'onction du Saint-Esprit, & ainsi vous connoissez toutes choses.* Oui, alors ils connoîtroient cette *manne* cachée qui a tous les goûts, & les merveilleux artifices de la sagesse d'un DIEU qui a mis dans sa parole de quoi contenter, & l'ame qui n'est encore que dans sa raison, & celle qui est dans la grace, & celle qui y avance, y fait ses progrès, & celle enfin qui y est consommée. De sorte que chacun peut y puiser plus ou moins selon son degré de connoissance divine (1).

II. Cor. 5. v. 6.

I. Jean, 2. v. 27.

J'y réfuterai les objections de ces hommes; j'y ferai voir que c'est eux précisément sur qui porte l'accusation, de faire dire à l'Ecriture Sainte tout ce qu'ils veulent. Car qui est-ce qui fait plus dire à cette divine Ecriture tout ce qu'il veut, que celui qui ne se sert que de sa propre raison pour

(1) Puisque j'ai parlé çà & là de Swedemborg, j'ajouterai ici à son sujet, qu'assez souvent il porte une main destructive & trop téméraire sur le sens littéral auquel il faut rarement déroger, mais le conserver au contraire. Malgré de grandes vérités qu'il a dites, il n'avoit guere que l'esprit astral qui les lui a montrées, c'est pourquoi il y a aussi mêlé des erreurs. Il faut être élevé au domaine tout pur de la foi, pour ne voir & ne dire que la vérité sans mélange. Il étoit en Angleterre, un certain Volston qui faisoit main-basse sur le littéral, & allégorisoit sans fin.

la commenter, pour l'expliquer, disons mieux; pour la tordre, pour l'énerver, la bigarrer d'une foule d'opinions toutes humaines & souvent fausses ? Les Commentateurs qui se bornent au littéral, s'accordent-ils entr'eux ? Lequel donc est-ce qui a raison ? Pourroient-ils l'avoir tous en commentant différemment ? Bien plus, qui ont été les grands hérétiques, si ce n'est ces gens-là ? Je pourrois démontrer d'un le Clerc, qu'il n'est pas seulement question d'hérésie, mais encore de blasphême, ou du moins d'une audace très-voisine de l'impiété. Où a-t-on vu les Saints & les Mystiques, donner une infinité de commentaires non-seulement différens, mais qui se contredisent les uns les autres ? Je le demande, où les voit-on donner dans l'hérésie ? Comme eux le Chrétien l'abhorre, il déteste celles des Ariens, des Arminiens, des Sociniens, &c. Il *retient* en tout *le chef*; & non-seulement il tient tous les articles fondamentaux, mais il combat pour eux; & pour eux dans une occasion nécessaire, il donneroit jusqu'à la derniere goutte de son sang; & on lui ôteroit plutôt la vie, que de l'empêcher de les croire & de les soutenir avec eux & comme eux. Il ne s'autorise point des interprétations mystiques, pour établir des dogmes ou dangereux ou nouveaux; il craint les abus de toute interprétation allégorique qui ne seroit pas selon la piété; il craint même toute curiosité trop humaine là-dessus, & il tient que toute lumiere qui n'est pas ou suite ou accompagnée de l'amour de Dieu, ni propre à le mettre dans notre cœur, n'est qu'une lumiere d'orgueil quelque relevée qu'elle pût être.

C'est ici sur-tout, qu'il faut savoir distinguer la foi en général, la foi aux dogmes, & ce qu'on

appelle la *foi théologale*, de cette foi particuliere qui ne la détruit point, qui la confirme même, mais qui bâtit dessus, qui y ajoute sans la contredire, & qui l'applique au dedans; de cette foi enfin, remarquez bien, dont parle le Prophete Habacuc : *Le juste vivra de sa foi*; il ne dit pas de la foi, cela va sans dire, mais *de sa foi*, qui n'est pas seulement la foi générale, universelle, la foi de l'Eglise, mais encore le sentier particulier, où sans déroger au général, il est mené par le Saint-Esprit. Ainsi le juste ne se sert du sens mystique que pour confirmer les points fondamentaux & pour bâtir dessus selon la charité & selon la piété, & non pour les énerver, moins encore pour les détruire. Les abus retrancheroient-ils un usage légitime & saint? Et parce qu'un voleur se sert de son bras pour dérober, faudra-t-il couper les bras de tous les hommes?

Habac. II. v. 4.

Mais encore, le Chrétien ne cherche proprement pas par lui-même cette théologie mystique; & même il ne le pourroit par la simple raison; c'est la *foi* seule qui la donne, & la lumiere qui en est inséparable; simplement il ne ferme pas les yeux à cette lumiere, il tâche au contraire de lui être fidelle, pour croître par elle en piété, en adoration, en amour; pour se confirmer dans la vérité divine, & pour en tirer, non une curiosité vaine, mais l'onction & la force de remplir, par le pur motif de la charité, ses devoirs envers DIEU & envers les hommes. Et sans adopter les abus des allégories sans fin, il croit l'usage des interprétations mystiques absolument nécessaire; sans cela, qui est-ce qui oseroit interpréter le canonique & authentique livre du Cantique des

Cantiques, &c. &c. Quelles profanations ne pourroit-on pas lui faire dire !

C'est l'abominable personnage qu'a fait le coryphée des profanateurs (Voltaire), tandis que rien n'est plus divin, plus profond aux yeux de celui qui, instruit à l'école de l'Esprit Saint, y voit plus clair que le jour & que tous les cieux, sous l'emblême du mariage terrestre, tous les états, tout-à-la-fois très-réels & très-mystiques, par où doivent passer les ames destinées à devenir les Epouses de Jésus-Christ, depuis l'aurore d'une grace commençante, ou commencement d'élection, jusqu'à la consommation de leur union avec cet Epoux céleste ; états très-nombreux & très-divers, inconnus à la raison, & à la croyance qui n'est que croyance, mais parfaitement clairs, & avec la plus parfaite certitude pour la foi : car il est impossible d'avoir la vraie foi, cette foi divine, qui fait vivre le Chrétien de la vie de Jésus-
Col. 3. v. 3. Christ, de cette vie *intérieure & cachée en* DIEU, sans avoir en soi l'expérience, & sans passer par les états décrits dans ce sacré Cantique; états précursifs pour purifier jusqu'à ce que tous les obstacles soient enlevés, & états consommés pour jouir de l'union. Il me faudroit transcrire presque toute l'Ecriture, qui par-tout vérifie, éclaircit & démontre ce sens, qui, je le répete, est pour le Chrétien au-dessus de tout doute, & que l'expérience sûre & interne, en collusion avec une infinité de passages, lui rend d'une certitude absolue & complete. S. Paul est mystique (2) presque

(2) Celui qui ne lit S. Paul que par les yeux de sa raison, ne peut pas le comprendre, & en fait le magasin de plusieurs héréfies qui sont dans le vrai infiniment éloignées d'être dans

par-tout ; & on ne peut le comprendre sans l'être.

Bien plus, tenez-vous-en uniquement au littéral ; vous faites, je l'ai dit, de l'Ecriture-Sainte le magasin de toutes les armes, & de ce livre si saint, si plein de la céleste vérité, toujours si constant à lui-même, une bigarrure de vérités & de mensonges. Rien ne peut faire colluder tous les passages & tous les dogmes ; rien ne peut lever les apparentes contradictions, que les sens mystiques & divins. Et qu'est-ce d'ailleurs que ces recherches seches & stériles de tant de critiques, de philologistes littéraux qui amusent l'esprit sans le nourrir, ou plutôt qui donnent assez peu à la curiosité, & à l'édification bien moins encore ? Il peut à la vérité, y avoir quelque utilité dans ces recherches, lorsqu'elles n'ont pour but que d'affermir la réalité des Ecritures contre les chicanes des incrédules, qui s'épuisent en efforts pour les ébranler. Mais si vous exceptez ce genre d'utilité, que sont toutes ces recherches ? que sont tous ces commentaires, ces interprétations des Beausobre, des Lardner, des Grotius, des le Clerc, des, des, des ?..... sinon des commentaires où la raison seule prévaut ; où la vraie foi & la divine vérité qui en est inséparable,

---

ses divinement profondes Epitres. C'est ce que dit en parlant de lui, l'Apôtre S. Pierre : *Qu'il y a dans ses lettres des choses difficiles à entendre, que les ignorans & les mal-assurés tordent, comme ils tordent aussi les autres Ecritures, à leur propre perdition.* C'est ce qui est arrivé à nombre de Commentateurs littéraux. Combien d'exemples n'en pourroit-on pas donner ? Il est même singuliérement une secte, dont je parlerai peut-être à la fin de cet ouvrage, qui s'autorise dans son héréfie, de quelques passages de S. Paul, qu'elle tord.

II. *Pierre*, 3. v. 16.

sont étouffées, & où ces hommes osent faire de leur raison, la raison de DIEU même, & arrêtant les ames à leurs gloses, leur coupent les ailes, & malgré une apparence de piété & de religion, les retiennent & empêchent dans les autres l'essor d'un vol délibéré & plus haut qu'ils ne connoissent point eux-mêmes. Qu'est-ce que ces explications d'un Ostervald, où, sous prétexte de simplifier au peuple la parole de DIEU, on en énerve l'énergie, où on analyse froidement ce qu'il faut sentir avec transport, & où le feu céleste, qu'un Pseaume doit allumer, s'éteint sous la glace de ces réflexions, où enfin on ôte à la plus belle statue son divin coloris & son air de vie, pour la réduire en squelette (3).

---

(3) Comme d'un côté, je ne dois pas couper trop long-temps la suite du discours, & d'un autre, que la matiere des sens mystiques de l'Ecriture est infiniment importante, je donnerai vers la fin du volume, un supplément, où taillant dans le vif, j'indiquerai la nécessité, la certitude, je dis plus, l'absolue impossibilité de leur non-existence, par les plus indubitables principes.

CHAPITRE IV.

Nouveaux exemples de la différence de la Croyance & de la Foi.

POUR donner un nouveau *criterium* de la *croyance* & de la *foi*, je prendrai encore quelques exemples. On voit dans l'Evangile, celui de ces magistrats tiedes, hommes à respect humain & à fausse honte, qui vendoient la vérité connue en n'osant la manifester, dans la crainte de perdre leurs avantages temporels, & qui aimoient mieux leurs faux intérêts que Jésus-Christ & la vérité qu'ils croyoient pourtant. Ces gens-là avoient certainement la *croyance*; mais ils n'avoient pas la *foi*; car la vraie foi nous rend victorieux de tout faux amour-propre, du monde & de nous-mêmes. Et comme elle est inséparable de la charité, *la charité*, dit l'Apôtre, *bannit la crainte; & la victoire qui vainc le monde, c'est notre foi*. Or que ces magistrats eussent la *croyance*, c'est ce qui se prouve invinciblement par le texte lui-même. On les y oppose formellement aux incrédules, *qui ne pouvoient croire*; & ils sont une exception. *Il y en eut néanmoins plusieurs, même parmi les Magistrats qui crurent en lui, mais ils n'osoient le manifester*, par la crainte qu'ils avoient des Pharisiens, *& de peur d'être chassés de la Synagogue; car ils aimoient mieux*, ajoute l'Evangéliste, *la gloire des hommes que la gloire qui vient de* DIEU. Disposition horrible, & qui n'empêchoit pourtant pas, comme on le voit, qu'ils

I. *Jean*, 4. v. 18.

I. *Jean*, 5. v. 4.

Jean, 12. v. 42 & 43.

ne fussent dans la croyance ; *ils croyoient en lui.* On voit encore par cet exemple, que la *croyance* est infiniment différente de la vraie foi ; que la premiere peut subsister en nous avec le vieil homme, & tout ce qu'il y a de pire dans le vieil homme ; qu'avec elle peuvent être & marcher de compagnie, l'hypocrisie, la perfidie, la trahison de la vérité connue, la préférence du monde sur DIEU, & cette timidité qui est exclue de la cité éternelle : *Dehors les lâches, les timides ;* qu'enfin on peut l'avoir & mentir à DIEU, au monde & à soi-même. Et ce qui est de plus déplorable & qui devroit faire pour les vrais fidelles un grand sujet de douleur, c'est que non-seulement une infinité de prétendus Chrétiens n'ont que cela, mais encore que cette foule de soi-disans croyans, osent crier au fanatisme, lorsqu'on leur présente quelque chose de plus haut.

Apoc. 21. v. 18.

Mais au lieu de lamenter, je donnerai encore un ou deux exemples de l'une & de l'autre, dans les mêmes personnes envisagées à diverses époques. Corneille avoit la croyance, mais une croyance aussi bonne qu'il est possible, une croyance à laquelle il étoit fidelle, une croyance accompagnée d'un cœur simple & droit, une croyance nourrie d'actes d'aumônes, & de cette priere qui attire tôt ou tard d'en-haut, un don plus solide & plus divin ; il avoit cette croyance, dis-je, lorsque S. Pierre lui fut envoyé, mais il n'avoit point encore la *foi.* Il en avoit toutes les préparations & une docilité précursive : *Nous sommes ici présens devant Dieu, pour entendre tout ce que tu auras à nous dire.* Il est prêt à recevoir, goûter, adopter tout ce que le saint Envoyé lui dira, & à ne le repousser en rien ; mais il n'avoit

[illegible], 10.

point encore reçu cette divine parole qui, émanée de l'Esprit de DIEU, met la lumiere, la foi & l'amour dans un cœur. La preuve en est, qu'il fallut de surcroît qu'il reçût le Saint-Esprit. Il avoit donc, avant la venue de S. Pierre, tout ce qui se peut de meilleur dans la *croyance*, mais après sa venue il a la *foi*, & dans cette foi même la preuve qu'elle ne peut venir que de l'Esprit de DIEU.

Mais je puis aller plus loin, & soutenir que les Saints Apôtres eux-mêmes n'avoient pas reçu cette *foi* divine, salutaire, sanctifiante & fructifiante par la charité, avant la mort, ni même pleinement avant l'accusation de leur Maître. On peut s'en convaincre par la différence de leur conduite, dans ces diverses époques. C'est en vain qu'avant sa mort ils avoient été témoins de ses miracles, & reçu ses divines instructions; l'un le trahit, un autre le renie, & tous fuient & l'abandonnent. C'est qu'ils avoient bien la croyance des sens & de la raison, mais il n'avoit pas encore *soufflé sur eux*, en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit*; & sur-tout, quant aux dons extraordinaires, ils n'avoient pas reçu ces *langues de feu*, qui firent d'eux des hommes aux profondeurs des lumieres divines, des héros Chrétiens, des témoins de la vérité, victorieux des tyrans, & qui, fidelles à leur Maître jusqu'au bout, subissent tous pour sa cause le martyre. Il falloit pour cela qu'ils fussent *revêtus de la vertu d'en-haut* qu'il leur dit d'attendre tranquillement à Jérusalem. Il est vrai qu'on pourroit m'objecter que le Seigneur lui-même disoit à Pierre : *Ce n'est pas la chair & le sang qui t'ont appris ces choses*, lorsqu'il le reconnut & le confessa à lui-même *pour le Christ*,

Jean, 20, v. 22.

Matth. 16, v. 17.

le fils du DIEU *vivant.* J'avoue à la vérité que c'étoit une lumiere de foi naissante, mais non encore pleine, totale & affermie. C'étoit comme une aurore qui prépare le jour, ou comme les branches en séve qui annoncent le printemps, ainsi que dit le Seigneur ; & ces exceptions n'empêchent point que ce que je viens de dire ne demeure vrai ; c'est que les Apôtres n'avoient point reçu la perfection de la foi avant la mort de leur Maître. Ainsi, & de même de nos jours il peut être des personnes qui sont encore moitié dans la croyance & moitié dans la foi ; il peut être des degrés divers de foi & de croyance comme mêlés & broyés ensemble ; mais il faut que la foi, pour être réelle, croisse, augmente, soit victorieuse jusqu'à sa perfection. On pourroit encore remarquer, à l'occasion du reniement de S. Pierre, quoiqu'il fût déjà dans la croyance ; que malgré les plus belles apparences de ceux qui n'ont qu'elle & non la vraie foi, & malgré qu'ils semblent confesser Jésus-Christ en mille occasions, ils le renieroient sans doute dans les cas périlleux ; & même tout en paroissant le confesser, ils le nient ; parce que pour le confesser de tout point, il faut *vivre de sa vie*, ce sont deux choses inséparables & qui ne peuvent jamais aller l'une sans l'autre ; sans cela, *ce peuple m'honore des levres, mais son cœur est bien loin de moi.*

Matth. 15. v. 8 & 9.

CHAPITRE V.

Clarté & obscurité de la Foi (1).

CE n'est ni mon but, ni le lieu de traiter ici des différens genres de *foi* dont parlent les Théologiens. Je n'ai dessein dans ce livre que de mettre en opposition la *croyance* ou persuasion de raison, avec la vraie *foi*. Cependant je releverai dans ces Chapitres une de leurs méprises.

(1) En entrant dans la carriere que je vais parcourir aux Chapitres suivans, il ne faut pas se figurer que j'y épuise une si profonde & si divine matiere. Je cherche dans cet ouvrage, à être accessible à tous les ordres de lecteurs. La foi obscure & puis nue, a des degrés, pour ainsi dire, à l'infini, dans les ames de grace, depuis ses commencemens jusqu'à sa consommation qui n'est même plus ce qu'on appelle *Foi*, mais un abandon si absolu & si parfait, un délaissement si total qu'il n'a ni ne peut plus avoir, non pas même le plus petit appui en quoi que ce soit hors de DIEU & de sa volonté, quelque divin que pût être cet appui. Les ames qui doivent arriver à DIEU, passant par la plus rigoureuse purgation & la plus totale perte de toute vue, de tout appui & de tout moyen, avant d'être perdues & une en ce DIEU qui est leur fin. Et avant d'y arriver & durant l'épreuve, il se fait en elles une imitation (inférieure & proportionnelle) de l'état de délaissement de Notre-Seigneur sur la croix, qui lui fit faire cette perçante exclamation: *Mon* DIEU, *mon* DIEU *! pourquoi m'as-tu abandonné?* Tels sont les états & les degrés, & telle est la consommation dont je ne traiterai pas dans ces Chapitres. Et quoique je ne ferai qu'y effleurer ce divin sujet & envisager seulement les degrés inférieurs, j'ai cru devoir faire ici cette remarque, en faveur de ceux qui sont destinés à passer par les épreuves qui menent à la consommation totale de la *foi*. Madame Guyon en traite dans ses divins ouvrages, avec une certitude d'expérience, avec une profondeur & une plénitude qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Ainsi j'y renvoie le lecteur qui desire s'avancer dans la vie intérieure & divine.

Matth. 27. v. 46.

Ils disent que la foi doit être éclairée, & la plupart d'entr'eux n'en expliquent pas le comment & ne savent pas démêler les équivoques. Pour le faire nettement, il faut encore ici distinguer d'abord la *croyance* d'avec la vraie *foi*. Toutes deux doivent être éclairées, chacune de la lumiere qui lui est propre; mais ces deux lumieres sont fort différentes. La *croyance* doit avoir pour lumiere la *certitude morale* du fait ou des faits; & quant à elle, cette lumiere ou cette certitude a pour objet la vérité de la religion Chrétienne en général, & par une suite ou conséquence, elle peut aussi avoir la certitude des dogmes énoncés dans cet Evangile que sa raison croit divin; voilà le plus haut point de sa clarté & de la lumiere qui lui est accessible; car elle ne connoît, ni ne peut connoître & goûter, tant qu'elle n'est que croyance, *la vérité interne de la religion vivante dans le Chrétien*, qui ne peut avoir lieu que dans la divine expérience de la *foi*. Celle-ci n'est pas bornée à croire qu'il y a des *mysteres*, & à en comprendre l'énoncé; mais les mysteres lui sont révélés d'une maniere expérimentale, non pas, à la vérité, dans toute leur profondeur, mais dans la profondeur appropriée à chaque fidelle. Par exemple, la foi révele l'incarnation, parce que Jésus-Christ naît dans le Chrétien; elle révele la mort & la résurrection de Jésus-Christ, parce que dans ce Chrétien, il se fait, comme l'a dit S. Paul (1), une imitation & de cette mort & de cette résurrection; il faut que son vieil homme meure & qu'il ressuscite *en nouveauté de vie*. La

Jacq. 1. v. 27.

(2) Les passages qui démontrent cette vérité sont trop nombreux pour qu'il soit besoin de les citer.

croyance

croyance peut être persuadée qu'il y a une Trinité; voilà ses bornes : mais la *foi* la révele bien autrement, & en la maniere que je vais dire. Chacune des Personnes de cette Trinité adorable a son district d'opérations dans le Chrétien, comme le dit l'Ecriture. Le Pere & le Fils l'attirent réciproquement l'un à l'autre ; le Pere attire l'ame au Fils, & le Fils la mene au Pere : *Nul ne peut venir à moi, si le Pere qui m'a envoyé ne l'attire ;* & ailleurs : *Nul ne vient au Pere que par moi.* Le Saint-Esprit a son opération, & est ministre dans cette divine alliance. Ainsi le Chrétien connoît la très-sainte Trinité par sentiment, par une opération expérimentale, autant qu'il est possible de la connoître. La croyance peut savoir par l'Ecriture, qu'il y a trois Personnes & un seul DIEU, mais la *foi* le sait de surcroît par une certitude interne & vivante ; & les mysteres proposés dans l'Ecriture se réalisent, s'exécutent dans le Chrétien ; c'est là le *caillou blanc sur lequel est écrit un nouveau nom, que nul ne connoît que celui qui le reçoit.* Il est une infinité de passages qui le démontrent.

Jean, 6. v. 44.

Apocal. 2. v. 17.

Faut-il donc s'étonner si les Incrédules ou ces prétendus Chrétiens qui ne sont encore que dans une persuasion de raison, révoquent en doute ces choses divines, ces merveilles qui se passent au dedans, & qui, quoique toutes révélées infailliblement dans l'Ecriture, ne se goûtent, ne se sentent, ne s'éprouvent que par l'expérience, & ne se donnent & ne se gravent que par le doigt sacré du Saint-Esprit ? Que s'ils sont aveugles quant à la foi en général, combien plus ne le seront-ils pas par rapport aux étranges merveilles qu'elle opere dans le Chrétien ? Mais ils n'en sont

pas moins coupables, parce qu'ils ne devroient pas s'en moquer, ni crier confusément au fanatisme, vu que ces vérités sont clairement & littéralement énoncées & attestées dans cette Ecriture qu'ils font profession de reconnoître; & que quand même ils ne les éprouvent pas, ils devroient au moins en soupçonner la réalité, par les passages formels qui les attestent; ainsi ils sont infidelles à l'Ecriture, tout en feignant de lui être fidelles. Par de tels procédés il la blasphêment même, parce qu'ils la démentent.

Car encore, je voudrois bien demander à ces personnes qui se disent persuadées & croire à l'Evangile, je leur demanderois, sans m'étendre trop, ce qu'ils entendent par les paroles que j'ai citées : *Ce caillou blanc que personne ne connoît que, &c.* Pourquoi veulent-ils que parce qu'ils ne l'ont pas & qu'ils n'en ont pas d'idée, il n'existe pas ? où est la conséquence ? Ne devroient-ils pas bien plutôt chercher à le gagner que de le nier ? Je voudrois leur demander ce
Apoc. 2. v. 7. qu'ils entendent par cet *arbre de vie dont le victorieux aura à manger*, si ce n'est Jésus-Christ lui-même qui est le pain des Anges & des hommes qui se donne au Chrétien par la foi : Et par
Apoc. 2. v. 17. cette *manne cachée*; remarquez bien *cachée*, & non accessible à la raison, & à tout ce qui n'en a pas
Apoc. 2. v. 28. l'expérience : Et par cette *étoile du matin* qui sera encore *donnée au vainqueur* : Et par ces paroles transcendantes qui m'ont toujours remué jusques
Apoc. 3. v. 12. au fond de l'ame : *Celui qui vaincra, je le ferai être une colonne dans le temple de mon* DIEU, *& il n'en sortira plus; & j'écrirai sur lui le nom de mon* DIEU, *& le nom de la cité de mon* DIEU *qui est la nouvelle Jérusalem, laquelle descend*

du Ciel de devers mon DIEU, *& mon nouveau nom.* Il est fâcheux pour ceux qui voudroient éluder le sens de ce passage qu'il y ait aussi ces paroles : *Qui descend du Ciel de devers mon* DIEU, sans quoi on oseroit dire que ce sont des promesses & des états réservés uniquement pour la vie à venir & pour le Ciel, & qui n'ont point lieu ici-bas dans le Chrétien, où le nom de cette cité descend ; & d'où descend-il ? Du Ciel, de devers DIEU. Le chrétien n'y est donc pas encore ; il est donc encore sur la terre, & par conséquent tout cela peut s'exécuter en lui ici-bas, & par-là il reçoit le germe de la cité qu'il habitera un jour pour l'éternité.

Et c'est ici le lieu de remarquer encore, que ces Commentateurs & Interpretes littéraux dont nous fourmillons, infidelles à leur propre cause, la trahissent & en montrent le foible, en recourant à des interprétations mystiques (qu'ils ne comprennent point cependant, & dont ils ne savent pas suivre le fil) lorsque le sens littéral d'un ou de plusieurs passages ne s'accorde pas avec le systême qu'ils se sont fait. Quelquefois ils s'élevent (sans tenir de route certaine toutefois) selon le besoin de leurs préjugés & de leurs principes familiers, mais bien plus souvent ils rampent sur la terre, incapables du vol de l'aigle qui va prendre, comme dit le Prophete, *la moelle du cédre*, c'est-à-dire, l'essence, la substance de la vérité pure. Ezéchiel, 17. v. 3.

CHAPITRE VI.

Des obscurités de la Foi.

MAIS que de tels personnages ne nous arrêtent plus (1). *Ils ne peuvent croire, a dit le Seigneur*; ils ont la taie devant les yeux & la croûte sur le cœur. Ce que je voulois dire, c'est donc que la *foi* est éclairée, non-seulement de plus haut, mais d'une autre maniere & par une lumiere d'un tout autre ordre que la *croyance*. Je n'ai pas besoin de m'étendre davantage là-dessus; tout vrai Chrétien & tout sensé Théologien en conviendra. Mais ce dont plusieurs d'entr'eux n'ont pas parlé, & que beaucoup de personnes ont embrouillé en criant encore ici à l'aveugle; c'est des *obscurités de la foi*. Il faut essayer d'en traiter ici, non

Math. 21. v. 32.

(1) Il sera parlé dans les Chapitres suivans de ce qu'on appelle les *Inspirés*; il ne faut pas les confondre avec les *Illuminés*, dont je fais mention en nombre d'endroits de cet ouvrage. Car encore qu'il y ait un point, & même plus d'un point où ces deux ordres peuvent se rapprocher, il est toutefois une grande difference dans le total de leur route, & des nuances très-diverses. Dans les uns (les Inspirés), la nature & l'essence de leur inspiration consiste en une motion intérieure qui les pousse à faire ou à ne pas faire, à agir ou à n'agir pas ainsi ou autrement; enfin, dans un attrait intérieur, distinct & marqué, quoique proprement sans lumiere objective & intuitive. Motion ou attrait, qui peuvent être vrais ou faux, réels ou illusoires, venir de la grace ou de l'ennemi qui s'y mêle pour tenter; selon que celui en qui se passe cet attrait ou cette motion, est plus ou moins exempt d'orgueil & purifié plus ou moins. Et ainsi cet attrait peut, comme on verra, être très-dangéreux, ou du moins assez souvent incertain; & d'ailleurs, ce n'est pas la route de la vraie & pure foi. Le cas des *Illuminés*,

pas avec l'étendue que le mériteroit un aussi important sujet, mais du moins avec toute la clarté qui me sera possible.

Il y a long-temps qu'on a dit que les conciliateurs ne sont pas heureux, & cela n'est que trop vrai; parce que personne ne veut démordre de son sens & que chacun envisage son point de vue uniquement, sans considérer & le total de l'objet & ses diverses faces. J'ose me flatter toutefois de contenter ici quiconque ne s'obstinera pas contre la lumiere.

D'un côté les Théologiens vulgaires disent que la *foi* doit être éclairée, & d'un autre côté on voit dans les écrits des saints Mystiques, les expressions de *foi obscure*, de *foi nue*, *&c.* qu'il faut être aveuglé, &c.; & on crie non-seulement au fanatisme, mais qui plus est au danger; & il n'y a rien de tout cela. Si l'on savoit s'entendre, on verroit que ces différens sentimens ne se détruisent point l'un l'autre. Mais ces cris cepen-

au contraire, est moins une motion ou attrait interne, qu'une lumiere objective, intuitive, & pour ainsi dire théorétique. Ce sont des illuminations, des connoissances dans le domaine de l'esprit. Je ne m'y étends pas ici; puisque j'en parle souvent ailleurs, & qu'on peut voir dans cet ouvrage, le plus haut degré de ces illuminations & tous les degrés inférieurs, jusqu'au plus bas, en même temps que la ligne de démarcation qui en montre ou l'impureté & le douteux, ou la pureté, selon la pureté ou impureté du sujet, de même que dans l'inspiration. Je traite amplement de ces choses, à cause de la quantité d'Illuminés de tous les degrés qui s'élevent de toutes parts. Mais quelque pureté & vérité qu'on pût assigner dans certains cas très-rares & aux Inspirés & aux Illuminés, j'ose assurer que ce n'est pas là encore le tout vrai, épuré & saint Christianisme. J'avertis de ceci avant de parler des Inspirés, pour donner la clef de ce qu'on en lira dans les Chapitres suivans; & quoique j'en aie déjà dit un mot plus haut, j'ai cru pour plus de clarté, qu'il n'étoit pas mal de le répéter ici.

dant ne font que déceler & trahir l'ignorance de ceux qui les poussent.

D'abord, on ne m'accusera pas, j'espere, de ne pas aller avec les Théologiens sensés, lorsqu'ils disent que la foi doit être éclairée, puisque j'ai montré plus haut qu'elle est à cet égard la vraie lumiere, & comment, en quel sens & à quel point elle doit être éclairée. Elle doit l'être surtout expérimentalement quant aux vrais dogmes, puisqu'elle en a une expérience interne. Voyons présentement comment les Mystiques l'entendent, & en quel sens ils disent que la *foi* devient *obscure & nue*.

Pour le faire comprendre autant qu'il est possible à des cerveaux obstrués ou remplis de leurs fausses idées & préjugés théologiques, il faut savoir que tout dans l'Univers a ses épreuves; la raison a les siennes dans les mysteres de la Nature, qu'elle ne peut point approfondir, quelque sagacité qu'elle y apporte. Il y a toujours un côté obscur; elle a de même ses épreuves dans la *croyance*; car quoiqu'elle soit certifiée par le témoignage, il est une infinité de choses dans l'Ecriture si étonnantes pour elle, que lorsqu'elle veut raisonner & chercher l'évidence, elle est tentée de les révoquer en doute; ainsi à cet égard encore elle a ses épreuves; car il faut que, malgré les réflexions & les raisonnemens, elle se soumette, & tienne ferme à croire que tout y est vrai, sans le comprendre, à cause de la certitude du témoignage. La *foi* qui est un pur don de la grace a aussi ses épreuves, mais ses épreuves sont d'un autre genre, d'un ordre approprié à sa nature & à sa trempe, pour m'exprimer ainsi; & ces épreuves même sont plus grandes, à mesure que la foi augmente, &

qu'elle fait des progrès ; car elles servent à l'affiner, l'anoblir, & pour ainsi dire, à la spiritualiser toujours plus, jusqu'à ce qu'elle aille se perdre dans l'amour ou la charité, qui engloutit en soi, sans les détruire, la foi & l'espérance, dont la charité est la fin, selon ce qu'a dit l'Apôtre : *Ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance & la charité ; mais la plus grande de toutes, c'est la charité.* Et c'est le but de ces épreuves, de faire servir *la foi* & l'espérance de moyens pour établir au-dessus d'elle l'amour de DIEU. I. Cor. 13. v. 13.

Mais, au lieu de faire là-dessus une longue & seche dissertation, je prendrai encore ici quelques exemples.

Cet Abraham, appelé le *Pere des Croyans*, cet homme si illustre par sa foi, ne l'a-t-il pas vue mettre à la plus rude & à la plus terrible des épreuves ? Ce fils, qui devoit servir de moyen aux promesses insignes qui lui avoient été faites, il reçoit l'ordre de le sacrifier. Supposé que sa raison eût voulu raisonner, à quelles incertitudes n'auroit-il pas été en proie ? combien de contradictions n'auroit-elle pas trouvées entre les promesses antécédentes & l'ordre d'immoler le fils qui en étoit l'objet ? On pourroit faire un volume des raisonnemens de la raison là-dessus ; tous solides & fondés selon elle, selon sa maniere d'appercevoir, en un mot, à son tribunal. Il falloit donc que dans cette épreuve la raison d'Abraham se tût, & que même sa foi aux promesses à lui faites perdît *l'appui de la vue des moyens* de leur exécution. Il est vrai qu'un petit lumignon lui demeura, car *il crut*, dit l'Apôtre, que DIEU étoit assez *puissant pour ressusciter les morts* ; & par conséquent son fils Isaac ; mais

ce lumignon même, de combien d'ombres & d'obſcurités pour la raiſon, & même pour la *foi aux moyens*, ne devoit-il pas être environné ? Outre que la choſe parle aſſez d'elle-même,
Rom. 4. S. Paul y eſt formel encore : *Il crut*, dit-il, *con-*
v. 5, 11, *tre tout ſujet d'eſpérer* ou *de croire*, *& ſa foi lui fut*
17 & 18. *imputée à juſtice*, *&c.* Ainſi vous voyez qu'Abraham, dans cette célebre épreuve, 1.° fit taire ſa raiſon, qui auroit trouvé la plus inſigne contradiction entre les promeſſes & l'ordre actuel ; qui, en raiſonnant, auroit dit : Il eſt impoſſible que tous les deux viennent d'un DIEU qui ne peut ſe contredire ; qui, en conſéquence, auroit révoqué en doute & les promeſſes & l'ordre, & les auroit peut-être tous deux taxés d'illuſion ; qui, en raiſonnant, dis-je, ſur le précepte, auroit refuſé d'obéir, auroit mis du moins l'obéiſſance en queſtion. Il falloit, 2.° qu'Abraham, en ces momens critiques, perdît la *foi aux moyens*, à ce qu'il avoit enviſagé comme les moyens de l'exécution des promeſſes qui lui avoient été faites. Ces moyens avoient juſqu'alors ſervi d'appuis à ſa foi, & ce n'étoit pas la vraie foi aveugle, obſcure & nue en DIEU, c'étoit la *foi aux moyens*. Il faut qu'il perde ces appuis & ces moyens, quant au diſtinct & à l'apperçu, pour ſe confier en DIEU ſeul, à ſa fidélité, à ſa toute-puiſſance. Et voilà la ſeule foi pure, entiere & parfaite, indépendante de tout moyen, qui ſe confie en DIEU à l'aveugle. Voilà la foi anoblie par l'épreuve ; voilà la foi qui perd tout autre appui, excepté DIEU ſeul, ſans vue & ſans diſtinction ; voilà la foi qui croit ſans voir ; voilà la foi que, d'après
Jean, 23. le Seigneur, j'appelle heureuſe. *Thomas, bienheu-*
v. 29. *reux ceux qui n'ont point vu, & qui ont cru.* Voilà

la foi qui, par l'épreuve, a fait tout son progrès, la vue des moyens n'étant qu'un appui à temps ; voilà la foi enfin qui seule glorifie volontairement DIEU, & qui fait disparoître & anéantit tous les intermédiaires entre DIEU & elle.

CHAPITRE VII.

Continuation du même sujet. De la foi obscure. Moment divin.

A LA vérité il faut encore, pour plus de clarté, faire ici une distinction. Quand même en ces épreuves qui se passent intérieurement dans le Chrétien, comme elles avoient lieu littéralement chez les Justes de l'ancienne Loi (car ce qui avoit lieu littéralement & extérieurement dans leur économie, doit se répéter invisiblement dans le Chrétien appelé à la pureté de la foi); quoique ces épreuves, dis-je, fassent perdre la foi aux moyens des promesses, parce qu'elle est exaltée au point de n'avoir plus d'objet distinct & d'arriver à la seule vue de la fidélité de DIEU, sans voir le comment il montrera cette fidélité ; il ne s'ensuit pas que ces moyens se perdent toujours quant à la réalité. Ce n'est souvent qu'une épreuve à temps, & qui se passe dans l'intérieur, & alors ces moyens se retrouvent également ensuite ; ce n'est que la perspective & les appuis qu'on y avoit mis, qui se perdent durant cette épreuve. On le voit dans l'exemple même d'Abraham ; & les vrais entendeurs n'admireront jamais assez l'instruction qui y est contenue. Durant le temps de l'ordre de sacrifier son fils, il perdit la foi en ce moyen &

la confiance qu'il y avoit mise ; mais le moyen ne se perdit pas, puisque le fils ne fut point immolé, & qu'au contraire, les promesses s'exécuterent par lui. DIEU, à qui seul est due toute gloire, est très-justement si jaloux de nos cœurs & veut que nous ayons très-justement encore en lui seul, une confiance tellement sans bornes, qu'il ne veut point partager cette gloire dans nos cœurs, non pas même avec des moyens qu'il auroit annoncés ou indiqués lui-même ; & c'est là, en effet, ce qui seul peut lui donner la vraie gloire qu'il prétend tirer de sa créature intelligente, comme il en a le droit absolu.

Et on comprend aisément par cet éclaircissement, la raison de ces épreuves où la foi aux moyens défaut & est éperdue ; puisque par-là même la vraie foi nue en DIEU seul s'épure, s'établit & se perfectionne. On ne se confie plus qu'en sa bonté infinie, en sa toute-puissance tout à la fois si fertile en moyens, & en même temps si indépendante de tout moyen, & qui sait trouver dans ses trésors, des moyens à substituer les uns aux autres, lorsque l'un vient à se perdre, selon le mot du Prophete : *Il est magnifique en moyens, & puissant en forces.* La foi même en sa fidélité est par ces épreuves, renforcée & augmentée, puisqu'on croit alors DIEU fidelle à ses promesses, même dans le temps que tout moyen de leur exécution semble perdu. C'est le mot de l'Apôtre que j'ai déjà cité : *Il*
Rom. 4. *crut contre ou malgré tout sujet* (apperçu) *de croire*,
v. 18. *il espéra contre tout sujet d'espérer.* Et remarquez, c'est alors *que sa foi* affinée *lui fut imputée à justice.* Tellement que cette épreuve, bien loin de lui faire perdre la foi, l'établit infiniment mieux, l'épura & lui valut de la part de DIEU, les plus exquises

bénédictions, pour avoir tenu ferme dans l'épreuve, sans suspecter en rien la fidélité de DIEU, malgré les apparences contraires. C'est ainsi que DIEU envoie invisiblement des épreuves de différens genres aux Chrétiens qu'il veut élever au plus haut degré de cette foi, qui seule le glorifie véritablement. Cela se passe invisiblement & dans l'intérieur. Il est nombre d'épreuves de ce genre qui ne peuvent se comprendre que par l'expérience; les mondains n'y passent point & les prennent pour des illusions, ou pour fanatisme; & ils n'y passent point, parce qu'ils refusent les opérations intérieures de la grace, & repoussent l'œuvre du Saint-Esprit qui voudroit percer en eux. Il seroit trop long de détailler toutes les épreuves par où DIEU fait passer les ames de foi, pour les purifier. Ce que j'ai dit & ce qu'on va lire, suffit pour mettre au fait tout entendeur. J'ajoute seulement, que quelquefois DIEU, pour attirer à soi une ame qu'il veut gagner, lui présente pour hameçon les plus excellentes promesses; & puis quand l'homme est devenu plus fort, durant longtemps l'éponge semble passée sur ces promesses, & il seroit tenté, s'il ne tenoit ferme en confiance nue & en DIEU seul, de croire qu'il a été dans l'illusion; voilà les temps de l'épreuve. Après que ce beau tableau lui a été montré au dedans, on lui en intercepte la vue; & DIEU qui ne veut point d'inquiete curiosité, ni que l'homme anticipe ou amene par lui-même les moyens qui lui ont été présentés; DIEU, dis-je, durant ce temps cache sa marche, si j'ose m'exprimer ainsi, au point que le fidelle est mis dans cet intervalle, à une grande distance des moyens, qui ne se retrouvent enfin qu'infiniment mieux d'une maniere

ou d'une autre, & qui font admirer, louer & bénir alors dans le tranſport, ce DIEU fidelle qui donne une ſi heureuſe ſurpriſe.

Tout ce que je dis eſt la vérité, que j'écris en ſa ſainte préſence; on voit la théorie que je jette ici, vérifiée encore & pleinement éclaircie plus bas dans l'exemple de Joſeph.

Et c'eſt là enfin, l'une des raiſons du nom que les Myſtiques donnent à la foi ainſi épurée; c'eſt pour cela qu'ils l'appellent *obſcure & nue*. C'eſt encore l'une des raiſons pourquoi ils parlent de la *nuit de la foi*, parce que durant le temps où ils perdent la vue des moyens, l'eſprit, la raiſon ſont dans une eſpece de nuit; ils appellent auſſi ces dépouillemens des appuis une *perte*, & cette perte eſt le vrai gain, parce qu'en perdant la vue des moyens & des appuis, on arrive à l'abandon ferme & abſolu entre les mains de DIEU, & à une confiance, comme on l'a vu, infiniment précieuſe à ſes yeux, parce qu'on ſe confie à ſa bonté, ſans voir comment elle exécutera. On arrive à cet heureux changement, qui ôte la prudence charnelle, pour ſe laiſſer conduire à un DIEU qui a promis de conduire ceux qui ſe confient en lui:
Iſaie, 42. v. 16. *Je conduirai les aveugles*; remarquez bien, *les aveugles, par un chemin qu'ils ne connoiſſent point, & moi l'Eternel, je ne les abandonnerai point.* Alors on eſt conduit dans le domaine de la foi & *de la vie intérieure & cachée en* DIEU, non par la raiſon & non par ſoi-même, mais *par l'Eſprit de* DIEU, quoique l'ame ne voie pas toujours cette
Rom. 8. v. 14. conduite: *Tous ceux qui ſont conduits par l'Eſprit de* DIEU, *ſont enfans de* DIEU. On eſt conduit par le moment divin de la Providence, qui offre à faire tout ce qu'on doit exécuter, d'une maniere

admirable pour tous ceux qui connoissent ce secret, & qui ont en DIEU une confiance pure, non mêlée de vues fausses & d'une prudence qui veut tout arranger de soi-même. On en pratique ses devoirs infiniment mieux, & cela d'une maniere si aisée, si naturelle, si simple & si ordinaire, qu'on seroit charmé si on connoissoit ce secret divin; dès qu'on a le bonheur de le connoître, on n'a qu'à agir selon les dispositions de la Providence & se reposer dans son sein, en faisant & exécutant tout ce qui s'offre à faire de momens en momens. O bonheur! pourquoi tout le monde ne le connoît-il pas?

CHAPITRE VIII.

Confirmation & remarques en explication.

IL faut encore, avant d'aller plus loin, que je fasse quelques petites remarques. On voit, 1.° par ce que je viens de dire, l'équivoque que font beaucoup de personnes, & des Théologiens peu éclairés, lorsqu'ils blâment dans les Mystiques ces expressions qu'ils ne comprennent pas; ils croient qu'elles attaquent la lumiere, ou plutôt la certitude dont ce qu'on appelle la foi théologale, doit être revêtue; & j'ai fait voir tout le contraire dès l'entrée de cette discussion. Jamais la foi aux dogmes n'est plus ferme que lorsqu'elle est ainsi épurée & purgée des moyens de l'homme. Je dis bien plus, si on s'entendoit de part & d'autre, on conviendroit avec tous les Théologiens sensés; & certainement il n'est aucun d'eux, je m'assure,

qui ne trouve bonne la doctrine que je déduis ici ; qui ne la trouve excellemment conforme à une vraie & droite raiſon, & parfaitement vérifiée par toute l'Ecriture-Sainte. Car, par exemple, pour enviſager la même idée ſous un autre point de vue ; je demande ce qui glorifie le plus Jéſus-Chriſt & les mérites infinis de ſon ſacrifice ſur la croix, ou une confiance mêlée de l'appui de nos œuvres que nous ſommes toujours tentés d'enviſager, de mettre, pour ainſi dire, en ligne de compte, d'avancer comme des titres, &c. ; ou celui qui tout en agiſſant, & étant mû par ſon Eſprit à remplir tous ſes devoirs, perd toutefois toute confiance en tout ce qu'il fait, agit en ſimplicité, ſait *qu'il eſt un ſerviteur inutile, quoiqu'il faſſe toutes ces choſes*, ne compte abſolument en rien ſur lui-même, & perdant la vue de tout moyen & de tout appui, donne par-là une vraie gloire au ſeul vrai moyen Jéſus-Chriſt, mort ſur la croix pour nous, & à ſa ſatisfaction infiniment abondante ? Lequel eſt-ce qui le glorifie le plus ? Je le demande ; ou celui qui a l'appui de ſes œuvres (1), qui les voit, les regarde, &c. ; ou celui qui, par la foi épurée, ſent ſa miſere propre, ſe laiſſe conduire comme un enfant foible par lui-même, ſe laiſſe conduire, dis-je, par un plus fort & meilleur que lui, & ſentant ſon impuiſſance, donne gloire à la toute-richeſſe de Jéſus-Chriſt

Luc, 17. v. 10.

(1) J'oſe aſſurer qu'une ame vraiment intérieure, que toute ame qui ſeroit bien à DIEU & par conſéquent bien intuitive du Tout de DIEU & du néant de la créature, n'auroit pas le plus petit appui dans toutes ſes bonnes œuvres, quand elle en auroit fait & accumulé autant qu'en ont fait tous les Saints enſemble.

qui s'unit au sentiment réel de notre misere; je demande, dis-je, si ce n'est pas là la doctrine de tous les vrais & pieux Théologiens ? Que disent-ils ? Qu'il ne faut s'appuyer que sur Jésus-Christ seul, &c. Eh bien ! ce qu'ils disent à cet égard vaguement, l'œuvre interne & mystique du dépouillement des appuis l'exécute vraiment & heureusement dans le Chrétien; tellement que bien loin que par-là on déroge à leur sentiment, il ne fait au contraire qu'être vérifié dans toute son étendue. Lors donc que l'on voit dans les Mystiques les termes de *foi nue* & *obscure*, de *nuit* de l'ame, il ne faudroit pas d'abord se cabrer, mais examiner les sens dans lesquels ils le disent, & qui ne dérogent en rien à ce que la foi soit *éclairée* dans le sens qu'on doit l'entendre (1).

---

(2) C'est une chose vraiment incroyable que les ténébreuses clameurs, les ridicules & absurdes objections de beaucoup de Docteurs de l'Eglise Romaine, contre le Mysticisme ou l'Intérieur, c'est-à-dire, contre la seule vraie Religion qu'ils ne connoissoient pas. J'ose assurer que tout homme qui auroit seulement une aurore, un commencement de grace véritable, ne pourroit s'empêcher d'en rire : *Risum teneatis amici*, si la Religion ne lui inspiroit un sentiment plus digne d'elle & un mélange d'indignation & de pitié pour de si aveugles présomptueux. Et je me crois obligé de remarquer ici qu'entre le grand nombre de causes qui ont de longue main préparé la ruine du Papisme, il en est singuliérement une qu'on ne compte pas, mais que Celui qui voit tout, a mise dans son *livre de mémoire*. Je veux dire l'incompréhensible indifférence sur le pur amour, dans la condamnation de Fénélon par Innocent XII, entraîné par les clameurs de M. Bossuet dont l'orgueil vouloit en toute fureur une victoire que je crains bien lui avoir coûté chérement après la mort ; par Innocent XII qui ne vouloit pas se brouiller avec Louis XIV, & qui étouffoit ainsi la divine vérité sous une souplesse de Cour. Ce Louis XIV dont l'inexprimable hauteur a fait répandre des ruisseaux de sang, & a préparé par les guerres les plus injustes la misere de ses peuples & la ruine de la France ; ce Prince croyoit calmer ses remords en se livrant

Je pourrois ajouter bien des choses là-dessus, & envisager cette vérité sous plusieurs autres faces; car pour en dire seulement encore un mot, je demande laquelle de ces doctrines est dans la sûre & certaine vérité? Il n'est rien de plus facile que de démontrer que cette doctrine de la *foi nue* y est toute entiere. Tout le mal qui est en moi, ne peut jamais venir de DIEU, mais de moi seul; ainsi, que je ne puis y prendre aucun appui. Et par contre, s'il est en moi quelque bien, il n'est aucun sens dans lequel, pour qui l'entend, on puisse dire que ce bien

à des Prêtres & à une femme pédante qui sembloit ne se mêler de rien & qui se mêloit de tout, qui pour se venger de ce que Fénélon incapable de vendre la vérité avoit opiné à ce que Louis XIV ne déclarât pas son mariage, conspiroit de toutes ses forces à le perdre, & faisoit cause commune avec cette cohorte de Prêtres, de Jansénistes & même de Molinistes tous d'accord, quoique toujours ennemis, dans cette œuvre conçue & concertée dans le conciliabule de l'abyme. Louis XIV devint persécuteur parce qu'il se figuroit follement d'expier par-là les crimes & les scandales de sa vie. Voilà les dignes artisans de cette œuvre ténébreuse qu'on voit clairement aujourd'hui que DIEU commence à *amener en jugement* (1791), en attendant de plus terribles choses encore. Ainsi le Papisme tel qu'il est, achevera de périr. . . . . Et quand? Même dans peu; oui, dans peu; mais ce qu'il retient encore de vrai dogme se relevera de ces ruines, & ne périra jamais, parce qu'il est la vérité de DIEU, & que c'est en vain que tout l'abyme cherchera à l'étouffer. Si le lecteur est curieux de voir les ruses, les artifices, les intrigues de Bossuet & de toute sa cohorte, contre le pur amour & contre Fénélon, il peut lire au commencement du cinquieme Tome des Lettres de Madame Guyon, un discours intitulé *Anecdotes*, mais sur-tout la vie de cette divine Femme.

Mais il ne faut pas se figurer que ce soit le Papisme seul qui ait persécuté l'Intérieur, c'est-à-dire, la seule vraie Religion qui ait jamais été, & qui puisse être éternelle. Toutes les Communions si divisées entr'elles se sont comme accordées en ce point, & ont concouru à cette œuvre des ténebres; les Princes qui dans ces Communions se sont substitués au Pape..... Je me tais..... La raison qui s'est substituée à la parole de DIEU,

bien ne vient pas de DIEU seul; comment donc pourrois-je y trouver quelque appui en moi-même, & hors de DIEU de qui seul viennent toutes nos bonnes œuvres, lesquelles pour être réellement bonnes, ne doivent procéder que de son Esprit? Qu'est-ce donc qu'il nous reste comme nous appartenant en propre? Rien, sinon pour fond le néant dont nous avons été tirés, & pour acquisition propre, le péché qui est le fruit du mal attaché à nous & à notre volonté déréglée. *Où est donc le sujet de se glorifier?* dit S. Paul. Ce- *Rom.* III. v. 18.

DIEU, & tout en feignant de s'y tenir, l'a tordue, bigarrée & énervée par ses gloses. Une réforme qui à la vérité étoit nécessaire lorsqu'on l'a entreprise, commencée sous les plus mauvais auspices, & entr'autres par une *formelle* hérésie (la Prédestination); l'abus de quelques dogmes saints qui a servi de prétexte pour porter sur eux une main sacrilége & destructive; des controverses sans fin, des disputes, des luttes, des haines éternelles, de noires vengeances, des atrocités.... Voilà les trois Communions qui ont osé & osent se dire Chrétiennes. Où est la vérité, où est la charité? Y auroit-il en DIEU deux vérités contradictoires? y auroit-il deux genres de charité opposés qui se regardassent comme ennemis, & se fissent la guerre l'un à l'autre? O saint Apôtre, vous seriez-vous donc trompé, quand vous avez dit qu'il n'y a qu'une Eglise, une Foi, un Esprit, un Baptême, un seul Corps? ..... Faut-il donc s'étonner que le décret soit actuellement parti d'en-haut, & que DIEU commence à faire du haut des Cieux gronder son tonnerre sur toutes ces Communions, toutes corrompues & dégradées de la pureté primitive? Où sont, hélas! où sont les quatre premiers siecles de l'Eglise où cette divine Epouse n'avoit pas encore des taches si marquées ni des rides si profondes? Les Protestans triomphent cependant; ils voient d'un œil malin la destruction du Papisme & pensent s'élever sur ses ruines. Ah! qu'ils se verront un jour loin de leur compte! Qu'on enregistre ma prophétie pour un temps plus proche qu'on ne croit. . . . *Réjouis-toi & sois dans l'allégresse, fille d'Edom, qui demeures au pays de Hutz, la coupe passera jusqu'à toi, tu en seras enivrée.* . . . (Lamentations, ch. 4. v. 21.) & Ps. 137. v. 7—9. Ne croyez pas que l'Athéisme, qui semblable à un fléau ravageant, mine, dévore le Papisme, s'arrête en un

pendant l'homme a la fureur de s'attribuer tout le bien qu'il fait, qui ne peut toutefois jamais être qu'apparent s'il vient de lui. Or c'est l'opération de la grace qui dépouille celui qui se soumet à elle, de tous ces faux appuis, & de tous ces faux & illusoires motifs de confiance en nous-mêmes, afin que tout en faisant par elle ce que DIEU nous ordonne, nous ne puissions avoir de confiance qu'en lui seul. Et voilà encore l'un des points de vue des dépouillemens saints & heureux que les vrais Mystiques, ou Intérieurs ou Chrétiens (car ces trois mots sont synonymes) enfer-

---

si beau chemin. La bride est lâchée à l'ennemi ; il a reçu & l'ordre & le pouvoir de la destruction. L'attaque contre le Papisme est le grand prélude à la bataille rangée ; l'étendard est levé ; l'épée sortie du fourreau est *aiguisée* & *fourbie* ; *fourbie*, afin qu'elle brille & qu'on la voie (mais qui est-ce qui veut la voir en ce siecle aveugle & impie ?), & *aiguisée*, afin qu'elle
Ezéchiel, 21. fasse le grand carnage. Qu'on ouvre les Prophetes ; par-tout on
v. 14 & 15. y verra annoncé ce que je dis, ainsi que les temps de destruction
Ibid. 7. sur l'Eglise qu'on ne peut plus reconnoitre & qui par-tout est défi-
v. 6 & 7. gurée. Cet or si pur autrefois, aujourd'hui mêlé de plomb & par-tout infecté, dévoré de rouille, doit être mis au creuset, pour que sur les ruines progressives de ces trois Communions, s'éleve le Bâtiment d'éternelle structure, cette Eglise pure &
Jean, 4. sainte, cette adoration *d'esprit & de vérité*, cette Foi UNE, cette
v. 23—24. charité UNE qui plus ferme que les Cieux, durera sur leurs débris, lorsqu'ils seront pliés & roulés. O mon DIEU, Vous en la sainte présence de qui j'écris à ce moment, & devant qui je paroitrai à un jugement toujours redoutable ; vous qui connoissez mon cœur & jusqu'à ses plus imperceptibles mouvemens ; vous savez que ce n'est ni la partialité, ni la prévention qui m'ont dicté ce que je viens d'écrire, mais ce que je crois être votre pure vérité, que vous avez daigné montrer à un indigne comme moi, dans vos saints oracles. Oui, j'ai vu, je vois ; mais votre longue patience, vos miséricordes, votre longue attente, ô mon DIEU ! ont long-temps différé vos jugemens. Aujourd'hui le moment vient & le jour des vengeances se hâte. . . .

ment ſous le terme de *la foi nue ou obſcure*, qui, bien loin de déroger à la *foi théologale*, en eſt au contraire & la confirmation, & le plus heureux fruit. Mais encore ici, il ne faut pas que les hommes qui ne ſont que raiſonnables, & non encore régénérés, s'abuſent. Jamais, au grand jamais, l'homme qui n'eſt que raiſonnable ne pourra être véritablement déſapproprié de l'appui qu'il prend en ſes œuvres prétendues bonnes; il eſt encore dans l'orgueil, l'amour-propre, l'aveuglement & la propriété; & la réflexion ou retour ſur lui-même, joue toujours ſourdement: & quand bien même ſa raiſon ſembleroit lui dire quelquefois de ne ſe rien approprier, cela lui eſt impoſſible; il a une infinité de couſſins ſur leſquels il s'appuie, & même ſans s'en appercevoir, tant eſt grand ſon aveuglement; & ce n'eſt que la foi & l'opération crucifiante de la grace qui peuvent les lui enlever; non, l'homme naturel n'y arrivera jamais par ſa raiſon.

En ſecond lieu, ce n'eſt pas ſans une grande raiſon que j'ai amené plus haut l'exemple d'Abraham immolant ſon fils; cet exemple me fournira une occaſion toute naturelle de montrer combien peu il y a du danger dans ce vrai myſticiſme, & de le ſéparer du fanatiſme avec lequel on ſe plaît à le confondre. En raiſonnant ſur ce cas, je ferai voir ce qui ſeroit un fanatiſme, dont les Myſtiques ſont infiniment éloignés, & ce qui ne l'eſt point. Dans un autre écrit j'ai déjà montré qu'ils ſont à une très-grande diſtance des Inſpirés, des Illuminés, & de cette foule de ſectes élevées de toutes parts, avec leſquelles on leur fait très-fauſſement faire cauſe commune.

Suppoſé qu'un homme aujourd'hui, ſous pré-

texte de l'exemple d'Abraham, & disant que cela lui a été inspiré, s'avisât de sacrifier son fils, ou de commettre quelque autre crime; je dirois que cet homme est dans le pur fanatisme, dès qu'il prétendroit avoir commis cet acte réel ensuite d'une inspiration. Lorsque David eut commis son adultere & son homicide, cela s'appela un adultere & un homicide, cela s'appela un grand crime; DIEU le lui fait reprocher par Nathan; DIEU l'en punit, & David lui-même en fait la plus rigoureuse pénitence. David s'avise-t-il de pallier cette horreur par une horreur plus grande encore? Je veux dire, en supposant (ce qui fait frémir) qu'il a cru que cela lui avoit été inspiré. Non, il dit : *J'ai péché contre l'Eternel;* & son humiliation est sans bornes. Il efface sa faute par ses larmes; il n'appelle pas *le bien mal & le mal bien.* Et ce qui donne encore un nouveau poids à ma réflexion, c'est que David alors avoit déjà été établi dans une grace éminente. Ainsi tout acte contre la loi de Dieu est un péché.

Isaïe, 5. v. 20.

Et puisque l'occasion m'a amené cette discussion, il faut une fois pour toutes éclaircir cette matiere, & séparer le bon grain d'une malheureuse ivroie. Cela est nécessaire au temps qui court sur-tout où on se plaît à confondre ce qu'il y a de plus respectable avec les plus horribles abus. Pour cela je veux reprendre l'exemple de David, & creuser dans les sources de son crime.

CHAPITRE IX.

Eclairciſſemens. Exemple de David.

DAVID, avant ſon effroyable chute, étoit juſte; mais il y avoit dans ſa juſtice un orgueil ſecret; il ſe pavanoit, ſe contemploit dans le don de DIEU; il ſe l'approprioit; il ſe vantoit même: *J'ai lavé mes mains dans l'innocence*, & quantité d'autres paſſages, &c. Il ſavoit donc qu'il étoit juſte, & DIEU ne veut de juſte qu'à la condition qu'on lui donne gloire à lui ſeul. Il n'eſt point de vraie juſtice à ſes yeux que celle qui s'ignore elle-même, ou qui du moins ſait que toute juſtice vient de DIEU, & qui ne s'en approprie rien: *Tu ſolus Sanctus*. DIEU déteſte toute préſomption; il faut que le vrai juſte reconnoiſſe toujours qu'il n'a par lui-même, comme j'ai dit, pour fond que le néant, & pour acquiſition que le péché, & que ce qui en lui n'eſt pas néant & péché, vient de DIEU ſeul & non de lui-même, & qu'ainſi, au lieu de s'approprier quelque gloire, il doit toujours la rendre à DIEU: tellement qu'il ne peut point être de vrai juſte dans l'orgueil. Bien plus, David demandoit juſtice: *Fais-moi juſtice*, *ô* DIEU! on la lui fit bientôt. Mais quelle juſtice lui fit-on? DIEU retira ſon don, afin qu'il vît par la plus terrible expérience ce qu'il ſeroit ſans DIEU & ſans ſon ſecours. David, un moment laiſſé à lui-même, devient adultere & homicide; voilà la féve qu'il a d'Adam pécheur. Alors il ne demande plus juſ-

Pſ. 22. v. 6.

Iſaïe, 6. v. 3.

tice, mais grace & miséricorde, avec des accens si touchans, que l'expression n'en peut rien rendre & ne feroit qu'affoiblir les siennes. Ainsi DIEU guérit, par la chute qu'il permet, un orgueil spirituel (1) qu'il déteste encore plus qu'un

(1) Un vrai Mystique profondément instruit des voies de DIEU sur ses Saints en qui il *est admirable*, dit l'Ecriture, cet homme n'a pas craint de dire, que c'est le Diable qui souvent fait les plus grands Saints. Ceci est très-profond, & il ne faut pas que les grands pécheurs, ni les gens du monde, ni les *pécheurs d'habitude*, prétendent se prévaloir de ce qu'on va lire dans cette note, car elle ne les peut regarder en rien. Je n'ignore pas qu'ils cherchent tous à s'autoriser de l'exemple de David & des chutes de quelques Saints ; mais c'est pour leur perdition qu'ils font de si fausses applications. La différence des cas est infinie, comme on le verra tout-à-l'heure. 1.° Il s'agit d'un seul acte, & non de l'habitude, laquelle donne au péché mortel la sanction ou la fixation, ou le décret à la reprobation ; au lieu qu'un acte suivi de la pénitence & sur-tout d'une pénitence & active & passive, dont la seule idée fait frémir la nature, comme celle de David, fait rentrer même avec surcroît & surabondance dans l'ordre de la loi & de la justice. C'est ce que dit S. Paul en nombre d'endroits, & sur-tout Isaïe, chap. 40. : *Il a reçu le double pour tout son péché*. Voilà ce qui par la pénitence & la double punition très-rigoureuse d'un seul acte dans les ames de grace, rend leur faute heureuse (*felix culpa*) par les suites & l'abondance de graces qui leur est redonnée. 2.° Quand j'ai allégué l'opinion de ce Saint, qui disoit que c'étoit le Diable qui fait quelquefois les Saints, ce n'est pas dans le sens qu'on pourroit attribuer à Job, qui avoit, par permission de DIEU, été livré à sa rage ; car Job ne fut que tourmenté, & la tentation ou l'épreuve n'alla point jusqu'à la chute ; & il faut ici distinguer l'ennemi comme bourreau, de l'ennemi comme tentateur efficace. Comme instrument de douleurs, il ne fait que se méprendre & préparer au patient pour l'avenir de plus belles couronnes. C'est une épreuve infiniment heureuse & un spectacle digne d'intéresser les Anges, que l'homme aux prises avec l'ennemi, éprouvant toutes les calamités, & qui reste vainqueur par sa patience. Mais ceci est tout différent & une toute autre économie. Il est question d'une chute réelle, dans une ame qui comme David avoit déjà reçu une grace éminente. Je ne répéterai point ici ce qui est déjà dit dans le texte. Et par rapport à ce

Jacq. 5. v. 11.

acte de péché, qui humiliant le superbe, le montre à lui-même tel qu'il est. C'est ici que viendroit très-à-propos l'histoire du Pharisien & du Péager. Voilà l'œuvre insondable de DIEU, qui donne sa grace, & qui la retire lorsque l'orgueil la salit & en fait son propre. Et ce grand DIEU aime mieux un pécheur pénitent, contrit, brisé, qu'un juste orgueilleux & superbe, si l'on pou-

---

Saint Roi devenu l'homme *selon le cœur de* DIEU, je remarque qu'il avoit, sans compter les dons de la grace, déjà été orné des plus beaux dons naturels. C'étoit un cœur à grands sentimens, un homme à grandes pensées, d'une valeur & d'une bravoure à toute épreuve ; dans sa jeunesse il avoit vaincu un ours, un lion & n'avoit pas craint de se mesurer avec le géant Goliath. Il étoit donc grand de tout point & dans la nature & dans la grace. Or il est presque de toute impossibilité (je dis *presque*; car rien n'est impossible à DIEU); qu'un tel homme n'ait pas dans le fond une réserve secrete & cachée d'un orgueil spirituel que DIEU déteste encore plus que tous les autres genres d'orgueil qu'il abhorre tous. D'ailleurs, David avoit une sainteté acquise à grands frais & de longue main; & cette sainteté acquise par les efforts de la créature aidée de la grace, est infailliblement propriétaire, même sans qu'on s'en apperçoive; on se l'attribue en secret; on dérobe ainsi à DIEU la gloire qui est dûe à lui seul, puisque tout vient de lui, même dans l'ordre de la nature, excepté le péché. On excite sa jalousie, car parce qu'il est DIEU il *ne peut donner sa gloire à un autre*. Il faut donc que cette sainteté acquise périsse en ce qu'elle a d'usurpateur & de propriétaire. Que si ce Saint entaché par l'esprit de propriété n'est pas assez simple pour ne pas se regarder & se contempler dans sa justice, & pour s'ignorer lui-même; DIEU alors par une suite de sa jalousie très-juste, retire sa grace & l'onction qu'elle donnoit à la nature. L'ennemi qui à cause de l'orgueil secret a accès, s'insinue dans le vide qu'a fait au-dedans cette retraite; & animant & réchauffant la partie propre & maligne de la nature dans ces momens de soustraction d'une grace qui lui servoit de soutien & de bouclier; dans ces momens d'abandon, l'ennemi, dis-je, fait alors faire la plus lourde chute, & il le peut dans ces instans, par permission & parce que la bride lui est lâchée. Cette économie occulte de la Providence sur de grands Saints qui ont fait des chutes graves, se voit dans l'Ecriture-Sainte.

Isaïe, 42. v. 8.



voit être juste dans l'orgueil ; & par des vues de sa sagesse, il permet quelquefois ce qui est un grand mal, pour guérir ce qui est un plus grand mal encore. Voilà certainement l'origine de toutes les chutes dans les personnes qui ont joui de la grace, *l'orgueil* spirituel. Mais remarquez ; cela s'appelle exactement *absence* ou *soustraction* & non pas *inspiration de la grace*; & toutes ces chutes sont l'effet des tentations de l'ennemi qui, à cause de cet

---

en nombre d'endroits & singuliérement dans ces deux. *Et il lui fut donné* (au Dragon ou à la Bête) *de faire la guerre aux Saints & de les vaincre.* Apoc. ch. 13. v. 7. ; & encore Daniel, ch. 7. v. 21. *J'avois regardé comment cette corne faisoit la guerre aux Saints & les surmontoit.* Salomon s'étoit contemplé & complu dans sa sagesse, & pour cela, après avoir si bien commencé, il finit mal. S. Pierre étoit présomptueux, &c. O mon DIEU! lorsque vous voulez une ame pour vous & pour vous donner véritablement gloire, vous opéreriez plutôt les plus étranges changemens que de lui laisser le plus petit atome, le plus petit levain d'orgueil, & il faut qu'elle soit écrasée par une chute, si elle ne peut ni ne veut se laisser écraser autrement. Vous ne trouvez de valeur réelle que dans la sainteté qui vient de vous seul, & désembarrassée du mélange qu'y met l'homme ; & quoiqu'il doive aspirer à l'acquérir de toutes ses forces, il vient un temps, ô mon DIEU ! où après qu'il a épuisé ses efforts, vous venez en lui miner son œuvre toujours trop mélangée, pour y établir la vôtre pure & toute sainte ; car toute sainteté acquise par la créature, quoiqu'aidée de la grace, fait un être à part, fait encore un milieu, une différence, un non-contact même, bien-loin d'être l'unité à laquelle il faut parvenir:
Jean, 17. v. 21. (*Qu'ils soient un en nous, comme toi & moi, ô mon Pere, nous sommes un*). C'est une sainteté différente de celle de DIEU. Ce sont deux saintetés ; & DIEU enfin ne veut que la sienne ; je dis ceci uniquement pour les entendeurs, car quoique j'écrive pour tout le monde, j'écris aussi pour les ames de foi destinées à l'union & même à l'unité avec le VERBE & à arriver ainsi à leur fin. Il y a eu des Saints canonisés qui n'avoient pas perdu la sainteté acquise & toujours par conséquent un peu propriétaire. Avant de finir, j'ajouterai un mot sur la punition & la pénitence prodigieuse de David. Que tout lecteur intelligent & qui a du sentiment, pese ce seul trait, entre une infinité d'au-

CHAPITRE X.

Des Inspirés. Ils sont suspects aux vrais Chrétiens.

L'ENNEMI, pere de tout scandale, n'a rien de plus à cœur que de chercher, pour obscurcir la vraie piété, à tout brouiller & à tout confondre. Souvent il inspire de certaines personnes religieuses en apparence & leur fait faire des éclats scandaleux pour détourner les gens du monde, charmés alors de s'autoriser de ces chutes & d'avoir des prétextes de crier & de mettre tout sur le compte de la Religion; c'est le plus grand des
Matth. 18. malheurs. Aussi le Sauveur a dit : *Malheur à celui*
v. 7. *par qui le scandale arrive.* Et encore : *Vous les connoîtrez à leurs fruits.* C'est pourquoi les vrais Chrétiens, c'est-à-dire, les Intérieurs & les Mystiques s'élevent contre de si horribles abus. Ils font bien davantage encore, ils déclarent tous, que s'ils n'accusent pas formellement, du moins ils suspectent d'illusion, toute route ou voie des Inspirés, même lorsqu'ils meneroient la vie la plus admirable, parce que c'est là une route extraordinaire, & qu'ils ne font vraiment cas que d'une vie humble, simple & commune, sans éclat, sans
Ps. 143. sauts ni cataractes : (*Que ton bon Esprit me con-*
v. 10. *duise par un pays uni*) où on remplit ses devoirs selon le cours de la Providence, en démission d'esprit & avec docilité. Ils suspectent ces voies d'inspiration, parce qu'ils ne veulent ou ne cherchent de lumieres que celles qui allument en eux le feu de la charité; car ils ne mesurent la valeur des choses que sur l'amour de DIEU : *Amor meus*

pondus meum, dit S. Auguſtin ; ils craignent même les lumieres, parce qu'elles deſſéchent trop ſouvent le cœur, en amuſant l'eſprit & en l'enflant d'orgueil ; & les lumieres même que la grace leur donne, ils les reçoivent humblement, parce qu'elles ſont un don de DIEU, mais avec une perpétuelle défiance d'eux-mêmes, & avec une confiance en DIEU ſeul fondée ſur la baſe de l'humilité, ils ne s'y arrêtent point ; ils ſuſpectent, dis-je, ces routes & d'Inſpirés & d'Illuminés, non-ſeulement à cauſe des abus qui s'y ſont ſouvent gliſſés, mais même & ſur-tout par la raiſon que ces routes ſont oppoſées à la leur qui eſt non en lumiere, mais en foi ; en foi, dis-je, purgée & par conſéquent obſcure à la raiſon, dans laquelle on n'a d'autre appui que DIEU ſeul & ſa divine Providence, qu'on ſuit de moment en moment, avec une confiance nue, dépouillée, pour ainſi dire, de toute autre lumiere que cette confiance même. Ils vont comme des enfans qui ſe confient en leur pere ſans diſcuſſion, qui exécutent ſes ordres ſans en vouloir toujours voir les raiſons, ce qui marqueroit de la défiance ; & ils glorifient ainſi DIEU par un abandon & une confiance ſans bornes (1).

(1) Comme je me ſers tantôt du terme d'*Inſpirés* & tantôt de celui d'*Illuminés* dans ce Chapitre & même ailleurs, cela ne doit point déroger à la différence de ces deux voies, que j'ai poſée à la note du Chapitre ſixieme. Mais comme elles ſe reſſemblent en un point, il pourroit ſe faire quelque confuſion. Si j'appelle quelquefois les Inſpirés, Illuminés, & ſi je me ſers de ces deux mots indifféremment, c'eſt par rapport au *diſtinct*, à *l'apperçu & au ſenſible* qui eſt dans *l'attrait ou l'inſtinct*, ou la *motion* des Inſpirés, qui fait pour eux ce qu'ils croient être une *certitude*. Et cette certitude, qui eſt telle ſelon leur idée, peut

Nous ne mettons à la vérité pas tous les *Inspirés* au même degré ; nous savons qu'il en est qui sont préservés des excès dans lesquels d'autres se sont jetés. Il faut rendre justice ; il en est sans doute beaucoup qui ne donnent point de scandale par leur vie ; mais quelque réglée que puisse être d'ailleurs leur conduite, il suffit de ce seul mot, Ils sont inspirés, ils donnent dans l'inspiration, pour qu'ils donnent du soupçon, de la défiance, & pour que je déclare que les vrais Mystiques ne sont point des leurs, & ne sont point avec eux cause commune. Et même, sans blâmer aigrement ces Inspirés, les vrais Mys-

être fausse en réalité. Ils ont donc cette lumiere interne qui les guide, puisque cette motion est chez eux marquée, apperçue & distincte, & c'est le genre de leur illumination, différent de celui des *Illuminés* proprement dit, dont les lumieres sont objectives, intuitives & se passent dans l'esprit seul. Les Inspirés voient leur route, ils vont par ce qu'ils croient des certitudes ; ils ont aussi une vue ou incertaine, ou dangereuse du moins, de la perfection de leurs actes ; & par conséquent leur route est, sinon toujours opposée, du moins différente de la foi obscure & nue dont j'ai traité plus haut. Et on peut comprendre par-là, combien ces sortes d'inspirations que ces personnes croient sûres, peuvent leur donner & d'appui en leurs œuvres & d'orgueil spirituel ; & combien encore, ces certitudes apperçues & retenties au dedans sont éloignées de cette simplicité, de cet *œil simple* dont parle le Seigneur, qui fait le bien & l'ignore, & qui n'a jamais une certitude de la perfection de son acte, où du moins ne la voit pas & n'y pense point. Et quoiqu'on ne puisse pas nier que ces *Inspirés* peuvent avoir des attraits très-vrais, car la grace en donne par intervalles de tels, lors sur-tout qu'on a à faire quelque chose qu'on ne feroit pas naturellement, où à quoi on ne penseroit pas ; il est certain que l'ennemi qui ne dort jamais, cherche tôt ou tard à s'insinuer dans cette voie, & enfin que pour l'ordinaire, la lumiere qui nous vient de dehors est plus sûre que ces attraits du dedans, & qu'on risque bien moins à aller en aveugle, selon le moment & la circonstance qui sont présentés.

tiques ou Intérieurs écrivent contre eux en charité, de même que contre toutes ces sectes ; ils écrivent, dis-je, pour en préserver ceux qui pourroient se laisser séduire ; & ils voudroient aussi faire voir l'abus aux abusés. Tous les livres de Madame GUYON sont remplis de ces précautions ; elle a écrit en nombre d'endroits contre les Inspirés & contre ces inspirations. Après les livres saints de l'Ecriture, il n'est rien au monde de plus divin que les écrits de cette femme calomniée, persécutée & méconnue (2).

---

(2) On a fait de ses Ouvrages une nouvelle édition, en quarante volumes, qu'on peut se procurer chez Henri Vincent, Imprimeur-Libraire à Lausanne, & chez les principaux Libraires. Ces œuvres sont : Vingt volumes d'un divin Commentaire sur la Bible entiere ; cinq volumes de Lettres de direction ; trois volumes d'Eclaircissemens & Justifications de sa Doctrine ; sa Vie en trois volumes ; ses Cantiques, quatre volumes ; ses Opuscules, en deux volumes ; *l'Amante de son Dieu*, un volume ; enfin deux volumes de Discours : en tout quarante volumes, selon moi d'un prix absolument inestimable, pour qui veut trouver la divine Vérité & la suivre.

CHAPITRE XI.

Confirmation.

Et afin que tous ces Inſpirés, &c. ne puiſſent en rien s'autoriſer des exemples de l'Ecriture-Sainte & de quelques actes de Saints, qui paroiſſent contraires à la loi; après avoir raiſonné ſur l'exemple de David, je reprendrai celui d'Abraham, qui nous y avoit conduit. Je ſuppoſe un pere, qui ſous prétexte d'inſpiration, tue ſon fils; & pour faire croire qu'une telle inſpiration eſt poſſible, citeroit l'exemple d'Abraham, cet homme ne mériteroit aucune réponſe; que ſi par une condeſcendance exceſſive, il en falloit une, je lui répondrois, 1.° Que par l'ordre que DIEU donna à Abraham, il deſtinoit ce Pere des Croyans à le figurer lui-même, autant que l'homme peut ſervir de type aux actes de DIEU; il devoit, dis-je, être type de DIEU même, qui vouloit immoler ſon Fils, ce qu'il avoit de plus cher, pour le ſalut des hommes. Or je demande, quel eſt le fanatique qui, en immolant ſon fils, auroit l'audace de ſe dire type de DIEU? Sans alonger les réflexions qu'on pourroit encore faire là-deſſus, je lui répondrois en ſecond lieu, ce que j'ai dit plus haut, que ce qui ſe paſſoit littéralement dans l'économie Judaïque, doit ſur-tout ſe paſſer dans le Chriſtianiſme myſtiquement & dans l'intérieur; ainſi il eſt des épreuves intérieures de la foi, mais qui ne doivent point aller juſqu'à des actes contre la loi; toute ſe paſſe au dedans; c'eſt une diſpenſation ſecrete de la grace ſur l'ame, dont elle veut épurer la *foi*, bien loin de lui faire com-

mettre des crimes. Enfin, je répondrois à ces fanatiques, qu'Abraham n'alla point jusqu'à l'acte.

Isaac par son pere,
Ne fut pas immolé ;
Car DIEU retenant sa colere,
Arrêta le couteau levé.

Ainsi c'étoit une pure épreuve de foi, & c'est ce qui prouve en même temps qu'Abraham fut une simple figure de l'acte de DIEU, qui a sacrifié son Fils pour notre salut. Le péché vient du vieil homme, de notre corruption, de notre infidélité à la grace, de l'orgueil qui la fait fuir gémissante, & non point d'une inspiration de cette même grace, qui nous mettant dans l'amour de DIEU, nous en fait accomplir la loi. Il est vrai que sa miséricorde & sa sagesse étant infinies, il sait pour ceux qui l'aiment, tirer de leurs chutes, l'avantage de les humilier, de leur apprendre à compter, non sur eux-mêmes, mais sur lui : *Toutes choses aident ensemble en bien à ceux qui aiment Dieu*, Rom. 8. v. 27.
jusqu'aux fautes même qui échappent à leur fragilité.

Je me suis un peu étendu là-dessus, à cause des scandales que quelques sectaires ont donné depuis environ un siecle ; & parce qu'un monde aveugle confond avec eux, tout ce qu'il y a de plus respectable & de plus chrétien.

Après avoir montré le mal, & pour retenir le bon, il demeure donc vrai, qu'il est des épreuves intérieures de *foi*, destinées à l'anoblir, la purifier & la faire perdre dans l'amour. Quelquefois, je l'ai déjà dit, la grace, pour attirer un homme encore foible, pour changer les objets de sa délectation & pour le fortifier contre le

monde & sa propre foiblesse, lui donnera au commencement de certaines assurances ; c'est même volontiers sa marche, & ce procédé est nécessaire, sans quoi il ne se livreroit pas à elle ; mais elle change d'économie, lorsqu'il est devenu plus fort ; elle lui ôte ces lisieres, ce bâton qu'elle avoit donné à sa foiblesse pour l'aider à marcher. Si ces assurances viennent de la grace elle-même & non d'illusion, il faudra bien qu'elles se vérifient ; mais il faut que l'homme en perde les appuis, pour ne s'assurer qu'en DIEU seul, qui exécutera les choses avec fidélité dans son temps, sans que cet homme voie ces moyens & puisse s'appuyer sur quoi que ce soit que sur DIEU, à l'aveugle & en confiance nue. Cette économie s'est vue dans presque tous les Patriarches, sur-tout dans Joseph, qui en Egypte dans une prison, vendu par ses freres, ne s'avisoit pas alors de penser que cet acte de leur part & cette prison seroient le moyen de parvenir à la grandeur qui lui avoit été révélée dans ce songe qu'il raconte à ses freres & qui excita leur jalousie. Vous voyez donc qu'il falloit que sa foi à cet égard s'épurât par l'épreuve, & qu'il crût DIEU fidelle à ses promesses, au-dessus de toute apparence, ou qu'il perdît même dans ces temps critiques, toute espérance distincte & apperçue, laissant à DIEU & au temps de vérifier & d'exécuter ce qui alors devoit être si obscur pour lui, & même lui paroître une pure illusion. DIEU conduit souvent l'ame au but qu'il se propose sur elle, par des routes qui semblent d'abord s'éloigner de ce but, afin qu'elle devienne souple & docile sous sa Providence, & qu'elle s'abandonne & se confie à l'aveugle & sans savoir comment

CHAPITRE XIII.

Une objection des Inspirés réfutée.

ON trouvera sans doute, & peut-être avec raison, que je me suis trop étendu sur ces Inspirés, & même que j'ai donné dans des répétitions. Ce qui m'y a engagé, outre l'extrême importance de la matiere, c'est que ce point a très-rarement été discuté avec netteté; & je m'y serois étendu bien davantage, sans la crainte d'être trop long. J'aurois réfuté quelques-unes de leurs objections, & entr'autres, cette grande objection qu'ils font aux vrais Intérieurs qui écrivent contre eux; c'est qu'on prétend mettre des bornes à la Toute-puissance de DIEU qui peut opérer sur nos cœurs & sur nos esprits tout ce qu'il lui plaît, & en la maniere qu'il lui plaît: c'est ce qu'on ne leur niera jamais. A DIEU ne plaise que nous bornions cette Toute-puissance, qui, infinie, peut en effet façonner notre vile argile à son gré! Mais nous disons que, supposé que sa puissance s'exerce sur ces Inspirés en la maniere qu'ils le prétendent, d'abord cela ne peut regarder aucun de ceux d'entr'eux qui donnent des scandales, car les scandales réels & vraiment donnés ne peuvent point venir de la grace; le Seigneur les a au contraire foudroyés: *Malheur à celui par qui le scandale arrive.* Et tout scandale réel est d'ailleurs sous la force des regles ecclésiastiques, ou sous la prise des lois humaines. Ainsi aucun de ceux qui donnent en des excès extérieurs ne doit trouver ni mauvais ni étrange qu'on les réprime; le bon ordre de la société le *Matth.* 18. v. 7.

veut, & les lois sont faites pour maintenir la vertu sociale & morale. Mais hélas ! ce n'en est plus le temps ; la bride est lâchée à l'ennemi ; les fausses mœurs, comme l'irréligion, sont parmi les mondains comme sur le trône ; il n'est plus bientôt de regle réprimante .... (1).

Mais pour revenir aux Inspirés, & par rapport à ceux d'entr'eux qui, menant une vie pure & réglée, ne sont point dans le cas que je viens d'indiquer ; je dis que, comme cette inspiration qu'ils prétendent avoir, est une œuvre extraordinaire & une route hors du commun, ils doivent par une conséquence claire, produire des fruits pareils à la séve, c'est-à-dire, produire des effets
Math. 7. v. 16—20. extraordinaires & très-heureux. *Vous les connoîtrez à leurs fruits*, dit le Seigneur. Les Saints Apôtres, les Prophetes étoient vraiment & divinement inspirés de DIEU ; mais aussi rien n'a été plus éclatant, plus extraordinaire, plus heureux, plus marqué du sceau de DIEU même, que les fruits que cette divine inspiration leur a fait produire. Ils ont brisé les idoles en possession de tous les cœurs & de tous les temples ; ils ont établi le Christianisme dans l'Univers ; leur inspiration même étoit

---

(1) On le voit clairement aujourd'hui & ce temps nous en offre la plus triste & la plus horrible expérience. . . . . Il faut s'en taire par l'impuissance de présenter un si affreux tableau. Si jamais il arrive un temps plus heureux, la postérité d'alors ne pourra pas croire à la fidélité de l'Histoire, lorsqu'elle présentera celui de tant d'atrocités inspirées & couronnées, je ne dis pas seulement de l'impunité, mais de l'applaudissement. O
Jérémie, 9. saint Prophete, vous l'avez dit ! *Qu'on appelle les Pleureuses, &c. &c.* & la suite : *Que les Sacrificateurs*, (s'il en est encore de vrais) *qui font le service de l'Eternel, pleurent entre le porche & l'autel*, & que, vêtus de sacs & de cendre, *ils crient* en gémissant, *O Eternel, pardonne à ton Peuple.* . . .

autorisée par des miracles, & soutenue, appuyée d'inouies souffrances subies pour la cause céleste qu'ils défendoient. Or quand je verrai de nos jours des Inspirés faire de telles choses, quand je les verrai convertir les peuples, substituer des mœurs Chrétiennes à des mœurs toutes Païennes; quand je les verrai fondre l'incrédulité, & l'amener à la foi, ou seulement à la croyance; alors je les croirai véritablement inspirés d'en-haut.

Mais il faut finir avec eux en charité; je l'ai bien fait avec les Incrédules. Allons notre chemin avec sincérité, en humilité & en foi, & ne regardons pas celui des autres. Nous avons appris de notre Maître à ne juger, ni blâmer. *Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés.* L'œuvre de DIEU est insondable, & ce qu'il permet ne l'est pas moins; nous ne connoissons pas le bord de ses voies, ne soyons donc pas téméraires; aimons la foi, la grace & la vertu là où nous les pouvons remarquer. Et tout en appelant le péché, péché, & le mal, mal, ne jugeons, ne blâmons & ne condamnons pas même le pécheur, nous qui sommes de pauvres & misérables pécheurs nous-mêmes, & qui avons besoin de tout le sang de Jésus-Christ & des miséricordes d'un DIEU; vouons aux autres celle que nous attendons : *Car bienheureux sont les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.* Il n'y a de péché réel que dans la volonté qui lui donne son venin; celui qui ne veut pas pécher ne peche pas, encore (2) qu'il

Matth. 7. v. 1.

Ibid. 5. v. 7.

(2) Quoique j'avance cette proposition, c'est sans vouloir entrer en controverse, ni me jeter dans la mêlée, aux disputes des Rigoristes, des Jansénistes & de ceux qu'ils appellent Relâchés. Ils ont tous dit des moitié-vérités qui ont fait choc

échappe des foiblesses, des chutes même à la fragilité de sa nature. Il est un *péché qui ne va point à la mort*, & DIEU même a dit par son Prophete, à ceux qui ont une sincere intention de le servir:
Malachie, 3. v. 17. *Je leur pardonnerai comme un pere pardonne à son enfant.*

---

les unes contre les autres. Je ne veux pas non plus entrer dans les questions d'erreur vincible ou invincible, & de conscience droite ou erronée; ce qui souvent est vrai pour l'un, peut ne l'être pas pour l'autre; nous ne pouvons pas juger des individus & des consciences; & ce qui n'est qu'*opinion*, lorsqu'on veut l'appliquer à un cas particulier, peut être faux. Voilà en général le fautif de la simple morale, lorsqu'on l'applique sans restriction aux consciences individuelles. Ce que j'ai voulu dire, c'est simplement que tout le venin, la force & l'essence du péché gît dans la volonté qui en est la source, & qui lui donne sa réalité.

ment elle eſt menée & où ſe termineront ſes pas. DIEU même, je l'ai déjà dit, le fait auſſi, afin de faire briller ſa fidélité par le contraſte, & afin qu'on voie qu'il ſe joue des cauſes ſecondes & qu'il y préſide pour les mouvoir à ſon gré; & qu'enfin lorſque tout ſemble le plus déſeſpéré, *il ſe leve victorieux* & arbore l'étendard du triomphe.

CHAPITRE XII.

Récapitulation. De la paix de Dieu accordée à la Foi, différente de la paix du Monde.

CES mêmes incertitudes, cette obſcurité, ces nudités de la foi dont parlent les Myſtiques, ſe rapportent donc aux moyens ſubalternes, & ne détruiſent point le grand moyen Jéſus Chriſt ou DIEU même; elles ne font au contraire qu'affermir ce vrai moyen, en paroiſſant ébranler tous les autres moyens inférieurs qui ne ſont donnés qu'à temps, & qui, en s'éclipſant quant au diſtinct & à la vue, ne font en effet que donner gloire & rendre hommage au vrai moyen, & confeſſer ſa ſupériorité infinie. Ces incertitudes ne le ſont même dans ces épreuves que par rapport à la raiſon & à ſa maniere de procéder, qui, dans ces temps, eſt déconcertée. Elle eſt aveuglée à cet égard par le grand jour, ſupérieur à elle, qui paroît: tout comme les luminaires des Cieux qui nous éclairent durant la nuit, ſont obſcurcis & éclipſés par le lever du ſoleil; ces luminaires demeurent bien alors; ils ſont les mêmes, mais ils ne nous éclairent pas; la lumiere du ſoleil ſu-

périeure offusque la leur. Image infiniment juste. La raison nous éclaire dans l'absence de la grace; elle éclaire la nature, c'est son emploi; mais dès que *l'Orient d'en-haut*, lorsque le jour de la foi se leve, il offusque la lumiere de la raison. Cette raison demeure bien dans l'homme, tout comme les luminaires demeurent dans les cieux, & reprennent leur fonction lumineuse à l'arrivée de la nuit. Mais la raison alors n'y demeure que pour les choses de son ressort, & elle est suffoquée du reste, pour tout ce qui est du domaine pur & haut de la foi & de la grace. Ainsi souvent dans ce district, la raison étonnée est mise dans l'incertitude. La foi n'en demeure pas moins sûre, elle est même plus affermie, mais ce n'est pas par la certitude de la raison aveuglée à cet égard, quoiqu'elle demeure en sa force pour les objets naturels qui la concernent.

Avant de quitter une vérité aussi importante, il est un mot de l'Apôtre S. Paul qui va m'en
Philip. 4. fournir la confirmation. Il parle de *la paix de*
v. 7. DIEU *qui surpasse tout entendement*; or cette paix des Elus de DIEU ne peut donc pas être apperçue ni comprise par la raison. C'est une jouissance très-réelle, mais obscure pour la raison qu'elle *surpasse*; c'est la jouissance d'une ame élevée par la grace au-dessus de l'opérer de la raison qui ne peut point la comprendre, & au-dessus de tout sentiment appelé humain. Toute paix que la raison peut comprendre, & que l'homme non-régénéré peut goûter, n'est pas la paix de DIEU. Ce peut être la paix du monde; car le monde a pour un temps une (fausse) paix à donner aux
Jean, 14. siens; le Seigneur disoit à ses disciples : *Je vous*
v. 27. *donne ma paix, je vous laisse ma paix, je ne vous*

la donne pas comme le monde la donne. Preuve donc, 1.° que le Seigneur donne une paix, & cette vraie paix ou paix de DIEU *surpasse tout entendement ;* 2.° qu'il en est une que le monde donne, & qui n'est pas la même que celle de Jésus-Christ, ou plutôt qui en est infiniment éloignée. Joies de la nature & non de la grace ; deux genres de joies que beaucoup de gens confondent, se croyant dans la grace, parce qu'ils ont des satisfactions intérieures tirées du monde, de leurs plaisirs, ou de leurs *avantages temporels*.

Or cette *paix de* DIEU n'est donnée qu'à la *foi* purgée par les obscurités, & qui n'a plus d'autre appui que DIEU seul ; car si elle pouvoit se reposer en autre chose, ce seroit une paix, non de DIEU, mais procurée par ces autres choses. Les hommes non-régénérés & raisonnables seulement, s'égaient ou en eux-mêmes, ou dans & par les choses de la vie ; mais le Chrétien dont la foi purifiée est allée refluer dans l'amour de DIEU, ne peut s'égayer qu'en DIEU (1). C'est

---

(1) A la vérité, il peut-être un entre-deux. Il est une paix accordée aux commencemens & après la conversion du péché à la grace ; c'est ce qu'on peut appeler *une paix savoureuse*. Ce n'est plus alors la paix commune ou grossiérement sensuelle des gens du monde, mais ce n'est pas non plus la toute pure & haute *paix de* DIEU. Cette paix intermédiaire, pour m'exprimer ainsi, est accordée pour attirer l'ame non encore assez forte, en *douceur*, pour l'encourager à marcher & la déprendre par ce goût agréable & intérieur des objets & des affections mondaines. Mais il faut que cette paix se spiritualise par le progrès, & l'on se tromperoit beaucoup, si on la prenoit pour la paix de DIEU toute-pure, qui ne peut être telle que pour l'ame arrivée au pur amour de DIEU. Alors déprise de tout ce qui n'est pas DIEU même, elle ne peut tirer de paix que de lui seul ; parce qu'elle ne peut plus aimer que lui & les autres choses en vue de lui & de sa volonté. Et

Luc. 1. v. 46. le beau mot de la Sainte-Vierge : *Mon ame magnifie le Seigneur, & mon esprit s'égaie en* DIEU *mon Sauveur.* Observez ; elle ne dit pas : Mon esprit s'égaie en ceci, en cela ; non, mais en DIEU seul, en DIEU *mon Sauveur.* Elle ne peut tirer de joie & de paix que de DIEU, qui est l'objet de son amour & le centre de toutes ses pensées.

---

voilà la raison pour laquelle l'Apôtre appelle cette *paix de* DIEU, une paix *qui surpasse toute intelligence.* Et avant que de
Philip. 4. v. 7. quitter cette note, je crois devoir avertir les personnes, qui introduites dans le domaine de la grace, goûtent cette paix savoureuse qui les attire au dedans par *l'odeur de ce parfum*, de ne pas s'y arrêter, & en jouir de façon à la retenir & en faire leur propre ; car cette paix n'est point donnée comme la fin, mais comme un moyen à temps pour arriver à la vraie paix de DIEU, qui n'est plus mélangée de sensuel. Et ceux qui veulent retenir cette paix sensible & ne veulent pas la laisser spiritualiser, s'arrêtent dans le chemin, & font une perte qui pour l'ordinaire est irréparable. On verra plus bas, que c'est le cas des Freres Moraves.

Croyance.	*Foi.*	
l'orgueil de la raison s'en contente, & lorsque se suffisant à elle-même, elle est satisfaite, s'y arrête & ne veut pas pousser plus loin.	Rien n'est plus formel là-dessus que la décision de l'Apôtre. *Celui qui demeure en charité, demeure en* DIEU, *&* DIEU *en lui*: & que ce que dit le Seigneur lui-même: *Moi & mon Pere nous viendrons faire notre demeure en lui.* Voilà la divine fin, où la vraie foi conduit & où elle sert de moyen.	I. *Jean*, 4. v. 16. *Jean*, 14. v. 21—23.
La croyance est un supplément à la raison de l'homme.	La foi est plus haute que tous les supplémens & que toutes les raisons humaines.	
La croyance doit être *éclairée*, & sa clarté c'est la certitude du fait, mais elle ne s'éleve pas jusqu'à la connoissance expérimentale de la vérité interne de la religion vivante dans le Chrétien.	La foi est éclairée de plus haut & a cette connoissance interne par une réelle expérience.	
Ne peut jamais avoir que la paix du monde, ou tout au plus une paix de raison, une paix philosophique, (qui ne fut jamais la vraie & *divine* paix,) ou enfin une paix commune.	A *la paix de* DIEU *qui surpasse toute intelligence*, & par conséquent qui est au-dessus de la raison. C'est une paix que le Chrétien goûte & dont il jouit perpétuellement, sans voir rien de distinct. C'est la *manne cachée* qui le nourrit dans le centre de son ame. C'est la viande substantielle, ou plutôt au-dessus de toute substance.	*Philip.* 4. v. 7.
N'a que les joies de la nature, ou tout au plus les plaisirs de l'esprit propre.	A les joies de la grace & du Saint-Esprit *qui est joie & paix*, même dans la crucifixion & dans la souffrance. Ce n'est que celui qui a la vraie foi, qui peut se vanter humblement de *s'égayer en* DIEU seul.	*Rom.* 14. v. 17.

Croyance.

Tout ce qui n'est pas *croyance*, ou vraie *foi*, tout ce qui n'est pas, ou droite raison de l'homme ou vraie lumiere de la grace, est *fanatisme*. La raison mêlée où elle ne doit point s'ingérer, c'est erreur, c'est orgueil, c'est *fanatisme de raison*. Prendre pour lumiere de la grace ce qui ne vient point d'elle, c'est illusion, fanatisme & faux enthousiasme. Il est des fanatismes plus dangereux les uns que les autres; & le plus haut point du danger a lieu, lors-
I. Cor. 4. que c'est le Diable qui donne
v. 10. une fausse lumiere, que l'homme abusé ou corrompu
Ibid. 1. prend pour vraie.

v. 25. Il peut être des mélanges de fanatisme & de lumiere. Une humilité sincere, la démission & la défiance de soi-même, l'oraison, la parole de DIEU lue sans orgueil de l'esprit & avec un cœur simple, l'appel à *la loi & au témoignage;* voilà les armes contre ces dangers; voilà le bouclier qui défend la foi pure, contre les attaques de l'ennemi. Qu'on lise l'admirable morceau du chapitre VI de l'Epître aux Ephésiens, depuis le verset 10 jusqu'au 18, on y verra les vraies armes contre toutes les ruses des

Foi

Il faut encore ajouter ici, quoique je l'aie déja remarqué, qu'à mesure que la grace éleve le Chrétien à une foi toujours plus épurée; la raison demeure toujours pour les choses qui sont de son ressort, parce que la grace fait des Chrétiens & non pas des fous, de sages disciples de Jésus-Christ & non pas des hommes égarés & dans le délire. Et lorsque je dis de sages disciples, ce n'est pas à la vérité de la sagesse humaine & charnelle, mais d'une vraie & solide sagesse. L'Apôtre disoit: *Nous sommes fous pour* DIEU, mais cette *folie*-là *est plus sage*, dit-il ailleurs, *que toute la sagesse des hommes.* Autre est la *folie de la croix* & ce qui est réputé tel aux yeux des mondains abusés & aveugles, & autre ce que tout le genre-humain appelle *folie*. Pour celle-ci il faut avoir perdu la raison & toute suite, il faut avoir le cerveau dérangé; au lieu que pour la folie chrétienne, il ne faut qu'avoir perdu les abus de la raison & son orgueil, & non la vraie & droite raison elle-même; elle se conserve dans le Chrétien qui s'en sert, pour tout ce qui est de sa sphere, mais qui l'y contient.

Croyance.

malices spirituelles, qui cherchent à substituer l'illusion à la vraie & solide foi.

Du reste il est un infiniment plus grand nombre de fanatiques de la raison, que de fanatiques dans le domaine de la grace. La quantité des premiers est innombrable.

Fourmille d'hérésies & ne peut manquer, tant qu'elle n'est que croyance, d'y donner; vu que la raison commune ne peut pas connoître le vrai dogme ni les vérités divines dans leur enchaînement. C'est la croyance qui a fait & propagé toutes les impiétés Ariennes, Sociniennes, &c. C'est elle qui a enfanté les nombreuses erreurs des sectaires, &c. c'est elle qui a fait les hérésiarques, &c.

Foi.

La vraie foi ne peut jamais, ni jeter dans l'hérésie, ni la propager: elle a en soi l'infaillible certitude du dogme & la suite, la chaîne de toutes les vérités saintes & de tous les mysteres.

CHAPITRE XV.

Exhortation chrétienne.

En voilà assez, & plus qu'il n'en faut pour que chacun puisse se reconnoître à l'un de ces deux portraits. Je conjure donc par les entrailles de la charité tous ceux qui, se croyant Chrétiens & qui pourtant ne trouveront en eux que les caracteres de la croyance, de se désabuser, de ne plus se repaître d'illusion, de ne pas prendre enfin l'ombre pour la réalité, & le singe du Chrétien pour le Chrétien lui-même. Je les conjure par tout ce que la vérité unie à la charité a de plus tendre, de ne se croire dans la sûre voie du salut que lorsqu'ils seront dans la *foi*. J'ai-même fait cette équivoque dans ma jeunesse, jusqu'à ce que de plus longues & plus sûres vues m'aient été données d'en-haut. Et l'erreur dont DIEU a daigné me préserver, je voudrois du fond de mon cœur pouvoir concourir par mes veilles, par mes travaux, par quelque chose de bien plus précieux encore, à les en préserver aussi. Je les conjure de ne pas se laisser séduire par de faux Théologiens, & de ne pas courir avec eux à la périlleuse hérésie où ils les entraîneroient par des raisonnemens spécieux. Je les conjure, dis-je, de s'essayer sur le portrait que j'ai fait de la vraie foi seule salutaire, de se regarder dans ce fidelle miroir, & s'ils n'y trouvent pas leur image, de suspecter du moins leur état, non point pour se relâcher & perdre

CHAPITRE XIV.

La Foi & la Croyance mises en opposition, par colonnes (1).

Il est temps de mettre fin à des éclaircissemens qui ont pris une étendue bien plus considérable que je ne l'aurois imaginé en les commençant. Je ne ferai plus de discussion sur les différences, sur les caracteres distinctifs qui séparent la *croyance* de la *vraie foi*, & qui posent les bornes précises de chacune d'elles. Seulement en confirmation, je les mettrai en regard par deux colonnes, afin que l'opposition jette une clarté plus grande encore sur ce sujet. Ce sera une courte & lucide récapitulation de tout ce que j'ai dit plus au long, de relatif, que je crois devoir à l'infinie importance du sujet.

Croyance.	*Foi.*	
Est fondée sur le témoignage des hommes.	A le direct témoignage de DIEU.	*Jean*, 5. v. 10. & suiv.
Pour la *croyance*, il faut que la raison agisse.	Pour la *foi* c'est l'Esprit de DIEU, il faut que la raison se taise.	
Avec elle le vieil homme tout entier peut subsister.	La foi l'attaque, le cherche, le combat & le mine enfin, par le progrès.	

(1) Pour ne pas interrompre davantage ce qui regarde proprement les différences de la foi & de la croyance, que j'ai déjà assez interrompu à l'occasion des Inspirés, je renvoie à parler de quelques autres sectes à l'un des Livres suivans.

	Croyance.	*Foi.*
	Elle vaut mieux que l'incrédulité pure.	Mais c'est la foi seule qui nous sauve.
Matth. 23.	Ne peut émonder que les dehors, nettoyer que l'extérieur *de la coupe & du plat.*	Va au dedans & jusqu'à la racine du mal & du péché originel.
	Le Diable même peut avoir la croyance & l'a effectivement, mais il ne peut avoir l'amour inséparable de la vraie foi.	Les seuls enfans de Dieu peuvent avoir la foi & l'ont effectivement, & avec elle l'amour de Dieu qui en est inséparable.
	Est dans les sens & dans la raison.	Est un principe divin, vivant & agissant au-dessus des sens & de la raison.
Jean, 1.	Est de l'homme & *née* encore de la *chair & du sang.*	Est de Dieu seul & née de lui seul.
	Dans la simple persuasion ou la croyance, encore qu'on confesse Jésus-Christ à bien des égards, on le nie dans le vrai & à d'autres égards, parce qu'on ne vit pas de sa vie.	Dans la foi on avoue Jésus-Christ de tout point, & on vit de sa vie dans la foi même.
	Parce qu'elle ne donne pas Jésus-Christ & n'ente point l'homme en lui.	Parce qu'elle ente en Jésus-Christ & que ses actes partent de la séve du Saint-Esprit.
	Celle-ci peut laisser les passions & les laisse effectivement.	La *foi* les mine.
	Ne fait que les diriger & souvent abusivement & très-mal.	Leur substitue l'amour de Dieu qui les surmonte & qui devient le vrai principe d'action.
	Les magistrats tiedes & timides dont il est parlé dans l'Evangile avoient la croyance.	Et non la vraie foi.
	Corneille & les Apôtres	Ont eu la vraie & divine

Croyance.	*Foi.*	
eux-mêmes n'avoient qu'elle avant la réception du Saint-Eſprit.	foi, après qu'ils eurent reçu le Saint-Eſprit.	
Ne donne que perſuaſion.	Donne le *caillou blanc.*	
Ne donne que le ſens littéral de l'Ecriture.	Donne les *oreilles internes*, qui ſavent voir ſous le ſens littéral le myſtique, & percer à travers l'écorce juſqu'à la ſéve.	
Ne fit jamais par elle ſeule le *Chrétien.*	Le fait en réalité.	
N'eſt point un principe crucifiant.	Crucifie en nous le péché, le monde & notre nature rebelle.	
Peut faire mener une vie raiſonnable & rien de plus.	Fait mener une vie chrétienne, *intérieure & cachée en* DIEU.	*Coloſſ.* 3. v. 3.
Ne révele point les myſteres, & donne ſimplement la perſuaſion qu'ils ſont énoncés dans l'Ecriture.	En révele ce qu'il faut, parce qu'elle applique à l'ame ces myſteres, & les lui rend certains par l'expérience.	
Ne donne point la charité, ou le pur amour de DIEU.	Met le Chrétien en charité.	
Ne détache pas du monde.	Opere ce détachement. *La victoire qui vainc le monde, c'eſt notre foi.*	I. *Jean*, 5. v. 4.
Ne donne pas la force divine, & ne peut rien de plus que d'aider les forces humaines.	Donne une force nouvelle & divine, au-deſſus de la raiſon & de nos facultés humaines & naturelles.	
Doit aider la conſcience humaine & naturelle.	Régénere juſqu'à la conſcience naturelle même, l'anoblit & l'éleve plus haut.	
La croyance a ſes épreuves.	Les épreuves de la foi ſont d'un autre genre.	

	Croyance.	*Foi.*
	Circuite, sans jamais convertir l'homme *foncièrement.*	Fait faire le vrai progrès & avance.
II. *Cor.* 5. v. 15.	Est un sens raisonnable.	Est le sens divin qui fait connoître Jésus-Christ & la *vertu de sa mort & de sa résurrection.*
Rom 12. v. 1--2.	Peut aider l'entendement naturel & en étendre l'objet.	Renouvelle l'entendement & le *transforme.*
II. *Pierre*, 1. v. 4.	Ne rend point l'homme participant de la nature divine.	Lui donne cette heureuse participation.
I. *Jean*, 2. v. 27.	Est aveugle quant à la vraie foi, & est même tentée de la révoquer en doute & de taxer d'illusion ce qu'on en dit, sur-tout lorsqu'elle n'est que pure croyance & n'a pas un mélange de foi, une aurore de foi commençante.	Sait tout ce qu'il faut savoir pour le salut réellement exécuté au dedans. *Vous avez reçu l'onction du Saint-Esprit, & ainsi vous connoissez toutes choses.*
	Peut avoir des mélanges de foi, des degrés de foi.	La vraie foi n'a d'autres degrés que les degrés de la foi elle-même. Quand on l'a, Jésus-Christ est révélé *de foi en foi,* dit l'Apôtre. C'est-à-dire, que cette foi s'étend, se spiritualise, s'exalte toujours plus; & comme on verra, pour arriver au plus haut degré, peut passer de la foi au Fils, à la foi du Fils.
	Elle peut servir d'échelon à la foi. Et alors cette croyance est heureuse; & c'est tout ce qui peut lui arriver de plus utile; mais elle est dangereuse, lorsque	La foi ne sert d'échelon qu'à la foi elle-même; elle conduit à la charité, & cette charité ou pur amour nous conduit à DIEU & nous met en DIEU même.

perdre courage (1), mais au contraire pour mettre tous leurs efforts à y parvenir. Je les conjure, au lieu de rejeter ce qu'ils n'ont pas, au lieu de blasphémer ce qu'ils ignorent, au lieu de crier au fanatisme & d'en accuser ce où il n'y en a pas l'ombre ni la plus petite teinture ; je les conjure, dis-je, d'obtenir cette vive & divine foi, par des vœux continuels, par cette priere, ce cri du cœur qui perce enfin jusqu'au trône & qui en fait descendre la céleste vérité : *Car la foi est le don d'un* DIEU qui ne désire rien plus ardemment que de la donner aux hommes pour qui Jésus-Christ est mort, parce qu'il ne désire rien plus ardemment que de les sauver. Je les conjure de se défier d'eux-mêmes & d'une raison qui, superbe & satisfaite d'elle-même, refuse avec orgueil ce qu'elle ne peut atteindre, & que dans son dédain elle traite de chimérique. Je les conjure de ne pas s'opposer à cette grace qui les entoure, & qui cherche à pénétrer l'intime de leur cœur ; car l'Esprit de DIEU qui donne la foi, nous environne ; il est présent par-tout ; *il prie pour nous par des soupirs*

(1) Par rapport à ceux d'entre les lecteurs qui, sans trouver en eux absolument tous les caracteres que j'ai donnés de la *vraie foi*, y trouveront pourtant davantage que ce que j'ai dépeint comme simple croyance ; qu'ils ne croient pas pour cela que j'aie manqué l'idée de l'une & de l'autre. Qu'ils se rappellent ce que j'ai dit plus haut, qu'il peut y avoir des mélanges ; & par conséquent, ayant déjà heureusement une foi commençante, un germe de vraie foi, qu'ils la perfectionnent & l'augmentent en la demandant sans cesse à DIEU ; qu'ils entretiennent cette étincelle du feu sacré par l'oraison ; que leur cœur crie comme les Apôtres : *Seigneur, augmentez-nous la foi!* Alors le germe se perfectionnera, & en croissant, il ira enfin refluer dans cette charité divine qui est la fin de toute foi, & qui un jour la fera *changer en vue*. Fiat.

Rom. 8. *qui ne se peuvent exprimer*, nous fortifie *dans nos foiblesses*; mais il se retire gémissant & contristé, lorsque nous lui opposons l'obstination. Le bon, le
Apocal. 3. charitable JÉSUS *se tient à la porte* de nos cœurs; là, *il frappe; entendez sa voix* & laissez-le entrer, ô mes amis! ô mes freres! ô hommes pour qui il est mort & qui lui tenez tant au cœur! Ne dites
Ibid. pas comme cet insensé de l'Apocalypse: *Je suis riche, je suis dans l'abondance, je n'ai besoin de rien. Et tu ne vois pas*, lui dit tendrement le Seigneur, *que tu es pauvre, malheureux, misérable,*
I. Cor. 13. v. 5. *aveugle & nu. Eprouvez-vous vous-mêmes*, vous crie encore son Apôtre, *pour savoir si vous êtes dans la foi*; & si vous n'y êtes pas, laissez ce doux Sauveur *oindre vos yeux* de son divin *collyre*, en faire tomber les écailles, & blesser vos cœurs des fleches de son amour. Ecoutez son discours, ca-
Apocal. 3. pable de percer les moelles: *Je te conseille d'acheter de moi de l'or épuré par le feu, afin que tu deviennes riche, & des vêtemens blancs, afin que tu sois vêtu, & que la honte de ta nudité ne paroisse point, & d'oindre tes yeux de collyre, afin que tu voies.* O cœur sacré de JÉSUS! donnez-vous au cœur de tous les hommes, transformez-les dans le vôtre, & daignez faire recourber sur tant d'aveugles le rayon de votre sainte & éternelle vérité!

CHAPITRE PREMIER.

Des degrés de la Foi. S'il suffit pour la vie éternelle d'avoir la foi au Fils de DIEU. *Différence des degrés & de la consommation. Du sacrifice de Jésus-Christ; comment étendu sur ses membres.*

POUR rendre complet le Traité de la Foi, & pour répandre la plus grande clarté sur un si important sujet, je crois devoir d'abord, non-seulement prévenir une objection que la prévention & l'ignorance pourroient élever, mais encore montrer les différens degrés de la foi, qui, quoique vraie foi dans son origine & dans sa base, reçoit des accroissemens & des progrès, s'exalte, s'anoblit & se purifie toujours davantage; & enfin, faire voir que la foi parfaite, consommée & du plus haut degré dans le véritable Chrétien, emporte & suppose qu'il possede en soi l'être réel de Jésus-Christ.

D'abord on m'objectera que pour posséder la vie éternelle, il suffit d'avoir la foi en cet adorable Sauveur, puisque S. Jean dit dans les propres paroles que j'ai citées : *Qui croit au Fils, a la vie éternelle.* Donc il suffit, dira-t-on, de la foi en lui, telle que je l'ai posée dans le Livre qui en traite, pour avoir en même temps la vie éternelle, sans qu'il soit besoin de posséder Jésus-Christ & d'être transformé en lui.

Jean, 6.

Nous verrons dans ce Livre ce qu'il y a de spécieux ou de vrai dans cette objection. En attendant je pourrois répondre d'abord, que le même

S. Jean qui dit ces paroles, en dit d'autres très-formelles, dont j'ai déjà cité quelques-unes, qui emportent expressément qu'il faut *avoir reçu*, avoir en soi *Jésus-Christ*; que le saint Apôtre parle en divers endroits des différens degrés de la foi qui, quoique vraie & don de DIEU dans son origine, est d'abord commençante, puis profitante & progressive, & enfin consommée; tout comme on voit dans la Nature un germe s'étendre, se développer & faire ses progrès jusqu'à ce qu'il soit devenu une plante parfaite. Mais, pour lever pleinement l'équivoque, il faut distinguer ici d'après le même Apôtre & d'après S. Paul, *la foi au Fils* de DIEU, & la *foi du Fils*. La premiere est le germe, & la derniere la consommation, & les progrès qui y menent sont les entre-deux. La premiere est le commencement de la régénération ou de la nouvelle naissance, & la derniere en est le terme & la fin. La premiere, lorsqu'elle fait tout son progrès, est l'infaillible véhicule pour mener à Jésus-Christ; la derniere suppose & emporte qu'on y est arrivé. La premiere va de progrès en progrès, & est élevée *de foi en foi*; la derniere est la *révélation* de Jésus-Christ même, selon que s'exprime S. Jean, au commencement de son Apocalypse. La premiere est salutaire, en ce qu'elle mene à la fin; la derniere, quoique foi encore tandis qu'on est en ce monde, est la fin, la cime, le terme de toute foi. Dans la premiere on va par degrés; dans la derniere il n'y a proprement plus de degrés, ou au moins il n'y en a plus en la même maniere, parce que la foi a obtenu sa perfection; & ses développemens sont incomparablement plus hauts que ceux de la premiere. Il est très-difficile de nuancer ces choses, & d'en

montrer les différences, quoique très-claires par elles-mêmes, & très-clairement contenues dans l'Ecriture. Mais qui est-ce qui les y voit ? Elles ne sont accessibles qu'à l'expérience, qui les y découvre seule.

Cependant un passage de S. Paul, colludant avec S. Jean, va mettre cette vérité, ces ressemblances & ces différences au-dessus de tout doute. Le passage que j'ai cité en partie ci-dessus est : *Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ; & ce que je vis encore en cette chair, je le vis en la foi du Fils de* DIEU *qui m'a aimé, & qui a donné sa vie pour moi.* Et encore remarquez, que le commencement du verset qui précede ces paroles, & qui confirme ma distinction, c'est ce mot, en effet, très-digne de remarque : *Je suis crucifié avec Jésus-Christ.* Donc, S. Paul alors, & quand il s'exprimoit ainsi, portoit les états de Jésus-Christ. Remarquez cet *avec.* Jésus-Christ n'étoit plus sur la terre ; ainsi cette expression emportoit avec Jésus-Christ une union interne, & même une *unité* proportionnelle, selon ce que cet adorable Sauveur disoit lui-même : *Qu'ils soient un avec moi, comme toi & moi, ô mon Pere, nous sommes un.* S. Paul portoit, selon le degré & la mesure de sa vocation, la crucifixion de Jésus-Christ, ainsi qu'il le disoit ailleurs : *J'acheve ce qui manque à la passion de Jésus-Christ.* Ce n'est pas qu'il manquât rien à la passion & au sacrifice de Jésus-Christ, consommé & infiniment parfait en lui-même ; mais ce que Notre-Seigneur ne pouvoit pas faire lui-même, & sans manquer à l'ordre inflexible de sa justice qu'il étoit venu non *anéantir*, mais *accomplir*, & ainsi, sans contredire au but infiniment saint de sa passion & de

Galat. 2. v. 20 & II. *Cor.* 13. v. 5.

Jean, 17. v. 21.

Coloss. 1. v. 24.

Matth. 5. v. 17 — 19.

la Justice divine, c'eût été de ne pas étendre (en ressemblance proportionnelle toutefois) sa passion jusqu'à ses membres ou *son corps, qui est l'Eglise*, comme dit le même S. Paul (1). Ephés. 5. & Coloss. 4. v. 24.

(1) Jésus-Christ, tout DIEU qu'il étoit en même temps qu'homme, & quoiqu'infiniment parfait Sacrificateur, par cela même qu'il est *Roi de justice*, ne pouvoit pas dispenser les hommes pour qui il est venu mourir, d'être purifiés par son Esprit. Or cette purification est douloureuse à la nature corrompue, & habituellement pécheresse. Il a ouvert l'ordre & la possibilité du salut, mais il falloit que la coupe qu'il a avalée passât proportionnellement à ses membres & s'étendît jusqu'à eux. *Il faut d'ailleurs que le péché soit puni dans la chair qui l'a produit.* Isaïe, 51. v. 22 & 23.

Toute l'Ecriture est pleine de cette vérité, & c'est ainsi qu'en ce souverain Sacrificateur la justice s'allie avec la miséricorde, (sans que l'une envahisse sur l'autre) en accord & réunion parfaite. Dans le sacrifice de Jésus-Christ, l'ordre & la possibilité du salut, impossible sans ce sacrifice, depuis la chute, a été ouvert à toute la race humaine; mais la justice veut que le péché soit puni dans l'agent, & cette punition douloureuse est en même temps purgative, salutaire & médicinale, à cause de la force & valeur de ce sacrifice qui s'y insinue, sans lequel toutes les souffrances des hommes n'auroient eu aucun mérite, & n'auroient pu être que des souffrances de damnés. Et c'est en cela que brille la grande sagesse de DIEU, d'avoir allié ces deux choses, sans déroger ni à la miséricorde, ni à cette justice inexorable qui attribue *suum cuique*, punissant & sauvant, & ne sauvant point sans que la justice ait son cours. Et enfin par la punition même purifiant, & en purifiant rendant capable de l'union avec le VERBE-DIEU, qui est seul le salut & la vie éternelle, le Saint-Esprit étant le moyen de cette divine alliance. Voilà, je l'atteste, toute la chaîne de la Religion; si vous en manquez ou dénouez un chaînon, vous êtes hors de la vérité, & dans l'hérésie. Je pourrois beaucoup étendre cette note, & donner, de la doctrine que je viens d'y établir en bref, la démonstration la plus invincible. Allez le moins du monde au-delà ou en deçà de ce que je viens de dire, vous êtes dès ce moment égaré. Les justes même de l'ancienne loi n'ont pu être & devenir justes que par & à cause du sacrifice de Jésus-Christ vu dans l'avenir, & qui leur valoit son Esprit qui les a fait *justes*. Et même ils n'ont pu être littéralement & réellement sauvés en plénitude, qu'après la mort & le sacrifice de Jésus-Christ sur la croix. *Ils ont salué les promesses de loin.* Qu'on lise, Hébreux 11. v. 39 & 40. Et ils ont tous passé par la croix.

CHAPITRE II.

De la Foi du Fils, *& de sa vie dans le Chrétien. La* Foi au Fils *différente de la croyance, a la même origine que la Foi du Fils, mais non pas la même perfection.*

SANS m'étendre là-dessus, ce qui demanderoit une très-longue discussion, il me suffit de dire ici, qu'étant *crucifié avec Jésus-Christ*, l'Apôtre avoit donc Jésus-Christ; mais ce qu'il ajoute va le rendre bien plus indubitable encore, & nous apprendra à distinguer parfaitement la *foi au Fils*, & la *foi du Fils*, c'est-à-dire, les commencemens de la foi, ses progrès & sa perfection, en même temps que l'accord parfait de la consommation de la foi avec l'être réel de Jésus-Christ, dans le Chrétien arrivé à cette consommation. *Je vis;* Paul vit encore dans son corps, & enveloppé des nuages de la mortalité; *mais*, pourtant ajoute-t-il, *ce n'est plus moi.* Eh! quoi donc, ô Saint Apôtre! vous vivez, & ce n'est pas vous; sur le fond de qui vivez-vous donc? Pouvez-vous vivre sans avoir votre vie? Ah! dit-il dans un autre endroit. *C'est le mystere caché dans les siecles précédens, & révélé maintenant, savoir, Jésus-Christ en nous. C'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Ma propre vie, cette vie infectée & propriétaire que j'ai reçue d'Adam pécheur a été chassée, & la vie de Jésus-Christ s'est établie sur les ruines de ma vie propre, que j'ai laissé vider, expulser par l'opération crucifiante de la grace. Et c'est ici le mystere de ces infini-

Coloss. I. ℣. 27.

ment belles paroles : *Celui qui voudra ſauver* ou retenir *ſa vie*, *la perdra* ; *mais celui qui la perdra pour l'amour de moi*, c'eſt-à-dire, qui aimera mieux ma vie que la ſienne, & voudra laiſſer ſubſtituer & écouler en lui la mienne à ſa place, par l'échange le plus heureux, celui-là *gagnera ſon ame ou ſa vie*, parce que la mienne lui deviendra propre, & que ce gain d'échange par lui-même déciſif, ſera en même-temps le gain de ſa vie & de ſon ame, changeant ainſi une vie corruptible & périſſable en une vie incorruptible & éternelle. Matth. 16. v. 25.

Pourſuivons : *Et ce que je vis encore dans la chair*, *je le vis en la foi du Fils de* DIEU, *qui m'a aimé*, *&c. &c.* Remarquez bien l'expreſſion en la *foi du Fils*, & non en la *foi au Fils* de DIEU ; & cette différence, en effet très-remarquable, ſe rapporte à tout ce que je viens de dire, & le vérifie. Mais pour s'exprimer nettement, & lever toute équivoque dans cette matiere délicate, & dans cette diſtinction peut-être aſſez peu connue, ces deux points de vue ou aſpects de la foi ont des reſſemblances & des différences qu'il faut marquer, pour une parfaite netteté. La *foi au Fils* & la *foi du Fils* ſont toutes deux une véritable foi, & en un ſens, ſont de même nature ; elles ont la même origine ; ce qu'il faut, dis-je, bien obſerver ici, pour ne pas confondre la foi au Fils avec la *croyance à l'Evangile*, telle que j'ai dépeint cette derniere ; car celle-ci n'a pour origine qu'une raiſon droite, au lieu que la *foi au Fils* a pour ſa ſource unique le Saint-Eſprit, & eſt un pur don de DIEU ; ce qui met entre les deux une différence infinie, lorſqu'elles ne ſont point mélangées l'une de l'autre ; & produiſent des effets totalement différens, comme on l'a vu dans le cours de cet Ouvrage.

Mais oubliant ici ce qui n'eſt que *croyance*, comme n'étant plus mon but dans ce diſcours, je dis donc que la *foi au Fils* & la *foi du Fils* ſont en un ſens de même nature & de même origine, mais n'ont pas une perfection ſemblable, ni la même conſommation & plénitude. Toutes deux ont pour origine le Saint-Eſprit; mais dans l'une on n'a que le don, & dans l'autre on a le donateur lui-même. Pour l'une, il ſuffit que l'Eſprit de DIEU allume un rayon qui, ſurmontant la capacité de la raiſon naturelle, mette celui qui le reçoit, le tranſporte dans le domaine plus haut de la foi; mais cela n'eſt pas encore la *foi du Fils*, il s'en faut bien. Le plus haut point de la premiere, & ſon plus heureux effet, eſt de produire en celui qui l'a une vie *conforme* à la vie de Jéſus-Chriſt; la foi du Fils amene une vie *uniforme*. L'une peut être en *conformité*, l'autre en *uniformité*; l'une n'emporte pas que le Chrétien ſoit abſolument mort à lui-même; & quoiqu'il puiſſe être purifié, il y a encore en lui de la vie d'Adam, qui peut plus ou moins mélanger cette foi avec l'eſprit propre, & quant à la pratique, lui occaſionner par conſéquent des erreurs & des fautes, ſelon les degrés de cette foi; mais la *foi du Fils* plus pure & plus parfaite ne peut avoir lieu que quand l'être propre a cédé la place; & lorſque ce tout-haut & parfait fidelle eſt *mort au péché*, *au monde & à lui-même. Si un eſt mort pour tous, tous auſſi ſont morts*, ou doivent être morts; c'eſt encore le mot de l'Apôtre.

Rom. 6. v. 4. 5. 6. & II. Cor. 5. v. 14.

Alors qu'arrive-t-il? Tout lecteur inſtruit à l'école de l'Ecriture & de la vérité, doit déjà le comprendre. L'être étant vidé du propre, (quoique la raiſon reſte pour les objets qui ſont de ſon

ressort ; ce qu'il faut bien distinguer & ne pas perdre de vue, sans quoi l'on donneroit dans un funeste fanatisme ;) l'Etre, dis-je, étant vidé du propre, & la place étant nette, sans obstacle, & sans que rien puisse résister, car un vraiment mort ne peut faire de résistance, ni le vouloir ; alors le Saint-Esprit, qui ne manque jamais, par le principe & de son infinité & de son amour, de remplir les vides où il les trouve, écoule, émane sur cet être, non plus le rayon ou le don, qui faisoit la *foi au Fils*, mais le *Fils lui-même*, & l'être de Jésus-Christ ; oui, rien moins que l'être de Jésus-Christ lui-même, à jamais inséparable de son Esprit, & qui est émané, écoulé, ennaturé en plénitude de la capacité du vase, dès que ce vase, par la mort à lui-même, peut recevoir cette plénitude (1). Voilà la sainte doctrine de toute

---

(1) Dans le Chrétien qui doit recevoir Jésus-Christ, & en qui il est *révélé*, il se fait précisément la même opération dans son genre, qu'à la conception & naissance littérale de Notre-Seigneur, & lorsque le VERBE-DIEU voulut s'humaniser & paroître sur la terre en homme. C'est la même analogie, en gardant les proportions & les différences d'adoption & d'hypostase. Tout comme Notre-Seigneur fut conçu, prit ses accroissemens & sa naissance, en tant qu'homme, dans le sein de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit, qui l'enombra & la féconda : de même, il naît en miniature, invisiblement, mystiquement & très-réellement dans le Chrétien, préparé par tous les degrés précursifs de la foi & par la mort à soi-même, préparé, dis-je, à le recevoir. Lorsque ce Chrétien est véritablement mort de la *mort mystique*, alors son fond purifié est comme une Vierge, un vide de tout être propre, sur lequel le Saint-Esprit ne trouvant personne qui lui résiste & qui lui oppose un *obstacle d'être*, ne manque jamais par son amour & par sa fécondité infinie, de remplir ce vide & d'y ennaturer & écouler l'être même de Jésus-Christ. Le contraire seroit impossible, car DIEU ne peut manquer par son essence & son immensité, de remplir tous les vides & d'animer le néant ; & il

l'Ecriture, vue dans son admirable liaison & le
mystere dont elle ouvre, par le langage le plus
uniforme, le plus constant & le mieux lié dans
ses parties, dont elle ouvre, dis-je, l'intelligence
Ephes. 4. à l'expérience & à la foi du croyant. Voilà le
v. 24. *Jean*, 3. *nouvel homme créé selon* DIEU *en justice & en sain-*
v. 3. *teté;* voilà la perfection de la *nouvelle naissance*,
Ephes. 4. & la *stature parfaite* de Jésus-Christ; voilà la *par-*
v. 13.
II. *Pierre*, 1.
v. 4.

---

remplit selon la capacité ou vastitude du vide. Ce vide de son être propre dans le Chrétien, cette absence d'être, opérée par la mort mystique, est en analogie & ressemblance proportionnelle, avec l'anéantissement de la Sainte Vierge qui a été la plus anéantie de toutes les créatures de notre globe. (*Il a*
Luc, 11. *regardé la bassesse*, ou anéantissement *de sa servante.*) Et c'est à cause
v. 48. de cet anéantissement, ou du plus grand des vides, que le Verbe s'y est incarné, car s'il y eût eu une créature plus anéantie encore, le Verbe s'y feroit écoulé, & non en elle; mais il ne pouvoit y avoir qu'un Verbe humanisé ici-bas; c'est pourquoi cette Vierge pure a été préparée par un anéantissement plus profond que nul autre, & par conséquent proportionnel à l'être humain de Jésus-Christ: il en est de même de l'ennaturation ou écoulement mystique & réel tout-à-la-fois, de Jésus-Christ en l'homme, dont le fond a été vidé & est devenu comme une Vierge pure. Alors, ainsi qu'on verra dans tout ce Livre, c'est le Fils lui-même qui vient agir, tout faire & croire en lui. Le Fils devient & la réalité de sa vie & sa foi; & l'homme est fils par adoption, centralement uni avec le Fils par nature, de qui il est émané. Pour le comprendre encore mieux & bien saisir le mystere de la naissance de Jésus-Christ dans l'homme, & sa *révélation* intérieure, qui est encore un plus haut degré & la consommation de tout; il faut se rappeler quelques principes infiniment vrais, répandus dans cet Ouvrage. 1.° Le Verbe, par le principe de son immensité, étant par-tout, est dans l'homme & le traverse; mais dans le méchant, il est clos en lui-même, sans se communiquer. 2.° Les cieux sont par-tout, & en nous & nous traversent, & nous avons en nous, selon les degrés de nos facultés, tous les degrés des cieux. 3.° Le Verbe immense étant infiniment fécond, écoule en l'homme, y ennature l'homme divin, du moment que la place est vide, comme je l'ai dit. Le Verbe est le centre, ou suppôt de tous les êtres; or qui laisse perdre sa vie propre,

ticipation *à la nature divine;* voilà le *revêtement de Jésus-Christ*, après le *dépouillement du vieil homme;* voilà non plus la *conformité* (qui suppose encore un entre-deux, un attouchement de l'un à l'autre, mais non pas une possession réelle, intérieure & centrale), mais l'uniformité: *Qu'ils soient un avec nous, comme toi & moi, ô mon Pere, nous sommes Un.* Voilà..... Mais j'irois sans fin à

Rom. 6. v. 4. I. *Pierre*, 1. 1, 2, 3.

---

gagne infailliblement celle de Jésus-Christ, ou la miniature de l'Elohim, homme écoulé par le VERBE-DIEU infini, selon la capacité du vase. Alors s'exécute en lui & sur son fond, le mot de l'Apôtre, *Jésus-Christ en nous*, ce qui étoit le mystere caché & révélé maintenant. Alors le *Royaume de* DIEU est en l'homme, puisque le Roi y est & y exerce son empire; alors la *Sainte Cité est descendue du Ciel* (du centre ou fond premier, en l'homme) *de devers* DIEU qui en l'homme encore, est le centre infini; comme elle descendra littéralement, en grand & visiblement à la fin du monde (& même *auparavant du moins en partie*. . . . .) Mais quand le VERBE-DIEU veut paroître lui-même en l'homme & y émaner le petit Elohim, pour faire une nature *participante à la Divine*; il se fait précéder du feu purifiant qui acheve de consumer tout, afin qu'il soit tout seul, (*Ps.* 50. v. 1.—6. & *Ps.* 18., & une infinité d'endroits de l'Ecriture). O bonté! ô richesses jetées en l'homme par le Verbe! qui est-ce qui vous connoît, qui est-ce qui vous expérimente & vous reçoit? Mais, ô Verbe que j'adore, vous savez que je ne ments point, & cela me suffit. Et vous, pour le bonheur desquels j'écris, pensez-y sans cesse, vous portez en vous-mêmes l'autel, le sacrificateur & la victime.

L'autel est votre cœur; la victime, votre propriété ou le vieil Adam; le sacrificateur..... ô mon DIEU! c'est vous-même. Dans le commencement de la route vous êtes le prêtre selon l'ordre de Melchisédec, qui immolez notre nature perverse, mais sur laquelle vous jetez l'aspersion de vos mérites, pour qu'un encens de bonne odeur s'éleve en votre divine présence. A la fin de la route la victime humaine est disparue; & dans cette ame régénérée, vous vous cachez vous-même, pour être encore cette même victime sacrifiée sur le calvaire, en perpétuant cet holocauste éternel, ce culte de sacrifice & de croix décrété dans l'immensité de votre miséricorde, pour satisfaire à l'immensité de votre justice.....

citer les passages colludans, & tous confirmant cette immuable vérité.

On comprend maintenant avec la derniere facilité que ce n'est plus Paul (l'homme) qui vit, mais il a la vie même de Jésus-Christ substituée à la sienne, & remplissant la place que cette vie propre lui a abandonnée: *C'est Jésus-Christ qui vit en moi*. Le monde n'en connoît rien; cela a lieu dans l'intérieur, & par conséquent est inaccessible à sa raison & à sa vue. Tout se passe dans le secret, excepté ce qui peut rayonner au-dehors de cette vie du Fils dans l'homme, & même ce rayon n'est pas fait pour être vu du monde qui, dans son horrible aveuglement toujours opposé
Jean, 14. v. 17. à l'Esprit de DIEU, qu'il ne connoît ni *ne peut recevoir*, prendroit pour insensés de tels hommes qui, jouissant infiniment au dedans, dédaignent les viles jouissances de la terre, menent une vie qui, pour être directement opposée à celle des mondains, excite leur mépris ou leur haine; & qui, ne se laissant point entraîner avec eux à la figure du monde, & à une *même dissolution*, sont souvent les objets de leur cruauté & de leurs persécutions; & même cela est en quelque façon inévitable, puisqu'ils doivent porter les états de Jésus-Christ méprisé, rejeté, crucifié par le monde, dont l'esprit est en perpétuelle opposition & inimitié contre le sien.

CHAPITRE III.

Jésus-Christ devenu vie du Chrétien, est par-là même son action, son opérer, sa force, il pâtit, & fait tout en lui. Et ce Chrétien évite la mort seconde.

ALLONS plus loin. Non-seulement Jésus-Christ vit en Paul (l'homme renouvelé), mais s'il y vit; il est inévitable & d'une conséquence infaillible, que ce qui s'opere en cet homme, s'y opere par Jésus-Christ devenu sa vie; car il n'est point d'action sans vie, ni de vie sans action; & l'action ou l'opérer suit la nature de la vie & de l'être qui en est la source; tout comme un arbre produit le fruit analogue ou en rapport avec sa séve. Donc c'est Jésus-Christ lui-même qui, en cet homme, quoiqu'encore en son corps ou en sa chair mortelle, (*ce que je vis encore en cette chair*) qui, dis-je, est le principe intérieur, invisible, vivifiant de ses actions internes & externes. C'est lui qui est devenu sa force vraie & divine, après qu'il a perdu & abandonné sa propre force qui n'étoit que foiblesse ou même une force pécheresse & désordonnée. C'est le mot très-profond du Roi-Prophete s'écriant à la vue de ce bonheur au-dessus de tout bonheur: *O que bienheureux est l'homme dont la force est en toi!* Et dans le saint homme Job, (car je suis bien aise de faire voir au lecteur, chemin faisant, l'accord parfait entre Jésus-Christ promis ou donné, entre le vieux & le nouveau Testament,) dans le saint homme Job, par une figure divinement sublime encore: *Le Tout-*

Ps. 84. v. 6.

Job. 22. v. 25.

puissant sera ton or & l'argent de tes forces. Ici l'or désigne la charité, & l'argent la foi; & toutes les deux sont absolument inséparables de l'Etre de Jésus-Christ écoulé, ennaturé dans le Chrétien ou dans l'homme préalablement mort à lui-même.

Ainsi, c'est Jésus-Christ lui-même & son Esprit à jamais inséparables, qui sont le ressort de cet homme trop heureux, mort & vivant; mort à la fausse vie, vivant à la vie divine sur laquelle la *mort seconde* n'a plus de prise, pour qui la mort corporelle & littérale, lorsqu'elle s'opere, n'est plus que la dépouille de la vile peau de la nymphe, portant dès-lors, sans entraves, son vol heureux, délibéré, hardi dans les cieux, selon ce qui est dit: *Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur.* (*Apoc.* 14. v. 13.) Passage admirable, & toutefois qui sembleroit, aux yeux des aveugles, renfermer une contradiction; car s'ils sont déjà *morts*, comment peuvent-ils mourir? Une action, ou passiveté de cette nature, faite ou arrivée une fois, ne peut pas se réitérer; mais le mystere est clair, ou plutôt ce n'en est pas un. Le plus léger commentaire, un mot va l'éclaircir: *Bienheureux sont les morts* à eux-mêmes, qui meurent de la mort corporelle ou littérale; voilà le vrai sens.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Que ce Chrétien, quoiqu'en nouveauté de vie & ressuscité en Jésus-Christ, n'a pas comme lui l'union hypostatique, & à parler rigoureusement, n'est pas impeccable, & même que sa vie est encore sujette au combat durant qu'il est en ce monde.

QUE si c'est Jésus-Christ qui *vit* en cet homme, il suit inévitablement que tout en cet homme s'opere par Jésus-Christ, qui étant devenu sa vie, est par conséquent son opérer; jouit, pâtit, est crucifié, &c.; que ses états sont les états mêmes de Jésus-Christ, exécutés en cet homme, après la mort à lui-même ressuscité Jésus-Christ, parce que cette mort à lui-même ayant été une *imitation* de celle de Jésus-Christ, dit S. Paul, sa résurrection est & ressemble (proportionnellement) à celle de Jésus-Christ, dont tous les mysteres sont accomplis en cet homme. Donc encore c'est cet adorable Sauveur lui-même qui est le vrai *suppôt* de sa vie, sa source, son fond; il vit sur le fond de Jésus-Christ, avec cette seule différence avec lui, qui, quoique en un sens infinie, est pourtant dans son degré & proportionnellement, une parfaite copie, peinture & imitation de Jésus-Christ; je veux dire que cet homme ressuscité en Jésus-Christ, ou ressuscité Jésus-Christ, n'a pas l'union hypostatique avec la Divinité, dans le tout-haut degré, ou plutôt sans degré, telle qu'elle a été en ce VERBE-DIEU & homme lui-même. Et quoique Paul ressuscité, ou cet homme renouvelé &

admis déjà ici-bas en la vie divine, soit dans l'*unité*, selon le passage que j'ai cité plus haut; tant qu'il est en ce monde & enveloppé encore dans les ombres de la mortalité naturelle, lié aux chaînes de son corps, il n'a pas ce privilége au-dessus de tout privilége, ce privilége unique, qui étoit réservé au seul vrai Fils de DIEU par nature, d'être absolument impeccable, & d'avoir cette unité absolument imperdable (1); tellement que quoique cela soit presque impossible, il pourroit encore lui arriver de faire des fautes, des chutes même, qui lui feroient perdre cette unité; & il n'est jamais parfaitement sûr de n'en plus faire qu'à la mort naturelle, qui fixe son état en clou rivé & le rend alors immuable & inaltérable: *Car où un arbre tombe, il y demeure.* Et tandis qu'il est dans cette tente d'argile, il y a toujours lieu en lui, plus ou moins, au combat, à cause des entraînemens du corps & de l'ascendant des objets extérieurs; c'est pourquoi S. Paul

Philip. 2. v. 12. dit: *Qu'il faut opérer son salut avec crainte & tremblement*, & encore après avoir eu long-temps en soi la vie de Jésus-Christ, il dit proche de sa fin:

II. Tim. 4. v. 7–8. *J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi; quant au reste, la couronne de Jésus-Christ m'est* par conséquent *réservée*, &c. En effet, si les Anges célestes qui ont reçu de si divins dons & une existence si sublime & si noble, ont pu tomber & décheoir, combien sera-t-il possible, à parler proprement & distinctement, que l'homme, né d'abord en péché originel, quoique ressuscité ensuite en *nouveauté de vie*, le puisse, & qu'il ne soit, pour ainsi dire, pas un moment où il soit parfai-

(1) On en verra les raisons plus bas.

tement assuré de ne pas s'écarter? C'est pourquoi le même S. Paul disoit, en gémissant & sentant le poids de son corps: *Qui me délivrera de ce corps de mort?* Rom. 7. v. 24.

Pour expliquer mieux ceci, qui est assez difficile à entendre, & où il paroîtroit de la contradiction, même à des yeux assez clair-voyans, mais qui n'auroient pas encore ces expériences, j'ajoute: 1.° Qu'il étoit convenable & même absolument nécessaire dans l'ordre de la religion & des choses divines, qu'il y eût une différence essentielle entre le Fils *par nature*, comme je l'ai dit, & le Fils *par adoption;* entre celui dont la conception étoit absolument pure & immaculée, & ceux qui ont d'abord été *formés en iniquité* & *échauffés ou fomentés en péché*; entre le Saint des Saints, dont l'humanité descendoit en droite ligne par l'Adam supérieur ou céleste du pur VERBE-DIEU Infini (1), entre celui dont le corps même étoit Ps. 51.

(1) Je saisis ici, à l'occasion de ce mot, celle de répéter & donner un éclaircissement sur ce que j'ai dit dans cet Ouvrage, touchant les morphismes supérieurs contenus dans le VERBE-DIEU infini, immense, DIEU de DIEU, seul & à jamais unique Fils de la Trinité interne, infinie, & à jamais encore & éternellement inséparable d'elle; car il ne peut pas y avoir deux Fils; par tout & en tout ce VERBE-DIEU est le *Fils unique* du Pere, & il est, lui Verbe, le Pere de l'Univers qu'il a créé par l'Esprit infini, car toute la Très-Sainte-Trinité s'y est employée par le Fils unique, pour qui sait l'entendre. Qu'on fasse une extrême attention à ce que je viens de dire & à ce que je vais encore énoncer, afin de lever une équivoque qui pourroit être infiniment dangereuse. Ces morphismes supérieurs qui sont contenus dans le Verbe Fils unique, y sont en lui sans bornes & d'une maniere incompréhensible; car il ne peut y avoir dans ce Verbe Infini rien de borné; mais ils sortent de lui en distinction. Il est incréé, & il les a émanés & écoulés; il est original, Fils Infini de l'Infini interne, & il est leur origine. Ils sont les modeles qu'il vouloit créer, à l'extrà, & que sa sagesse originale in-

absolument *saint*, *innocent & sans taches*, & des corps plus ou moins grossiers & souillés comme les nôtres; enfin, entre celui qui étoit venu expier les péchés du genre-humain, comme infiniment saint & adorable Sacrificateur, & tous ceux pour qui, & en faveur de qui il étoit venu les expier. Et de combien de traits ne pourrois-je pas grossir ces antitheses, & l'exposition de cette différence ?

---

créée a tirés de son intelligence infinie pour créer l'Univers. Ils sont tous contenus en lui incompréhensiblement; mais aucun d'eux, en tant que distinct, n'est lui tout entier, quoiqu'inséparablement unis à lui : c'est le plus grand des mysteres & la plus divine vérité. Et c'est ainsi qu'il faut & qu'on
Psf. 34. v. 6. doit interpréter les mots de David : *L'a-t-on regardé, on en est tout illuminé, & leurs faces ne sont point confuses*; & le mot de
I. Cor. 8. v. 5 & 6. S. Paul : *Car encore qu'il y en ait qui soient appelés Dieux, soit au ciel, soit en la terre, (comme il y a en effet plusieurs Dieux & plusieurs Seigneurs) nous n'avons pourtant qu'un seul* DIEU, *qui est le Pere duquel sont toutes choses, & nous en lui; & un seul Seigneur, Jésus-Christ, par-lequel sont toutes choses, & nous en lui.* Ainsi, ce que l'Ecriture sainte appelle les *Elohims*, dans un sens supérieur aux Anges, mais inférieur à ce mot appliqué à la Trinité infinie, inséparable du VERBE-DIEU, seul Fils; ces Elohims sont les morphismes ou modeles que la sagesse de ce Verbe unique & infiniment adorable a tirés de son intelligence pour les ennaturer & en faire des ordres supérieurs aux descendances des créations. Le Verbe infini, leur Pere, vit *dans* l'instant (simple & UN) & il les émane par le principe de sa fécondité *dans* l'instant, & les ordres inférieurs sont ou *émanés dès* l'instant ou *créés*. Qu'on observe bien ces deux mots & leur différence, *dans* l'instant ou *dès* l'instant. Ainsi ces Elohims *sont des Dieux, &c. &c.* & la suite, comme dit S. Paul. Ce sont les *faces* que ce VERBE-DIEU infini, unique, montre au monde, comme dit David, qui sortant en distinction & n'étant pas l'Infini pur & absolu, quoiqu'en étant inséparables & y rentrant, (le Verbe étant leur suppôt) ces faces sont distinctes & *ne sont point confuses*. Ils sont encore les noms que le Verbe Fils unique a pris pour révéler à l'Univers intelligent, ce qu'il a voulu de son être infini & en lui-même incompréhensible; enfin, ils sont *cette parenté nommée dans les cieux & sur la terre*,

2.° Dans le passage cité plus haut, où S. Paul quoique ressuscité, & mis depuis long-temps en nouveauté de vie, exprime pourtant ses combats jusqu'à la fin, on voit & on doit conclure que la vie même du Chrétien en qui *vit* Jésus-Christ, n'est pas pour cela exempte de combats. Que s'il y a des combats, il faut de nécessité qu'il y ait des tentations & des épreuves. Et jamais le Chrétien n'en est absolument exempt, parce, comme

---

vue dans un sens infiniment supérieur aux ordres d'Anges qui sont aussi cette parenté en descendance. Il n'y a point de saut dans l'Univers & dans les créations qui sont au-dessous du VERBE-DIEU, seul Infini. *Ephes.* 3. v. 15.

Je répete ici cette remarque, afin d'écarter toute idée de Polythéïsme, que mon ame a souverainement en horreur; car c'est précisément cette idée des Elohims (très-vraie lorsqu'on l'entend bien), que le Diable a barbouillée & infectée de ses horribles mensonges, parmi les Païens, qui se sont fait des millions de Dieux, tous faux, tous inventés, tous idoles, tous démons (le Diable se faisant adorer sous ces noms fictices): *Les Dieux des nations ne sont que des démons*, &c. Je fais encore *Ps.* 96. cette remarque, dans la crainte que parmi cette foule d'Illuminés qui s'élevent de toutes parts, il n'y en ait d'étourdis, qui v. 5. prétendant donner des théosophies, ne donnent dans des erreurs infiniment dangereuses à l'occasion de ces Elohims, & ne sachent pas allier cette théorie divinement belle & instructive, avec l'infaillible & éternelle Unité absolue du VERBE-DIEU Fils uniquement né de la Trinité infinie, en qui il est contenu, & infini comme elle. Voilà ma déclaration authentique devant ce même Verbe UN, que j'adore, & si quelqu'un tournoit à un sens différent ce que j'ai dit des Elohims dans cet Ouvrage, je le désavoue en sa Sainte présence; & d'ailleurs, je me lave les mains, si quelque prétendu Théosophe, ayant des lumieres sur ces Elohims, s'avisoit d'en écrire mal-adroitement & en y mêlant l'erreur, pour ne pas savoir allier cette belle théorie avec l'absolue & éternelle unité du Verbe infini. Quoique l'esprit & les idées de cette note se trouvent sous d'autres termes, au dernier chapitre du premier volume, j'ai cru à propos, vu l'importance du sujet, & même nécessaire de les rappeler ici, sans craindre une sorte de répétition. Ceux qui ne sont que Théosophes ont tous des erreurs. Swedemborg en est un exemple.

on verra bientôt, qu'il eſt néceſſaire & très-convenable qu'il donne des preuves de ſa fidélité, ſoit pour augmenter ſes couronnes, ſoit afin qu'il rempliſſe ainſi le but pour lequel l'Etre de Jéſus-Chriſt a été mis en lui. Or la fidélité ne peut ſe montrer que dans le cas d'épreuves, de tentation, dans les cas de contrariété, où le choix eſt poſſible. Ainſi ſa vie, quoique reſſuſcitée, eſt encore, plus ou moins une vie d'épreuves & de combats. Et quoiqu'en cet homme la victoire ſoit très-aiſée, il ſuffit que la défaite ne ſoit pas impoſſible pour établir ce que je dis.

CHAPITRE V.

Néceſſité de l'épreuve dans ce Chrétien, quoique mis en nouveauté de vie, prouvée par pluſieurs raiſons. But de la ſageſſe de DIEU *dans ces épreuves auxquelles le Chrétien eſt appliqué.*

MAIS voici le myſtere dont l'explication va en même temps démontrer la parfaite compatibilité entre la vie divine de Jéſus-Chriſt dans l'homme & l'épreuve; & par l'épreuve la poſſibilité de la chute, ou, pour parler exactement & proprement, la non-impoſſibilité de la chute; & encore qui démontrera que cet homme reſſuſcité en Jéſus-Chriſt, doit porter les états mêmes de Jéſus-Chriſt. Ceci a un rapport proportionnellement parfait à la tentation qu'a ſubie & a dû infailliblement ſubir Notre-Seigneur. Satan avoit vaincu le premier homme, & par cette victoire avoit ouvert l'ordre de la déſunion d'avec

DIEU & de la réprobation, à la race humaine. Il a fallu qu'en contraste le second Adam vainquît l'ennemi; & pour le vaincre, il falloit le combat & le choc, & par conséquent la tentation & l'épreuve, pour, par cette tentation même, remporter la victoire qui préparoit à la race humaine la possibilité du retour & de l'adoption, à jamais impossible sans cette victoire. Mais, pour le dire en passant, la tentation qu'a subie cet adorable Chef n'étoit, pour ainsi dire, que superficielle, vu que le péché ne pouvoit pas l'entamer. Il pouvoit faire tous les essais du contact, mais il ne pouvoit jamais entrer en son Etre; l'union hypostatique lui donnant l'impeccabilité, & cette impeccabilité fonciere & centrale lui servant d'éternelle égide contre toutes les ruses & *les traits enflammés* de Satan.

Comme on voit dans la Nature les vagues d'une mer mutinée se jeter en fureur contre un inébranlable rocher, & ne remporter de ses vains efforts que son orgueil brisé & une honteuse retraite; tel ne pouvoit manquer d'être l'ennemi aux prises avec le Saint des Saints.

Mais l'homme, quoique ressuscité, mais l'homme *revêtu de Jésus-Christ*, quoique possédant en soi l'Etre saint de Jésus-Christ, doit être ici considéré sous un double point de vue; l'un de ressemblance (proportionnelle) avec le Saint des Saints, & l'autre, je l'ai déjà insinué, de la différence essentielle & très-marquée entre le *Verbe fait chair*, indissolublement, inséparablement uni avec sa Divinité, & l'homme en qui il a daigné écouler le don de lui-même; entre l'adoption, ai-je dit, & l'hypostase; entre un corps parfaitement saint qui servoit d'enveloppe à la Divi-

nité, & un tronc né en quelque ſorte bâtard ; un corps infiniment éloigné de la pureté originelle que l'HOMME-DIEU tiroit de ſa naiſſance, non de l'homme, mais du Saint-Eſprit même. Et pour appliquer à notre ſujet cette sûre & divine théorie, il eſt très-facile de concevoir : 1.° Que l'homme renouvelé, régénéré ou reſſuſcité en Jéſus-Chriſt, doit infailliblement ſubir ces deux états, ou du moins l'un des deux, ſelon le point de la nouveauté de vie dans laquelle il eſt mis; ou bien il porte les *états de Jéſus-Chriſt*, ce qui eſt une *conformité* avec ſa vie, & c'eſt le plus bas degré de la vraie régénération; ou bien c'eſt Jéſus-Chriſt lui-même qui vient en cet homme, porter ſes propres états, & c'eſt là *l'uniformité* & le plus haut degré de la nouvelle vie: *Qu'ils ſoient un comme nous ſommes un*, ainſi qu'on l'a vu plus haut.

Jean, 17. v. 21.

Or dans ces deux cas qui renferment toutes les nuances, tous les degrés, & tout ce qu'il eſt poſſible d'aſſigner à la nouvelle naiſſance, il eſt inévitable que, ſoit qu'il porte Jéſus-Chriſt dans ſes états, ou que ce ſoit Jéſus-Chriſt lui-même qui les porte en l'homme; comme l'un des états de Jéſus-Chriſt a été la tentation de l'ennemi, qui par la plus admirable diſpoſition divine, a oſé s'en prendre à lui, pour être vaincu lui-même par ſes propres eſſais de le vaincre. Il eſt clair, dis-je, qu'en celui qui eſt dans l'un des deux cas que je viens de citer, il eſt de toute néceſſité que cette tentation ſe répete. Tel chef, tel membre; tel tronc, telle branche : ſans cette tentation ou épreuve, ni il ne porteroit les états de Jéſus-Chriſt, ni encore moins, Jéſus-Chriſt ne porteroit en lui ſes propres états. Cet état de

tentation & d'épreuve lui manqueroit, & par-là même il lui manqueroit l'un des grands buts de la Sageſſe divine & la vraie fin de la réſurrection de Jéſus-Chriſt en cet homme renouvelé ; toute la chaîne ſeroit rompue ; point de vraie liaiſon entre les moyens & la fin. Jéſus-Chriſt reſſuſcite l'homme, ou plutôt s'émane dans l'homme, pour y produire & effectuer l'extenſion de ſes états ; & comme il faut l'occaſion pour que ce but ſe réaliſe, s'il n'y avoit pas pour cet homme la tentation & l'épreuve, jamais ce but ne pourroit s'obtenir. C'eſt en vain que Jéſus-Chriſt, ſeroit très-réellement, quoiqu'en même temps myſtiquement & inviſiblement reſſuſcité en cet homme : cette ſéve divine ne produiroit pas ſes boutons, & encore moins ſon fruit ; & la gloire qu'un DIEU infiniment ſage prétend tirer de cette réſurrection, tout à la fois très-réelle & myſtique, ne pourroit jamais reſſortir de cette réſurrection, opérée toutefois dans cette intention & dans ce but. Car c'eſt la gloire du VERBE d'avoir la victoire dans ſes membres, contre l'ennemi, ſous ſes étendards, après l'avoir vaincu lui-même.

CHAPITRE VI.

Bonheur de la victoire dans ce Chrétien supérieur à la tentation & vainqueur dans l'épreuve. Il donne à Dieu la vraie gloire, & est un exemple pour le monde qui n'en profite pas.

VOILA donc l'épreuve inévitable dans le ressuscité en nouveauté de vie, & par cela même qu'il est ressuscité. J'ose dire, en la sainte présence de DIEU, que c'est là le langage constant, uniforme, très-clair & toujours d'accord avec lui-même, de toute l'Ecriture, & la divine chaîne qu'elle présente à cet égard. J'ose même ajouter, chemin faisant, que ce n'est qu'à ses favoris, à ses plus chers enfans, que DIEU & sa divine Providence présentent le plus grand nombre d'épreuves, par deux grandes raisons : 1.° Parce que ces épreuves augmentent les fleurons de leur couronne, ou plutôt de la couronne de Jésus-Christ vainqueur par eux & en eux, & tout en les associant à ses triomphes il leur prépare une couronne, faisant une partie, un joyau, une perle de son universelle & céleste couronne, qui ayant sa base en lui-même, & une base immuable, voit de surcroît poser sur cette base, toutes les victoires qu'il vient remporter lui-même dans ses membres & par ses membres. C'est ainsi que toutes les vertus divines, dans le ressuscité, se développent, se montrent, s'étendent, brillent dans l'épreuve, ce qu'elles ne pourroient faire sans cette occasion qui leur en offre l'exercice heu-

reux; & ainsi la vie du chef Eternel Jésus-Christ, se répete dans ses membres & jette la plus belle clarté dans ceux qui sont les plus fidelles; l'amour des ennemis s'exerce dans la persécution, & sans elle point d'exercice de cette belle vertu; la fuite d'un monde criminel & vain donne une vraie gloire à DIEU dans ce cœur uni à lui & méprisant ce monde qui se glorifie & se couronne de ses propres mains, au lieu de glorifier DIEU, & qui met en soi sa propre idole à la place du vrai DIEU; cette fuite, dis-je, dans le régénéré donne à DIEU la vraie gloire, par la très-juste & absolue préférence qu'il lui donne dans son cœur & en même temps par l'exemple qu'il offre aux mondains dont tous les sentimens sont hors de l'ordre, & qui ne savent pas en profiter; exemple qui sert de contre-poids au scandale de leur idolâtrie & présente le divin culte intérieur en opposition à ce faux culte extérieur & intérieur; oppose enfin un spectacle saint, au scandaleux spectacle de la figure du monde. Il en est ainsi de toutes les vertus, fruits de la vraie régénération, & je ne finirois pas à les recenser. Mais le monde qui veut périr, au lieu de mettre à profit ces très-rares & saints exemples qui *brillent comme des flambeaux parmi la génération* Philip. 2.
perverse & tortueuse, ne cherche qu'à les éteindre, v. 15.
au lieu de marcher à leur clarté, & ils ne sont guere que les objets de sa dérision, de ses traits envenimés, & parce que leur conduite chrétienne condamne hautement la mondanité, ils deviennent les objets de sa persécution & de sa haine.

CHAPITRE VII.

Confirmation. Dieu ne peut se plaire qu'en son Fils, & ainsi il ne met ses complaisances qu'en celui où il trouve les traits & la ressemblance avec son Fils; & il les y met proportionnellement à ces traits. Vertus divines & vertus fausses distinguées.

ET c'est ainsi que s'exécute encore en eux l'imitation de leur Chef immortel, méprisé, bafoué, moqué, rejeté des hommes pour qui il venoit mourir, & mort même pour ses persécuteurs & pour ses bourreaux. Car il faut tenir pour le plus incontestable principe, que DIEU ne peut se plaire qu'en son Fils : *C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Par conséquent, l'homme ne peut être regardé favorablement de DIEU qu'en Jésus-Christ, ni DIEU jeter un seul regard de faveur véritable que sur ce qui ressemble (proportionnellement) à son Fils, & que sur les traits où il voit quelque image, quelque ressemblance avec ce divin Prototype & cet infiniment adorable modele ; parce que, entre mille raisons, rien ne peut être admis en DIEU, refluer en DIEU comme fin bienheureuse de tous les êtres, que ce qui ressemble à son Fils unique descendu en droite ligne & sans interruption de l'Infini en qui il a sa racine & sa transcendamment éternelle origine (1). Pour être vrai-

Matth. 3. v. 17. & *Ps.* 2. v. 7.

(1) Quoique par toutes les vérités répandues en un très-grand nombre d'endroits de cet Ouvrage, on ait pu voir plus clair que le jour que le DIEU-homme ou le Verbe *manifesté*

ment le favori de DIEU, il faut donc avoir Jésus-Christ, il faut posséder Jésus-Christ, il faut avoir les traits de Jésus-Christ, il faut que l'image de Jésus-Christ & sa réalité soit rétablie sur les ruines de l'horrible image du vieil homme & du péché. Et non-seulement cela est de la plus infaillible vérité; il faut encore inévitablement que cet Etre saint mis en l'homme n'y soit pas inutilement, mais comme un arbre issu de la divine

---

en chair est inséparablement & d'une hypostase absolue & indélébile, uni à l'Infini, de même que le *comment* de cette union imperdable; j'en dirai encore ici deux mots, pour montrer nettement la chaîne qui unit non-seulement les deux natures, mais de plus la sainte humanité avec l'Infini pur & transcendamment tel. L'Homme Jésus-Christ est inséparablement uni avec l'Elohim ou Adam supérieur dont il porte l'image & de qui il descend en droite ligne. Or l'Elohim ou Adam supérieur est absolument & inséparablement uni avec le Verbe de qui il émane comme tous les Elohims qui sont UN seul en lui, & Un les uns avec les autres, quoique leurs sorties pour la perfection de l'Univers aient quelques variétés; variété dans l'unité, c'est la perfection. Avant d'aller plus loin, je remarque que l'Elohim ou Adam supérieur dont l'humanité sainte de Jésus-Christ est issue & dont elle porte l'image est celui que ce Sauveur appeloit *le Pere* & *son Pere*: *Mon Pere*, le *Pere dont je suis issu*, &c. Or comme l'Elohim ou Adam céleste est ainsi que tous les Elohims inséparablement uni au Verbe Infini émanant éternellement en-dehors de l'Infini & y rentrant, & qu'ainsi le Verbe émanant étant éternellement l'Infini dont il ne peut être séparé, il s'ensuit que par une chaîne liée, graduelle, infaillible & non-interrompue (le contraire impliquant contradiction), l'humanité même de Jésus-Christ est inséparablement unie avec l'Infini pur. Les degrés sans degrés étant l'Homme, l'Adam céleste, le Verbe émanant & l'Infini. Et remarquez encore que l'Eloha Adam supérieur est par l'union centrale dans le Verbe qui réunit tout, est, dis-je, en même temps tous les Elohims; ainsi dans ce sens & tous les sens, il ne peut y avoir qu'un Fils dans tout l'Univers; c'est, comme dit S. Paul: *Plusieurs Dieux & un seul Dieu & Seigneur*. DIEU l'Infini, centre de tous les êtres rattirant à lui tout ce qui en sort pur avec une force infinie. Voilà ce que je viens d'écrire en la très-sainte & re- I. *Cor.* 8. v. 5 & 6.

séve, qu'il porte au-dehors, qu'il pousse ses rameaux, ses branches & son fruit; & ce fruit, ce sont les divines vertus; & ces divines vertus, comme on a vu, ne peuvent être exercées que dans la tentation & dans l'épreuve; car il faut infiniment distinguer ici les vraies, saintes, pures & réelles vertus qui partent de la séve Jésus-Christ, de ces vertus effleurées & fausses, de ces apparences de vertus des mondains, infectées du

---

doutable présence de mon DIEU & que j'atteste vrai à tout l'Univers, & absolument fondé sur la sacrée parole de DIEU, qui ne peut ni tromper ni mentir; & même cette déduction seroit très-accessible à une raison simplement droite & non offusquée de cette infinité de préjugés qui criblent & dévorent les hommes.

Or cela posé, comme étant la vérité de DIEU même, je demande à toute la terre, où en sont les détestables impiétés Arienne & Socinienne? Quoique cet Ouvrage ne soit pas absolument polémique, un lecteur le moins du monde intelligent peut voir que les principes qui y sont répandus, écrasent & foudroyent toutes les hérésies & théologiques & philosophiques, à ne jamais s'en relever, en allant à la source des vérités primitives. On voit que je viens d'envisager dans cette note la simple humanité de Jésus-Christ, un moment abstractivement considérée indépendamment de la Divinité absolument inséparable de lui en lui. Une infinité d'autres raisons concourent toutes à montrer cette hypostase & absolue inséparabilité avec l'Infini, mais ces raisons alongeroient trop cette note. J'en traiterai, DIEU aidant, ailleurs & à part. On y verra les plus grandes vérités; on verra ce que c'est que le vrai anthropomorphisme inséparablement uni avec les autres morphismes inséparablement unis avec l'Infini pur, *DIEU* ou le Verbe, *tout en tous*; on y verra comment l'être de Jésus-Christ ou le DIEU *incarné* a en soi (en miniature & en ressemblance des Elohims Un) *toute la plénitude de la Divinité corporellement* & essentiellement. On y verra comment la Divinité a fait en lui, si j'ose me servir de cette expression, une *Prosopopée*, prenant un corps, une ame, un esprit, un visage (c'est la définition d'une Prosopopée); on y verra qu'il a été le Jéhova de l'ancien Testament; on y verra qu'en son humanité, la miniature des Elohims & de l'Univers est complete, & qu'au-

Coloss. 2.

moi & de l'amour-propre, & qui ne sont tout au plus que les presque inutiles *feuilles de l'arbre de vie*; toutes ayant en ce monde une récompense aussi vaine qu'elles, & qui ne sont pas du tout le vrai fruit, qui ne peut avoir lieu que par la *vertu de la résurrection de Jésus-Christ en nous*, pour parler avec l'Apôtre. Ces vertus humaines & fausses, malgré leur apparence brillante, ne peuvent pour l'ordinaire s'exercer que hors de la tentation & de l'épreuve, contre lesquelles, vu la foiblesse & Apoc. 22.

---

cune idée ne peut concevoir la grandeur de l'humanité de Jésus-Christ indépendamment de sa divinité même: *Tu es plus beau qu'aucun des fils des hommes, &c.* & une infinité d'autres vérités transcendantes. Si on pouvoit séparer ce qui est à jamais inséparable, sa divinité de son humanité, il faudroit adorer son humanité seule. Thomas disoit à ses deux natures: *Mon Seigneur & mon* DIEU. On y verra la nature & la grandeur de l'hérésie des Grecs sur la procession du Saint-Esprit & comment leur Eglise abuse des passages qu'elle tord, & enfin comment elle désordonne l'Etre de DIEU. On y verra comment la personne infiniment adorable de Jésus-Christ étoit tout-à-la-fois *pauvre d'esprit* propre (car elle n'avoit pour suppôt foncier que la Divinité), & en même temps prenoit à volonté & se remplissoit de l'Esprit Infini selon les besoins & les occasions, & n'en prenoit qu'exactement ce qu'il lui en falloit pour éclairer toujours, ou pour rallumer au besoin le point subtil & en lui parfaitement pur à qui le Saint-Esprit étoit inséparablement uni, & qui lui servoit d'allumement toujours sans exception, mais selon qu'il le vouloit, toujours plus ou moins abondant. C'est pourquoi lorsque par quelque œuvre extraordinaire, il s'en étoit comme vidé, il alloit faire oraison dans la retraite, pour en reprendre & pomper ce qu'il lui en falloit pour de nouvelles opérations & aussi comment il faut entendre le mot de l'Evangile, qu'en son enfance, son humanité *croissoit en grace & en sagesse devant* DIEU *& devant les hommes*. Enfin on y verra & la confirmation parfaite du fameux décret du Concile de Calcédoine sur les deux Natures de Notre-Seigneur, & encore par les analogies ascendantes, les variétés & l'unité des Elohims entre eux & leur entiere & absolue unité dans le Verbe Infini, dont l'union des deux natures en cet adorable Sauveur nous donne tout-à-la-fois la réalité, la miniature, le type & l'image.

Ps. 45.

Marc, 5. v. 30.

Luc, 2. v. 52.

l'impureté de leur source, elles ne tiendroient pas; mais comme il faut que la nature du combat soit appropriée à la vigueur de l'athlete, & que la force de l'un & de l'autre soit en proportion & en mesure, il faut l'épreuve aux vertus chrétiennes, parce que par le plus haut & le plus saint triomphe, elles doivent obtenir la couronne immortelle qui est à ce prix & qui doit aller se présenter pour l'éternité *aux pieds de l'Agneau* qui a vaincu en l'homme régénéré, & qui les a obtenues en concours, en lui & par lui. C'est ce que j'avois dit, c'est ce que je répete encore.

CHAPITRE VIII.

Comment & pourquoi ce Chrétien, quoiqu'en nouveauté de vie, n'est, à parler rigoureusement, jamais impeccable, tandis qu'il est en ce monde. Eclaircissement & récapitulation.

VOILA donc l'épreuve comme inévitable pour le Chrétien qui est en nouvelle vie; il faut maintenant montrer pourquoi & comment toutefois, il n'est jamais en cette vie absolument impeccable. Tout ce que j'ai dit plus haut, a déjà pu le faire augurer; car on a vu, 1.° une différence essentielle entre l'union hypostatique du chef Jésus-Christ, DIEU & homme, avec la Divinité, & l'union des membres devenus par la régénération ou résurrection spirituelle, autant de Jésus-Christ unis à lui comme chef uni inséparablement avec le VERBE-DIEU, ou la Divinité pure. On a vu, 2.° la nécessité de l'épreuve, jointe à la possibilité d'y succomber, à parler proprement,

prement, vu la non-impeccabilité absolue des membres, réservée au seul Chef. On a vu, 3.° que ce même Jésus émane sa substance dans la régénération, en un corps créé pécheur & non immaculé, & par conséquent, pouvant encore, malgré la plus grande difficulté, entraîner l'être spirituel au péché; ce qui est le cas déplorable & par conséquent possible, dépeint dans l'Ecriture : *Crucifier de nouveau le Seigneur de gloire & l'exposer de nouveau à l'ignominie :* Il s'ensuit clairement, qu'à parler proprement, aucun régénéré, quelque vraiment régénéré qu'il soit, n'a dans cette vie & durant qu'il habite son corps mortel, n'a, dis-je, l'attribut d'impeccable. A quoi, si vous ajoutez en nouvelle confirmation, 4.° qu'en cette résurrection spirituelle qui fait le nouvel homme Jésus-Christ, la liberté & sur-tout le fond de spontanéité qui sembloit être détruit par la mort mystique & totale qui précede cette résurrection, renaît avec elle comme de ses cendres, sans quoi l'être ressuscité deviendroit esclave & un automate incapable de concourir librement aux actions saintes & aux vertus qui sont les fruits de cette régénération, & ainsi ne pourroit avoir ni mérite, ni démérite, ni ne pourroit donner aucune gloire au DIEU qui l'a régénéré; toutes ses actions, dans ce cas, étant des actions nécessaires. Et c'est ici où brillent d'un même éclat la sagesse, la justice & la miséricorde de DIEU, & le merveilleux artifice de son amour envers ses creatures, d'allier des choses qui à premiere vue sembleroient opposées & inalliables ; la liberté de l'homme qu'il associe à la sainteté, pour pouvoir équitablement & selon les attributions & applications de sa justice, la couronner des récom-

Hé. 6. v. 6.

penses qu'il lui fait gagner par le concours & le consentement libre, ou l'union avec sa volonté sainte; & tout à la fois rendre ce ressort de la liberté presque impeccable, par la haute & divine lumiere que la régénération met en l'homme, qui lui rendant le résultat de la délibération & du choix bien ordonné & réglé, le met dans la presque impossibilité de pécher (j'entends mortellement, ou du péché qui va à la mort); & cependant sans que jamais il perde son fond de liberté, & sans qu'aucune de ses actions porte la marque d'une absolue contrainte.

Et voilà ce que j'avois entrepris de prouver; c'est que jamais celui en qui *Jésus-Christ vit* par la régénération, n'est absolument impeccable, & que cependant il est presque impossible, quoique toujours très-libre, qu'il peche *du péché qui va à la mort.* En rigueur, il pourroit toujours soustraire sa volonté & sa liberté, par cela même que la liberté lui demeure; mais c'est ce qu'il n'a garde de faire, étant élevé à un si haut degré; & cependant on a vu des exemples qui montrent la possibilité de la chute.

Matth. 12. v. 31—32.

CHAPITRE IX.

Union de la vie de la foi & de la vie ressuscitée en ce monde, dans le Chrétien. Sa foi déjà ici-bas, rivale des Anges & de la vision béatifique. Paix divine & imperturbable de cet état.

Et puisque dans ce discours, il est proprement question de la foi qui m'a entraîné dans cette discussion, & d'approfondir des idées qui rarement ont été débrouillées ; il faut maintenant en revenir à cette foi elle-même. L'Apôtre qui dit que Jésus-Christ *vit en lui*, ajoute, qu'il vit *en la foi du Fils.* Ainsi ce n'est plus, je le répete encore, la *foi au Fils*, mais *du Fils ;* la foi en lui, quoique de même nature, a pris de tout autres accroissemens. Ce n'est plus l'ancien Paul qui croit, c'est le Fils lui-même qui est venu croire dans Paul, tout comme il est venu y vivre, agir, pâtir, être crucifié, y opérer, &c., & cela montre clairement que le plus haut de tous les degrés de la foi, ou la foi arrivée à sa plus haute perfection, est identifiée & inséparable de la vie de Jésus-Christ en l'homme, laquelle à son tour est le plus haut degré & la plénitude de la régénération ou naissance spirituelle.

Ainsi, durant le temps que cet homme en qui Jésus-Christ vit, est dans sa chair mortelle, *il marche encore par la foi*, comme dit S. Paul, *& non point par la vue.* Il n'a pas la *vision béatifique* qu'ont les Esprits célestes dégagés des liens du corps grossier : *Car nul ne peut voir Dieu &* II. Cor. 5. v. 7. Exod. 33. v. 20.

vivre, c'eſt - à - dire, que nul ne peut le voir avant d'avoir dépouillé l'enveloppe de ſon corps. Ainſi, il n'a pas encore l'avantage de voir *ſa foi changée en vue*, & de pouvoir contempler *face à face* & tel *qu'il eſt*, l'adorable objet de la foi. Mais ſi les Saints conſommés dans la gloire ont ſur lui cette prérogative, non-ſeulement il eſt dédommagé déjà même en ce monde, mais encore durant qu'il eſt en la foi il en a qu'ils n'ont pas & qu'ils ne peuvent même plus avoir. Ceci eſt aſſez difficile à entendre, & les hommes qui vivent groſſiérement dans leur propre vie, dont l'amour d'eux-mêmes eſt le centre de leur culte, & qui rapportent tout à eux, ne me comprendront pas. Mais qu'ils le comprennent ou non, comme c'eſt moins pour eux que j'écris ceci, que pour les ames déjà naturaliſées dans le domaine de la foi, j'acheverai cette diſcuſſion ſans héſitation, & en confiance. Et toutefois j'écris auſſi pour donner, s'il eſt poſſible, une ſainte émulation aux autres.

Tel eſt donc l'avantage des Eſprits conſommés; ils ont l'intuition, ils ont la vue; & cet avantage qui ſemble d'abord infiniment grand, & ſa privation une ſi grande exception au bonheur entier & complet, l'eſt beaucoup moins qu'on ne le croiroit, & n'empêche pas du tout le bonheur de la foi elle-même, qui dans ſon genre, pour qui l'entend bien & en a l'expérience, eſt complet de toute la plénitude que ce genre comporte, en quiconque ayant reçu en ſoi l'Etre même de Jéſus-Chriſt, eſt déjà devenu ici-bas le temple du Saint-Eſprit, ſelon les formelles paroles & ſi
* I. Cor. 6. ſouvent répétées de l'Ecriture : *Vous êtes le temple*
v. 19. *du Dieu vivant*. *Nous ſommes la maiſon de Dieu*,

& tant d'autres passages. C'est ce que je prouverai bientôt ; mais je prouverai bien plus, c'est que si les Saints déjà arrivés à *la cité du Dieu vivant*, semblent avoir cet avantage, le régénéré en Jésus-Christ en a déjà ici-bas, en dédommagement & en surcroît, d'autres que les Anges mêmes n'ont pas & ne peuvent même plus avoir. Je dis dédommagement en preuves de pureté & perfection d'amour, qui, pour celui qui l'entend bien, est un sentiment plus délicieux que toutes les jouissances. Héb. 12. v. 22.

Il faut avoir le tact affiné, anobli, & le goût d'un cœur tourné à DIEU son vrai objet, pour comprendre ces choses. Je tâcherai de les rendre faciles à saisir, au possible. J'ai dit d'abord que la vue ou vision béatifique a peu d'avantages sur la foi pure, parfaite & du plus haut degré. S. Paul dit : *Je sais à qui j'ai cru, & qu'il est tout-puissant pour garder mon dépôt.* Mais il va bien plus loin encore ; il n'hésite pas, & ne croit rien hasarder, en s'avançant jusqu'à dire, que le vrai fidelle est *déjà ressuscité avec Jésus-Christ* ; & encore ce qui est bien plus remarquable, *qu'il est déjà* ; où ? en ce monde, *déjà assis dans le ciel avec Jésus-Christ.* Ainsi il porte *déjà* une main assurée sur cette couronne de justice qui lui est réservée, & il en jouit en perspective, ayant en même temps les mérites de la foi, que la vue ne peut plus avoir. II. Tim. 1. v. 12. Coloss. 3. v. 1. Philip. 3. v. 20.

Il a déjà en ce monde même une vue anticipée ; & quand nous ne compterions pas les divines & prodigieuses *lumieres* qui *luisent* en lui, *dans les ténebres* même de la foi : *La lumiere luit dans les ténebres, & les ténebres ne la comprennent point*, parce qu'encore qu'elle sorte de ces Jean, 1.

ténebres, elle en eſt ſéparée & dégagée, par cela même qu'elle en ſort; quand nous ne compterions pas que le ſanctuaire des Ecritures lui étant ouvert par l'Eſprit Saint qui les a dictées, & qui lui donne & ſa lumiere & ſa vie, toutes les éternelles & divines vérités, le palais de la vérité céleſte, ſe courbent, pour ainſi dire, devant lui, pour ſe rendre acceſſibles à ſon intelligence; j'oſe aſſurer, & le Seigneur ſait que je ne ments pas, que le conſommé en la foi, même encore dans ce monde, n'auroit pas beſoin des Ecritures; (quoiqu'elles ſoient d'abord un véhicule, puis un ſurcroît de lumiere, & un témoin ſûr & externe de la lumiere interne, leſquelles ſe conſtent l'une à l'autre, & s'entre-répondent) parce que s'il étoit privé de la facilité de les avoir, ces mêmes Ecritures & les vérités qu'elles contiennent, ſe créeroient également en lui. La choſe parle d'elle-même, puiſqu'il eſt animé, éclairé de l'Eſprit qui les a dictées.

O hommes rares, & plus rares qu'on ne peut le dire! vous qui, quoique encore dans la foi, brûlez des feux de l'amour divin; vous qui vivez pour Dieu, & avec lui; qui fuyant le monde, & enfoncés dans la ſolitude, pour jouir, ſans tiers ni paraſite, de l'ineffable union, & du bonheur que vous donne la foi déjà preſque *changée en vue;* vous, mépriſés & moqués d'un monde qui ne peut comprendre ni la nature ni la grandeur de ces chaſtes & inexprimables délices: parlez, & que je me taiſe; c'eſt vous que j'appelle en témoignage de la vérité de ce que je dis: levez-vous à ma défaillance; venez, & racontez-nous, ſi vous le pouvez, quel eſt votre bonheur, & quelles ſont vos lumieres même, indépendam-

ment de l'intuition éternelle, de la vue pleine & développée, dont vous avez déjà ici le regard, (1) & le plus ample, comme le plus heureux coup d'œil. Venez, & dites-nous si, par la plus merveilleuse union, possédant tout à la fois Jésus-Christ lui-même & en même temps croyant en ce Jésus qui est *la lumiere du monde*, comme Verbe la lumiere infinie, & la lumiere de tous les degrés, vous n'avez pas déjà ce bienheureux télescope qui alonge votre vue jusques aux cieux, qui les ouvre à votre foi, & à la certitude trop heureuse encore de votre contemplation pure. Venez, & dites-nous si le Saint Prophete Isaïe n'a pas prophétisé votre histoire : *Le peuple qui marchoit* encore *dans les ténebres* de la foi, *a vu* cependant *la grande lumiere qui a lui sur ceux qui habitoient* encore *dans les ombres de la mortalité.* Et pourquoi? parce que *l'Enfant*, le saint Enfant *est né* en vous, & *que le Fils vous a été donné.* Parlez au monde, ô hommes de DIEU! racontez-lui quel est ce bonheur que votre charité vou-

Jean, 8.

Isaïe, 9. v. 1.

Idem. v. 5.

(1) Le grand Saint, le Solitaire du Mexique, Grégoire Lopez, disoit avant de mourir : « Tout est clair, c'est un plein » midi pour moi ». Il disoit auparavant qu'il n'y avoit plus qu'une toile d'araignée entre lui & la vision béatifique. Or on sait que les toiles d'araignée sont à claire voie, & n'empêchent pas de voir : un très-grand nombre de Saints ont été dans le même cas ; on en a la certitude, & d'ailleurs cela est sûr, par les formelles paroles de S. Paul, que j'ai citées plus haut, que *le fidelle est déjà assis dans le Ciel avec Jésus-Christ.* Il en étoit bien assuré lui qui, beaucoup d'années auparavant, avoit été transporté au troisieme Ciel. C'étoit cette intuition de la foi rivale & presque égale à la vue que l'Epouse sacrée demandoit, dans le Cantique 1. v. 6, à Jésus-Christ son Epoux: *Montre-moi*, *ou déclare-moi où tu pais dans le midi.* Le midi est le jour plein & absolu, & désigne la lumiere de l'Eternité qui comme le midi n'a plus d'ombres.

Coloss. 3. v. 1.

droit partager avec lui ; montrez-lui quel eſt ſon malheur d'en être privé, malgré ſes fugitives jouiſſances de la terre ! Mais non, ne lui en parlez pas : votre Maître adorable vous l'a défendu. Ne

Matth. 7. v. 6. *jetez pas ces choſes ſaintes* aux profanes ; oui, plutôt jetez le voile ſur ces perles divines, qu'il terniroit, qu'il ſouilleroit par ſes regards.

Il faut revenir. Quand nous ne compterions pas, je l'ai dit, ces ineffables lumieres, cette vue anticipée qui, ſemblable à la plus belle aurore annonçant le plus beau jour, ſe dégage déjà en ce monde des ombres de la nuit & de la foi ; qui ne ſait que l'on peut avoir une jouiſſance délicieuſe & pleine de l'objet, ſans en avoir une vue explicite & développée, & que même il eſt des cas où la vue partageant les ſenſations, empêcheroit preſque la perfection de cette jouiſſance ? Que ſi j'oſois avilir mon diſcours, en empruntant une image, en faiſant une alluſion à l'amour profane ; qui ne ſait que cet amour peut poſſéder ſon objet, & en jouir réellement ſans le voir, & tandis que la nuit a étendu ſes ſombres voiles ſur la Nature ? O mon Dieu ! daignez pardonner ce bégayement & cette alluſion qui, ſans l'intention qui la ſanctifie, ne ſeroit rien moins que blaſphématoire, & une puniſſable audace, d'oſer comparer l'amour ſenſuel & profane aux chaſtes & pures délices de votre amour.

C'eſt ainſi que l'homme reſſuſcité, & croyant par Jéſus-Chriſt, ne voit pas Dieu, mais il le poſſede ; il ne le voit pas, mais il en jouit ; il n'a pas encore la vaſte & immenſe vue de ces Cieux d'immortelle ſtructure, où ce Verbe-Dieu Eternel étale les rayons de ſa gloire & les magnificences de ſa ſplendeur, où enfin il ſe montre

lui-même dans cette majesté toujours inépuisable, toujours cachée en lui-même, & dans l'Infini, auquel il tient par une éternelle racine; où il montre de lui-même, dis-je, ce que de cette *Majesté qu'il a mise au-dessus de tous les cieux*, il en peut montrer au désir de ses Saints : Toujours glorieux & toujours inaccessible; toujours montrant à leur admiration de nouvelles beautés, sans que jamais l'avidité de leur regard puisse épuiser ce fonds à jamais inépuisable. Mais quoique la foi n'ait pas ici-bas la vue pleine & développée de cette vaste scene, de cet infiniment beau spectacle, elle a DIEU même en soi, ce DIEU infiniment plus grand que tous les spectacles encore; & même elle a en surcroît la carte géographique de ce pays où elle entrera à la mort : *Car la foi est la substance même des choses qu'on espere, & une démonstration*, dit l'Apôtre, *de celles qu'on ne voit point.* Elle en a la *substance* même; elle les a en miniature; elle les possede; l'impérissable germe en est en elle, & l'éternité n'en sera que le développement.

Ps. 8. v. 1.

Héb. 11. v. 1.

Ainsi elle jouit, sans voir encore entiérement comme elle le fera de ses yeux ressuscités en gloire avec son corps glorieux, lorsqu'après avoir habité la poussiere, l'Ange céleste sonnera de la trompette pour en rassembler les parties en réunion de splendeur, de magnificence & de réveil éternel. Oui, elle jouit pleinement en soi, quoiqu'encore dans la vallée de misere; elle jouit de son DIEU au dedans avec une paix centrale, inaltérable, coulant tranquillement comme un fleuve majestueux, (*Ta paix coulera comme un fleuve*,) & hors même de l'atteinte du trouble, du tumulte & du choc des événemens, des persécutions & des désastres

Isaïe, 48. v. 18.

dont la vie humaine eſt ſemée. Tel & infiniment plus, Jéſus-Chriſt, ſon Epoux, ſon Pere, & devenu ſon Etre, tandis qu'il étoit ſur la terre, étoit tout-à-la-fois jouiſſant & ſouffrant, béatifié dans le centre de lui-même, imperturbable, pour être hypoſtatiquement uni à la Divinité, & pâtiſſant toutefois par la réjection & la malice des hommes pour qui il venoit mourir. Et tel auſſi, (dans les proportions graduelles de la créature) ce Jéſus y émanant ſon Etre, y écoule cette imperturbable paix que rien ne peut corrompre, & que les cieux, la terre, l'ennemi, l'enfer même, & tous ſes flots mutinés ne pourroient lui enlever: *Je vous laiſſe ma paix, je vous donne ma paix, & perſonne ne vous ravira votre joie.* Et cet état dont les Stoïciens ſe vantoient ſi abuſivement & par toute l'enflure de l'orgueil, cet état dans la deſcription duquel ils mettoient une ſi grande confuſion, faute de pouvoir diſtinguer la ſouffrance effectivement pâtie, d'avec le fond qui lui eſt ſupérieur, & qu'elle ne peut entamer; ne ſachant accorder les pointes d'une douloureuſe ſenſibilité avec les foncieres & centrales jouiſſances d'une imperturbable & divine paix, prétendant à une impaſſibilité impoſſible & vaine, & ſe vantant d'y arriver: *Et ſi fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* Cet état, auſſi impoſſible à l'humanité, qu'illuſoire & vain dans leur bouche, eſt pour le Chrétien vivant de Jéſus-Chriſt, & dans ſa paix, auſſi ſaintement qu'exactement vrai; il peut jouir dans la ſouffrance même, être paiſible dans le trouble, patient dans l'affliction qui redouble même ſa paix par la perſpective qui eſt au bout de ces afflictions ſouffertes pour

Jean, 14. v. 27.

la caufe de fon Maître; il eft inacceffible aux traits de la malignité, confolé dans les défaftres, foutenu dans les langueurs; fon fond ne pouvant être entamé par un déluge de maux & de contrariétés; l'amour faint le foutient ainfi que la divine efpérance, inféparable fœur & compagne de fa foi: *Ni la mort, ni la vie, ni les principautés, ni les puiffances*, ni les cieux, ni l'enfer, ni, ni, ni, rien ne peut l'arracher à l'amour de fon DIEU poffédé en Jéfus-Chrift. O mon DIEU! qui me donnera de peindre ces très-expérimentales jouiffances, ces ineffables délices, au fein même de la douleur & des tourmens? Et n'eft-ce pas là le myftere des faints Martyrs, béatifiés, remplis de joie au dedans, dans le temps même que les tyrans & leurs bourreaux leur déchiroient le corps, & épuifoient fur eux les coups de leur cruauté & de leur rage?

Rom. 8. v. 35—38.

CHAPITRE X.

Celui qui a la foi du Fils, ou qui eft reffufcité en lui, pratique des vertus que les Saints glorifiés ne peuvent plus avoir en la même maniere, & il a en quelque forte cet avantage fur eux. Vrai bonheur du Chrétien, & faux bonheur des mondains. Amour pur.

MAIS il eft un autre afpect, dis-je, une autre maniere de confidérer la foi, qui la rendroit prefque préférable à la vue, felon l'opinion même d'un cœur tranfporté d'amour pour fon DIEU feul véritable objet de tout vrai amour. A la vérité

la vision béatifique est le terme, & la foi le chemin qui y conduit; l'une est la jouissance, la fin, la couronne des travaux: *Bienheureux les morts au Seigneur, car leurs œuvres les suivent*; l'autre combat encore pour l'obtenir. Que si la fin est plus noble & plus désirable que les moyens, sous ce point de vue, sans doute, la consommation dans la gloire est préférable aux moyens qui conduisent à cette fin bienheureuse; cependant, & qu'on fasse bien attention à ma pensée, il est un sens sous lequel un cœur vraiment blessé des fleches de l'amour divin, de cet amour pur qui ne voit, ne sent, ne goûte que DIEU, & en éternel oubli de soi-même, n'agit, ne se remue que pour sa gloire; j'ose dire qu'un tel homme seroit presque tenté de préférer le séjour douloureux, gémissant, de son corps sur la terre, au bonheur des Anges mêmes, s'il pouvoit en lui y avoir un choix autre que l'ordre qu'un DIEU qui donne les couronnes & qui les fait gagner, a mis dans ses distributions, dans les choses, dans les êtres & dans les temps. (Mais hélas! où trouvera-t-on de tels hommes sur la terre?) Les plus rares d'entre les Chrétiens voudroient obtenir leur salut sans avoir, pour ainsi dire, la peine de l'assurer; & s'il en est qui veuillent bien souffrir & attendre en patience, ce sont déjà des phénix entre les hommes. Insensé que je suis, à qui m'adressé-je donc? & qui est-ce qui voudra me comprendre par le goût d'un cœur qui a ses raisons d'aimer, sans que la raison infectée par l'amour-propre, puisse les sentir & les connoître. Achevons toutefois, sans nous décourager: peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui m'entendra, qui me goûtera, qui sera étonné

Apoc.

du moins, & en qui l'étonnement amenant une heureuse disposition, élevera le sentiment, portera la leçon jusqu'au cœur, & lui fera comprendre le bonheur au-dessus de tout bonheur, d'aimer DIEU indépendamment de soi-même (1).

. . . . *Semper tibi pendeat hamus;*
Quò minimè reris, gurgite piscis erit.

OVID.

Mais répétons-le avec douleur : les hommes sont avares à l'égard d'un DIEU infiniment magnifique ; ils regardent comme perdu ce qu'ils n'ont pas & ce qu'ils ne retiennent pas avec les serres de leur propriété, & de l'amour déréglé &

(1) Il est impossible de comprendre à quel point le cœur de l'homme est dénaturé, & combien ses sentimens sont renversés & hors de tout ordre, de toute vérité & de toute justice. Ils sont froids & glacés pour ce DIEU par qui ils respirent & de qui ils tiennent tout. Il faut même, pour les exciter tant soit peu, qu'il leur promette récompenses sur récompenses, dont encore la perspective a des peines infinies à les émouvoir. Ainsi, ils ne font rien pour DIEU, tandis, ô horreur! qu'un homme amoureux d'une fugitive beauté de chair, d'une frêle & fragile idole, que cet homme sensuel & délicat sera prêt dans l'emportement de sa passion, à faire les plus grands sacrifices pour le vil objet de cette passion. O hommes! où en êtes-vous? hélas! où en êtes-vous? Ils vont même dans leur affreux aveuglement, à ne pouvoir pas comprendre qu'ils devroient & pourroient faire pour DIEU, ce qu'ils peuvent faire pour la créature ; & lorsqu'on leur parle de l'amour pur & désintéressé, c'est de l'arabe pour eux, & il semble qu'on leur parle une langue étrangere : ils font même les hauts cris ; ils crient à l'illusion, au danger. O race humaine! où en es-tu, & qui est-ce qui pourroit sonder l'abyme de ton égarement & de ton désordre? Tout lui coûte lorsqu'il s'agit de DIEU, rien ne lui coûte lorsqu'il s'agit d'une créature & de lui-même ; & encore, ô malheur! trois fois malheur! les faux Docteurs en lui défendant les approches de ce pur amour de DIEU, le fixent & le confirment par leurs leçons, dans ces horribles principes.

déſordonné d'eux-mêmes. Et ils ne voient pas, ces hommes inſenſés, qu'on ne riſque jamais *rien* avec un DIEU qui tôt ou tard ne ſe laiſſe pas vaincre en magnificence ; que tous les dons que l'homme peut faire à DIEU, de lui-même, ſont infiniment au-deſſous des dons que DIEU deſtine à l'homme. Mais il faut l'attendre par la patience,
Rom. 8. v. 23 & 24. dit l'Apôtre : *Nous ne ſommes ſauvés qu'en eſpérance, & nous l'attendons par la patience ;* & voilà ce qui fait rebrouſſer lâchement cette infinité d'hommes à foi chancelante & foible, ces hommes à velléités jamais ſuivies d'une exécution vigoureuſe, ces hommes ſans énergie, qui n'ont pas le courage de s'élever en triomphant des obſtacles, à la grandeur vraiment infinie de la vocation à laquelle l'amour même d'un DIEU qui ne déſire que de les couronner, les appelle.

Mais il faut raiſonner à ce moment. Je dis que pour un vrai amateur des pures vertus, procédantes, iſſues de la divine ſéve Jéſus-Chriſt, il en eſt que les Saints conſommés dans la gloire ne peuvent pas pratiquer, comme l'homme de foi, ou du moins qu'ils ne peuvent plus les pratiquer en la même maniere. A la vérité, concentrés dans l'amour de leur DIEU, ils en ont le fond qui, par cet amour, les rend imperdables ; mais ils n'en ont pas l'exercice en la maniere que l'ame de foi a l'heureux pouvoir de les exercer.

Ils n'ont plus l'honneur inſigne d'être *crucifiés avec Jéſus-Chriſt*, avec ce Jéſus qui a anobli la croix empourprée de ſon ſang, juſqu'à diviniſer tout ce qui en porte la trop heureuſe empreinte. O hommes ! ô gens du monde ! changez ici votre dictionnaire ; vous faites une éternelle équivoque ; vous vous méprenez ſur tous les mots. Dans le

langage du Chrétien, c'eſt la croix ſoufferte ſous les étendards de Jéſus-Chriſt qui ſeule mene au bonheur éternel; & ce que vous appelez bonheur en ce monde, & toutes les jouiſſances de la terre, vous préparent de grands malheurs. Ce ſont les opprobres de la croix, les mépris, les réjections qui, dans la dialectique du Chrétien, ſont les ſynonymes de la gloire. Les larmes d'un moment menent à la conſolation éternelle; les privations paſſageres, à la jouiſſance permanente. Mais pourquoi m'étendre davantage? le contraſte eſt complet: c'eſt ainſi que tout bonheur hors de la croix de Jéſus-Chriſt n'eſt qu'illuſion & menſonge, ſoit par ſa nature vile, ſoit par ſon peu de durée. Il faut ici excepter toutefois ce centuple que Jéſus-Chriſt Juge & diſtributeur, a promis déjà pour ce monde, en jouiſſances pures, à ceux qui ont tout quitté pour lui, & qui, ayant en eux poſé d'abord pour fondement *le Royaume de* DIEU *& ſa juſtice*, y reçoivent déjà même, en avantages temporels, tout ce que les libéralités de ſon amour y *ajoutent par-deſſus*. Matth. 6. v. 33. C'eſt ici encore la malheureuſe équivoque que font preſque tous les hommes; ils commencent par établir en eux, par mettre en leurs cœurs tous les Royaumes du monde & leur gloire, & l'injuſte & indigne préférence du monde ſur un DIEU à qui ils doivent toute la force de leur amour; ils préferent Baal au vrai DIEU, l'apparence à la réalité, le menſonge à la vérité, le néant à l'être. Mais que leur arrive-t-il donc, à ces inſenſés calculateurs, dont l'erreur eſt infiniment à plaindre? La place eſt priſe; elle eſt occupée par les objets de la terre qui étant en contraſte avec les objets divins, en donnent

du dégoût ; les sentimens se désordonnent ; la raison devient terrestre ; le prix des choses se fausse ; on évalue mal, & on le veut. On perd le Royaume de DIEU ; on gagne celui du monde ; c'est-à-dire, qu'on perd tout, en gagnant la vanité & le néant ; on préfere la gloire, l'estime des hommes, à la gloire de DIEU même ; oui, on perd, dis-je, les vraies jouissances inséparables d'un cœur pur, & d'une conscience solide & rectifiée ; & perdant les inestimables jouissances de la grace, on n'a pas même celles de la nature en leur entier. Je ne sais quel cri du cœur réclame, inquiete ; la conscience, par intervalles, se réveille ; le remords vient à sa suite ; l'inquiétude enleve la tranquillité, & intercepte les jouissances de ces fausses douceurs. On ne peut toutefois pas rebrousser ; il en coûteroit trop : les habitudes sont enracinées ; & il faut ou les voir accusées, ou se plonger dans un brutal & continuel étourdissement. Tellement qu'on ne jouit ni d'un DIEU dont on a dédaigné l'infiniment heureuse union, ni tranquillement & sans inquiétude d'un monde qu'on a poursuivi, qui échappe, & dont la fragile rose présente enfin les plus piquantes épines. Ainsi on n'a ni les joies pures & vraies de la vie présente, ni l'espérance de la future ; & ces belles promesses
I. Tim. 4. v. 8. faites à la piété : *La piété a les promesses de la vie présente & de celle qui est à venir*, sont illusoires pour le mondain qu'elles ne regardent point, qui ne jouit qu'en apparence, & qui vient enfin à les mécroire. Les Païens même l'ont reconnu & même les plus impies d'entre eux l'ont avoué.

. . . *Quoniam medio de fonte Leporum*
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.
LUCRETIUS, Lib. 4.

Et

Et un Poëte François :

> Source délicieuse en miseres féconde,
> Eloignez-vous de moi, flatteuse volupté.

Telles sont les fugitives jouissances de la terre, où on perd tout, & où on ne gagne que l'apparence & l'éclat d'un bonheur suivi des plus profondes miseres, & qui les prépare lui-même & en creuse les sources. Et tandis que le mondain toujours hors de lui, ne sachant point économiser ni tourner à son profit le bienfait de la vie qu'il a reçu, ne jouit jamais pleinement, ni du délicieux sentiment de DIEU, ni des objets, ni de lui-même; toute la Nature entiere rit à la bonne & sainte conscience du Chrétien. Il jouit de DIEU au dedans, & de tout avec lui, parce que tout ce qu'il voit, qu'il goûte, qu'il sent au dehors, le monde, les créatures, les biens & les maux même, le ramenent à ce profond & délicieux sentiment, & en portent la jouissance à son comble.

CHAPITRE XI.

Digression. Illusion des amitiés de la terre. De l'amour du prochain & des ennemis. Son signe.

MAIS après cette excursion, moins excentrique qu'on ne le croiroit peut-être, utile du moins pour qui voudroit en faire son profit & essayer de cette divine & béatifiante philosophie ; il faut revenir à mon sujet, & raisonner encore un moment. Il le faut, pour rendre accessibles à

l'esprit, & touchantes pour le cœur, ces vérités si peu connues & si peu goûtées, & contre lesquelles presque tous les hommes s'élevent & se
Matth. 5. v. 44—48. révoltent. Notre adorable Sauveur a dit : *Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? les Païens font les mêmes choses.* Mais *moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent*, & la suite.

Je vais faire sur ce divin passage un raisonnement clair & précis. La premiere partie montre au doigt l'illusion des amitiés de la terre, qui ne sont qu'un commerce réciproque d'amour-propre, des liens vains & imparfaits de plaisirs ou d'utilités, & de profits donnés & rendus ; tellement que l'une des sources tarissant, le robinet de l'autre se ferme, & ces belles amitiés vont se perdre en indifférence, en froideur, si ce n'est en haine intérieure. Et il ne peut en être autrement ; il est très-rare qu'on ne retire pas sa part d'un commerce où le profit doit être en commun, lorsqu'un des associés garde tout pour lui, & ne laisse rien à l'autre. Si l'amitié est vraiment désintéressée, ce qui n'a guere lieu parmi les hommes, il faut de nécessité qu'elle porte ce caractere, c'est-à-dire, qu'elle se soutienne gratuitement, & sans qu'on en attende de retour ni d'utilité, excepté la satisfaction du sentiment lui-même qui suffit à un cœur naturellement noble & généreux, & qui y trouve ainsi sa récompense. C'est là le plus haut point de cette *sensibilité*, que de faux ou de très-inférieurs Moralistes apothéosent comme source des vertus ; c'est le mot d'usage aujourd'hui, substitué à la pure & haute vertu, qu'on méconnoît ; c'est l'expression qu'on emploie dans le discours, qu'on glisse dans presque

toutes les phrases, qui jette de la poudre aux yeux des ignorans, & dont j'ai fait un chapitre dans cet ouvrage pour lever les équivoques que cette *sensibilité* fait naître & pour la mettre à sa véritable place (1).

Mais ce n'est pas où j'en veux venir; & pour continuer, je dis qu'il n'est personne sur la terre qui puisse être certain qu'il aime son prochain, que dans l'un de ces deux cas; ou 1.° lorsqu'il exerce cet amour, étant sûr qu'il ne lui en reviendra aucun profit, ou 2.° lorsqu'il l'exerce envers ses ennemis même, de la haine desquels il a des preuves de fait. Sans l'un de ces deux cas

(1) Il est encore un autre mot que les Philosophes de mensonge ont mis en commerce & dans l'usage le plus trivial, comme celui de *sensibilité*; c'est la *perfectibilité*. Ils veulent donner à la nature humaine (ou à l'homme) toute la *perfectibilité* dont elle est susceptible. Oh! le beau mot que celui-là, la *perfectibilité*, & qu'il sied bien dans leur bouche! Ils ont les vertus à leur commandement, ils les aiguisent, ils les raffinent, ils peuvent les poser là où ils veulent; ils ont le secret de rendre l'homme parfait, c'est un dieu en terre. Leur vertueux est digne d'admiration; la sensibilité est attendrie, pleure de joie & est en extase à son aspect; c'est le plus beau spectacle pour le monde & un modele à regarder perpétuellement pour l'imiter. Il me semble voir des géans de fausses & même diaboliques vertus (car elles sont toutes teintes d'un orgueil plus raffiné que celui du Diable lui-même), voir, dis-je, ces géans escalader le ciel des vertus pures & chrétiennes, & leur faire une guerre conduite par tous les Esprits forts de l'abyme. Ces gens-là n'ont besoin ni de DIEU, ni de la religion, ni de ce qui en est la suite; comme une montre qui se remonte d'elle-même, ils sont leur propre ressort, leur lumiere, leur force; ils n'ont aucun besoin de grace, ils trouvent tout en eux-mêmes; & rivaux de Prométhée, ils vont sans autre secours, prendre le feu du ciel pour animer leur statue de plâtre; ils y mettent le faux brillant, le coloris du mensonge & les couleurs de l'imposture. O vanité! ô néant! hommes vains, jusques à quand présenterez-vous aux abusés l'image de ces fausses vertus, & jusques à quand votre orgueil vous séduira-t-il vous-mêmes? Jusques à quand oserez-vous

il peut bien savoir sûrement qu'il s'aime lui-même, mais il ne saura jamais, sans ces circonstances, & sur-tout sans cette épreuve, s'il aime véritablement les autres.

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Et encore : *In re incertâ certus cernitur amicus*, & non autrement. Le dernier cas est la pure morale de l'Evangile, dans lequel le Souverain Maître a ordonné d'aimer nos persécuteurs mêmes, oui, encore dans l'exercice de leur persécution. C'est ainsi

---

croire que la nature humaine peut se perfectionner toute seule, sans DIEU, sans religion, sans Jésus-Christ, sans Esprit Saint, sans sa divine lumiere, sans sa grace? Que vos horribles prétentions disparoissent; une fois, apprenez si vous n'êtes pas irrémissiblement aveuglés; apprenez, dis-je, combien est profonde votre misere, combien vous avez le plus absolu besoin, non de vous-mêmes que l'orgueil a tant égarés, mais du secours d'en-haut, pour vous en tirer! On peut appeler ces gens-là *les Pharisiens du monde*. Ils couvrent leur honteuse nudité de feuilles de figuier; voilà leur *perfectibilité*, voilà la perfection qu'ils présentent à un monde séduit par leurs leçons. Mais, ô horreur! ils vont bien plus loin encore; ceux qui d'entre eux semblent croire un DIEU, en démentent l'idée. Ils se font devant lui, juges & parties; ils anéantissent son tribunal pour ériger le leur sur ses ruines; ils se font des titres de leurs fausses vertus, pour prétendre ne pouvoir être condamnés; ils voudroient dans leur folie extrême pouvoir faire rougir DIEU lui-même, de sa sentence prétendue injuste contre eux & leur orgueil. Voilà J. J. Rousseau, & le nombre infini de ses semblables qui sont aujourd'hui sur la terre. *J'ai tué un homme, mais j'ai fait un livre.* Voilà le titre de déité; ils osent défier DIEU de les condamner, il leur en doit de reste; voilà le *j'ai*, voilà le *moi*, voilà l'*égoïsme* contre DIEU; voilà des hommes qui, au lieu de mordre la poussiere devant cette Majesté infinie, semblent en leur impie audace, vouloir être les dieux de DIEU même. Ils ne se laissent pas juger, ils se jugent & s'absolvent.....

qu'il montre à ses disciples le secret de sa Providence, qui permet, & même dirige, dispose, économise & dispense ces mauvaises volontés, pour donner dans l'ordre de la justice, au persécuté même, une occasion de pardon pour les autres, dont à une infinité d'égards, il a tant besoin lui-même; & encore pour qu'il imite son souverain modele le VERBE, qui est venu mourir pour ses ennemis. La passion vient de l'homme, mais la direction de la passion vient de DIEU; & il se *sert de l'injustice des hommes*, dit le Sage, *pour accomplir sa justice.*

CHAPITRE XII.

Application de la théorie précédente à l'amour de DIEU, *que l'homme de foi ou le Chrétien, peut exercer dans la souffrance, & non les Saints glorifiés. Principe qui démontre la justice, la convenance & la nécessité de l'amour pur. Deux volontés dans l'homme.*

MAIS, sans m'appesantir sur l'amour du prochain & des ennemis, qui n'est pas proprement mon objet, je veux raisonner par analogie. Et c'est ici qu'on va voir le grand & divin avantage de la foi, sa couronne, & en quelque sorte, au moins, son égalité, avec la vision béatifique même. Ce que je viens de dire se peut rapporter à l'amour de DIEU, & aux vrais caracteres, à l'indubitable marque qu'il est en nous, non illusoirement, mais en réalité & qu'il siége véritablement dans notre cœur. Lorsque tout me rit, que je jouis, que

rien ne s'oppose à mon bonheur, je sens les bontés de DIEU de qui *procedent tout don parfait* & toutes les véritables jouissances (1). Alors j'ai bien la certitude que DIEU m'aime, mais je ne suis pas sûr de l'aimer à mon tour; je ne puis pas être sûr de lui rendre amour pour amour, en ce reflux infiniment heureux & réciproque qu'il exige de mon cœur qu'il a fait pour lui, & pour que je le lui consacre toujours. A la vérité je peux bien avoir dans ce cas l'amour de reconnoissance, & cette *sensibilité* excitée & touchée de ses bontés; mais outre que c'est là un amour sensible ou sensuel plutôt qu'effectif, il peut y avoir la plus grande équivoque & la plus grande incertitude dans cet amour de reconnoissance. Ce qui est sûr en ce cas, c'est que j'aime le don de DIEU, mais je ne suis pas sûr d'aimer le Donateur lui-même, qui étant infiniment plus que tous les dons, doit être l'objet d'un amour beaucoup

Jacq. 1. v. 17.

(1) Et même encore, ce que je dis ici n'est pas vrai universellement & sans une grande restriction, sans quoi les méchans n'auroient aucune prospérité dans ce monde; & ainsi David, Job, les Apôtres (ce qui soit dit sans blasphême), se seroient trompés en parlant du bonheur temporel des méchans; ce qui d'ailleurs est palpable par l'expérience de tous les siecles. *Le méchant vit & vieillit & même il est le plus puissant.* Il a souvent sa portion dans ce monde, & la *mesure de ses biens* y est remplie & s'y borne; mais avec cette restriction, on comprend très-bien ce que j'ai voulu dire dans le texte, & il n'y a pas d'équivoque. La prospérité de la créature est une très-douteuse marque de l'amour de DIEU sur elle, car au contraire, comme on l'a vu, il réserve les croix & les contre-temps pour ses plus chers favoris; & ce que je dis ici est infiniment vrai & de l'expérience de tous les vrais Chrétiens, & de tous les siecles. Il n'en fut jamais un véritable qui n'ait passé par la croix, sans quoi il ne seroit pas conforme à son Chef. Gens du monde, qui jouissez trop, où en êtes-vous? Mon DIEU! où en êtes-vous?...... Il faut se taire......

plus grand, afin que cet amour ſoit dans la regle de juſtice appliquée à la valeur de ſon objet. Sans cela, malgré les plus belles apparences, malgré les ſentimens, les tranſports de reconnoiſſance, je ſerois injuſte encore, ſi tout en recevant humblement ces dons, & jouiſſant de ces bienfaits, je ne conſervois pas dans le fond de mon cœur un amour pour DIEU plus fort encore & plus réel que mon affection pour ces dons. Je pourrois ſuccomber à l'épreuve, & dans les cas où DIEU appeſantiroit ſa main ſur moi, ces beaux tranſports de reconnoiſſance s'évanouiroient bientôt, & ſe changeroient peut-être en murmure & en aigreur, s'il n'y avoit pas dans mon cœur le ſentiment de la ſoumiſſion, du conſentement & de la conformité à la volonté de DIEU, quelle qu'elle ſoit à mon égard, douce ou rude, récompenſant ou puniſſant, annonçant ſes bontés ou ſes rigueurs, m'affligeant ou me conſolant, me mettant aux priſes avec les maux, ou me rendant heureux.

Car remarquez, je vous prie; de quelque maniere que ce Grand DIEU ſe montre à ſa créature, doux & benin, ou lui retirant ſes faveurs, il eſt & il ſera à jamais le même DIEU toujours juſte, toujours ſage, toujours ſaint, toujours bon, même dans les maux qu'il nous envoie, quoiqu'il paroiſſe le contraire à notre ſenſibilité naturelle qu'ils irritent.

Par conſéquent, ſans me recourber ſur cette ſenſibilité, & par un ſaint élancement de la foi & de l'eſprit, m'élevant au-deſſus d'elle, je dois toujours aimer de toutes mes forces & ſans diminution, malgré les circonſtances pénibles où il peut me mettre, ce DIEU qui

est toujours le même, toujours invariablement DIEU, toujours le saint & juste objet de mon amour; sans quoi, dans le fait, je n'aimerois point le vrai DIEU, immuable en lui-même, quelle que soit la forme que sa sagesse, sa bonté, ou sa rigueur donne à sa créature; je n'aimerois qu'un faux DIEU, changeant & mobile, je n'aimerois que le don, & non ce vrai DIEU; je n'aimerois dans le fond que moi-même, & je serois à moi-même ma propre idole, posée en moi à la place du vrai DIEU. C'est la vue, c'est le sentiment de cette immuable vérité, qui faisoit que le saint homme Job, dépouillé de tout, & pour être un modele à tous les siecles, de soumission & de patience, traité avec la derniere
Job. 2. v. 10. rigueur, s'écrioit: *Nous en avons reçu les biens, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux?* Ce DIEU qui m'afflige à l'excès & qui lâchant la bride à l'ennemi, lui a donné le pouvoir de m'appauvrir & de me tourmenter; ce grand DIEU auroit-il changé de nature? auroit-il perdu sa Divinité, & parce qu'il m'afflige, seroit-il descendu de son trône? Et ce qui soit dit sans blasphême, changeant & passionné comme les faux Dieux des Païens, ou leurs viles Idoles, ne seroit-il plus sage, bon, juste & saint, parce que sa sagesse a changé ses procédés à mon égard, & que sa marche & ses pas me semblent plus rigoureux? . . .

Voilà précisément l'état, la façon de penser & les justes & inaltérables sentimens de quiconque, armé du bouclier de la foi & éclairé de sa sainte lumiere, croit vraiment au Fils de DIEU, ou a en soi sa vie dont il vit; voilà, dis-je, l'état perpétuel de son cœur. Il ne prétere

la jouissance des dons de DIEU à DIEU
me ; il ne préfere pas son plaisir au bon
isir de DIEU ; il ne veut pas, pour ainsi dire,
iorreur ! être le DIEU de DIEU même, par
renversement au-dessus de tout calcul. Non,
:oule avec sa Providence, quelle que soit la
ation où elle le met. Béatifié il adore, désolé
dore ; il bénit jouissant, il bénit pâtissant. Que
flots de la prospérité se versent sur lui, il
it ; que tous les flots de l'adversité s'épuisent
r le rendre malheureux, il bénit. La nature
nanque pas de pousser les hauts cris, mais il la
e crier ; l'épreuve ne le surmonte point, mais
ırmonte l'épreuve. Supérieur à la nature, son
l est tranquille ; il est calme dans l'orage, &
in au fort même de la tempête. La volonté
DIEU qu'il aime, & qu'il voit dans cette dis-
sation, dans cette coupe d'amertume qu'elle
présente, le rend supérieur à la tentation, &
queur dans l'épreuve.

la vérité, on peut & on doit distinguer en
oint deux volontés dans l'homme, ou plutôt
le Chrétien lui-même ; une volonté supé-
re, & une volonté naturelle qui a sa source
la sensibilité, ou plutôt la sensitivité de
e animal en nous, & qui nous est commune
la brute. La premiere est toujours soumise
IEU dans le Chrétien, & la seconde ne peut
toujours l'être. Un corps souffrant des maux,
tourmens ; ne peut manquer de murmurer à
açon, & de répugner à sa souffrance ; tout
me les mauvais traitemens que l'on fait à
bête excitent son mécontentement & sa
ite. Nos corps sont soumis à l'irritabilité, à
cible & au concupiscible ; ils en sont le

fiége ; l'un défire le bien, & l'autre répugne au mal par fa nature même ; il ne peut guere en être autrement ; c'eft pourquoi S. Paul difoit :
Rom. 7. 23 & 24. *Je fens une loi dans mes membres que combat la loi de mon entendement.* Voilà la volonté du corps ou des membres, qui ne peut être *fcumife à la loi de l'efprit de vie ;* c'eft pourquoi le même Apôtre s'écrie en foupirant : *Qui eft-ce qui me délivrera de ce corps de mort ?* Et notre adorable Sauveur lui-même, qui étoit venu pour expier les péchés des hommes, & tout-à-la-fois, pour être leur prototype, & le faint & éternel modele propofé à leur imitation ; non pour lui, mais pour condefcendre à nos foibleffes, pour nous enlever même les inutiles fcrupules d'une crainte mal fondée, nous a montré en fa perfonne éternellement pure, le modele de ces deux volontés. Il marque la volonté du corps & des fens, fi je puis m'exprimer ainfi, par ces paroles : *Mon*
Luc, 22. v. 42. *Pere, s'il eft poffible que cette coupe paffe loin de moi fans que je la boive ;* dans lefquelles on voit les répugnances de la nature à fouffrir ; puis montrant tout d'un coup l'acquiefcement, la foumiffion de la volonté fupérieure, malgré le cri de la nature, il ajoute : *Que votre volonté foit faite, & non point la mienne.* Il eft encore un autre fens de ce paffage qui indique que la coupe de fes fouffrances devoit, en extenfion falutaire, paffer à fes Elus ; mais ceci eft trop profond pour le préfent propos.

CHAPITRE XIII.

Récapitulation & résumé de tout ce discours.

›MBIEN de réflexions ne pourrois-je pas faire
ıre ? Mais il eſt temps de réſumer ce diſcours
aſſez long, & que je donne ici en ſupplé-
t, pour éclaircir, & montrer dans la véri-
: foi des nuances & une diſtinction que les
ɔlogiens n'ont pas toujours ſu démêler. Il
donc finir en peu de mots. On a vu deux
és d'une même foi, dont le plus haut en eſt
ınſommation & la perfection abſolue; on a
ue cette foi conſommée, parfaite, & l'être
ıe & la vie de Jéſus-Chriſt en l'homme mort
ı-même, ſont inſéparables & identiques, au
t que l'une ne peut pas être ſans l'autre;
vu que cette foi divine eſt déjà en quelque
: ici-bas la rivale de la vue ou viſion béati-
: ; qu'elle n'eſt point jalouſe de la gloire des
its bienheureux qu'elle attend ſans impa-
:e, même dans la douleur; mais qu'elle eſt
ıſe, pour ainſi dire, de l'amour qu'ils por-
à DIEU; eux jouiſſant, & elle pâtiſſant. On
·que, de cette foi du Fils même, ſort, comme
ſéve la plus divinement féconde, cet amour
'IEU tout pur, & au-deſſus de tout, victorieux
les combats & dans les épreuves; & avec cet
ur, & dans cet amour, toutes les vertus, fruits
'arbre de la vie, & même quelques-unes,
me la patience, que les Eſprits bienheureux
›euvent plus exercer. On a vu que l'homme
ɔi poſſede DIEU ſans le voir, & qu'il en

jouit déjà indépendamment de la vue, dans les plus chastes & ineffables délices goûtées dans son fond. Ainsi cet homme, déjà en ce monde,
II. Pierre, 1. *participant à la nature divine*, & *fait déjà une même*
v. 4. *plante avec* DIEU, est, dit le Roi-Prophete, *cet*
Rom. 6. v. 5. *arbre*, du plant le plus noble, du plant céleste,
Ps. 1. *mis auprès des ruisseaux d'eaux* qui le fertilisent;
v. 1—4. *il rend son fruit en sa saison; son feuillage ne flétrit jamais*, & sa couronne est immortelle. Et en l'attendant, il est en spectacle à DIEU, aux cieux, aux Anges & aux hommes, témoins de son amour, ses combats & de ses victoires.

O état! ô bonheur! ô foi divine! ô amour! ô foi non plus don, mais foi Jésus-Christ même, mon esprit est trop borné pour en concevoir la grandeur, & ma plume trop impuissante pour le peindre; mon foible crayon n'y atteindra jamais; il faut demeurer dans le silence. . . .

Seroit-ce pour vous rebuter, mon cher lecteur, seroit-ce pour vous faire perdre courage, que je vous ai dépeint un si haut & divin état, dont sans doute, presque tous les hommes & moi le premier, nous sommes encore si éloignés? vous me jugeriez très-injustement. J'ai montré le plus haut point de la vie divine ici-bas, tel que le livre qui ne peut mentir, nous le montre. On voit le sommet de la montagne de DIEU; mais ne pas arriver à ce sommet, seroit-ce une absolue exclusion du salut? A DIEU ne plaise que je le dise:
Jean, 14. v. 2. *Il est plusieurs demeures dans la maison de mon Pere*, dit Notre-Seigneur. Mais la vue de ce tout-haut point & de la palme immortelle qui est au bout, peut encourager notre lâcheté; que si elle ne l'encourage pas, & si elle ne peut animer notre tiédeur, elle est faite du moins pour les condamner & nous faire

ir d'une honte salutaire, pour faire naître en
une profonde humiliation, qui écrasant notre
eil, peut nous mériter un regard de cette infinie
ricorde qui se tourne sur les cœurs humbles &
rits. Que fais-je, en voyant la céleste gran-
de notre vocation, sans pouvoir, comme les
s mystiques, nous élever jusqu'à elle, tentons
noins quelques efforts ! Ce grand DIEU,
ınt & notre volonté, & l'impuissance de nos
ıtives, les secondera & les soutiendra de sa
: toute-puissante. Ecoutez Moïse serviteur
)IEU, ou plutôt DIEU lui-même parlant
sa bouche, & la sublime image qu'il vous
ınte : *Comme l'aigle excite sa nichée, couve ses* Deut. 32.
:, *étend ses ailes, les accueille & les porte*, ainsi
ıIEU Eternel vous aidera & vous conduira;
'ez en lui du moins, & confiez-vous à son se-
s. *Il est notre Dieu, il nous conduira jusqu'à la*
. O heureux ! dans ce siecle impie, celui qui du
ıs croit véritablement à ce Fils, à qui *toute* Matth. 28.
ance est donnée & qui le conduira à la vie éter- v. 18.
:. O cœur sacré ! cœur de Jésus, venez,
ıez-vous des croyans, & changez nos cœurs
le vôtre. O quand sera cet heureux temps !
ous les cœurs fondus dans le vôtre, n'en for-
ınt plus qu'un.



LIVRE NEUVIEME.

Pour varier un peu les matieres, & avant que d'en venir aux différentes sectes dont j'ai à parler, je mets ici un supplément sur ce que j'ai dit plus haut des sens mystiques de l'Ecriture-Sainte. Et à cette occasion, je donnerai un grand éclaircissement sur la chronologie des Egyptiens & autres nations qui remontent à une origine incroyable.

CHAPITRE PREMIER.

Avant-propos. Faux jugemens sur les sens mystiques & leurs causes.

Avant que de donner ce supplément, je dois prémunir tout lecteur qui retient une ombre de bonne foi, contre une erreur aussi dangereuse qu'elle est presque universellement répandue. Je n'aurois jamais pu comprendre comment ce préjugé a pu acquérir un si long & si étendu possessoire, si je n'en avois la clef dans la profonde ignorance & la malignité de la plus grande partie du genre humain.

Si j'avois eu plus d'égard à ce que l'amour-

opre d'un Auteur appelle le succès de son
re, qu'à la vérité & au profit réel & solide
e tout lecteur de bonne volonté pourra tirer
cet ouvrage; je me serois bien gardé d'y lais-
paroître les mots de mystique, d'intérieur &
mysticisme.

Ces mots ne sont cités qu'avec opprobre; il
bleroit que l'ignominie fût leur unique par-
e, si on n'y pouvoit ajouter les persécutions.
a est naturel, cela est même inévitable;
te Religion, la seule vraie, la seule qui soit
pur Christianisme, ne peut manquer d'être
tée comme l'a été parmi les hommes son
ndateur & son Chef: & c'est l'indubitable
que de sa vérité; on peut lui appliquer le
: du Seigneur: *Vous serez haïs de tous à cause* Jean, 15:
non nom. Les communions & les sectes, si di- v. 18—22.
es entre elles, se sont accordées à proscrire
e Religion de l'intérieur, seule solide & seule
nelle; parce qu'elles sont toutes livrées à
quantité d'erreurs, & parce que les passions
e faux amour de soi-même ont jeté sur cette
gion pure une infinité de nuages: ils ne s'éle-
t pas jusqu'à elle; ils l'abaissent, la courbent
u'à eux; ils l'asservissent à leur nature finement
ompue.

C'est le cas de cette infinité d'hommes qui ne
ent qu'une Religion commode. Ils sont d'ail-
s prévenus par les faux Docteurs; & au mo-
t qu'on leur parle de mysticisme, ils opposent
tinée barriere du préjugé qu'ils ont sucé des
ns de ces hommes à Religion mélangée. Le
le séduit crie à l'aveugle, sans avoir seule-
t une idée de ce dont on lui a fait un épou-
ail.

Des Ecrivains, tels que Voltaire, la Baumelle, & autres de la même catégorie, non-contens de jeter sur cette Religion pure le vernis du ridicule, par leur acharnement & leur rage y ont ajouté la calomnie. Les gens du monde lisent ces livres avec avidité; séduits par le funeste agrément de leur style, ils mordent à l'hameçon, ils gobent l'appât. Le ridicule excite un ris malicieux, & prépare l'erreur à laquelle il sert de passe-port; la malignité & la jalousie achevent de la naturaliser & de la fixer. On est charmé, & on a un profit trompeur à gloser sur la perfection qu'on n'a pas la volonté d'atteindre.

Il n'y a aucune peine à se perdre au milieu du monde; son exemple universel, ses maximes empoisonnées rassurent, & servent d'autorité. Mais il faut du courage & des efforts pour être Chrétien selon la force de ce mot. On ne veut point de cette Religion envisagée comme ardue & inaccessible, comme raffinée & subtilisée, tandis que c'est la seule faite pour le cœur, la seule simple, la seule accessible, la seule désembarrassée de tout fatras, & des épines & des erreurs que la raison corrompue & les passions y mêlent à leur gré.

Il semble que ce seroit le vrai moment de présenter cette Religion simple, aujourd'hui que l'athéisme si répandu, mais qui n'ose pas tout-à-fait se montrer à découvert, (parce que ses sectateurs sentent bien qu'ils révolteroient encore trop de gens) prend une marche détournée pour préparer son poison; il renverse les gouvernemens pour, du même coup, renverser l'Eglise, sur la destruction de laquelle il a jeté son dévolut. Hé bien, on présente dans le mysticisme une Religion très-indépendante de l'extérieur de l'Eglise,

&

& le suc & la moelle que cette Eglise dégénérée n'a pas su conserver, & qui, s'élevant un jour enfin sur ses débris, durera éternellement.

C'est cette Religion pure qui fait trembler l'ennemi, & contre laquelle il dresse toutes ses batteries, parce que c'est la seule qui peut lui enlever les sujets de son empire; & il séduit tout le monde par ses ruses. Cependant on verra un jour, & même dans un temps peut-être plus prochain qu'on ne le croit, qu'il se sera trompé lui-même, & qu'elles n'auront abouti qu'à détruire le mal & un extérieur corrompu, pour que sur ces ruines, un DIEU qui se joue de ses vains efforts, éleve l'édifice véritable, cette Religion pure & intérieure, le culte d'amour, qui sortira & s'élevera pour jamais du sein de ces destructions & de ces ravages que l'athéisme commence à opérer.

Mais ce n'est pas mon but de suivre ces ruses dans ce supplément. Deux motifs m'ont déterminé à le donner: 1.° C'est de déclarer ici à la face de l'Univers que les mots de *Mystique*, d'*Intérieur*, de *vrai Spirituel* & de *Chrétien*, sont des mots, qui dans le dictionnaire de la vérité sont absolument synonymes, & que la signification de l'un emporte infailliblement celle des autres; & enfin, que hors de là il n'est point de Christianisme véritable.

Ainsi, il faut infiniment se garder de confondre ce vrai mysticisme que j'entends, avec ce mot mis en tant de places, & toujours hors de sa vraie place, par l'aveuglement des gens du monde, qui brouillent tout, confondent tout, au point même qu'on a osé appeler mysticisme, les ténébreuses pratiques de Mesmer, Cagliostro, &c.

tout comme on appelle *Moraves*, ou d'autres noms, ceux qui montrent de la piété. Le vrai mysticisme est l'intérieur & la très-pure essence du Christianisme fondé par le VERBE-DIEU & par ses Apôtres, qui écarte le fanatisme, proscrit l'enthousiasme, qui par le plus heureux alliage fait le Chrétien citoyen, & le citoyen Chrétien & sujet fidelle, & qui ainsi est la Religion des Cieux & de la Terre, & la Religion éternelle.

Le second; c'est le mal irréparable que se font les personnes qui lisent l'Ecriture dans l'intention d'en mettre la lecture à profit, & qui n'y cherchent pas ce qui y est, ce qui en fait la moelle, l'essence & le vrai fruit qu'on en peut tirer; je veux dire les sens mystiques faits pour montrer la lumiere divine, & mener le cœur au pur amour de DIEU, qui est la fin de toute piété. C'est pourquoi j'ajoute à ce que j'ai dit au Livre septieme, ce supplément où la vérité de ces sens sera établie sur un fondement inébranlable.

CHAPITRE II.

Supplément sur ma théorie des sens mystiques & spirituels de l'Ecriture. Exception par rapport à la morale.

QUOIQUE j'aie traité de ces sens divins cachés sous l'écorce du littéral; que j'aie assez bien éclairci ce sujet, & donné des exemples pour le rendre & accessible & palpable; son infinie importance m'engage à l'envisager de nouveau. Il m'est extrêmement douloureux de voir une malheu-

ɜuſe obſtruction, une cataracte miſe ſur la plu-
art des cerveaux à cet égard; ils ſont ſemblables
un homme qui fermeroit perpétuellement les
eux à la ſplendeur du ſoleil deſtiné à les éclairer.
ˌe ſanctuaire des divines vérités leur eſt ouvert
ıns tous leurs rapports, dans ce qu'elles ont de
lus ſublime en même temps que de plus ſim-
le, & ils ne veulent point y entrer; les Cieux
: l'Univers ſe préſentent à eux; ils n'ont qu'à
re, & ils refuſent d'ouvrir les pages de ce livre
e DIEU; car ce n'eſt pas lire, de ne voir que
ɔmme eux. Il eſt dit: *Enquérez-vous des Ecritures.* *Jean*, 5
In DIEU même leur dit tout, & ils bouchent v. 39.
ːurs oreilles.

Sans répéter rien de ce que j'ai dit plus haut,
vais tailler dans le vif & amener quelques prin-
pes qui en feront le plus ſolide fondement, &
ı moyen deſquels il ſera impoſſible de ne pas
ɔnclure à l'exiſtence de ces ſens cachés & divins,
ɜnfermés dans l'Ecriture ſous le littéral. Avant
e déduire, je conjure le lecteur par la charité
ɜ DIEU & pour ſon intérêt éternel, de bien
ıiſir ma penſée, & d'élever ſon regard juſqu'à
le.

Je déclare encore à la face de l'Univers, comme
vais le démontrer, qu'à l'exception de ce qui eſt
urement & uniquement *morale* dans nos ſaints
vres, il n'eſt peut-être pas un verſet, pas une
hraſe, pas une hiſtoire, pas une formule de
ıſcours, & même, ce qui au tribunal d'une rai-
ɔn bornée paroîtroit puéril & minutieux, qui
'ait un ou pluſieurs ſens myſtiques ou cachés,
ès-profonds & dignes de l'Eſprit de DIEU qui
dicté cette divine parole. *L'énoncé* eſt le littéral,
ɛ il faut de néceſſité une langue pour expri-

mer les idées & les faire passer aux autres. *Voilà*
Rom. 10. v. 17. pourquoi il est dit : *La foi est de l'ouïe; & l'ouïe, de la parole de Dieu.* Ainsi le littéral exprime l'idée divine, celle qu'a entendu l'Esprit-Saint. Tout ce qui est physique dans l'Ecriture, n'y est tourné, exprimé au physique, qu'afin que ce physique y montre tout-à-la-fois le spirituel & le glorieux; & même ce physique n'y seroit pas mis, sans ce but digne de DIEU, & s'il n'étoit nécessaire pour faire connoître les objets divins. C'est le spirituel & le glorieux, vu & montré par le physique; voilà la parole de DIEU. Tellement qu'il ne faudroit pas même dire, que les Ecrivains sacrés font allusion au physique; mais bien que le physique fait allusion au spirituel qui est la grande & divine raison de cette allusion, comme il en est le véritable objet.

C'est à cet égard, comme presque en toutes choses, que les sens & l'imagination d'accord avec la grossiéreté de l'homme, lui font la plus dangereuse, disons mieux, la plus mortelle illusion. Ils engraissent & appesantissent les cœurs, & les tournant tout au terrestre, ils les empêchent de voir plus haut; ils enfantent cette grossiéreté, ils l'établissent si bien, que les choses célestes & invisibles deviennent inaccessibles à leur regard; & bornant leurs vues basses au visible qu'ils prennent pour le tout, rampant sur ce qu'ils voient, ils ne peuvent s'élever à la vérité pure. C'est ainsi, que souvent même, sans s'en appercevoir, ils prennent l'ombre pour la réalité, & les derniers degrés de l'être, pour l'être véritable, ne soupçonnant pas même que ce que leur raison & bornée & corrompue, ce que *l'homme animal* en un mot ne voit pas, soit

ans l'ordre des existences; & que l'intellectuel, e spirituel, l'invisible soit l'être véritable dont out le visible, encore qu'il semble si réel & si eau, n'est qu'une vile image & une grossiere opie. Il faut étendre & développer cette idée ui confirmera la divine vérité des sens mystiques, c qui en posera la certitude sur la plus immuable ase.

Mais avant d'entrer dans cette discussion, il aut remarquer encore sur ce que j'ai excepté lus haut, la *morale* des sens très-profonds & mystiques des divines Ecritures, & que j'en ai à peu rès borné l'énoncé au sens littéral : 1.° qu'il alloit afin que ses leçons fussent claires, nettes, récises & faciles à saisir, accessibles à tous les sprits, parce que ces idées de morale & leur ratique sont de la plus indispensable nécessité our tous les hommes, depuis le plus perçant énie jusqu'au plus grossier laboureur, depuis le apon & l'Indien jusqu'au Chrétien le plus fidelle la motion de l'Esprit de DIEU. Et non-seulement l falloit que ces énoncés fussent de toute clarté, nais encore par un ordre & une disposition dignes le DIEU, qui est un DIEU d'ordre, le contraire toit impossible, vu que la morale humaine & ous ses rapports peuvent être saisis par la simple umiere naturelle, sans le besoin d'une plus haute nspiration de l'Esprit de DIEU; que le sens en st unique & de la sphere de la raison & de l'esprit naturel, encore que non-régénéré.

Elle est & doit être commune, dis-je, au Païen, au Philosophe, au Chrétien, à l'exception, en faveur de ce dernier, qu'elle est établie our lui sur un motif plus pur, plus divin, j'entends l'amour de DIEU, connu & goûté en Jesus-

Chriſt, qui lui donne une conſiſtance & un prix infiniment ſupérieur à celui que la morale humaine peut tirer de cette lumiere primitive jetée ſur notre berceau, *& qui*, dit S. Jean, *éclaire tout homme venant au monde*, parce que celle-ci s'offuſque & ſe corrompt avec l'âge, ainſi que je l'ai ſouvant montré dans cet Ouvrage.

Jean, I. v. 9.

2.° Ce qui n'eſt que ſimple morale pouvoit être exprimé plus clairement, & dans un ſens purement & uniquement littéral (cependant aſſez ſouvent enfermé en des paraboles, mais dont le ſens eſt facile à ſaiſir), parce que la morale n'a pas par elle ſeule, un rapport auſſi direct avec le ciel & les choſes céleſtes, que la vie divine & ſurnaturelle du Chrétien qui conſiſte dans la motion du Saint-Eſprit infiniment ſupérieur à tout ce qui, comme la morale ſimplement telle, eſt acceſſible à la raiſon de l'homme. Car elle n'a guere en un ſens, de rapport qu'avec le monde & les circonſtances & ſituations de commerce où ſont entr'eux les hommes ſur la terre; & il eſt des rapports dans le ciel qui eſt le but de la vie du Chrétien, leſquels ſont non-ſeulement ſupérieurs, mais encore différens à certains égards des rapports qui fondent la morale d'ici-bas; tellement que la morale purement telle, n'eſt pas autant ſuſceptible d'alluſions au phyſique, de métaphores, d'images & de figures que les objets de la ſcience du Saint-Eſprit; & après cette exception poſée, ce que je vais diſcuter, éclaircira mieux encore, que la morale n'a pas autant beſoin d'interprétations myſtiques; car elle n'a qu'un ſens proprement; & ce ſens unique eſt ſimplement & nettement exprimé. Ce que je viens de dire montre clairement que la

rale toute ſeule ne fit jamais le Chriſtianiſme, , ſans l'exclure & tout en la conſervant, eſt ordre de choſes & un domaine infiniment plus vé encore, puiſqu'il eſt de ſurcroît la *vie intérre cachée en* DIEU, qui approprie le Chrétien ır le Royaume des Cieux, & lui en donne les ›portions; ce que la ſeule morale ne fit jamais; y eſt inſuffiſante & ne le peut ſans un ort plus haut que la raiſon (1).

3.° Je dis donc que ces ſens myſtiques verſés ıs toute l'Ecriture, & contenus ſous l'écorce littéral, ſont poſés ſur la vérité de DIEU me, & que rien au monde n'eſt plus facile d'en démontrer & la réalité & la convece.

---

(1) Cependant, pour ne rien laiſſer en arriere, & envisager nt qu'il eſt poſſible ces vérités ſous tous leurs points de vue, ›uterai qu'il eſt dans la morale (non pas autant philoſophique chrétienne) des ſujets très-relevés & très-profonds; il eſt en des rapports qui élevent l'homme bien au-delà de la ſphere -bas, & qui, quoique tenant par un bout au terreſtre, le tent de l'autre juſqu'au ciel; & ſous le ſens inférieur, acble à tous, renferment en germe & en développemens ne les grands, les hauts principes de la régénération, de ıort à ſoi-même, pour être revêtu de Jéſus-Chriſt & appaé pour l'empire de la gloire. Ainſi, ce que je viens d'acler ſous un point de vue, ſouffre en même temps cette eption. Et comme ces divins myſteres-pratiques de la régéıtion & de ce qui y conduit, ont tous leurs types dans Iature; c'eſt la raiſon pour laquelle pluſieurs Sages parmi Païens & les Mahométans les ont décrits dans leurs livres n ont donné des leçons propres à faire honte aux Chrétiens. nfin, je dois ajouter, que la morale, (divine & non hune, la morale ſainte & non philoſophique,) celle en un , qui va à diviniſer l'homme, eſt toute renfermée dans myſteres du Chriſtianiſme, & qu'on peut l'en déduire par plus infaillibles & inévitables conſéquences.

CHAPITRE III.

Principes qui, taillant dans le vif, démontrent la vérité & l'existence des sens cachés de l'Ecriture.

POUR le comprendre, il suffira d'exposer quelques principes simples, & qui donneront la clef de cette énigme si obscure pour tant de Commentateurs bornés & vulgaires. J'établirai donc trois ou quatre principes.

1.° Que le monde invisible & intellectuel a été créé & a existé avant ce monde grossier, corporel & visible.

2.° Que ce monde grossier, tissu & composé de la matiere, est précisément, & n'est autre chose qu'une copie, une imitation inférieure, & si j'osois m'exprimer ainsi, que le singe du monde intellectuel, invisible, céleste & glorieux, comme je l'ai démontré dans tout cet Ouvrage.

3.° Que la derniere fin, le grand but de ce monde visible qui n'est que des phénomenes à temps, est le monde invisible & glorieux dans lequel il doit aller un jour refluer & se perdre.

De là il est impossible de ne pas conclure que le sens littéral des Ecritures n'est que l'écorce sous laquelle sont cachés les vérités infinies, les immenses trésors de lumiere répandus dans ces saints livres, dès-lors véritablement dignes de DIEU qui les a dictés, & qui étant tout lumiere, l'y a versée à pleines mains (1).

(1) Je déclare encore ici, en la présence de mon DIEU, que quiconque voudra ouvrir le sanctuaire des saintes Ecritures, &

4.° Mais encore ici je m'abuse : il ne faudroit pas même appliquer le mot de littéral au simple énoncé ; car il est un point de vue très-véritable, selon lequel on devroit faire une inversion au discours. J'entends, appeler littéral, ce que dans le langage ordinaire on nomme mystique,

s'élever à l'infaillible sens fait pour le cœur & le porter à l'amour divin, n'a qu'à lire le divin Commentaire de Madame Guyon sur l'Ecriture ; il offrira de plus à la sainte curiosité du Chrétien une infinité de vérités importantes. On sera peut-être étonné de m'en voir tant parler ; mais c'est que cette femme, Chérubin en connoissances, & Séraphin en amour, cette femme persécutée, & comme il devoit arriver, en opprobre aux yeux des mondains ; cette femme, en ce point & en beaucoup d'autres, conforme à son Chef immortel Jésus-Christ, a trempé sa plume, si on peut s'exprimer ainsi, dans les Cieux, & a donné les sens les plus sublimes, les mieux prouvés par eux-mêmes & leurs analogies, les plus usuels, les plus directoires ; bien différente & infiniment au-dessus des *Illuminés*, qui font de l'Ecriture une théorie plutôt pour l'esprit, que pour le cœur, plus intuitive que pratique ; éclairant stérilement sans échauffer, & donnant de la lumiere presque sans chaleur, & sans vraies directions pour la vie divine. Dans les Ouvrages de Madame Guyon, tout est réuni, & je l'atteste, rien ne lui est comparable ; quoique ces *Illuminés* (j'entends ceux de la meilleure espece, qui sont très-rares,) & les livres qu'ils vont produire, puissent être de l'utilité de leur genre ; & je n'entends point les détracter, ni leur enlever leur prix & leur mérite, en mettant selon la vérité ceux de Madame Guyon infiniment au-dessus. Ces Illuminés croient, par leurs théories, convaincre & convertir les Déistes.... Je le souhaite de tout mon cœur & tout autant qu'eux. Mais *emitte Spiritum tuum & creabuntur & faciem terræ novabis*. Il faudroit Ps. 104. v. 30.
pour un tel prodige, qu'outre les lumieres qu'ils ont, ils eussent encore une grace plus forte, une onction plus pénétrante. Il n'est pas uniquement question de convaincre l'esprit, il faut encore, & sur-tout, fléchir la volonté. . . . Et pour revenir aux divins Ouvrages de Madame Guyon, tous ceux qui ne cherchent des lumieres que pour orner leur esprit, pour le guinder & le monter, pour ainsi dire, jusqu'aux Cieux, sans solide & véritable profit pour le cœur, (tout en croyant cependant, mais sans fondement, qu'elles allument en eux l'amour de DIEU, parce qu'ils prennent illusoirement la satisfaction inté-

& myſtique ce que ce même langage appelle littéral. Et qu'on ne croie pas que je raffine & ſubtiliſe ici. Si l'on a bien ſaiſi l'eſprit des principes que je viens d'annoncer, on conviendra que ce qu'il y a de plus *réel & de plus vrai* dans l'Univers, c'eſt préciſément ce que nous ne voyons

---

rieure & l'admiration que ces lumieres leur donnent, pour l'amour même qui eſt infiniment différent). Tous ceux-là ne trouveroient pas peut-être, dans Madame Guyon, ce qu'ils cherchent, quoiqu'elle contienne d'infinies lumieres pour qui ſait les voir, & toutes parfaitement ſûres & écrites, comme elle le démontre en tant d'endroits, par la pure motion de l'Eſprit de Dieu. Auſſi n'en eſt-il aucune dans ſes livres qui ne ramene inceſſamment au cœur; ce qui eſt le but de toute divine & ſûre lumiere, ſans quoi les plus brillantes mêmes peuvent être communes avec les Démons (Sur quoi voyez I. *Corinth.* 13.) & peuvent ne devenir qu'un ſujet de condamnation de plus, ſi elles ne ſont accompagnées de l'oraiſon, de l'abandon, de la ſoumiſſion à la volonté de Dieu, de la perte même de notre volonté dans la ſienne, en un mot, de tout ce qui mene à la diviniſation & à l'union centrale à Dieu, qui eſt la derniere fin de l'homme. Quiconque donc ne voudra que ces lumieres qui nourriſſent la ſatisfaction de l'eſprit, & ſous l'apparence du contraire ſon orgueil, n'a encore enfilé que la *porte large & non l'étroite*, & ne goûtera peut-être pas les écrits de Madame Guyon.

Mais ceux qui voudront s'élever à la véritable & ſolide grandeur de la vocation du Chrétien, c'eſt-à-dire, accomplir le précepte ſeul ſanctifiant & ſeul ſalutaire de l'amour de Dieu; ceux qui déſireront de conſacrer leur eſprit, leurs puiſſances & leurs volontés, à Dieu, en holocauſte éternel; ceux qui ne chercheront dans les lumieres que le vrai encens du cœur & de la volonté qui ſeuls donnent à Dieu la véritable gloire; alors, que ceux-là entrent avec confiance, qu'ils ſe jettent dans la divine carriere que leur ouvrent ces livres. Je leur atteſte qu'ils y trouveront le vrai eſprit de l'Evangile, dont ils méconnoiſſent encore les divines profondeurs, ce dénuement tant recommandé par le Seigneur, pour être revêtu de lui, & enfin, ſans m'étendre davantage, tout en ſatisfaiſant l'eſprit & en oignant le cœur, qu'ils y trouveront, dis-je, la perle, le tréſor & tout ce qu'il faut pour les conduire à leur bienheureuſe & derniere fin.

pas, parce que ce que nous ne voyons pas, a une noblesse d'être infiniment plus grande, plus originale, plus réelle, & si j'osois le dire, plus *spirituellement littérale*, que tout ce qu'offre à nos regards l'Univers visible, qui n'est que des phénomenes inférieurs & à temps, des apparences, des changemens perpétuels, une ombre, une fumée, & une fugitive & disparoissante figure. Tellement que, si le monde physique pouvoit être caché aux Intelligences supérieures qui connoissent tout en voyant l'Univers dans ses originaux, au lieu que nous, pauvres aveugles, nous ne voyons les originaux que dans leurs grossieres & visibles copies; alors surement ces Intelligences appelleroient mystique, allusion, figure & allégorie, ce que nous nommons le littéral; puisqu'en effet le physique n'est qu'une peinture & une allusion à l'invisible, au spirituel & au glorieux. C'est le mot de l'Apôtre : *Les choses qui se voient n'ont point été faites de choses qui apparussent*, mais modélées sur les invisibles. Héb. 11. v. 3.

5.° D'ailleurs l'opinion que de stériles Littérateurs soutiennent sans honte, se détruit par elle-même, & tombe par sa propre foiblesse. Je leur demanderois s'il n'est pas une infinité de *tropes*, dans le langage vulgaire, qui pour les hommes attentifs & réfléchis est presque tout allégorique & mystique, au point que je les défierois d'avoir une conversation qui n'en porte pas l'empreinte; je leur demanderois ce que c'est que ces expressions : *génie perçant*, un *cœur droit*, un *cœur double*, *esprit solide*, *&c. &c.*, & une infinité d'autres, qui se glissent comme d'eux-mêmes dans le discours ordinaire. Tant il est vrai qu'il est impossible de parler sans y mêler des tropes, des figures des allégo-

ries & du mystique ; & tant il est vrai encore que ce qu'ils refusent si souvent à l'Ecriture est d'une telle nécessité qu'aucun discours ne peut s'en passer.

6.° Les Peres de l'Eglise ont tous donné dans les sens mystiques & allégoriques (2), & leurs ouvrages sur l'Ecriture en sont pleins. Je n'ai pas besoin de citations pour le prouver ; on n'a qu'à les ouvrir, & on le verra pour ainsi dire à chaque page.

7.° Je pourrois donner des exemples à l'infini, tirés tous de l'Ecriture ; mais, pour finir une fois,

---

(2) J'en ai déjà parlé dans une note, mais on ne sauroit trop le répéter. Le coup que l'Eglise a porté au vrai Christianisme en condamnant le pur amour & la doctrine de l'intérieur dans laquelle gît toute l'essence, le radical, le seul fondement de la Religion, au point qu'elle ne peut subsister sans lui, tout le reste n'étant que des gousses presque vides de tout suc ; ce coup, dis-je, a été décisif contre elle, & c'est en effet contre elle même qu'elle l'a porté, & elle a préparé par-là sa propre destruction. O combien falloit-il qu'elle eût déjà dégénéré de proche en proche, pour en être venue à ce point ! J'ose assurer que DIEU l'a permis en punition du déchet & de la dégénération où elle s'étoit déjà amenée. Ç'a été le plus grand triomphe de l'ennemi, parce que par-là, la Religion étoit sapée par son fondement ; tout le reste, comme j'ai dit, n'étant que des accessoires incapables d'aller jusqu'au vif, & de lui enlever, pour ainsi dire, une seule plume. Et le VERBE-DIEU l'a permis encore, comme toute l'Ecriture le prédit, jusqu'à ce que le
II. *Thessal.* 2. v. 7—12. moment soit venu où il se *levera victorieux & afin de vaincre*, & parce qu'il faut avant cette époque heureuse & restitutrice, que le *fils de perdition soit révélé*, & fasse ses *miracles de mensonge* & enfin que la foi soit auparavant presque éteinte, comme on le voit encore par l'Ecriture, & comme cela arrive actuellement à grands pas. On a déjà vu dans une note au Livre septieme, les dignes artisans de cette oeuvre issue d'un conciliabule de l'abyme ; Louis XIV, Maintenon, Bossuet, Noailles, Prêtres, Jansénistes, Molinistes & toute cette cohorte qui ont forcé Innocent XII à prononcer *ex cathedrâ* cette condamnation, & en elle la préparation de la ruine du Papisme. Ç'a été *l'heure de la puissance des ténebres*. Ils ont porté une main sacrilége sur

'en citerai qu'un ſeul entre des milliars, &
: choiſis exprès, pour donner une nouvelle
ve de la vérité tant répétée dans cet Ou-
e : Que les objets viſibles ſont les copies & les
éſentations des objets inviſibles & céleſtes.
la trouve dans l'ordre que DIEU donna à
ſe, de faire exécuter de la maniere la plus
te, & dans une préciſion pour ainſi dire minu-
e & juſqu'aux moindres linéamens, & aux plus
s traits, tout ce qui concernoit le culte qu'il
ntoit à la dévotion & à la piété de ſon peu-
& les cérémonies de la Loi qu'il leur don-

'il y avoit de plus divin dans la *tradition*, & dans la
ne non-interrompue de tous les vrais Saints. Il faudroit
lume pour contenir ſeulement les noms & le catalogue
Saints, qui tous comme d'une ſeule voix, ont fait re-
dans leurs diſcours & dans leurs écrits preſque innom-
, la doctrine de l'Intérieur comme la ſeule baſe & l'eſ-
du Chriſtianiſme, tout le reſte & tout l'extérieur n'en
nt preſque pas le nom, quoiqu'il ait fallu commencer à
pager par-là & à en donner la lettre qui mene à ſon
ſprit. Ce que je dis de la main téméraire que le Papiſme
Docteurs ont portée ſur la doctrine du pur amour & ſur
ition non-interrompue de la Religion intérieure la ſeule
n'eſt pas une aſſertion haſardée, on en peut faire juge
e entiere. Il n'eſt perſonne au monde qui ne puiſſe le
ns la doctrine & la tradition de tous les Saints Peres des
s (dont l'excellent Caſſien nous a tranſmis l'eſſence &
dans ſes Conférences), dans la doctrine de tous les Peres
& Latins, & ſur-tout les plus renommés & les plus
d'entr'eux; dans la doctrine d'une infinité de Confeſ-
& de Docteurs de l'Egliſe les plus approuvés & canoniſés.
eux qui ne feroient pas à portée de lire tous ces Saints
& de ſuivre ainſi ces divines traces de l'eſprit intérieur
pur amour qui n'ont jamais eu un moment d'interrup-
ans l'Egliſe de DIEU, dans ſa tradition & dans ſa doc-
non pas même un ſeul inſtant, liſent ſeulement pour pieces
nent démonſtratives de ce que je dis ici, les *Juſtifications*
loctrine de Madame Guyon, trois volumes, où ils ver-
ne infinité de citations des écrits de tous les Saints qui
nu & publié cette doctrine, comme la ſeule vraie &

Héb. 8. v. 5. noit à observer : *Prends garde*, dit DIEU à Moïse, *de faire toutes choses selon le modele qui t'a été montré sur la montagne*. Or cette précision, cette circonspection que devoit employer Moïse, avoit sa raison en ce que la Loi étoit la représentatrice des choses célestes qui, par ces objets visibles, étoient offertes à notre foi. S. Paul est très-formel sur cela, & son Epître aux Hébreux est pleine de ces allusions, & de cette idée.

8.° Avant de finir, je ferai par occasion une remarque qui m'a paru importante. Il a été fait nombre de traductions, il est même quantité de ce qu'on appelle *variantes* dans l'Ecriture : le Docteur Mill, Anglois, s'est plu à les rassembler. Les traductions qu'emploient les différentes Communions pourroient être un sujet de contradiction & de scandale à qui ne connoîtroit pas à cet égard le

---

qui soit de prix. Et ce qu'il y a de criminel pour les Docteurs prétendus Catholiques que j'ai cités, comme Bossuet, &c. c'est qu'ils ont eu l'audace de faire condamner des choses bien moins fortes que celles qu'on voit dans les écrits de ces Saints & même en S. François de Sales. Mais ils vouloient absolument condamner Fénélon, & d'ailleurs jusqu'à lui la dégénération du Papisme n'étoit pas encore arrivée à son comble. O si les Protestans vouloient ouvrir les bras pour recevoir cette exquise & divine grace que le Papisme a rejetée de son sein ! Elle-même leur tend les bras & cherche chez eux un lieu de refuge. Mais hélas ! hélas ! on trouve des Docteurs par-tout, & on verra dans une autre note, que d'aveugles Ecclésiastiques parmi eux, ont voulu s'ériger contre elle en Dictateurs & ont blasphémé ce qu'ils ignoroient. Ils ont montré ainsi à leur tour leur profonde ignorance, leur orgueil & leur mauvaise foi. O mon DIEU ! c'est ainsi que toutes les Communions s'accordent à repousser votre vrai Esprit ; mais c'est en vain (Pseaume second) que tout se ligue contre lui. Malgré toute la rage de l'ennemi, vous vous formez en secret des cœurs, qui un jour rassemblés formeront un chœur général à la louange de votre Saint Nom, & qui de
Apoc. 5. v. 9. toute *langue*, *de toute tribu*, *de toute nation*, chanteront le Cantique de vos infinies & éternelles miséricordes. Alleluia.

secret de l'Esprit divin. Mais quoique les sens des versets soient quelquefois divers, l'Esprit de vérité qui y a présidé, & qui étoit intéressé à mettre des bornes à ces variantes, n'a pas permis que ces diversités fissent des erreurs. Ce sont simplement des sens différens, mais en même temps tous vrais. Il ne s'ensuit pas, de ce qu'une vérité est différente d'une autre, qu'elles ne puissent pas être toutes deux véritables, & non contradictoires. Et c'est en vain que d'impies Hérétiques ont voulu retrancher certains versets qui les incommodoient; c'est en vain encore que de mauvais Traducteurs ont énervé bien des textes; la vérité demeure dans les originaux, & elle subsistera à jamais.

9.° Outre nos livres saints, j'ajoute que tous les âges & toutes les Nations de la terre fournissent des exemples innombrables de ces langages à sens figurés; & il ne pouvoit pas en être autrement. De là l'origine des apologues, des mysteres chez tant de peuples, des hiéroglyphes chez les Egyptiens; & sans m'étendre en pieces justificatives que tout le monde connoît, de là encore, pour le dire en passant, ces chronologies Egyptiennes, Chaldéennes, Babyloniennes, Chinoises, &c. &c. si étonnantes pour les Chrétiens qui n'ont pas cette clef, lesquelles semblent remonter à des siecles innombrables, & par conséquent contredire & démentir la chronologie de nos livres saints. Et à ce propos, comme les Athées, Déistes & tous les impies, font valoir contre elle ces chronologies, & les présentent avec un air de triomphe, il ne sera pas mal de leur enlever encore cette prétendue preuve. C'est pourquoi je mettrai après ce discours, un chapitre sur ces chronologies, qui montrera leur absolue impuissance de contredire & démentir la nôtre.

10.° Toutes les Nations de l'Univers ont donc eu leur langage mystique : je n'en citerai parmi des milliars que trois exemples célebres. Tel a été un Sanchoniaton, dont les fragmens qui nous restent de lui, sont absolument inintelligibles, si on ne perce pas au-delà de l'écorce & de l'enveloppe (3); tel le fameux bouclier d'Homere, où tout est allégorisé ; tel enfin, pour ne pas multiplier les exemples, l'œuf symbolique d'Orphée, &c. &c.

Les anciens se plaisoient à parler ce langage d'allusions & d'allégories ; c'étoit l'usage de leurs Sages. Ils obligeoient par-là à méditer, à creuser, à s'élever du sensible, du littéral au spirituel. Les sens mystiques sont donc fondés sur les usages des anciens; & ce que la curiosité perçant jusqu'à eux, admire dans les anciens Sages Païens, est pour les impies, ou pour nos vils Littérateurs, souvent un objet de dérision & de calomnie, lorsqu'on applique ce principe à nos livres saints.

L'Esprit de DIEU, qui est un DIEU d'ordre, en met dans tout ce qu'il fait, & par un plan digne de Lui & de sa Sagesse, il a établi une divine harmonie dans toutes ses œuvres. Il y a tout à la fois un mélange & une correspondance entre toutes les parties du tout, & il est établi une relation entre la matiere & les Esprits, telle que tout l'Univers est semblable à un instrument monté par le plus habile artiste, & qui forme tous les tons, sans qu'il y ait la plus petite dissonnance, excepté

(3) On voit ce fragment de Sanchoniaton, dans Eusebe *Præpar. Evang. Lib.* I. *Cap.* X. Et on défie quiconque n'a pas la clef de l'énigme, d'y comprendre quoi que ce soit ; & si c'étoit le lieu, on en donneroit le développement.

fférence qu'il peut y avoir dans les degrés des
s & qui même encore y fait une beauté in-
te, & ajoute de surcroît à cette divine har-
ie. Je conclus que l'Esprit de DIEU qui a dicté
livres saints, y a versé les plus admirables
s plus divins sens mystiques, parce que ces
s sont la très-pure & parfaite vérité *de l'Etre*
es convenances. Par-là il appelle les hommes
éditer, *à sonder les Ecritures*, pour voir sous
enveloppes faciles à percer, l'ineffable arti-
de sa sagesse, (comme le sauveur y invite
uvent) qui a présenté tous ces rapports,
d'amener l'homme grossier au spirituel, & de
ver du matériel au divin qui est le terme &
1 de tout.

CHAPITRE IV.

ertation sur la chronologie des Egyptiens, où il
l montré qu'elle ne peut contredire à la chrono-
gie de nos saints livres, & où on verra, chemin
isant, un grand nombre de profondes vérités.

Rem faciam, non difficilem, causam deorum
(DEI) agam. *SENECA de Providentia.*

viens de promettre un éclaircissement sur les
nologies Egyptiennes, si étonnantes pour
qui n'en ont pas la clef, & qui semblent re-
ter à des siecles innombrables, & par consé-
t contredire la chronologie & les époques
os livres saints. Les Athées, les Déistes, &
s personnages de cette espece, ne manquent
de s'en prévaloir, & de les présenter
ne une objection triomphante. De seches

dissertations d'Académiciens aussi aveugles que fiers de leur fausse érudition sont venus appuyer ces prétentions, & ils ont cru pouvoir mettre le sceau à ces mensonges par leurs artifices & leurs peines.

Mais rien n'est plus aisé que de détruire cette prétendue preuve, comme de renverser toutes les batteries qu'ils osent dresser contre l'Ecriture. Ces chronologies Egyptiennes qui paroissent percer jusqu'à une antiquité incroyable, ne sont pas seulement l'histoire & les époques des hommes & de leurs rois, mais elles remontent jusqu'au chaos, & bien plus haut encore. Je suis certain de la vérité de mon assertion ; & je donnerai ici une grande clef, non-seulement pour comprendre leur chronologie, mais pour la faire colluder, si nous en avions besoin, avec celle de Moïse & de nos livres saints. Moïse commence (en un sens inférieur, car il est des mysteres très-profonds cachés sous l'écorce de sa narration) au débrouillement du chaos, & à la création du monde, tel qu'il en est sorti, par l'Esprit de DIEU qui en démêloit les principes renversés, & les disposant par ordre, les amenoit en raisons d'Etres particuliers, & ceux-ci en raisons concordantes avec le tout ; & ainsi mettoit l'ordre où il n'y en avoit point, ou plutôt où régnoit le plus affreux désordre.

Mais les Egyptiens, loués pour leur sagesse dans l'Ecriture, (on verra bientôt par quelle raison) faisoient remonter la création bien Au-delà ou au-dessus du chaos. Il faut s'expliquer, & faire jour dans un sujet où presque aucun auteur n'a vu clair. Et pour porter la lumiere dans ces ténébreux chaos d'opinions, il suffit d'établir quelques principes.

1.° Le chaos dont parle Moïse si savamment, ou, pour mieux dire, si divinement, & d'où l'Esprit de DIEU a amené à l'ordre & en raisons d'Etres les principes d'où ce monde visible est sorti, n'est rien moins que la premiere création, tant s'en faut. A la vérité, je n'assure pas que la création de notre globe, décrite par Moïse, n'ait pas été la premiere création physique ou des corps. Cependant cette opinion & la contraire se plient également au systême que je vais établir, qui en est indépendant.

2.° Le chaos, d'où notre globe au moins, & peut-être plusieurs autres mondes sont sortis, étoit composé des principes dont la révolte des (1)

(1) Quiconque voudra connoître la maniere dont les Anges rebelles sont tombés & des causes de leur chute, n'a qu'à lire attentivement cette note qui pourroit servir de texte à plusieurs volumes, & qui peut être aussi instructive pour la curiosité que pratique pour le cœur. On y verra la primopremiere origine du mal & de toutes les dégradations possibles, par *soustraction de l'Etre original*, jusques aux corps les plus grossiers, selon les principes très-vrais répandus d'après l'Ecriture Sainte, dans cet Ouvrage. 1.er Principe. Le regard indéclinable à DIEU est la seule caution & la seule source de toute vraie vie, de toute vraie lumiere, & de tout vrai bonheur, qui sont en DIEU comme le seul qui les contienne en original. Ce regard indéclinable fait l'union de DIEU avec l'Etre qui le regarde sans cesse. Pour que cette vraie vie & vraie lumiere qui font le bonheur, n'aient point d'interruption, il faut que l'Etre écoulé ou émané ou créé, sans perdre toutefois son existence créaturique, soit dans ce qu'on appelle l'*anéantissement mystique*, ou anéantissement moral, pour pouvoir à chaque instant être rempli de DIEU & de son ecoulement qui ne peut parfaitement s'opérer que sur le neant moral de la créature; car DIEU n'anime & ne vivifie que le néant & non celui qui lui oppose son Etre propre. C'est là le cas (j'entends ce néant mystique) de tous les Esprits célestes; c'est l'état, c'est si j'ose m'exprimer ainsi, l'attitude fonciere & habituelle de tous les Anges divins & de tout ce qui est au-dessus d'eux. Et c'est en

Isaïe, 14, 12 — 15.

Daniel, 10, v. 21.

Anges avoit occasionné le renversement, & même il étoit composé d'un grand nombre d'entr'eux qui, de descendance en descendance, de dégradations en dégradations, y avoient été jetés, en un désordre & renversement parallele à leur rebel-

---

regard continuel à DIEU qui est une imitation inférieure & bornée du regard éternel du Pere Infini & du Verbe Infini. C'est un flux & reflux continu & de tous les instans. De même en analogie, dans les Esprits célestes le *regard à DIEU* fait & attire le *regard de DIEU*. Voilà l'union telle qu'il la faut pour être indissoluble & non-interrompue ; voilà la vie éternelle qui ne peut être éternelle qu'en & par un DIEU éternel. D'après cet exposé qui contient la plus infaillible vérité, on peut déjà comprendre, par les contraires, la maniere dont les Anges rebelles sont tombés & la cause de leur chute. Le regard continuel suppose & emporte en soi un amour continuel & non-interrompu de celui qui regarde, & fait que le Verbe à qui il regarde rend continuellement amour pour amour ; il suppose encore une justice, un devoir continuellement accompli par celui qui a tout reçu & reçoit tout, envers celui qui lui donne tout.
Ps. 104. v. 27. (Je pourrois citer beaucoup de passages à l'appui de cela). Or par conséquent, 2.° Si-tôt que l'Etre spirituel ou céleste a détourné ou aura *détourné* son regard du Verbe son Créateur ou Donateur perpétuel, il aura infailliblement détourné son amour, & le détournant, il l'aura déplacé pour le soustraire à son vrai objet ; & se regardant *soi-même*, il pose l'amour qu'il devoit tout à DIEU ou au Verbe, en lui-même, & s'en fait injustement & follement l'objet ; & alors le Verbe qui par son infaillible & impassable justice se doit tout à lui-même & par le principe de sa perfection infinie ne peut s'oublier lui-même, tandis que les Esprits qu'il a créés ou émanés lui doivent tout ; le Verbe doit soustraire autant de son amour que l'Etre créé moral & céleste lui a soustrait du sien. 3.° Cette soustraction d'amour opérée en se détournant de DIEU pour se regarder soi-même & se *comparer*, ne peut manquer de la part de DIEU d'arrêter autant d'écoulement de sa vie & de sa lumiere & de faire une désunion, un arrêt, une obstruction à cet écoulement. Ainsi l'Esprit céleste ou l'Ange rebelle arrêtant le reflux, arrêta le flux, & coupant cette communication instantanée de vie & d'amour, commença ainsi la désunion. 4.° La réflexion suit infailliblement le regard de soi ; il se compare avec DIEU de qui il s'est retiré, il s'essaie, pour ainsi parler, avec lui, par l'acte d'entrer en soi-même & de se regarder. 5.° Se regardant lui-même, il

lion morale, & jetés ainsi avec les *liens de ténebres* & d'opacité que cette rebellion avoit mis sur leurs Etres, auparavant glorieux, & enfin matérialisés, & grossiérement physiqués, si je puis me servir de cette expression. Jud. 6.

---

se voit dans l'excellence, l'éminente beauté des dons & de l'être qu'il avoit reçu & dont l'éternel regard justement dirigé à DIEU sans se recourber sur lui même, lui auroit éternellement, comme aux Anges non-déchus, assuré la possession. 6.° Par l'injuste & déplacé regard de soi-même & par ses actes redoublés, la peste de la réflexion fait ses progrès; il se contemple avec complaisance, comme s'il n'eût pas été tiré du néant; il se pavane, il s'admire & ainsi s'attribue ce qu'il ne tient que de DIEU, comme s'il étoit lui-même son propre Créateur. 7.° Par ces criminelles & insensibles gradations, la présomption, l'orgueil arrive à son comble. Il croit pouvoir faire un Etre à part, vivant indépendamment, fort de sa propre force, s'aimant lui seul, se fixant dans son amour-propre, désordonnant ainsi la loi inflexible & immuable des Etres, & renversant tout devoir & tout ordre, posant sa propre gloire à la place de la gloire de DIEU qu'il veut éclipser & qu'il dédaigne; il oppose Etre à Etre, il prétend rivaliser d'existence avec DIEU: *Je serai semblable au Très-Haut.* Enfin il en vient à vouloir être un Dieu opposé au vrai DIEU qu'il auroit détruit même, s'il l'eût pu, parce que dès-lors ce vrai DIEU lui fait ombrage, tant sa dépravation est arrivée aux dernieres bornes, & son crime est au-dessus de toute dimension, de toute mesure, de tout nombre & de tout calcul. 8.° Dès ce moment, il est nécessaire que son orgueil soit écrasé; & pour cela, il lui faut en punition humiliante, une *épreuve* qui même, s'il l'eût portée en humiliation, pouvoit encore lui servir de ressource. Il n'adore plus le Verbe adorable, infini, son Créateur, son Dieu & son Pere à qui il a dérobé, soustrait son amour & son Etre, & on lui propose une adoration en raison renversée ou inverse de son orgueil; on lui propose d'adorer ce même Verbe dans ses descendances & abaissemens jusqu'à l'homme, c'est-à-dire, non plus le VERBE-DIEU tout-pur, qu'il s'est rendu indigne d'adorer, mais le DIEU-Homme Jésus-Christ, le Verbe humanisé, *manifesté en chair*, vu dans l'avenir comme *l'agneau immolé dès la fondation du monde*, c'est-à-dire, dès la premiere chute qui en a été l'occasion & qui ayant introduit le mal, a préparé sa propagation & la dégradation de l'Etre jusques aux corps, comme on le voit

Isaïe, 14. v. 12—14

Apocal. 13. v. 8.

3.° Or ces descendances & dégradations s'étoient exécutées graduellement, selon l'ordre de la justice divine, & dans des temps, époques & successions marquées. Tellement que ces dégradations

---

dans cet Ouvrage. Ainsi l'épreuve à laquelle il fut mis étoit justement proportionnelle au mal dont il étoit l'introducteur. Il refuse de se soumettre à cette épreuve & il est foudroyé, comme on verra plus bas. Mais pour suivre l'ordre & ne pas anticiper, 9.° le combat commence entre les Anges saints qui avoient conservé l'union & l'amour, dont l'Archange Michaël est le chef, & l'Ange qui s'étoit désuni & révolté; & comme il ne se sentit pas *le plus fort*, selon ce que dit l'Ecriture, il avoit cherché à se faire un parti; & pour troupes auxiliaires de sa revolte, il entraina avec lui la troisieme partie des Anges; & même on peut voir cette affreuse & odieuse histoire dans l'Apocalypse çà & là, & dans un très-grand nombre de passages de l'Ecriture; S. Michel & ses Anges combattant pour le pur amour de DIEU, & criant: *Qui est comme DIEU?* Qui est-ce qui pourra être comparé à DIEU? & les Anges révoltés combattant contre DIEU, contre le parti de DIEU à qui tout est dû, pour l'orgueil, la propriété & l'amour-propre qu'ils ont introduit dans l'univers. 10.° J'ai dit que ces Anges révoltés furent foudroyés. *Ils furent*, dit S. Jean, *jetés du ciel en terre*; *ils ne furent pas les plus forts*. Ce mot & une infinité d'autres dans l'Ecriture, vérifient pleinement le systême des dégradations d'après la révolte, tel qu'il est établi dans cet Ouvrage. Dès ce moment l'ordre astral, l'ordre des cieux impurs, & par les consécutions l'ordre des corps physiques furent ouverts pour couvrir d'opacité & d'habits dégradés & honteux, ces Etres originairement glorieux. Les *habits de peau* dont Adam & Eve furent couverts après leur chute, sont une image très-analogue. Je laisse le reste de cette théorie, puisqu'on peut le voir dans le texte même. Que de réflexions pratiques, que d'instructions ne pourrois-je pas tirer de ce que je viens d'exposer!

Daniel, ch. 10 & 12.

Apoc. 12. ℣. 4, 7, 8 & 9.

Premierement on voit ici comme à l'œil & dans sa premiere origine, l'horreur au-dessus de toute horreur, & l'abomination au-dessus de tout calcul, j'entends de l'orgueil, de la propriété & de l'amour-propre. C'est le crime par essence, c'en est le foyer, c'est la source de tous les crimes. Ils attaquent directement l'être de DIEU même à la place de qui ils se mettent & ils rivalisent avec lui. Aussi il n'y a rien qui s'attire plus ses foudres & ses vengeances. Et c'est pour réparer & expier ce crime des crimes, que le Verbe, le Fils unique,

graduelles faisoient, pour ainsi dire, des histoires & des chronologies bien fixées, & que j'oserois appeler antichaotiques, ou plutôt antimondaines, tout comme on dit l'histoire antidiluvienne.

---

est venu dans l'état le plus humiliant expier, dis je, par ses opprobres, cet orgueil infernal qui est l'antidieu. Mais comme j'ai donné un chapitre sur l'amour-propre, j'y renvoie le lecteur. C'est l'orgueil qui a fait la chute de Lucifer, & c'est l'orgueil de Lucifer qui tentant la femme & l'homme, a fait la chute secondaire de la femme & de l'homme : *Vous serez comme des Dieux*. 2.° Ce qui se passe ici-bas, est la vraie image de ce qui a eu lieu là-haut, & les combats de la terre ressemblent exactement aux combats des cieux. Partisans du pur amour, hélas! vous êtes jusqu'ici le très-petit nombre; c'est le *petit troupeau*, dit le Seigneur, à qui seul il *destine son Royaume*; & le troupeau d'un nombre absolument innombrable est celui des partisans de l'orgueil & de la propriété. Car il n'est & n'a jamais été aucun *irrégénéré* sur la terre, non pas même quelque raisonnable & extérieurement vertueux que vous le supposiez, qui ne soit tout-à-la-fois & une imitation de Lucifer & soumis plus ou moins à son empire & à sa tyrannie, selon qu'il participe plus ou moins & à son Esprit de propriété & à son orgueil. Il n'y a que la régénération selon l'esprit de Jésus-Christ qui puisse tirer l'homme de cet infernal domaine. O DIEU ! quel sort attend la race des hommes ! si leur orgueil, si leur propriété n'est pas foudroyée en ce monde, combien le sera-t-elle dans l'autre avec les plus inconcevables tourmens! Car les péchés contre la loi, ne sont qu'indirectement contre DIEU ; mais l'orgueil & la propriété iroient directement jusqu'à l'attaquer sur son trône, & personne n'en comprend le crime, tant l'aveuglement va de pair avec cet orgueil. Or qui que vous soyez qui lisez ceci, jugez-vous sur cette regle ; vous êtes infailliblement de l'un de ces deux partis, ou de celui de l'humble Jesus, ou de celui de Lucifer & de la grande & innombrable bande du monde qui imitant l'ennemi & étant dans son esprit, est sous son empire sans le savoir ni le soupçonner même. Que vois-je sur la terre, sinon cette infinité d'Hommes qui dans la sécurité, rassurés de l'exemple universel, enfile la *porte large* des passions, qui *mene à la perdition*. Hélas, hélas ! qui jamais lamentera assez sur un tel aveuglement & de tels malheurs ! Apprenez-moi, mon DIEU, à trembler le premier, & daignez percer mes moelles de terreur. Que je périsse plutôt, avant que de vous enlever par mon orgueil, un atome de votre gloire !

Genese, 3. v. 5.

Et on va voir tout de suite, non-seulement que c'est là cette chronologie des Egyptiens, qui remonte à beaucoup de siecles avant la formation

& que je sois & demeure anéanti à jamais devant votre Majesté infinie. Oui mon DIEU, foudroyez mon orgueil, précipitez-le dans l'abyme, & qu'il ne reste en moi de moi que le feu de votre adoration & de votre amour dont la flamme pure monte jusqu'à vous dans l'éternité. . . . Alleluia, amen. 3.° Je ne puis finir sans faire encore la plus intéressante remarque. On a dans la théorie précédente la clef du combat, des heurts, des chocs perpétuels, du monde, des mondains, des raisonnables, des faux vertueux, des vertueux en eux-mêmes, des Docteurs profonds de ce siecle, du Clergé de toutes les Communions, en un mot de toute la grande bande d'une part; & de ceux qui tiennent & soutiennent, même à travers les persécutions & au péril de leur vie, la vérité, la sainteté, l'infaillibilité, l'infinie nécessité des voies internes & mystiques, de la doctrine du pur amour de DIEU, d'autre part. Tous les partisans du moi & de la propriété, même en apparence les plus pieux, l'ont en horreur, parce qu'elle les condamne & qu'elle leur dresse l'anathême. Où est la persécution de toute espece, où est la dérision sacrilége, où est la calomnie, où sont les intrigues, où sont les artifices que presque le monde entier n'ait mis en œuvre, pour tâcher de l'étouffer & de l'accabler? C'est l'ennemi qui anime en secret toute cette cohorte & sans qu'elle le sache; parce que la voie interne & le pur amour qui dépouille l'homme de son orgueil, est la seule chose qui le fasse trembler; parce que c'est la seule qui lui arrache sa proie & lui enleve son empire sur les ames. Que ne pourrois-je pas ajouter! Quoique je l'aie déjà dit en plus d'une occasion, je ne me fais aucune peine de le répéter: Vous savez, ô mon DIEU! que je viens d'écrire cette note en votre sainte & redoutable présence. Vous savez, vous qui êtes mon juge suprême, qu'elle contient la vérité pure, telle que vous avez daigné la montrer à un indigne pécheur comme moi. Je l'assure à l'Univers, je la signerois de mon sang, je la crierois de cent mille voix.

Il faut observer que par rapport à la certitude de la chute des Anges, établie dans la parole de DIEU, je n'ai coté, en commençant, que deux passages du vieux Testament parmi le grand nombre. Il faut encore en indiquer quelque-uns du nouveau Testament qui l'établissent de la maniere la plus expresse. Jean, 8. v. 44.; I. Jean, 3. v. 8.; S. Jude, v. 6.; II. Pierre, 2. v. 4.; I. Corinth. 6. v. 3., &c. &c. Chacun peut les lire, & vérifier dans le texte même. Lisez encore, Job, 15. v. 15.

de notre monde visible, mais encore la maniere dont ces premiers Egyptiens ont pu connoître & lire, pour ainsi dire, ces histoires dont la matiere, les faits & les événemens ont eu lieu long-temps avant l'histoire de notre monde sorti du chaos.

4.° Les Anges révoltés & dégradés ont été les faux Dieux de tous les Païens & de tous les peuples (excepté des Hébreux); & chacun de ces peuples en a dérivé son culte, en a eu sa consécution & sa perspective, comme les Egyptiens ont eu la leur. Ce que je dis ici est la vérité même, que j'ose assurer, comme en la présence de DIEU. J'ajoute que, par le nombre infini de tous ces faux Dieux des peuples, on peut augurer avec bien plus que de la vraisemblance, que ces dégradations de Lucifer & de toute sa cohorte, ne sont pas bornées à notre globe, mais répondent aussi à un grand nombre d'autres globes qui, infectés de leurs chutes, & amenés avec eux dans le chaos, en sont sortis comme notre globe; & on verra encore tout à l'heure comment ces peuples Païens ont eu ces connoissances analogiques, qui ont fondé chez toutes les Nations leurs faux & abominables cultes en général, & à chacune d'elles le sien en particulier; sans compter que chacun de ces Anges, d'abord si glorieux, puis devenus des Démons, pouvoit être adoré, quoique le même, par divers peuples, sous des noms différens; car ces mêmes Démons, ou chacun d'eux plutôt, présentoit différens aspects pour étendre & généraliser son culte diabolique. Tout cela s'expliquera plus bas.

5.° Et pour revenir aux Egyptiens, afin de donner un seul exemple qui peut servir pour

tous; si on me demande comment ces peuples ont eu la connoissance de ces successions diaboliques des faux Dieux ou Anges dégradés, de ces chronologies, de ces histoires antichaotiques? je réponds que la chose est indubitable, par les principes très-vrais répandus dans cet Ouvrage.

Ils en ont eu, comme tous les autres peuples Chaldéens, Babyloniens, &c., la connoissance par l'esprit astral, qui leur a montré toute cette série, & cette suite de dégradations, d'événemens & de faits, comme dans un tableau, où ils ont pu lire & la voir au naïf, ou comme dans un miroir qui leur a présenté dans leur ordre toutes ces images. Qu'on ne le mécroye point, j'en conjure mon lecteur par la vérité même.

6.° Je dis plus: ces mêmes Egyptiens ont pu avoir, à cet égard, deux sources de connoissances, & y voir l'histoire de ces Anges rebelles, dégradés, envoyés de descendances, & de renversemens en renversemens dans le chaos. Mais avant que d'indiquer l'autre source, je dois remarquer en explication de ce que je n'ai fait qu'insinuer plus haut, comme une vérité très-certaine, & qui donne encore une grande clef non-seulement de cette théorie, mais de tout l'Univers, & des causes de ces dégradations des Anges révoltés (dégradations qui ont été proportionnelles à leurs révoltes, d'abord primitives, puis graduelles, & augmentant toujours plus leur rebellion & leur obstination; & ainsi jetés toujours plus bas, selon les degrés physiques répondant aux moraux; tellement que l'impureté, la grossiéreté, l'opacité & les ténebres mises sur ces Esprits, alloient de pair, & marchoient de compagnie.) Je dois remarquer,

dis-je, 1.° Que le VERBE-DIEU est le centre, la fin & la raison de tous les Êtres ; 2.° Que la désunion d'avec lui, non-seulement renverse cette grande raison, mais prépare infailliblement le renversement de toutes les raisons subordonnées à cette raison primitive & totale ; 3.° Que les Esprits sont ce qu'il y a de plus noble dans les existences, puisqu'ils sont plus proches de DIEU qui est ESPRIT, que la matiere & les corps, & qu'ils sont les seuls qui aient ce qu'on peut appeler la vraie vie ; 4.° Que ces Esprits rompant l'union avec DIEU, se déspiritualisent d'autant, si je puis me servir de cette expression pour me faire comprendre, puisque DIEU est la source de toute vie ; que se déspiritualisant, ils s'enlevent autant de vraie vie & de vraie lumiere ; 5.° Qu'il faudroit donc qu'ils eussent été anéantis, (ce qui n'étoit pas le but de DIEU qui, leur ayant donné l'existence, ne rétracte pas son don, & qui d'ailleurs par sa sagesse infinie vouloit tirer parti de leurs révoltes, pour amener l'ordre des corps,) ou que, ayant perdu autant de la vraie vie & de la vraie lumiere, ils fussent envoyés en décadences, dans des ténébres proportionnelles, & dans une vie manquée, non plus pleine, mais diminuée, parce que la raison ou les raisons faisant aussi la vie des Esprits, ils devoient en être privés dans la proportion de la grande raison, puis des raisons secondaires que leur révolte leur avoit fait perdre. Voilà l'ordre de la justice divine dans les dégradations de Lucifer & de sa cohorte. 6.° Que la matiere est comme le geolier des Esprits ; que cette matiere est leur prison. Et, pour qui saura m'entendre, il n'auroit pas été possible que l'ordre de la matiere grossiere & des corps tels que nous

les voyons, eût été ouvert, s'il n'y eût pas eu des révoltes, non que DIEU ne soit infiniment puissant ; mais ses perfections infinies, & par leur principe même infiniment saintes, n'auroient pas amené ce tout-inférieur ordre d'Etres, qui ne sont que des dégradations, si sa justice d'un côté n'eût rien eu à dégrader, & sa sagesse rien à combiner, à arranger de nouveau après les dérangemens de la révolte ; justice & sagesse qui ont amené, par des soustractions proportionnelles, le chaos, puis la formation du monde visible tel que nous le voyons. Car il ne faut pas s'imaginer que la matiere & les corps fassent proprement un complément de plénitude d'Etres dans l'Univers, vu qu'ils ne sont que des phénomenes, une fugitive, changeante & disparoissante figure ; & ainsi l'Univers entier n'auroit pas été moins plein d'Etres véritables, quand il n'y auroit point eu de corps. Mais enfin DIEU tira parti de la révolte, pour amener les dernieres descendances, & ces beaux phénomenes, changeans à la vérité, mais qu'il vouloit faire subsister dans leur mobilité, & faire leur beauté inférieure, dans & par ces changemens mêmes. 7.° Quand j'ai dit plus haut que la matiere est le geolier des Esprits, j'ajoute que ces Esprits révoltés n'y ont été enfermés qu'en partie, & non pas tous, sans quoi il n'y auroit pas pu avoir de collusion, d'épreuves, d'attaques, de tentations (1), des agens moraux subalternes.

(1) Il seroit bien étonnant que dans un Ouvrage comme celui-ci, je ne parlasse pas du Serpent tentateur. Le texte m'en offriroit ici une occasion toute naturelle ; mais comme ce sujet est aussi profond qu'utile, & que bien traité il peut être un grand appas pour la curiosité, je ne pourrai que l'effleurer

(voilà la premiere clef de la tentation d'Adam). Une partie de ces Esprits révoltés ont conservé une spiritualité de *déraison*, & leurs corps glorieux ;..... ils ont conservé l'esprit astral, qui est un substitut à l'Esprit pur, & un degré de lumiere infiniment plus bas que la vraie & toute-haute lumiere. *Qui poterit capere capiat.* Mais je

---

dans une note trop courte pour contenir tout ce qu'il y a à en dire. Je donnerai simplement ici une esquisse du tableau, ou la miniature. Un excellent Auteur que Bayle a ridiculisé, & que des Ministres pleins d'orgueil, de mauvaise foi & de la plus crasse ignorance des choses divines, ont prétendu réfuter, comme le savant & pieux M. Poiret les en a convaincus, (Voyez ses préfaces sur l'excellent livre intitulé la *Théologie Germanique*). Mademoiselle Bourignon a dit sur le Serpent tentateur, des choses aussi curieuses que vraies, mais on regrette qu'elle l'ait fait aussi briévement. Sur quoi je remarque avec douleur, que les hommes même qui seroient désireux de s'instruire, sont trop affolés de la nouveauté ; par exemple, on court après Swedemborg que les Illuminés regardent comme un coryphée, tandis qu'on laisse remplir de poussiere des livres plus anciens, qui lui sont infiniment préférables, & qui tout en donnant autant à la curiosité, sont exempts des erreurs de Swedemborg, & bien plus remplis de piété & de ce qui peut donner & la vraie onction & les plus excellentes directions pour la vie chrétienne. Voici en partie ce qui doit entrer dans une dissertation sur ce sujet, d'après la vérité de DIEU même dans son infaillible Parole, sans faire la plus petite violence au texte sacré, & qu'ainsi je soutiens être infiniment vrai à la face de l'Univers. 1.° On a vu que les chutes internes d'Adam faisoient, par l'acte de la justice, substituer en lui graduellement & en proportion, autant d'esprit astral à l'Esprit de DIEU, Liv. I. 2.° Que ces chutes internes graduelles avoient amené la nécessité de la séparation de la femme d'avec Adam. *Idem ibid.* 3.° Que la femme séparée, étoit par cette séparation, déjà dégradée, sensualisée & réduite à l'esprit astral, qui la mettoit par conséquent en rapport & mesure, en possibilité de commerce avec l'ennemi qui quoique dégradé par sa chute luciférienne, avoit conservé l'esprit astral. 4.° Que ce qu'on appelle le Serpent, mais qui originairement n'étoit point rampant, puisqu'il ne fut condamné à ramper qu'après l'efficace de sa séduction & par punition ; que ce Serpent animé, inspiré par l'ennemi, avoit

Genese, 3. v. 14.

dis : Voilà de la vraie philosophie ; voilà celle de l'Ecriture Sainte, pour qui sait l'y voir ; voilà les vraies idées, & l'ordre de l'Univers subalterne.....

7.° Il faut rentrer dans la carriere : j'ai dit au §. 6. que les Egyptiens ont pu avoir deux sources de connoissances des Etres renversés du chaos, & même

---

l'esprit astral & la raison par conséquent, pour être en rapport
Genese, 3. & instrument de la tentation. 5.° Qu'il avoit la *parole* & l'ex-
v. 1—5. pression vocale de ses idées. Qu'il faisoit, comme on va voir, la premiere nuance descendante entre les animaux & l'homme. 6.° Qu'il avoit d'abord été créé pour le plaisir de l'homme & de la femme, afin qu'ils eussent un être supérieur aux bêtes avec qui ils pussent commercer, tellement que si l'homme fût resté dans l'innocence interne ou absolue, qu'on m'entende bien, *innocence interne*, Liv. I. cet Etre n'auroit point pu tenter efficacement ni lui, ni la femme. 7.° Et que même l'ennemi n'auroit pu se couler ou glisser autant dans le Serpent, puisque c'étoit la dégradation interne de l'homme & de la femme qui avoit préparé & opéré en analogie une plus grande dégradation dans le premier des animaux, & ainsi des autres par degrés de dégradation selon leurs natures, vu que tous les Etres inférieurs étoient enchaînés à la cause d'Adam leur Roi. 8.° Que le Serpent non serpant ou
Genese, 3. rampant d'abord, étoit le plus *fin* & *rusé de tous les animaux* ;
v. 1. & non seulement le plus fin, mais encore le plus beau de
Ibid. 1. tous, avant le changement punitif de figure. 9.° Que
v. 14. malgré la dégradation des Etres, d'après la dégradation de l'homme, il reste encore dans la Nature des especes de types grossiers du primitif. 10.° Que conséquemment l'Orang-outang ou homme sauvage des bois, est un type ou image dégradée de ce qu'étoit originairement le serpent en beau. 11.° Que conséquemment encore, non-content d'être, pour ainsi dire, *quadrumane*, il avoit des ailes ; c'est pourquoi on représente le Dragon avec des ailes ; & d'ailleurs il y en a aussi des types dans la Nature, malgré toutes les impostures des Naturalistes modernes, & pour un seul exemple, on voit dans les voyages de Van-Broëk à la côte d'Afrique, des animaux qui ont deux ailes, deux pieds, une queue, (Voyages des Hollandois, Tome IV, pag. 321.) & une longue gueule avec plusieurs rangs de dents. Je présente ce seul exemple parmi le grand nombre. 12.° Si l'homme étoit resté innocent, il eût, après l'épreuve

de l'antichaos, c'est-à-dire, des descentes des Anges révoltés, devenus faux Dieux & dégradés jusqu'à lui; ces deux sources de connoissances sont, 1.° l'esprit astral, comme je l'ai dit; & 2.° ce que je n'ai pas dit, c'est l'inspection de la Nature physique, que les Egyptiens ont pu étudier en suivant le fil des idées simples, & en suivant encore les ana-

---

fidellement subie, acquis ou des ailes glorieuses, ou du moins par son corps graduellement plus glorifié & approchant ainsi toujours plus de la force & du ressort incroyable de l'éther primitif, il eût, dis-je, acquis le pouvoir de franchir les milieux & les distances, comme Notre-Seigneur le faisoit avec son corps en apparition subite à ses Disciples. Et il n'est pas même bien sûr qu'Adam durant l'innocence n'eût pas ce pouvoir, & que la réduction qui a été faite en lui après son péché (DIEU *leur fit des habits de peau*), n'ait pas trait à ce que je viens de dire. 13.° Quoi qu'il en soit, il est constant que le serpent avoit des ailes, & que la dégradation du corps d'Adam a occasionné celle du serpent réduit dès-lors à ramper, à *manger la poudre*. 14.° Que quand j'ai dit que le serpent avoit la raison, c'étoit une raison tournée en ruse & en finesse, & non en vérité & simplicité; on en a l'image dans la raison de nos faux Philosophes, qui s'en servent pour colorer & accréditer leurs impostures. Ainsi le serpent se servoit de la sienne pour tromper Eve, en raisonnant avec elle. C'étoit en lui une raison de déraison, & contrecarrant la vraie, supérieure & divine raison. 15.° Le serpent étoit un être sorti du chaos, non-seulement à le voir comme le plus beau des animaux, mais encore comme ayant dans son intérieur une quantité de diabolique & une partie de Démon qui s'y étoit écoulée & glissée par permission, afin que *la tentation* qui devoit avoir lieu, eût une cause & un tentateur. Ainsi tout étoit ajusté & préparé par l'ordre de la justice Divine & par la prévision. Sur quoi je remarque en digression, que le terme de l'original ou mot hébreu עןים dont l'Ecriture se sert pour désigner la ruse & finesse du serpent, est précisément le primitif ou la racine du mot *Arimanes* dont Zoroastre s'est servi pour désigner le mauvais Principe qui, selon sa Doctrine & celle de ses sectateurs, doit être détruit un jour. Cette remarque est aussi curieuse qu'importante, & confirmeroit, si j'en avois besoin, qu'il s'étoit glissé du diabolique dans le serpent, ce que les Perses appeloient abusivement le mauvais Principe;

Marc, 16. v. 19—12

Luc, 24. *Jean*, 21.

logies qui sont entre le physique & le glorieux: Voilà quelle a été leur sagesse vantée même dans l'Ecriture ; voilà leur profonde sagacité, voilà la source de leurs mysteres & astraux & naturels, & voilà encore la source de leurs cultes, comme on verra plus bas; cultes astraux des faux Dieux. Voilà leur mythologie ; miracles astraux

car j'ai démontré que le mal ne peut pas être un Principe. 16.° Si Adam eût vaincu la tentation, par la *raison* infaillible des contraires il eût vaincu le mal ou le diabolique dans le serpent ; il lui eût enlevé son venin & sa force qui par-là auroient été contenus (je dis venin spirituel ou astral) sans pouvoir plus faire d'éruption efficace ; & il n'est nullement douteux qu'Adam après avoir franchi heureusement le temps destiné à l'épreuve, armé alors de toute la force de l'Esprit de DIEU, n'eût eu celle d'écraser & d'anéantir par degrés tout le mal, la ruse & la déraison du serpent, & ne l'eût amené à la simplicité. Et bien plus encore, à mesure qu'Adam par le progrès continuel, eût été toujours plus glorieux & divinisé ; après avoir soumis le serpent d'abord, il l'eût progressivement enchaîné à son char de triomphe & lui eût fait suivre proportionnellement son sort pas à pas. Et comme le serpent étoit le premier type des animaux, aucun d'eux n'eût été dégradé, mais au contraire ils auroient en suivant aussi pas à pas & proportionnellement, le sort de l'homme & le sort du serpent glorifié, ils seroient devenus insensiblement sur cette terre, dans leurs dégrés inférieurs, comme sont dans le Ciel, les animaux célestes dont par-tout l'Ecriture Sainte fait mention très-littéralement & en ouvrant à notre foi la Divine scene & la perspective des Cieux. Alors par l'infaillible raison des contraires, ai-je dit, bien loin que le mal eût pu se glisser parmi les animaux & sur toute cette terre, tout auroit été insensiblement purifié & exalté, & le mal, la quantité que le Diable ou le Serpent ancien y a infinué & écoulé par le serpent (non plus alors tentateur, mais innocenté & glorifié), le mal eût été renvoyé dans l'abyme qui auroit été fermé par la toute-
Apoc. puissante *clef* de DIEU. 17.° Que si on vouloit des preuves démonstratives & sans réplique de cette assertion, j'en alléguerai ici seulement deux victorieuses & par conséquent suffisantes. 1.° Il est clair qu'avant la tentation efficace, Adam fit paroître devant lui tous, oui, tous les animaux, pour les nommer. (On a vu dans une autre note, que les noms ou les qualités

astraux & prophéties astrales, & dans ce que je dis ici, la confirmation de tout ce qui est répandu à cet égard au premier volume de cet Ouvrage. Voilà leur chronologie remontant aux temps fabuleux & antifabuleux, aux temps du chaos & avant le chaos ; voilà leurs *fables vérités*, ou *vérités fables*, si je puis m'exprimer ainsi, mot qui pour les entendeurs a un sens très-profond.

---

qualités de ces animaux dépendoient de lui). Donc, & il est clair, que le tigre, le léopard, le lion, &c. & tous les animaux, depuis la chute devenus féroces ne l'étoient pas avant. Ce n'est donc que depuis la désobéissance, que l'ordre de leur révolte, de leur rage & venin a été ouvert; comme ils seroient demeurés soumis à Adam, s'il eût toujours été soumis à DIEU; & dès-lors il n'y eût jamais eu de leur part ni révolte, ni rage, ni venin, &c. Ma seconde preuve se tire d'une analogie infaillible; il faudra qu'au *temps du rétablissement de toutes choses*, comme dit l'Apôtre, tout reprenne le point d'innocence primitive. Or qu'on lise la description de cet heureux temps ou du nouvel âge dans Isaie, ch. 11. On y verra que tous les animaux alors restitués & purifiés, auront perdu toute rage, tout venin & tout désordre (Voyez les versets 6 & 10 de ce chapitre 11, sans parler de ce qu'en disent Jérémie, Ezéchiel, &c.); donc originairement les animaux n'étoient pas dégradés comme nous les voyons. 18.° Le venin physique des animaux venimeux est une dégradation naturelle & corporelle du venin astral qui étoit dans le serpent; (Que les curieux relisent au Livre sixieme, le Chapitre sur la Sensibilité.) & ce venin physique au temps de la restitution n'aura plus lieu comme on vient de le voir. 19.° L'instinct secret d'éloignement & d'horreur que nous avons pour le serpent, & à son aspect, ne vient ni de sa figure, ni entiérement du mal que les especes venimeuses peuvent nous faire; car il en est une infinité qui ne sont pas du tout venimeux; & quant à la figure, il en est de très-beaux, & il est des especes d'animaux, comme par exemple dans les crabes & crustacées, beaucoup plus hideuses. Mais cette horreur vient principalement, selon moi, d'un instinct secret & foncier qui n'est pas entiérement effacé en nous de la rectitude primitive. Les serpens qu'on sait être sans venin, ne laissent pas de nous faire frissonner sans réflexion & par un mouvement prompt, brusque & involontaire.

I. Cor. 15.

8.° Mais avant de tirer cette conséquence, par laquelle je finirai, j'ai encore quelques remarques assez singulieres à présenter à la curiosité du lecteur.

On a pu reconnoître jusqu'ici en partie le mystere caché sous leur culte si ridicule & si grossier pour une Nation aussi sage; mais je vais en donner un exemple que je prendrai tout simple, pour le rendre plus accessible. Chacun connoît le mot de Juvenal, Satire XV.

Porrum & Cepe nefas violare, ac frangere morsu,
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis (*)
Numina !

Or l'oignon qui, comme une infinité d'autres choses, leur a tant été reproché, étoit type dans la nature physique & corporelle, de tous les différens cieux astraux & de toutes leurs couches, plus ou moins déliées, empyrées & éthérées, & comme enchâssées les unes dans les autres, & par des descendances de couches plus ou moins hautes

(*) Je mettrai tout le passage en faveur de ceux qui l'ignorent & qui en seroient curieux.

Quis nescit Volusi Bithynice, qualia demens
Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus Ibim.
Dimidio, magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Illic cæruleos, hic Piscem fluminis, illic
Porrum & Cepe nefas violare, ac frangere morsu.
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis, Numina!
Ægyptus portenta colat? Crocodilon adorat,
Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.
Oppida tota Canem venerantur, nemo Dianam.

ou basses, plus ou moins subtiles ou grossieres, plus ou moins pures & impures; & on comprend comment l'oignon dont les peaux sont les unes sur les autres, pouvoit servir de type naturel & physique à ces cieux astraux qui étoient les objets & de leurs connoissances & de leurs cultes. Tout dans la nature corporelle est type des cieux, & celui qui suit les idées simples, & est d'ailleurs orné des connoissances requises, y voit tous ces types (3).

9.° Je ne prétends pas ici m'étendre à l'infini, ni parler de cette immensité de types tant astraux que grossiers, qui faisoient les objets de leurs mysteres & de leurs cultes, ce qui non-seulement n'est pas de mon sujet qui est proprement leur chronologie dont les incrédules cherchent à tirer parti contre la vraie & certaine chronologie de nos livres Saints; mais encore, il faudroit entrer dans des abymes de profondeur qui satisferoient peu

(3) Les prétendus beaux esprits, prêts à tout ridiculiser, ne manqueront pas sans doute de rire en me voyant donner dans ce qu'ils appelleront de pareilles petitesses ou rêveries. Mais je leur déclare à mon tour, que je me moque de leur ris dédaigneux, & que rien n'est plus vrai que ce que je dis ici; & s'ils me pressoient, je pourrois leur montrer en un détail prodigieux, dans un simple oignon, une infinité de types & d'images des cieux astraux & des rapports physiques. Il ne faut pas croire que les Sages d'entre les Egyptiens adorassent proprement l'oignon, non plus que cette multitude incroyable d'images prises dans les animaux, & dans toute la Nature; mais ils les envisageoient dans le physique, pour, ensuite de ces rapports parfaits, s'élever par eux au culte de leurs faux Dieux représentés dans & par ces images physiques. Ainsi, quoique les objets les plus élevés de leur culte fussent absolument faux, idolâtres & déplacés, ils n'étoient pas aussi grossiers qu'on les en a accusés. Et la raison pour laquelle on voit une infinité de ces types dans la Nature, c'est singuliérement parce que l'Esprit de DIEU, débrouillant les principes qui

la curiosité, & ne feroient rien du tout pour l'édification. Ainsi, je me borne à avoir donné cette grande clef, & en levant un coin du rideau, à avoir présenté la regle de jugement sur leur chronologie mythologique, qui comprend l'histoire de leurs Dieux, de leurs demi-Dieux toujours plus dégradés, & de leurs Rois dont sans contestation, le premier a été Ménès ou Mitzraïm.

10.° Que le lecteur instruit remarque encore le mot très-profond de l'Ecriture, sur le culte astral des Païens qui ne pouvoient pas s'élever au saint, pur & haut culte du VERBE, par la raison qu'on verra en finissant cette dissertation, & qui sera une nouvelle confirmation du principe que j'ai avancé au premier volume; je veux dire, qu'à cause des crimes qui avoient bientôt inondé la terre, & de l'oubli du vrai DIEU, universellement répandu, tous les peuples devoient être tenus

étoient tous en confusion & sans ordre dans le chaos, les reforma & en *fit des Etres physiques inférieurement analogues* à ce que ces Etres renversés avoient été, avant d'être par les dégradations & descendances de degrés en degrés, envoyés en désordre dans le chaos. Et on voit par une idée toute simple & en même temps un sens très-profond, ces descendances & ces dégradations graduelles des Anges révoltés, dans la chronologie même des Egyptiens, qui comprend les Dieux (Anges devenus faux Dieux, mais non encore autant dégradés), puis les demi-Dieux; voilà les dégradations. Puis, dès que tout sortit du chaos, & ensuite du déluge, l'Egypte, au bout de près de deux siecles, commença à être gouvernée par les Rois dont on a la chronologie vraiment historique & littérale. Il est aussi d'autres sens de ces faux Dieux & demi-Dieux, mais on en differteroit à l'infini, & voilà le plus grand & principal point de vue, qui suffit pour montrer que la vraie, terrestre & littérale histoire Egyptienne ne remonte qu'au temps de Cham, pere de Mitzraïm, qui peupla l'Egypte, comme il est démontré en toute certitude. Je mettrai un petit supplément à cet égard, à la fin de cette dissertation.

fous les *liens d'obfcurité* qu'ils avoient mérités, & qu'ils s'étoient attirés dans l'ordre de la juftice, fans être toutefois entiérement & totalement livrés à ces ténebres. Ils avoient voulu abandonner DIEU; dès ce moment il falloit que tout leur devînt DIEU, excepté DIEU feul. Et le vrai DIEU qui vouloit pourtant être fervi, fe fépara un peuple & le choifit entre tous les peuples de la terre, pour que l'encens qui lui eft dû, fumât fur fon vrai autel, diftingué, féparé de tous les abominables autels de l'affreufe idolâtrie.

11.° Deux chofes très-remarquables fe voient dans une infinité d'endroits du vieux Teftament: 1.° Les plus formelles, les plus terribles défenfes au peuple élu & féparé de la maffe, de fe mêler avec les Nations, avec leur culte & leurs manieres de faire. La feconde pour le moins tout auffi remarquable, c'eft le mot très-profond du Deutéronome: *De peur auffi qu'élevant les yeux vers les cieux, & qu'ayant vu le foleil, la lune & les étoiles,* (voilà les cultes aftraux,) *toute l'armée des cieux, tu ne fois pouffé à te profterner devant elles, & que tu ne les ferves. Vu que l'Eternel ton Dieu, les a données* à fervir (c'eft là la vraie traduction felon l'original) *à tous les peuples qui font fous tous les cieux.* Je me contente de citer le paffage; que les entendeurs m'entendent, & que ceux qui ne mettent les punitions que dans la douleur & les tourmens, apprennent qu'il en eft de bien plus grandes encore dans la privation de la divine, pure & célefte lumiere, & à être tenu, hors du vrai DIEU, fous une idolâtrie qui eft le fruit infaillible du péché, & le jugement terrible du pécheur qui s'eft perdu dans fes propres excès.

Deut. 5. v. 19.

12.° Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Chal-

déens; j'ai pris les Egyptiens & leur chronologie, comme un exemple pour tous. On a par-là la regle & la clef de ces vraies & fabuleuses chronologies, & on peut l'appliquer à tous ces peuples.

Je le répete, j'assure avoir dit la pure vérité; si quelque sec Littérateur, si quelque Académicien à recherches souvent si stériles, s'avisoit d'alléguer quelque fait particulier, coloré d'une fausse érudition, pour énerver la vérité de cette petite dissertation; je prie le lecteur, pour son intérêt & pour la gloire de cette vérité pure, de ne point écouter de tels hommes qui cherchent partout des prétextes & des moyens pour la brouiller & pour jeter des nuages sur le Christianisme. Et qu'il se souvienne qu'il est un très-grand nombre de points de vue, dans les affaires des Païens, dont l'un n'exclut pas l'autre.

Les hommes illustres & les Rois parmi eux, & sur-tout parmi les Egyptiens, étoient depuis la création, des types & représentans des Etres jetés & puis sortis du chaos, en même temps qu'ils ont été des hommes réels; (analogie, parallélisme). Voilà encore une grande clef.... (4).

13.° Quelle étonnante scene, si l'on faisoit toujours marcher l'Ecriture de front avec ses opinions particulieres, si l'on consentoit à voir briser

(4) Les prétendus Philosophes, les Littérateurs & les Historiens ont tout brouillé & ont été toujours à côté de la vérité, en prétendant rendre les raisons du culte des Egyptiens, & ils ont jeté la plus grande confusion sur cette vérité, en avançant la fable, que les hommes ayant conspiré contre les Dieux, ces Dieux se réfugierent en Egypte où ils se cacherent sous les figures des animaux, & que c'est la raison du culte rendu à ces animaux. Qui ne voit que c'est là mon idée très-vraie, qu'ils ont tronquée & défigurée? Non-seulement je pourrois de-

les idées propriétaires, inférieures, fantastiques, imaginaires, contre ce rocher inébranlable.... Les voiles que les histoires les plus anciennes ne peuvent percer, seroient levés; ces dissertations insidieuses, qui souvent ne sont qu'un obstacle de plus pour arriver à la vérité, & qui loin d'éclaircir, ne font qu'embrouiller la matiere, deviendroient inutiles; que dis-je? elles seroient surement atteintes & convaincues de faux & d'imposture.

14.° On apprécieroit la religion & les mysteres Egyptiens, sources de tant de fables, si l'on vouloit voir le principe d'où est sortie cette religion prétendue. Elle ne pouvoit être pure, puisqu'elle sortoit par Mitzraim, de Cham maudit de son pere, parce qu'il voulut renouveler après le déluge, les crimes qui l'avoient attiré sur la terre.... C'est avec une réserve extrême que l'Ecriture voile le crime de Cham, comme elle voile la faute du premier homme; il est inutile d'expliquer à présent ce que l'esprit de curiosité seul, & non le désir d'une vraie instruction pourroit désirer; il s'agissoit d'établir la source de la religion des Egyptiens, pour montrer qu'elle étoit absolument impure, dans nombre de passages. L'Egypte est appelé le pays de la multiplicité, qui est si contraire à l'unité à laquelle nous sommes invités en

---

montrer ce que j'ai avancé, par une érudition immense, tant sacrée que profane, mais encore au moyen de ma théorie de l'esprit astral, tout entendeur peut avoir la clef de leurs prophéties, miracles, cultes, & de tout sans aucune exception, puisque cette infaillible théorie se plie & s'ajuste à tout, comme le principe le plus lumineux & le plus fécond. Du reste, je ne donne que cet exemple entre mille, de la confusion que les Auteurs ont mise sur ce culte des Egyptiens.

tant d'endroits. Aussi cette religion fut-elle bientôt proscrite, & la confusion des langues fut une suite nécessaire de cet événement mémorable, consacré par l'élévement fastueux de la tour de Babel.

15.° Les adorateurs du vrai culte, les adorateurs en esprit & en vérité, issus par Sem de la postérité bénite de Noé, suivirent Phaleg ou Pheleg; & pour qu'il ne reste aucune incertitude, l'Ecriture a soin d'expliquer pourquoi ce nom lui fut imposé; c'est parce qu'en son temps, la terre fut partagée; c'est aussi par Phaleg que fut propagée cette religion de cœur & d'amour, cette religion des Patriarches qu'il leur remit aussi pure qu'il l'avoit reçue de Noé & de Sem, ce qui lui mérita d'être dans la lignée d'où sortit le Chef de toutes les promesses, Jésus-Christ: qu'on ne nous vante pas de nos jours le renouvellement de ces Initiations Egyptiennes, à moins que de nouveaux Phaleg ne viennent effectuer la même division qui s'opéra alors (5).

---

(5) On comprend que je fais cette remarque par rapport à cette cohorte de Somnambulistes, de Devins, d'Esprits de Python, qui s'est élevée de nos jours, & qui n'est autre chose qu'un renouvellement des pratiques Egyptiennes, Chaldéennes & Païennes de tous les peuples anciens & modernes. J'avertis encore ici, une fois pour toutes, que ce qui peut abuser & séduire à cet égard des personnes de bonne foi, & qui dans une innocente ignorance, admireroient les effets, les prophéties, &c. de ces Somnambulistes, c'est ce que je vais dire.

Lorsque le ou la Somnambule a naturellement quelque piété ou quelque religion; dans son extase astrale, il se peut mêler quelque grande vérité religieuse, car cette extase suit l'état de celui qui y entre, ou qui la souffre; & d'ailleurs, les peintures & analogies inférieures peuvent montrer & indiquer de grandes choses, mais quelque brillant que puisse

NOTE SUR LES DYNASTIES D'EGYPTE.

LE mot de Dynastie, grec d'origine, signifie *puissance* ou *principauté*. Une ancienne chronique de ce pays, très-fautive, dont parle Georges Syncelles dans sa Chronographie ou Description des Temps, fait mention du regne des Dieux, des demi-Dieux ou Héros, & des Rois. Le regne des Dieux & des demi-Dieux a duré, selon cette chronique, 34201 ans (1). (Peut-être que les

---

être ce domaine, il faut absolument s'en défier. Ce n'est point là Jésus-Christ & son vrai Esprit, il s'en faut infiniment. Il est dit de l'ennemi : *Qu'il avoit une bouche qui proféroit de grandes choses.* La religion pure est infiniment éloignée de tout cela, & doit en donner la plus grande horreur. I. *Apocal.* 13. v. 5. *Matth.* 24. v. 23 & 24.

(1) La divine Madame Guyon dit très-expressément dans ses Ouvrages, que la propriété ou l'amour-propre a commencé à être introduit il y a plus de trente mille ans ; & elle ajoute qu'il est bientôt temps que le pur amour s'éleve sur ses ruines ; & cette sainte économie se préparera insensiblement par les destructions horribles qui commencent & qui continueront. Or selon ce mot de Madame Guyon, cette chronique & ce regne des faux Dieux & demi-Dieux seroit juste & exact, car on a vu dans ma dissertation, que ces faux Dieux sont procedés de la révolte qui les a changés d'Anges en faux Dieux ; & c'est à la révolte qu'a commencé la propriété qui a opéré leur désunion d'avec DIEU, en se sortant de l'amour pur pour entrer dans l'amour d'eux-mêmes & de leur propre excellence, qui les a rendus ennemis de DIEU, Antidieux & contraires à DIEU. Voilà l'origine des Démons, Dieux faux & demi-Dieux. Ils ont cru pouvoir vivre indépendamment de DIEU, s'élever jusqu'à lui, rivaliser avec lui ; ils n'ont pas voulu adorer le Verbe leur Créateur dans ses descendances ; voilà en partie l'essence & la maniere de leur révolte, & le Verbe leur a soustrait sa vie & sa lumiere ; dès là ont commencé les combats entre S. Michel l'Archange de la part du Verbe, & ces Anges révoltés. S. Michel est le patron du pur amour, & son nom traduit de l'Hébreu est : *Qui est comme* DIEU ? Ce qui est le contraste de l'orgueil de ces faux Dieux. J'ai mis plus haut une note dans laquelle la cause ou les causes de la chute de ces Anges, est nettement & amplement détaillée. *Isaie*, 14. v. 12, 13, 14. & *alibi*. *Daniel*, 10. v. 21.

descentes & descendances graduelles des Anges révoltés qui ont été ces faux Dieux & demi-Dieux, jusqu'à l'époque où ils furent précipités dans le chaos, a duré davantage ; mais le plus ou le moins d'années ou de siecles, ne fait rien à mon systême & ne peut en rien lui contredire). Le regne des Rois, selon cette même chronique, a duré 2324 ans ; ce qui en tout feroit 36525 ans de chronologie tant antichaotique que postchaotique, comprenant les dégradations & sorts des faux Dieux depuis la révolte jusqu'au chaos, & depuis Menès premier roi, jusqu'à Nectenabo dernier roi, chassé du trône par Ochus roi des Perses, dix-neuf ans avant la monarchie d'Alexandre le Grand. Tous les savans, dont aucun n'a eu la vraie clef que je donne dans ma dissertation, & qui ont tout brouillé, pour avoir tenté d'éclaircir ce qu'ils ne savoient pas démêler ; ces Savans se sont accordés à dire, que ce qui regarde les Dieux & demi-Dieux ou Héros, est une fable inventée par les Egyptiens, pour se faire plus anciens que les Chaldéens; & que Manethon, Prêtre ou Sacrificateur de la ville d'Héliopolis, qui a écrit l'histoire d'Egypte par l'ordre du roi Ptolomée Philadelphe, vers l'an 3780, selon le même calcul a voulu imiter cette ancienne chronique. Il ne la suit pas toutefois entiérement, ni dans le nombre des Dieux, ni dans celui des Héros, pour égaler l'histoire des Chaldéens ou leur chronologie donnée par Berose.

Voilà comment les faux Savans cherchent à se tirer d'affaire; & moi j'assure, que ces chronogies doivent être semblables, selon mon très-véritable principe; & que s'il y a eu quelques très-minimes différences, elles ne peuvent avoir eu

lieu que par quelque fraude d'antiquité, ou parce que l'un des deux peuples aura peut-être un peu mieux vu par l'*esprit astral*, ces descendances des Anges révoltés, & par ce même esprit astral qui a été leur lumiere, sera remonté un peu plus ou moins haut. Si cela n'est pas, les deux chronologies, quoique sous différens aspects & noms de faux Dieux, doivent être égales. Quoi qu'il en soit, mon principe n'en est pas moins parfaitement sûr.

Quant aux Rois d'Egypte, dans la chronologie & l'histoire desquels on commence à voir clair, tous les Historiens, comme Hérodote, Manethon, Eratostene, Apollodore, Diodore de Sicile, Josephe, Jules Africain, Eusebe & Syncelles, conviennent que Menès en a été le premier roi; & même Josephe insinue que ce Prince a le premier porté le nom de Pharaon que ses successeurs ont pris après lui. Les Dynasties portent que Menès commença à regner 117 ans après la naissance de Phaleg fils d'Heber, & la dispersion des peuples par tout l'Univers; que l'Egypte fut habitée par les descendans de Cham, plus de 200 ans avant que d'être gouvernée par les Rois. Cham, fils de Noé, s'y retira dans les temps de la division des peuples, ou du moins, ce fut son fils Mitzraïm. C'est pourquoi l'Egypte est appelée *Terre de Cham*, & sur-tout, *Terre de Mitzraïm*, dans l'Ecriture sainte.



LIVRE DIXIEME.

Des livres de Morale & de Piété. Des différentes ſectes dans le Chriſtianiſme. Des Moraves, Piétiſtes, Anabaptiſtes, Séparatiſtes. Et de ceux qui refuſent l'hommage, & de porter les armes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Livres de Morale & de Piété.

MON but n'eſt point de traiter dans ce Livre des trois grandes Communions qui juſqu'ici ont diviſé l'*extérieur* du Chriſtianiſme. Je laiſſe ce champ aux Controverſiſtes, qui ſe croient tous dans la vérité, & qui, pour s'en tenir trop à l'écorce, manquent preſque tous l'eſſence de la religion. Ainſi je ne parlerai que de quelques ſchiſmes particuliers qui ont lieu dans ces Communions que d'ailleurs l'Athéiſme & le Déiſme commencent à attaquer ouvertement de toutes parts. Je n'y mettrai pas même une ſecte célebre & nombreuſe, qui long-temps a diviſé, déchiré le Papiſme, & je renvoie à en traiter dans une autre occaſion.

Je me ſuis même trop étendu ſur ce qu'on appelle les *Inſpirés*, pour parler au long de quantité de ces ſectes & ramifications de ſectes. Le

peuple qui juge en aveugle, les confond presque toutes. Dès qu'il soupçonne quelque piété dans une personne, qui menant une vie plus réguliere ou plus retirée que les gens du monde, ne se jette pas dans leur dissipation éternelle, il ne manque pas de lui donner les épithetes de Morave, de Piétiste, de Dévot ou Dévote, ou d'autres noms pareils: ces mots sortent comme d'eux-mêmes de leur bouche. Les Chrétiens solides en ressentent de la peine : & d'ailleurs il est juste d'assigner à chacun la louange ou le blâme qui lui revient, sans confondre ou par malice ou par ignorance, ce qui caractérise ces sectes, & ce qu'elles peuvent avoir de différence & faire d'exception au vrai & pur Christianisme.

Je déclare donc, fondé sur la parole de DIEU & l'esprit de l'Ecriture, qu'on ne peut reconnoître pour véritablement Chrétien (1), dans quelque Communion qu'il soit engagé, que celui qui mene cette *vie intérieure & cachée en* DIEU, dont

(1) Sans cela, à la vérité, on pourra être honnête homme, on pourra être ce que le monde appelle un homme d'honneur, en être estimé, considéré, applaudi, avoir même des vertus naturelles (avec des défauts toutefois, & sur-tout l'amour-propre), avoir un assez bon caractere & une sorte d'équité. Tout cela est bon, si l'on veut; mais cet homme n'est pas par-là même Chrétien, parce qu'en toutes ces choses, il n'a rien de plus que ce que peut avoir un Païen raisonnable, rien qui le distingue d'avec lui. Il peut avoir eu une éducation, des circonstances, une naissance plus heureuse que le grand nombre, mais il n'est pas pour tout cela *régénéré*. Cependant, combien ne seroit-il pas à souhaiter que le gros du genre-humain ressemblât du moins au portrait que je viens de tracer? Mais ce portrait même, est bien éloigné encore d'être celui du Chrétien; c'est ce que démontroit S. Augustin, à des Païens pleins de probité qui avoient

parle S. Paul ; que tout Christianisme extérieur ne fit jamais seul le vrai Christianisme ; que sans la vie de foi & d'amour, toute religion extérieure est vaine ; qu'une vie Chrétienne est une vie de renoncement au monde & à soi-même, un combat contre les passions du dedans, qui renaissent de leur propre défaite ; enfin une vie, non de raison seulement, mais une vie dont l'Esprit de DIEU est le principe & le directeur.

Or dans les livres de piété & de religion, dont l'Univers fourmille ; (car chacun se croit docteur ; & les dictateurs de morale & de doctrines religieuses inondent les bibliotheques) ; dans tout ce prodigieux nombre de livres, je déclare encore qu'il n'en est pas un qui soit véritablement conforme à l'esprit du pur Christianisme, ou ce qui est la même chose, à l'esprit de l'Ecriture Sainte, hors les vrais livres mystiques ou ascétiques, ces livres où tout est onction, où tout est vie, où tout est fait pour le cœur, qui enseignent à s'unir à DIEU au dedans, qui nous font

---

des vertus naturelles & qui s'enquéroient du Christianisme. Les vertus naturelles ne suffisent pas ; elles sont toutes infectées de propriété & de défauts ; il n'y a que la *régénération par l'Esprit de* DIEU, qui fasse l'essence du Christianisme, & les caracteres que je marque ici briévement. Il faut être dans la foi, dans l'amour de DIEU, & dégagé de celui du monde qui lui est inimitié.

Je pourrois en donner la démonstration la plus solide, même à la raison, & par l'esprit de la religion & par des passages innombrables. Je ne dis point que cet homme qui suivra d'assez bonne foi une conscience naturellement droite, ne puisse jamais être sauvé, mais s'il l'est une fois, ce ne pourra être que par la *régénération* où l'Esprit de DIEU, couronnant enfin sa fidélité naturelle, pourra l'amener. . . . Il faut avoir passé par la *mort à soi-même*, pour vivre dans l'éternité. . . .

rentrer en nous-mêmes, qui prêchent le détachement, qui ne *bandent pas la plaie à la légere*, qui vont à la source du mal, qui montrent à l'homme son insondable misere, & ce qu'il seroit sans la grace; qui vont fouiller dans les replis & les tortuosités de son cœur; qui le font gémir, soupirer dans cette tente, aspirer à cette divine grace qui seule peut le convertir véritablement; & enfin, qui inculquent le vrai recueillement, & substituent l'acte de la présence de DIEU à l'éternelle dissipation des gens du monde.

Ainsi on ne peut reconnoître pour livres vraiment salutaires, après la parole de DIEU, que les livres des Intérieurs, ou des vrais & saints Mystiques, comme le livre d'Akempis, & un grand nombre de ce genre, lesquels tous sont encore infiniment surpassés par les incomparables Ouvrages de Madame Guyon, qui sans compter beaucoup d'autres de ses écrits, tous ayant la livrée de l'amour de DIEU porté à son comble, a interprété l'Ecriture Sainte par l'Esprit même qui l'a dictée. Je m'en tais, pour en avoir parlé ailleurs.

Toutefois, à DIEU ne plaise que je veuille, en arrachant l'ivroie, arracher le bon grain en même temps. Il est certain que cette prodigieuse quantité de livres de morale & d'une piété raisonnée peuvent avoir une utilité, à la vérité, inférieure & bornée, mais toujours une utilité pour quiconque ne veut pas aller plus loin, ni se faire violence pour entrer dans les vraies routes du Christianisme, que les Docteurs de morale ignorent, & que même sous les plus spécieuses apparences d'un Christianisme mal-entendu, ils critiquent & calomnient pour l'ordinaire: cela s'est vu de tout temps. Tout ce qui passe

la sphere de leur religion commode à l'amour-propre, & rentrante dans le *moi*; tout ce qui est au-dessus d'une religion raisonnée & raisonnante, & d'une morale dont Socrate & Pythagore auroient peut-être rougi, quoiqu'on cherche à la relever par le nom de Jésus-Christ, & par un appareil de Christianisme assez mal cousu; tout ce qui enfin porte l'empreinte du pur Esprit de DIEU, & de la quintessence du Christianisme, n'est pas du goût de ces Ecrivains; & non seulement ce domaine leur est inaccessible, mais ils ont la hardiesse de le détracter (2).

Les

(2) Le nombre de ces Auteurs & de ces livres est vraiment prodigieux, & qui est-ce qui pourroit les compter? Je ne veux attaquer ici personne, quoique je le pourrois avec quelque justice & en sureté de conscience, parce que c'est la cause de la vérité même que je défends. Mais *volumus monere non mordere, prodesse moribus hominum non officere*, quoique la charité devroit bien plutôt se porter au bien général qu'aux individus. Ces livres d'une piété assez peu entendue, peuvent se ranger sous trois classes : 1.° Un nombre incroyable de sermons, de loi & non de grace, (sans compter les hérétiques) très-peu approfondis & très-effleurés, circuitant perpétuellement autour d'une morale inférieure. 2.° Les livres de morale proprement dits, qui leur ressemblent & qui ne sont pas moins nombreux. 3.° Enfin, les livres de controverses sans fin, où les Communions se battent & se déchirent, où les préjugés de naissance, l'orgueil, l'affectation de supériorité, l'obstination, sont des luttes éternelles. Controverses, où tous ont plus ou moins de torts, en ce qu'ils ignorent le vrai esprit du Christianisme, qui consiste dans l'intérieur & l'amour de DIEU & du prochain; vertus essentielles & divines qui peuvent se pratiquer dans toutes les Communions, & qui pratiquées par un Toupinamboux, en feroient un Chrétien, quand même il n'adoreroit ni à Rome, ni chez Luther, ou chez Calvin. Mais sans aller voyager au Brésil, par-tout où on adore le VERBE-DIEU, quel que soit d'ailleurs le culte extérieur, on ne peut pas être mal, parce qu'en lui on adore le vrai DIEU & la Trinité, c'est-à-dire, le seul véritable objet de toute adoration, & le centre où elle doit

fe

Les exemples en sont infinis parmi ces Ecrivains moraux, & prétendus Chrétiens. Cependant ces livres de morale, ou de Religion mêlée du naturel, sont incapables de convertir véritablement. Le célebre Haller m'écrivoit un jour que ces Ouvrages ne convertissoient personne. Ils ne savent pas conduire par la main à cette sainte & pure grace, qui seule peut vaincre la corruption fonciere & interne, & peut donner à l'homme cette force qu'il n'a point par lui-même; j'entends de pratiquer dans sa pureté cette morale évangélique dont ces pieux Ecrivains font un étalage, tantôt trop févere, ne *Rom* 12.
calculant pas assez avec la foiblesse de l'homme

---

se porter. Or dans toutes les Communions on l'adore; j'en excepte les héréfies qui s'y glissent & qu'il faut en distinguer,
& qui s'accroissent jusqu'à ce que la corruption parvienne à *Matth.* 24.
son comble. Ces controverses produisent de grands maux; sous v. 15. &
prétexte d'établir la vérité, on perd la charité, & les persé- *Daniel*, 9.
cutions s'ensuivent. Elles viennent presque toujours du défaut v. 27.
d'entendre les Ecritures que chacun interprete dans son sens; chaque disputant croit qu'il est dans la vérite parce qu'il appartient à sa Communion & non à celle de son adversaire, tandis qu'ils sont les uns & les autres dans d'assez mauvaises dispositions, à défaut de se combattre eux-mêmes & leurs propres passions, au lieu de censurer les autres. Pourquoi juger son frere?
L'Apôtre a dit : *Evite les vaines contestations*; & encore : *Que* I. *Cor.* 7.
chacun reste envers DIEU *dans l'état où il est appelé.* Le Chrétien v. 24.
véritable connoît le beau mot de David : *Tu le caches dans le*
lieu secret & tu le mets à couvert des disputes des langues, *loin de* *Ps.* 31.
l'orgueil des hommes, & j'ajoute, de leur pharisaïsme; & notre v. 21.
Sauveur a dit : *Le temps vient & il est déjà venu, que vous n'adorerez ni à Jérusalem, ni sur cette montagne, mais que les vrais*
adorateurs adoreront le Pere en esprit & en verité. Voilà la vraie *Jean*, 4.
adoration & le vrai culte, quoiqu'il faille aussi, sans contesta- v. 23 24.
tion, un culte extérieur, comme on le verra plus bas.

Mais enfin, ces Communions différentes auroient dû exercer une charité réciproque. Il n'en est aucune où il n'y ait du bon & du mauvais, du vrai & de l'erreur; & pour s'en tenir trop à l'extérieur & en faire l'essentiel, elles se sont toutes plus ou moins corrompues.

& ne sachant pas y condescendre dans les cas nécessaires, & tantôt trop lâche. Pieté pharisaïque, qui tend bien plus à remplir l'homme de lui-même, qu'à creuser en lui cet abyme d'humiliation qui doit être sa place, & qui est seule propre à attirer l'Esprit de DIEU. Piété ignorante des procédés secrets de la grace, lorsqu'elle veut amener l'homme à cette *régénération* dont cés Ecrivains parlent beaucoup sans la connoître véritablement; & qui en parlant ainsi, sans savoir mesurer ses pas, ne font que trahir leur ignorance aux yeux des expérimentés & des entendeurs (3).

---

(3) Quand on écriroit les plus beaux traités du monde, en fait de morale, (comme en effet il en est quelques-uns dans ce genre, dont l'un des meilleurs est, le livre intitulé, *La pratique des vertus Chrétiennes*). Tous ces traités ne parlent qu'à la raison; c'est une piété, ou plutôt une morale raisonnée, & qui ne va guere plus loin. Or, il est démontré dans cet Ouvrage, que la raison toute seule est un principe impuissant, quant à la vraie & fonciere conversion de l'homme, & elle ne peut pas même beaucoup y influer; il faut un principe tout-à-la-fois, plus lumineux, plus fort, plus actif, qui fléchisse & vainque la volonté, sans quoi les seuls efforts de l'homme manqueront le but, & tout en approuvant cette morale, il n'aura pas la force de la pratiquer. Il lui faut un principe de régénération qui porte la sonde dans l'intérieur, & un commencement des routes de la grace, qui sont d'un ordre plus haut que la morale. Or tous ces livres montrent, à la vérité, plus ou moins bien les devoirs, mais ils n'enseignent point la vraie maniere de gagner & d'obtenir la force de les accomplir. Ils parlent beaucoup de la *priere*, & ils ne connoissent point la vraie priere, bien moins encore l'oraison qui est la vraie tendance du cœur à DIEU, qui seule peut unir l'homme avec lui, & obtenir par son onction & par cette union la vie de la grace. On pourra croire que j'exagere & que je me trompe, mais ce que je dis, n'est que trop vrai; si je ne craignois les longueurs, je le démontrerois clair comme le jour, & je ferois voir encore bien d'autres défauts. On me répondra peut-être, que cette religion qu'on osera appeler si raffinée & si subtile & que j'appelle la seule vraie, salutaire & bien entendue, n'est pas à la portée du

Je l'ai dit toutefois : ne portons pas sur cette oule de livres d'une piété effleurée une main rop destructive. Ainsi, sans user d'une censure xcessive, malgré le mal qu'ils peuvent faire uant au domaine de la pure foi & du vrai mour de DIEU & quant aux routes qui y menent, ussi coûteuses qu'étonnantes à l'aveuglement de i raison, avouons qu'ils peuvent être pour le

:uple, trop grossier pour saisir des idées & une religion quintessenciée. Mais j'atteste que c'est pour le peuple même 1'elle est parfaitement faite & qu'elle le seroit, si dans toutes s Communions, le Clergé ne lui en défendoit pas les ap- 'oches, comme à l'envi. Et sans répéter ici, que les Minis- es des autels ne donnent pas *le vrai pain aux enfans*, comme Ecriture Sainte le leur reproche en mille endroits, avec les us grandes menaces ; je proteste dans la plus pure vérité ; ie rien au monde n'est plus simple, ni par elle-même, plus sée à saisir & à comprendre, que cette religion intérieure & 1 cœur, qui est la seule vraie. Elle dépend & se déduit de ; seule & très-simple idée de DIEU, & par cette unique idée le peut se démontrer ; mais comme on farcit le peuple de pré- gés, sous bon prétexte ; c'est ce qui fait croire mal-à-propos fausscment, qu'il n'est pas capable de cette religion intérieure ii lui seroit si accessible ; & parce qu'on n'est pas en état de l'y itroduire, on crie qu'elle n'est pas faite pour lui. O malheur ! ô :rte trop irréparable !... J'ai donné au premier volume quelques cemples tirés des Sophis & des Sages Païens, de ce que je iens de dire, que la vraie religion intérieure, pure & dé- mbarrassée de tout fatras inutile, peut se démontrér par la ule idée d'un DIEU, & se faire voir plus clair que le jour, tout homme qui n'est pas un Athée déterminé. Et quand je dis are religion intérieure, j'entends le Christianisme véritable, : je n'entends que l..i ; car il n'est aucune religion que la hrétienne, & il n'en fut jamais d'autre que Jésus - Christ romis ou donné ; & c'est à tort que les catéchismes parlent e *religion Mahométane*, *Païenne*, *&c* le mot n'est pas propre ; ai deja montré ailleurs qu'elles ne furent jamais *religion*, selon i force de cette expression ; car qui dit *religion*, dit lier de o..eau, relier ce qui avoit été lié, puis désuni, & qu'on :lie ou ramene à l'union ; voila la force du terme. Or Adam voit été uni, puis par sa révolte désuni ; & la religion fait

peuple une sorte de richesse (4) dans l'Eglise de DIEU. Mais comme le mal y est toujours mêlé avec le bien inférieur, nous conjurons en charité ceux qui peuvent aller plus loin, & à la source pure; tous ceux en qui est allumé un rayon de cette grace, qui

---

la réunion rompue par la chute; & comme il n'y a ni ne peut y avoir rien dans l'Univers capable d'opérer cette réunion, que le VERBE-DIEU & homme, ou le Rédempteur Jésus-Christ; il suit par une conséquence inévitable, qu'il n'y a qu'une seule religion, qui est la Chrétienne, & que ce mot est très-impropre, lorsqu'on l'applique hors d'*elle*. *Et* quand j'ai parlé des Païens & autres Sages, j'assure qu'aucun d'eux ne peut être sauvé, ni tenir par un bout à cette seule vraie, sainte religion & à ses effets & fruits salutaires, qu'autant & en la mesure qu'ils ont, ou ont eu une portion de cette divine religion; & que sans la connoître littéralement & explicitement, ils en ont eu l'esprit; ils l'ont méconnue littéralement & l'ont suivie dans son esprit. Si cette note n'étoit déjà trop longue, je le ferois voir encore plus clair que le jour; ils n'ont pas eu le *corps*, mais ils en ont eu plus ou moins l'esprit. Je l'ai dit, il y a par-tout des traces de Christianisme, & jamais il n'y a eu, non, jamais de religion que lui. Les Chrétiens prétendus ou extérieurs n'ont que la *lettre qui tue*, & à leur honte, nombre de Païens & de Mahométans en ont l'esprit beaucoup plus qu'eux.

(4) Je n'ai pas parlé des volumineux Essais de morale du fameux Janséniste M. Nicole. Quoique Janséniste, si on en sépare son Jansénisme, il y a certainement du bon & même de l'excellent dans ses Essais de morale. Mais après tout ce n'est que de la morale. Il faut s'il est possible, encore mieux expliquer ceci, que je ne l'ai fait dans le texte. La plus excellente morale, mais qui n'est que morale, ne ménera jamais par elle-même, ou par elle seule, personne à DIEU, ou à sa derniere fin. C'est la cause des préjugés universellement répandus, & dans lesquels une infinité de faux Docteurs ou de Directeurs propriétaires & ignorant le vrai Esprit de l'Evangile, fixent & arrêtent la plupart des ames de bonne volonté, & qui seroient sans eux destinées à aller plus loin; il est très-difficile de leur montrer la ligne de démarcation qui sépare à jamais ce vrai esprit de l'Evangile des doctrines séduisantes & flatteuses pour la propriété & le moi, que ces Docteurs leur inculquent. Que ceux qui cherchent, non leur faux amour-propre, mais la vraie gloire de DIEU, fassent la plus sérieuse attention à l'entretien du jeune

cherche l'homme pour le conduire à DIEU, sur les ruines de sa corruption, à ce DIEU qui est son principe & sa fin; nous les conjurons, dis-je, de ne pas s'en tenir à ces livres qui, leur défendant les approches de cette grace pénétrante &

---

homme avec notre Sauveur. que l'Evangile présente à notre instruction. Chacun sait l'histoire. Ce jeune homme avoit *observé toute la loi dès sa jeunesse*, & Notre-Seigneur lui propose *de tout vendre*. Cette rectitude légale lui avoit attiré le regard du Sauveur; *Jésus l'aima*, dit un autre Evangéliste, ce qui montre que l'innocence est toujours d'un grand prix. Mais pour avancer dans le chemin de la perfection, il falloit qu'il vendît & perdît cette rectitude légale; S. Paul y est formel par-tout. Salomon dit le mot très-profond, *Il est un temps d'amasser & un de laisser perdre*. Il faut acquérir les vertus péniblement, puis les perdre quant à ce qu'elles ont de *propriétaire*; & quand l'homme en fait son propre, cette vie propriétaire ne fait que des pharisiens, & on ne perd ainsi jamais *sa propre vie pour gagner* celle de Jésus-Christ, selon son ordre. Les Directeurs & les Confesseurs, Jansénistes sur-tout, les Docteurs pharisiens Catholiques & Protestans ne font tous que des *dévots & des dévotes*. Tous ces gens là ne comptent que les œuvres, font faire des pénitences qui n'attaquent pas le fond de corruption, l'appui dans les œuvres, ni l'orgueil qui de grossier devient spirituel & pire encore. Ils parleront d'amour de DIEU, & ne savent pas qu'on ne peut l'aimer & conserver le *moi* en quoi que ce soit; & que dès qu'il lui reste le plus petit gîte, l'amour de DIEU n'est pas absolu & suprême. Ils ne savent ni ne veulent savoir, ni apprendre aux autres, que pour être Disciple de Jésus-Christ il faut tout quitter (non extérieurement & littéralement), mais par le cœur, & *haïr sa propre ame*. Ainsi avec la simple morale & ces gens là, le moi ne se perd jamais, & Jésus-Christ ne se gagne point. On conserve sa propre vie, on la nourrit d'œuvres & d'orgueil spirituel & on perd la vie de Jésus-Christ. *Il est un temps pour tout*, & les contraires doivent succéder aux contraires; mais ces Docteurs ou Confesseurs ne savent pas faire ce discernement. Voilà la ligne de démarcation éternelle, entre la vraie route intérieure qui nous fait quitter nous-mêmes si coûteusement, pour être revêtus de DIEU & non remplis de nous-mêmes, & entre la simple morale & la piété pharisaïque; voilà la vraie doctrine de l'Evangile qui fait faire les hauts cris à tous ces Docteurs. *Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse.*

Marc, 19.
Marc, 10.
Ecclés. 3.

du pur Esprit de DIEU, les arrêteroient avec ces Docteurs qui, sous les plus beaux prétextes du monde, & les plus spécieuses apparences, *n'entrant point eux-mêmes*, dit le Seigneur, *empêchent les autres d'entrer;* & comme dit Paul son Apotre: *Ils sont jaloux de vous d'une jalousie qui n'est pas bonne;* au lieu d'être jaloux, non pour eux-mêmes, mais pour DIEU à qui ils semblent donner gloire, & à qui ils la refusent dans le fait, substituant leurs leçons moitié bonnes, moitié mauvaises, à sa pure & éternelle parole.

Matth. 23. v. 13. & suiv. Galat. 4. v. 17.

J'ai cru cette petite discussion nécessaire, & j'y suis entré non point par aigreur, non par contention, mais en charité, & pour la cause de la vérité. On pourroit dire & à eux & à leurs disciples: Cherchez premiérement à gagner, à posséder en vous ce saint & divin Esprit qui enseigne la vérité pure & dégagée des mensonges de la raison, avant que d'en vouloir donner des leçons aux autres.

Les reflets que fait, dans les hommes, un mélange de piété & de grace avec la nature & les bornes ou corruption de la raison, sont vraiment innombrables: tous rayons engagés dans le nuage; rayons plus ou moins perçans; nuages plus ou moins épais. Il seroit impossible de montrer tous ces aspects, qui ne sont point la haute, pure & divine vérité: aussi ne l'entreprendrai-je point. Toutefois je crois devoir dire ici deux mots de quelques sectes assez nombreuses, & qui, semblables à des fleuves qui entraînent quantité de petites rivieres, prennent de considérables accroissemens. Elles ont toutes du bon, mais un bon infecté de mélange. Il est fort difficile de nuancer & de démêler le bien d'avec le mal. A DIEU

ne plaise que, sous le prétexte ou la raison que toutes ces sectes ont des erreurs, on dise qu'elles ne valent rien du tout. Hélas! où est-ce que l'erreur ne se glisse pas? Les passions & les préjugés se mêlent par-tout. Ainsi il faut continuer ici, comme je l'ai fait ailleurs, d'apprécier en charité (5). Je commencerai par cette nombreuse Société, qu'on appelle *les Freres Moraves.*

---

(2) Il faut remarquer, que quand même je me sers ici & dans tout le reste du livre, du mot de *secte*, pour exprimer ces différentes sociétés, je n'entends point prendre ce terme dans le sens de mépris qu'on lui assigne ordinairement. Elles ont toutes du bon, & je sais très-bien les distinguer, comme on le doit, de cette *grande secte* du monde, si Antichrétienne, dont l'esprit n'a pour ainsi dire pas le moindre trait de l'esprit du Christianisme, au lieu que ces sectes particulieres en ont du moins une teinture. Et c'est cet esprit du monde, qui est en perpétuelle inimitié avec l'esprit de la religion bien entendue; c'est cet esprit sur-tout qui, sans perdre la charité toutefois, mérite l'éloignement des Chrétiens.

CHAPITRE II.

Des Freres Moraves. Trois erreurs de cette Société. Douceurs sensibles de la Grace.

LES membres de cette Société ont beaucoup de zele pour la propager ; ils font des missions dans les pays étrangers ; ils en donnent des relations. Beaucoup de personnes, qui ne voient pas le fond, en sont très-édifiées. Comme on a écrit à cet égard bien des choses très-fortes contre eux, je ne veux pas entrer dans cette controverse, ni ajouter une pierre à celles dont on les lapide. L'ignorance & la malignité les ont calomniés, & les vrais entendeurs les ont démasqués. Je n'entrerai pas non plus dans leur régie, qui a été beaucoup inculpée, parce que je ne la connois pas, & que, ne
I. Cor. 13. sachant rien que par relation, la *charité n'est point*
v. 4. *soupçonneuse*. Le bien & le mal s'ingerent par-tout. Mais je réduis à trois ou quatre points ce que je me propose de dire sur leur systême. 1.° Ils prennent une grace inférieure, qui est dans les puissances, & très-mélangée de naturel & de sensuel, pour la vraie & pure grace du Saint-Esprit, & en cela ils se méprennent beaucoup. 2.° Par une suite de cette méprise, ils veulent la rose & non l'epine ; & se croyant consommés, tout en s'appelant pourtant de pauvres pécheurs, ils ne pensent pas avoir besoin d'être appliqués à la croix avec Jésus-Christ, ni de purgation intérieure plus fonciere.

3.° Ainsi ils abusent de la doctrine de l'acte judiciel d'absolution, ou *justificatio forensis*,

opérée sur la croix par notre Sauveur, & sont, à cet égard, dans une grande hérésie. 4.° Peut-être dirai-je un mot de leurs assemblées. Reprenons ces quatre points, auxquels je me bornerai, parce qu'ils me paroissent être les plus essentiels.

J'ai dit d'abord, qu'ils prennent une grace inférieure & mélangée, pour la vraie & pure grace. C'est une grace & une paix dans les puissances de l'ame, superficielle & non fonciere, dont ils sont contens & à laquelle ils s'arrêtent, ne voulant point la laisser épurer & se spiritualiser; ils veulent jouir de ce sentiment ou sensation, & cherchent à toute force à la retenir (1). Or il est très-vrai que les meilleurs d'entre eux ont un don de grace; mais pour qu'on ne s'y méprenne point, & pour comprendre leur erreur à cet égard, il faut savoir que, lorsque Notre-Seigneur veut se former un membre, il commence par lui envoyer une grace qui arrose & engraisse ses puissances, ses sens, l'imagination, &c., qui délecte son ame, afin de l'attirer au-dedans de lui-même, de lui faire changer d'objets, & le dégoûter de ces délectations grossieres, sensuelles & mondaines, dont, dans les états de sa premiere naissance &

---

(1) Ils se trompent infiniment en ceci. Lorsque cette grace, qui est pure d'abord, mais qu'ils mêlent avec leur nature & le sensuel, se retire quant à l'apperçu & à la jouissance sensible afin d'éprouver au dedans leur abandon & leur soumission, & encore, afin qu'ils la laissent se spiritualiser, pour revenir ensuite plus pure; dans ces momens, ils se croient pour ainsi dire perdus, & cherchent à toute force à ramener ce sensible. Ce qui est une fausse & nuisible pratique, & plutôt un fard du vieil homme, qu'une attaque qui le mine insensiblement. J'assure ce que je dis ici, comme très-vrai.

de sa corruption, il tiroit ses plaisirs. L'Esprit de
Cantiq. 1. v. 3—4. DIEU envoie ce premier don, il *l'attire par l'odeur de ses parfums*; il *l'attire*, dis je, *en douceur*, comme il est dit de Japhet; il lui envoie
Genese, 9. v. 27. des jouissances intérieures, pour le détacher des fausses jouissances de la terre. Sans cette nourriture du dedans, sa nature revêche & accoutumée à la dissipation & à la mondanité, se rebuteroit & refuseroit cette premiere touche de grace.

I. Cor. 3. v. 2 & Héb. 5. v. 12 & 13. Mais c'est là précisément *le lait des enfans*, & non *le pain des forts*, le pain sec de la croix, qu'il faut absolument manger tôt ou tard. Cette Société devroit extrêmement faire attention à ces deux passages cotés ci-contre, & y penser devant DIEU, & singuliérement au dernier : *Quiconque use de lait ne sait point ce que c'est que la parole de la justice, parce qu'il est un enfant.* Elle ne connoît point cette *vraie justice*, comme on le verra dans cette discussion, dans laquelle j'entrerois fort à regret, si je n'étois déterminé par l'amour de la vérité, par son intérêt véritable à elle-même, & la gloire (de ce Jésus vrai DIEU & vrai homme que j'adore) qu'elle lui enleve sous la trompeuse apparence de la relever.

(2) Le plus haut point où ces Chrétiens peuvent

---

(2) J'avoue ici, quoique avec peine, que des personnes très-instruites dans le vrai Christianisme, à qui j'ai montré cet endroit, en manuscrit, se sont moquées de moi, de ce que j'accordois le degré des fiançailles a la Société de ces Freres Moraves; elles m'ont assuré qu'ils ne sont pas même assez expérimentés pour entendre ce que je dis dans ce paragraphe, fort au-dessus de leur compréhension. Toutefois, je n'ai point voulu le supprimer, je préfere d'aller au-dela plutôt qu'au-dessous, & j'aime bien mieux risquer de dire trop en leur faveur que trop peu.

aller comme Moraves, & selon leur systême,
c'est ce que les entendeurs appellent *les fiançailles*, *Cant.*
d'après le mot des Ecritures. Mais ces fiançailles
sont encore bien éloignées d'être le vrai mariage;
ou l'union pure de l'ame fidelle avec Jésus-Christ
son Epoux, pour parler encore d'après l'Ecriture;
avec le vrai *revêtement de Jésus-Christ*, qui doit en-
fin rendre l'homme un avec Jésus-Christ, le faire
participant de la vie de Jésus-Christ, & une *plante* II. *Pierre*, 1.
de la nature divine. Les passages qui indiquent v. 4.
cette union fonciere sont innombrables : j'en ai
beaucoup cité ailleurs. C'est l'esprit de toute la
parole de DIEU, toujours constante à elle-même,
du Vieux comme du Nouveau Testament. Or pour
ne pas s'arrêter à ces fiançailles, & à ces unions
superficielles d'une grace naissante dans les puis-
sances, & pour arriver à cette union pure, chaste,
solide & intime, décrite dans l'Ecriture, sous le
nom de *mariage*, & sur-tout dans le Cantique des
Cantiques; il y a un chemin à parcourir, long,
coûteux, répugnant à la nature & à sa corrup-
tion. Il faut que cette nature corrompue soit at-
tachée à la croix, après les premieres jouissances
pour attirer; si on s'arrête là, on n'a qu'une
apparence de Christianisme. On peut avoir, il est
vrai, une paix, mais impure encore par ces mé-
langes de jouissances des sens avec cette grace,
qui l'envoyoit, non pour qu'on s'y arrêtât, mais
pour engager la volonté à la laisser aller plus
loin, à la laisser scruter, approfondir, pénétrer
dans les abymes du cœur & de notre corruption
naturelle. Sans cela, il est impossible d'arriver
à la vraie paix de Jésus-Christ : *Je vous donne* *Jean*, 14.
ma paix. Car remarquez que cette paix n'est pas v. 27.
seulement au-dessus de tout le sensible, mais elle

Philip. 4. v. 7. eſt même au-deſſus de toute intelligence : *Or la paix de* DIEU, *qui ſurpaſſe*, ou ſurmonte, *toute intelligence, veuille garder vos cœurs, &c.* Remarquez bien ce mot, *au-deſſus de toute intelligence* (3). C'eſt une paix ſi pure, ſi chaſte, ſi peu ſenſuelle, ſi peu apperçue par tout ce qui eſt de la capacité & de la compréhenſion de l'homme naturel ou raiſonnable, qu'elle eſt goûtée uniquement par le cœur véritablement régénéré, & en union véritable avec le DIEU Sauveur Jéſus-Chriſt. Et il eſt impoſſible que cette paix pure, uniquement en rapport avec cette union intérieure & effective, ait jamais lieu, ſans qu'elle ſoit fondée ſur la deſtruction du vieil homme, qui doit périr par lambeaux, ſous les coups d'une grace qui creuſe, mine, enfonce, perce dans tous les replis d'un cœur naturellement déréglé, des paſſions fines, de l'amour-propre replié en ſes volutes, de la corruption, de groſſiere qu'elle étoit, devenue affinée, délicate, imperceptible, & par-là, d'autant plus périlleuſe qu'on ne l'apperçoit pas, comme les poiſons les plus ſubtils ſont les plus dangereux.

Or je proteſte ici, que toute paix & toute joie qui n'a pas eu pour préalable les opérations d'une grace crucifiante pour le vieil homme, & qui n'eſt pas fondée ſur les mortifications précurſives de la nature corrompue, que toute cette paix, dis-je, ne fut jamais la *vraie paix* de Jéſus-Chriſt, encore que, par les ſentimens qu'on éprouve, on s'y croie arrivé. C'eſt ici qu'eſt une illuſion très-colorée, & très-difficile à démêler. Ces ſentimens ſuaves, lorſqu'on s'y arrête, qu'on les

(3) J'en ai traité plus haut.

retient, qu'on en fait cas comme du haut degré auquel on doit parvenir, bien loin de faire arriver à Jésus-Christ & à sa pure union, ne font que l'empêcher. Ils fardent le vieil homme, au lieu de l'attaquer & bien moins encore de le détruire; ils anoblissent & ornent, pour ainsi dire, la corruption; ils attaquent à peine la superficie des passions; ils nourrissent l'orgueil spirituel, caché sous les plus grandes apparences de l'humilité; ils animent les prétentions; ils donnent le pharisaïsme; ils effleurent à peine les premieres couches de cette détestable propriété, de ce *moi* ou amour-propre plus ou moins grossier, qui est tout opposé à DIEU, & qui doit périr longuement sous les coups du combat. Ces sentimens de paix suave font éluder la lutte journaliere du Chrétien, qui de moitié avec cette grace crucifiante, doit être souvent & long-temps aux prises avec lui-même; ils laissent croire à celui qui jouit de cette paix, qui éprouve cette joie délicieuse pour la nature finement sensuelle, que toute la plaie a été bandée, & que, pour eux, tout est fait, tout est dit; qu'ils ont l'application du sacrifice de Jésus-Christ, sur laquelle ils se reposent illusoirement (comme on verra à l'article suivant). Cette paix les fait pour le moins suspecter d'illusion ceux qui leur crient: Vous n'y êtes pas encore, il s'en faut bien. Ils les accusent de ne compter que sur leurs œuvres, (je l'ai ouï bien des fois de mes oreilles) de vouloir se sauver par leurs œuvres, confondant ainsi dans leur ignorance, l'œuvre interne de la grace qui veut préparer, par les destructions préalables, la venue de Jésus-Christ dans l'ame, & son union fonciere, avec les œuvres extérieures de la loi qu'on doit

pratiquer au dehors; brouillant ainsi, & confondant la docilité intérieure, & le concours de l'homme à l'opération crucifiante du dedans, pour nettoyer, balayer cet intérieur, & préparer ainsi la *maison* à l'hôte céleste qui doit venir y habiter; confondant, dis-je, cette économie qu'ils ignorent, & dont ils ne veulent rien, avec les appuis que le faux juste prend & tire des œuvres qu'il pratique extérieurement.

Je n'en impose point, & tout ce que je viens de dire, n'est que trop réel. Mais hélas! l'obstination, les préventions ne veulent point se laisser enlever le fatal bandeau qui cache & farde une misere dans laquelle on se plaît, parce qu'elle est couverte d'une apparence de richesse. Et que ces hommes pieux me pardonnent si je leur applique le mot de S. Pierre, parlant de S. Paul, dont en effet ils tordent les passages : *Il y a dans ses lettres des choses difficiles à entendre, que les ignorans & les mal-assurés tordent comme ils tordent aussi les autres Ecritures.* Mais c'est ce qui se traitera plus bas. J'ose assurer que toute leur religion, malgré les plus grandes apparences, n'est point la vraie, ce n'est même souvent qu'un fard du vieil homme, (je le répete) qui se trouve des prétextes contre les anxiétés purifiantes auxquelles il doit être appliqué. Que s'il en est parmi eux qui ne ressemblent point à ce portrait, & dont la grace commenceroit à ouvrir les yeux sur ces illusions; je dis, ou qu'il feroit infidelle à cette grace, ou qu'il lui seroit impossible de rester dans cette Société. Mais lorsque quelqu'un mieux instruit leur échappe, après avoir vécu quelque temps parmi eux; c'est alors qu'ils font les hauts cris; c'est alors que l'homme se démasque, le

II. Pierre, 3. v. 16.

Chrétien disparoît; c'est alors qu'ils cherchent à le retenir en toute force : & s'ils ne peuvent en venir à bout, le fiel perce, tout ce beau Christianisme tombe, & on n'y voit plus en faveur de ces déserteurs qui, à leurs yeux, sont des Apostats, non pas même l'ombre de la charité, dans un extérieur du moins modéré & honnête. Voilà l'esprit des Corps, dont le Corps de ces Freres Moraves n'est pas exempt.

Dans toutes les Sociétés il est une diversité de caracteres ; il en est de bons, il en est de mauvais. Il ne se peut qu'il n'y ait parmi ces Freres Moraves de bonne trempe, des hommes simples & droits, qui, sans le savoir, pour ainsi dire, eux-mêmes, ont une inquiétude secrete, & soupirent sourdement après une nourriture plus solide, plus substantielle, & moins mélangée ; mais on les retient par toutes sortes de moyens, sur-tout si ce sont des personnes ou riches, ou considérables. (voilà du moins ce dont on les accuse dans beaucoup d'écrits contre eux). Et il est certain que, par un procédé opposé, les membres de cette Société pourroient faire du bien, & même beaucoup de bien d'abord. Ils peuvent réveiller les mondains de leur léthargie, exciter en eux une tendresse pour le Sauveur, qui ne se voit guere dans le monde. Mais cette piété ne peut être que dans le sensible, bien loin d'être le réel, dès qu'elle est insinuée par eux ; car, *nemo dat quod non habet.* Ils pourroient toutefois faire ce bien inférieur, s'ils ne coupoient pas les ailes à ceux dont la bonne volonté devroit aller plus loin ; & si, s'appréciant eux-mêmes, & se tenant à leur place, ils se contentoient de donner cet A B C de religion, pour ainsi parler, &

ne détournoient pas ceux qui sentent l'*absolue* nécessité de mourir à soi-même, pour recevoir enfin en soi ce Jésus qu'ils prétendent annoncer.

J'ai trouvé en second lieu un autre défaut dans le systême Morave. C'est la fausse & illusoire application des mérites de Notre-Seigneur, sans doute infinis en eux-mêmes, mais qui s'éxecutent selon un certain ordre, une certaine économie, dont ils ne veulent point. C'est ici sur-tout, qu'au lieu d'envisager dans son *ensemble* l'admirable chaîne de la Religion, & de lier ce divin tout, ils tordent les Ecritures, s'autorisant de certains passages qui semblent, à la premiere vue, favoriser leurs prétentions, parce qu'ils ne les font point colluder avec une infinité d'autres qui, s'expliquant mutuellement, montrent le vrai sens dans lequel ils doivent se prendre tous. Ils déchirent cette infiniment belle robe; ils en ôtent les coûtures; ils en prennent des lambeaux. Ce sont des moitié-vérités qui, pour n'être pas la vérité toute entiere, ne sont que des erreurs. Et au moyen de ces citations partielles, ils jettent de la poudre aux yeux des ignorans : c'est le cas de toutes les héréfies. Tellement qu'on peut leur appliquer à toutes, les paroles de Jacob recevant
Genese, 37. v. 33. la robe de son Fils : *Hélas! c'est la robe de mon Fils; les mauvaises bêtes l'ont déchirée.*

Certainement on peut foudroyer l'opinion de cette Société sur l'imputation de la mort de Notre-Seigneur, & l'accabler du poids de l'Ecriture entiere. Mais il y faudroit un traité, & celui-ci est moins destiné à réfuter les illusions & les erreurs, qu'à présenter la vérité, qui, par elle-même, les réfute lorsqu'on fait l'entendre, sans s'entortiller dans des controverses sans fin.

Cependant

Cependant je ſupplie ces hommes pieux de conſidérer ſans émotion, & dans une aſſiette tranquille, ſi lorſque l'Apôtre dit que notre infiniment adorable Sauveur *a attaché à la croix la cédule qui étoit contre nous*, ſi cela emporte que le même Sauveur ſauve notre *vieil homme?* ſi par-tout ailleurs on n'annonce pas au contraire l'indiſpenſable néceſſité de ſa deſtruction, pour que *l'homme nouveau*, qui eſt *Jéſus-Chriſt* lui-même *en nous*, puiſſe s'établir, s'écouler ſur ſes ruines? s'ils entendent, eux qui ne veulent de purification interne & abſolue, ni dans ce monde ni dans l'autre, que *le ſang de Jéſus-Chriſt* qui, dit encore l'Apôtre, *nous purifie de tout péché*, (& c'eſt ici l'un des paſſages qu'ils alleguent,) s'ils entendent, dis-je, que ce ſang d'une pureté infinie, & capable en effet lui ſeul de ſauver une infinité de mondes, puiſſe ſe mêler à notre corruption, avant qu'elle ſoit vidée par les opérations précurſives, ſans que Jean-Baptiſte ſoit venu appliquer à la pénitence, ſans que le vieil Adam ſoit vidé & évacué, pour ne pas faire un horrible mélange du pur & de l'impur, du vieux & du nouvel homme, de Jéſus-Chriſt avec l'iniquité; de ce JÉSUS *Roi de juſtice, avant d'être Roi de paix*, en faire le complice de notre corruption plus ou moins fine ou groſſiere, il n'importe, ce qui eſt horrible à dire; conſéquence qu'ils ſont forcés d'avaler, à moins qu'ils ne ſe diſent des Saints, & même des Saints conſommés qui n'ont plus beſoin d'opération détruiſante? Je voudrois leur demander comment ils accordent avec leur doctrine brouillée & qui confond les deux économies, l'une de pénitence & de mort à ſoi-même pré-

Coloſſ. 2. v. 14—15.

Coloſſ. 1. v. 27.

I. *Jean*, 1. v. 7.

Héb. 7. v. 2.

cursive, & l'autre la vie de Jésus-Christ dans l'Etre préalablement purifié ? Je leur demanderois ce qu'ils font de cette infinité de passages qui annoncent la nécessité de ces deux dispensations dans chaque homme, pour devenir un Chrétien non prétendu & extérieur, mais véritable selon la force & la valeur de ce mot ?

Je leur demanderois si cette *cédule attachée à la croix* emporte autre chose que la possibilité du retour à DIEU, que l'ordre du salut ouvert de nouveau à la race humaine & qui eût été à *jamais* impossible sans la mort du Sauveur; & si ce seul acte de sa mort, tout infiniment efficace qu'il soit par lui-même, applique sans milieu, sans ordre, sans consécutions, *l'actualité* de ce salut en chaque homme ? Ah! ce salut effectif n'est autre que
Jean, 17. v. 3. Jésus-Christ lui-même ; c'est lui qui est *le vrai* DIEU *& la vie éternelle*. Remarquez *la vie éternelle* ; il n'y a que lui qui est la vie éternelle; il faut qu'il passe en nous pour être *notre vie*, & ainsi notre vie éternelle : *Il nous a donné la vie éternelle, & cette vie est en son Fils, à son Fils en nous*, dit l'Apôtre. Or je leur demande si ces deux vies du vieux & du nouvel homme peuvent subsister ensemble ? Il faut donc de nécessité qu'ils se disent des Saints *revêtus de Jésus-Christ*, possédant en eux Jésus-Christ ; ou qu'ils confessent, ce qu'ils osent nier, qu'ils ont encore besoin d'une purification préalable & fonciere ; ou enfin qu'ils se jettent dans cette misérable ressource de faire de l'infiniment sainte, pure & ordonnée religion, une religion désordonnée, pour joindre ensemble
Matth. 9. v. 16—17. deux Etres éternellement inalliables, *le vieil homme & le nouvel homme*.

C'est ainsi qu'au mépris de cette infinité de

passages qui montrent l'indispensable nécessité de ces deux économies, ils posent un édifice que le vent destructeur de la vraie Parole de DIEU, toujours d'accord avec elle-même, renverse au moindre souffle. Bâtiment élevé sur le sable, qui ne peut manquer enfin de couvrir la terre de ses débris, & de montrer d'inutiles décombres. Donneront-ils le démenti au Saint-Esprit qui leur crie par-tout : *Que la porte est étroite, & le chemin qui mene à la vie*; que ce n'est que *dans la grande tribulation qu'on peut blanchir sa robe dans le sang de l'Agneau ; qu'il faut être attaché à la croix avec Jésus-Christ* ; qu'il faut la mort à notre vieil homme en imitation de sa mort ? *Si un est mort pour tous, tous aussi doivent être morts* au péché, au monde & à eux-mêmes, pour que *sa résurrection*, qui est la vraie régénération spirituelle, s'exécute en nous. Donneront-ils le démenti à Jésus-Christ même ? *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il charge sa croix chaque jour, & qu'il me suive*; à ce Jésus qui n'annonce aux siens que réjections, opprobres, persécutions; qu'ils disent ce que signifient ces paroles : *Etre crucifié au monde*, & une infinité d'autres qui formeroient presque un volume aussi gros que le nouveau Testament qui par-tout retentit de la nécessité de la purification, pour que le sang de Jésus-Christ nous soit appliqué & forme la vie du nouvel homme, après que tout ce qui s'oppose & est en contraste avec cette vie, sera détruit.

Matth. 7. v. 13—14. *Apoc.* 7. v. 14. *Galat.* 6. v. 14. II. *Cor.* 5. v. 14. *Matth.* 16. v. 24—25.

Je m'arrête, & je proteste en m'arrêtant, que je n'ai dit qu'une partie de ce qu'il y a à dire contre ce systême abusif. J'omets de même nombre de ramifications qui sortent, comme des branches de faux bois, du premier principe de

cette héréſie. Cependant j'ai à cœur de remarquer en finiſſant, qu'il ſeroit très-mal-ſéant aux gens du monde de s'autoriſer contre eux, de ce que je viens de dire. Plût à DIEU ſeulement qu'ils reſſemblaſſent aux bons d'entre eux : on ne verroit pas tant de ſcandales ſur la terre, ou de fine mondanité, ou de vices & de crimes. Et il ſeroit bien plus déplacé encore, & même contre toute juſtice, que cette maſſe d'hommes qui vivent en Païens, & qui n'ont pas les premieres notions du Chriſtianiſme, s'exhalât en cris amers & en dériſions contre une Société qui, lors même qu'elle n'eſt pas dans le vrai & épuré Chriſtianiſme, devroit être pourtant reſpectable à leurs yeux, & être pour eux bien plutôt un objet de conſidération, que de dériſion & de décri (1).

Moi-même, à qui une grace, qui a daigné recourber ſon rayon ſur un indigne & pauvre pécheur comme moi, a appris à démêler les illuſions & les erreurs de leur ſyſtême, je puis aſſurer qu'il en a beaucoup coûté à mon cœur de relever leurs erreurs, & ſi la divine vérité de l'Evangile & la gloire de ce Jéſus vrai DIEU & vrai homme que j'adore, n'y étoient intéreſſées, je ne me ſerois jamais jeté dans cette déſagréable carriere, & j'aurois ſouhaité de pouvoir conſtamment mener de front la charité & la vérité. Je leur demanderois même, pour ainſi dire, pardon de tout mon cœur, de la leur avoir dite, ſi cette vérité ſainte pouvoit être mitigée, com-

(1) Pour éviter les longueurs, je ne parlerai pas de leurs aſſemblées ; ces ſortes d'aſſemblées particulieres ne ſont pas de mon goût ; & je penſe que leur utilité ſe réduit à bien moins qu'on ne l'imagine ; mais je ne veux ni approuver, ni blâmer. . . . .

porter des capitulations, & des démarches lâches & mollissantes.] Mais son front majestueux doit se montrer en son entier, & pour ne pas la trahir, il faut être inflexible avec elle & comme elle.

CHAPITRE III.

Des autres Sectes nombreuses, sur-tout parmi les Protestans, & des causes de ces schismes.

Je me garderai bien de traiter en détail du grand nombre de ces sectes pieuses. Les principes répandus dans cet Ouvrage suffisent pour montrer la quantité de vrai & de faux de chacune d'elles, & peuvent servir de regle pour en juger. Dailleurs, il faudroit s'enfoncer dans un labyrinthe d'où l'on ne sortiroit pas, & dont les longueurs rebuteroient le lecteur. Je pense qu'on a écrit sur toutes ces sectes : les curieux peuvent recourir à ces ouvrages. Il faudroit suivre toutes les divisions & subdivisions, toutes les branches, les ramifications & les nuances souvent presque imperceptibles, qui à peine distinguent ces sectes : Anabaptistes, Piétistes, Séparatistes, Quakres, Trembleurs, Fins en Hollande, &c.

Je ne remonterai pas non plus à leur origine; c'est l'affaire de l'histoire ecclésiastique. Mais en trouve-t-on beaucoup qui ne soit point partiale, & qui soit écrite par des Auteurs éclairés & équitables?

Cependant, sans vouloir creuser dans toutes les causes de ces schismes, je puis certainement les réduire aux quatre suivantes : 1.° Une foi ou naissante, ou arrêtée, & non pleine : 2.° La

raiſon qui s'y mêle dans les cas où elle ne devroit pas le faire, & où contente de ſon diſtrict elle ne devroit pas s'élever au-deſſus de ſa portée. Mélange qui ne peut manquer de confondre la vraie & pure lumiere avec cette très-bornée capacité de la raiſon qui envahit ſur elle, veut s'aſſeoir ſur un tribunal qui n'eſt pas le ſien, & être juge dans une cauſe qui lui échappe.

3.° L'orgueil ſpirituel qui fait des maux incalculables. On aura été réveillé par une *pointe* de foi, on mene au dehors une vie plus ou moins exemplaire, cette foi naiſſante mene à ſa ſuite une bonne foi envers les hommes, une rectitude morale; dès-lors on ſe croit déjà de petits, ſi ce n'eſt de grands Saints; on dédaigne le gros du genre humain dont à la vérité la conduite eſt l'antipode de tout Chriſtianiſme; le phariſaïſme s'établit; on ſe croit inſpiré & on ne veut d'autre regle de conduite que cette inſpiration qui peut être en nombre de cas très-illuſoire & très-fautive; & on ne voit, ni on ne veut voir, que la lumiere qui vient d'autrui eſt pour l'ordinaire plus ſûre que la nôtre; que DIEU peut nous faire avertir par un enfant, & par les pierres mêmes, pour ainſi dire. Ainſi on peut aller d'égarement en égarement, ſous le ſauf-conduit de cette inſpiration interne, quelquefois réelle, mais ſouvent fauſſe & du moins très-ſouvent douteuſe.

4.° Dès que l'orgueil ſpirituel s'en mêle, les autres paſſions ne ſont pas loin, & l'ennemi à qui on donne priſe, vient les réchauffer & faire de tous ces mélanges qui nuagent la pure foi, un tout dont les membres étonnés de ſe voir enſemble, pour ainſi dire, ne ſont plus liés par les vraies jointures. Alors les paſſions s'allument,

elles dégénerent en entêtement; on ne peut souffrir la correction, on se sort du vrai esprit du Christianisme qui est un esprit d'humilité, de défiance de soi-même, & d'une démission que la vraie foi inculque. Avec roideur & opiniâtreté on abonde en son sens, & méprisant la lumiere & les avertissemens que DIEU fait donner par le dehors, on se fixe dans ces illusions, qui infectent & salissent, pour ainsi parler, la pureté de la foi, de cette foi naissante qui vouloit faire son progrès & qu'on obstrue, qu'on ombrage & arrête dans sa course, & qui tendoit à gagner tout l'homme & à le garantir d'erreur & de mensonge. Et c'est ainsi que souvent

Desinit in piscem, mulier formosa supernè.
HORATIUS, Ars Poet.

Voilà en gros les causes & l'origine de tant de malheureux dissentimens dans l'Eglise de DIEU, sans parler de l'horrible conduite du gros des Chrétiens qui semblent les autoriser, ou du moins leur donner des raisons d'éloignement & de séparation. Non, on n'imagineroit jamais combien ces causes font de faux reflets d'une lumiere de la foi, qui devroit être si sainte & si pure. Vous en avez une image exacte dans la Nature; & quiconque saura saisir les idées simples & remonter en analogie du physique au moral, le verra comme à l'œil. Le soleil envoie de sa substance le rayon tout pur; mais passant & engagé dans les nuages, avant d'arriver à nos yeux, il fait une infinité de reflets, de dégradations de lumiere, de nuances selon plus ou moins que le nuage qu'il traverse est épais. Ainsi, il y a le rayon direct qui fait le

jour pur, lorſqu'il ne rencontre point une atmoſphere brouillée & chargée, & le rayon indirect ou réfléchi qui fait les ombres.

Je n'ai pas beſoin de m'appeſantir ſur la comparaiſon, tout lecteur éclairé la ſent au premier coup-d'œil; le rayon émanant pur, eſt la foi, don du Saint-Eſprit, qui dans l'homme feroit la vraie & ſainte lumiere, ſi les nuages qu'y mettent la raiſon fiere & aveugle, l'orgueil ſpirituel, le faux amour-propre qui régimbe & ne veut pas périr, ſi en un mot, les cauſes que je viens d'indiquer ne nuageoient ce pur & direct rayon; & ces reflets, moitié lumineux, & moitié ténèbres, font dans les hommes des diverſités d'opinions dont le nombre eſt incalculable.

Circa hominum mentes, multi errores pendent.

PINDARE.

Or dès que le nuage eſt mis ſur la pure lumiere, dès que l'orgueil, les paſſions & l'entêtement s'en mêlent; il eſt clair qu'on n'eſt plus en état de lire l'Ecriture ſainte, avec l'Eſprit même qui l'a dictée, ni d'y voir la vérité pure & entiere. On la lit ſelon ſon ſens, & non dans celui qu'elle y a mis; on en déſunit le divin enſemble; on prend des verſets partiels, qui pour n'être pas interprétés par d'autres, ſemblent énoncer les ſens qu'on veut abſolument y voir. Et c'eſt ainſi qu'on s'autoriſe du livre de DIEU même,
II. *Cor.* 2. pour en faire un livre humain; *odeur de vie & de*
v. 15—16. *mort.* On en fait le magaſin de toutes les armes
c[illegible]re & céleſte vérité qu'il contient.
[illegible]éte encore, c'eſt la ſource de tou-
[illegible]
[illegible] de ſuivre cette infinité de reflets,

je dirai seulement un mot de trois de ces sectes les plus marquées, Anabaptistes, Séparatistes du culte, & enfin la secte de ces Freres égarés qui refusent l'hommage aux Souverains de la Terre.

CHAPITRE IV.

Des Anabaptistes. Sainteté & efficace du Baptême. Et à cette occasion, des Martyrs. Enfin, de l'attrait qu'ont quelques Inspirés parmi les pieux.

IL faut rendre justice à qui elle est due, il est certain que les bons, dans cette secte, montrent une conduite pure, & dans les affaires de commerce beaucoup d'équité envers le prochain, & même beaucoup de Christianisme. Mais ces Freres errant sur le point fondamental du Baptême, peuvent priver leurs enfans du plus grand des biens; ils courent risque de les voir mourir sans ce contrepoids, sans ce renouvellement (qu'on appeloit dans la langue originale *nememon*), sans cette correction que met, ou prépare cette premiere grace extérieure, à la tache de notre origine, & qui étant la figure du *Baptême* interne *qui nous sauve*, du *Baptême du Saint-Esprit & de feu*, doit avoir lieu & être réalisée en tous ceux qui sont à portée de le recevoir, afin *d'accomplir toute justice*, comme l'homme-DIEU, le Sauveur lui-même, ne voulant pas s'en dispenser, pour nous servir de modele & en établir la regle, le disoit à S. Jean-Baptiste. L'Eglise de tous les temps & de tous les lieux, d'après l'ordre formel du Baptême donné dans l'Ecriture, a mis tant d'importance à cette pratique, qu'on l'a toujours, avec raison, regardée comme in-

Jean, 1. v. 33.

Matth. 3. v. 15.

dispensable pour quiconque est né dans l'Eglise
1 *Cor.* 15. v. 19. extérieure. Et même on voit dans S. Paul, que dès la naissance de l'Eglise, on baptisoit un vivant pour un mort non baptisé, afin de lui valoir en attribution cette grace invisible, par ce signe visible qu'on recevoit pour lui. Ainsi, on alloit jusqu'à penser que la foi des parens pouvoit suppléer à ce qui manquoit à cet égard, à celui pour qui on se faisoit baptiser. Et dans l'Eglise primitive, lorsque l'on avoit converti un Païen, qui après l'instruction demandoit le Baptême, on regardoit cette cérémonie comme si décisive, que si on n'étoit pas à portée d'avoir de l'eau, on baptisoit plutôt ces Catéchumenes avec du sable, au nom de DIEU le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, & on étoit persuadé, que vu cette sainte & ordonnée formule, le matériel étoit suppléé dans ces cas très-rares de défaut d'eau, & la cérémonie étant par-là sanctifiée, avoit la même efficace. Je suis même convaincu que la divine Providence qui fait dans nos temps convertir graduellement les Païens modernes, dispose & ordonne ces missions d'hommes apostoliques, qui vont dans les Indes, non-seulement pour instruire, mais sur-tout pour baptiser de ces Païens mûrs pour la grace, sur qui Notre-Seigneur jette un regard de miséricorde. Ce sont comme des prémices saintes dans la Gentilité, qui un jour, ainsi qu'un ferment heureux, attireront toute la masse;
Rom. 11. v. 25. car il faut, comme dit S. Paul, que la *plénitude des Nations* entre dans l'Eglise, avant la conversion des Juifs, qui fera la clôture & sera l'économie finale. Ceci est précisément dans son genre, comme les Martyrs parmi les Païens qui souffrent le martyre pour la cause du Christia-

nisme, dont l'un des grands exemples a été au Japon, où plus de 200,000 Chrétiens, baptisés par S. François-Xavier, souffrirent le plus cruel martyre. Ce ne sera que devant DIEU, qu'on verra un jour, combien le sang répandu par ces Martyrs est & sera fécond pour amener des enfans à Jésus-Christ & à son Eglise. Ils vaudront peut-être jusqu'à leurs persécuteurs mêmes, dont ils solliciteront le pardon, par la charité qui les anime....... Et ce ne sera que devant DIEU encore, lorsque le voile sera levé & l'infiniment belle scene ouverte, qu'on verra de quel prix aura été le Baptême pour ces Païens baptisés en prémices, tandis que nos faux Chrétiens l'avilissant & le profanant, le rendent pour eux si souvent inutile, ou plutôt un témoin qui s'élévera contre eux en jugement.

Et comme, non-seulement parmi les Anabaptistes, qui ont amené cette discussion, mais encore parmi un très-grand nombre de personnes pieuses, il en est qui ont de certains attraits ou instincts intérieurs qui se rapprochent beaucoup du genre d'inspiration dont j'ai parlé au premier volume; s'il en est quelques-uns d'entre eux qui lisent cet Ouvrage, j'indiquerai en leur faveur, un peu plus précisément, les marques auxquelles ils peuvent reconnoître la bonté, le mélange, le vrai ou le faux de ces attraits, & par conséquent les circonstances où ils peuvent & doivent les suivre, & où ils ne le doivent pas. En général, ils doivent être très-fidelles à ces attraits, excepté dans les cas suivans : 1.° Lorsqu'ils ne vont pas, ou ne poussent pas à déroger à l'obéissance stricte de devoir, comme des enfans à leurs parens, tandis qu'ils ne sont pas encore

majeurs ou émancipés, ou des ſujets aux ordres civils & légitimes de leur Souverain. 2.° Lorſque ces attraits ne les incitent pas à faire des choſes étonnantes pour les ſimples, à des choſes trop extraordinaires, mais ſur-tout à des choſes qui ſeroient ſcandaleuſes ; ce qui viendroit de l'ennemi qui s'y mêle. 3.° Comme ces attraits quelquefois ſe pouſſent fort loin, jettent dans le trouble, ne laiſſent pas de repos, qu'ils ſollicitent à faire des choſes naturellement au-deſſus des forces de la nature, ſur-tout dans le genre des mortifications ; il faut prendre garde à ne pas les écouter, ni ſe laiſſer alſer à ces excès aux dépens de la ſanté qu'il eſt de devoir de conſerver ; & autant à cet égard peut-on condamner la lâcheté & la molleſſe des mondains, autant ces perſonnes pieuſes doivent-elles uſer de diſcrétion & de modération dans les mortifications auxquelles ces attraits peuvent les engager. Voilà en gros les préſervatifs ; mais au reſte, il eſt bien difficile, après ces cas exceptés, de donner des regles fixes à ce ſujet, parce que nous ne ſommes pas dans la conſcience des autres, & que nous ne pouvons pas ſavoir juſqu'où la grace, cette admirable ouvriere, peut pouſſer un ame qu'elle veut acquérir; ni percer dans ſes routes inſondables ſur ſes Elus, que perſonne ne peut connoître que celui à qui elle les fait parcourir & qui les expérimente. Je pourrois peut-être, marquer encore d'autres caracteres, mais je ſerois trop long. L'humilité, la démiſſion, la défiance de ſoi-même, l'oraiſon, ſe tenir collé à DIEU dans ſon cœur, l'abandon entre ſes mains, la confiance, peuvent aider ſurement à démêler le vrai, ou le faux de ces attraits. En général, tout ce qui

va à contrecarrer la nature & à mortifier, surtout la volonté propre, eſt très-bon, lorſqu'il n'eſt pas exceſſif, mais contenu dans des bornes raiſonnables. Voilà ce que je dis pour toutes les ſociétés de pieux, qui ſont plus ou moins conduits par ces ſortes d'inſpirations ou d'attraits intérieurs. Mais je les avertis, qu'il eſt un temps où ce qu'il y a de diſtinct & de marqué dans ces attraits doit ſe perdre; & c'eſt lorſqu'on doit entrer dans la foi nue dont j'ai traité plus haut.

CHAPITRE V.

Piétiſtes. Séparatiſtes.

LA ſecte qui ſe ſépare des cultes publics, ſe colore des divers prétextes dont j'ai montré plus haut les illuſions. L'orgueil ſpirituel ſur-tout, y a bien ſa part; on ne veut pas d'un culte commun avec de ſi grands pécheurs, qui en effet, ne font guere que le profaner par leur vie mondaine & antichrétienne; (& quant aux Proteſtans) on ne veut pas d'un culte qui ne donnant rien aux ſens, n'eſt pas un ſecours à des hommes groſſiers, pour élever leurs ames & leurs cœurs. Voilà deux prétextes; des ſermons de morale & de perpétuel circuit, ſur la loi & non ſur la grace, que ceux qui ignorent ſes routes ne peuvent pas prêcher; ſermons de raiſon, auxquels on coud le nom de Notre-Seigneur, ſans annoncer le vivant de ſa doctrine, ni l'eſſence du Chriſtianiſme; ſans compter, peut-être, d'autres défauts que je ne détaille

point ; ces sermons sans fin, des discours de cette qualité sont très-peu propres à attirer des personnes qui ont en elles & qui éprouvent par leur expérience, sinon une grace toute haute & pure, du moins un rayon de cette lumiere qui les mettant bien au-dessus de tout cet attirail de morale, leur font dédaigner de semblables discours dont ils n'ont que faire.

Mais qu'ils me permettent de leur dire : 1.° Que le culte n'est pas borné aux sermons, qu'ils n'en sont que la plus petite partie ; qu'il n'en est même point dont un vrai Chrétien qui sera humble & démis, ne puisse tirer quelque parti & y trouver à apprendre ; comme un corps en santé, change en suc bienfaisant tous les alimens qui y sont admis.

2.° Que par ces séparations extérieures & apparentes, ils étonnent les simples & scandalisent les petits pour qui le culte est fait, ce qui est un grand mal, & un scandale anathématisé par Notre-Seigneur qui lui-même, pour donner l'exemple, alloit au temple & à ces cérémonies qu'il venoit pourtant faire cesser, pour ouvrir l'ordre de l'esprit attaché à leur lettre ; qui enfin, tout en condamnant l'orgueil des Pharisiens & des Docteurs de la Loi, honoroit en eux l'ordre de prêtrise & le ministere dont ils avoient reçu l'onction.

3.° Si ces Séparatistes (1) ne sont pas contens du sermon, ils n'ont qu'à se recueillir eux-mêmes. 4.° Le culte consiste dans l'humiliation,

(1) On comprend que ceci regarde particuliérement & presque uniquement les Séparatistes des cultes Protestans, où les sermons sont très-fréquens & font une grande partie du service.

l'adoration, l'hommage à DIEU, & rien n'est plus convenable & indispensable même, que de le faire en public. Je me borne à ces réflexions, parce qu'on a tant écrit sur la nécessité du culte public, que je ne pourrois que donner dans des lieux communs & des répétitions ennuyeuses (2).

(2) Je ne parle pas des Méthodistes d'Angleterre, des Fins de Hollande, ni des Quakers; c'est à-peu-près la même chose; c'est au moins la même chose dans les sources, une grace arrêtée dans les puissances.

CHAPITRE VI.

Des personnes qui ont de la piété, & qui refusent l'hommage aux Souverains & de porter les armes.

C'EST encore ici un abus d'une foi mélangée; parce que ces opinions ouvrent la porte à une licence destructive pour les Sociétés de *la* Terre, dont elles ôtent les liaisons & les *jointures*. Je ne parle pas ici de cet esprit à la Rousseau, de cet esprit d'indépendance, dont cet homme perturbateur, de concert avec tant d'autres qui lui ressemblent, est allé chercher les malignes vapeurs dans l'abyme, pour les répandre sur la Terre. On voit à ce moment les lamentables effets de ces doctrines qui soufflent la discorde, & dont les étincelles l'allument de toutes parts. L'homme ne peut être libre qu'en ne l'étant pas, c'est-à-dire, qu'en étant non dans la licence, mais dans une juste dépendance. Les Rois mêmes ne sont pas libres, puisqu'ils sont ou doivent être asservis à la loi du juste & de l'injuste; du bien social, pour le protéger & l'accomplir; & du mal, pour l'éviter. Je ne parle pas des Tyrans. Il n'est, ni il ne peut être aucun gouvernement parfait sur la Terre; c'est la plus grande illusion & le plus grand abus que de le prétendre, parce que les passions humaines se glissent par-tout, & par-tout mélangent & infectent ce qui seroit le pur & vrai bien sans elles. Que si, sous prétexte de redresser les abus, les sujets avoient le droit de s'armer contre les Souverains, plutôt

que

que de les souffrir dans un esprit chrétien, ce prétendu redressement des abus seroit le plus grand des abus, & infiniment pire qu'eux. Je n'ai pas besoin de discuter; la funeste expérience qu'en fait actuellement une partie de l'Europe déchirée m'en dispense. On ne peut jamais tenir la balance; les excès sont toujours au bout, de part ou d'autre; on envahit & on remue ce que les bornes ont de plus sacré; d'autres abus naissent du sein même des redressemens. C'est le sort des choses humaines; elles renferment en elles un principe de destruction, comme un corps qui, sous apparence de santé, est attaqué d'un poison lent & d'une fievre destructive.

Or je demande à ces ames pieuses qui refusent de servir & de prêter un hommage littéral aux princes, si, avec des principes tout différens, & sans avoir les mêmes intentions que ceux dont je viens de parler, elles voudroient par le fait, faire cause commune avec eux; & sans en avoir le dessein, ni trop prévoir le danger des suites, grossir en ces temps malheureux & multiplier l'exemple de la licence? Je leur demande si le Christianisme enleve & proscrit l'idée du citoyen, & si au contraire son esprit ne tend pas à serrer les nœuds de la société? si cette charité qui est la palme du Christianisme, n'en est pas *le lien parfait?* Je leur demande si on peut être citoyen des Cieux avant que de l'être de la Terre, & si les devoirs qui unissent les hommes, les princes, les sujets, par des besoins & des secours réciproques, ne sont pas une grande partie des devoirs qu'impose le Christianisme? Je leur demande si les premiers Chrétiens n'obéissoient pas en tout aux Empereurs, aux tyrans

les plus acharnés, & à leurs persécuteurs même; excepté à jeter & brûler l'encens devant les idoles ; & s'ils ne savoient pas heureusement distinguer ainsi le devoir strict de l'obéissance, de ce que leur interdisoit leur conscience? Ils se laissoient martyriser, mais ils ne se révoltoient point. Je leur demande ce que signifient ces mots formels de l'Ecriture Sainte à laquelle ils
Rom. 13. v. 1—7. croient : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de* DIEU, & la suite. Et ces autres:
Matth. 22. v. 21. *Rendez à César ce qui est à César*, prononcés par la vérité éternelle, & de la bouche même de
Proverb. 8. v. 15. celui *par qui les rois regnent, & par qui les princes exercent la justice.*

Ces hommes pieux, & abusés toutefois en ce point, me répondront peut être qu'ils ne se révoltent pas, que seulement ils ne veulent pas prêter le serment d'une fidelité à laquelle ils ne dérogent point; je le veux. Mais ils devroient sentir qu'également cette obligation de fidélité n'en est pas moins réelle dans la nature des choses; que les circonstances de leur naissance les y engagent; que ce devoir est jeté sur leur berceau, puisqu'ils naissent, par la direction de la Providence, sujets de tel ou tel prince. Ils devroient penser que refusant de prononcer la formule d'un hommage positif, lorsque l'occasion le demande & que le prince l'exige, ils dénouent ainsi les liens qui doivent faire l'ensemble du corps social; ils donnent un exemple qui peut être dangereux pour des cerveaux échauffés, fiers & hautains, pour des sujets mécontens, & qui n'ayant rien à perdre, seront toujours prêts à se jeter dans l'occasion d'une révolte, pour

pêcher en eau trouble, comme on en a actuellement le déchirant & affreux spectacle. Ils ouvriroient ainsi, sans en avoir l'intention, la porte à la licence; & pourquoi? pour refuser un hommage qui doit avoir lieu dans la société, & qui n'est que la confirmation, la ratification positive d'une soumission dont DIEU, la Religion & la Nature leur font également un devoir, pour leur tranquillité même, & pour leur bonheur, & afin que, sous la protection des lois, ils puissent manger *leur pain en paix sous la vigne & sous le figuier* (1). Michée, 4. v. 4.

Car encore je demanderois à ces hommes, si refusant de couler ainsi avec l'ordre civil & politique, si refusant ces actes positifs, ces témoignages public de soumission, faits pour en imposer par leur appareil à des mauvais sujets, qui méconnoîtroient ou oublieroient ce que le droit naturel même leur impose; je leur demanderois s'ils auroient le droit d'exiger la protection de leur souverain, dans les cas si ordinaires dans la vie où on a besoin de la réclamer? Non assurément; il faut que les devoirs fondent les droits: ils dénouent avec la société; & ainsi la société n'est point obligée de les regarder comme ses membres. Il faut nécessairement un flux & reflux de droits, de devoirs, de protection, de fidélité, entre le trône & les sujets; & si les princes vouloient plutôt écouter une justice rigoureuse, qu'une facile condescendance envers eux, ils seroient fondés à leur refuser leur protection.

---

(1) Je mettrai à la fin un chapitre à part, où je traiterai du serment.

J'en dis de même de l'obligation de porter les armes dont plusieurs se font un scrupule, par un Christianisme, selon moi, mal-entendu. Leur refus encore à cet égard tendroit à bouleverser la société, qui n'auroit de base que le sable mouvant de l'opinion de chacun, & qui s'ébouleroit à chaque moment sous les pieds. D'abord ce n'est point aux sujets à discuter si une guerre est juste ou injuste ; c'est au prince à en répondre ; & la conscience du sujet qui obéit n'en est point chargée. Ce seroit un beau spectacle, si chaque sujet s'avisoit de discuter, de mettre en question les motifs, l'équité ou l'injustice d'une guerre entreprise. La belle porte qu'on ouvriroit à la licence, à la poltronnerie, & à toutes les sottes & bavardes opinions que les cerveaux du peuple peuvent enfanter. D'ailleurs, la guerre pour la défense des foyers & de la patrie est au-dessus du soupçon d'injustice.

Mais je comprends ce qui fait l'illusion de ces hommes. Les raisons ne leur manquent point. Je l'ai dit, c'est un Christianisme mal-entendu. « Il ne faut pas répandre le sang des hommes » qui sont nos freres ; il est défendu de tuer ; le » Christianisme est une religion de paix, &c. » &c. », & autres raisons de cette force. Et moi je leur réponds, que les guerres ont été de tout temps ; qu'elles ont eu lieu sous la Théocratie même ; qu'à prendre ces mots au littéral, comme c'en est l'un des sens, le DIEU suprême s'appelle le DIEU *des armées*. Que les guerres sont dans l'intention & sous la direction de la Providence ; que c'est l'un des fléaux qu'elle appelle pour punir les peuples coupables ; que les guerres injustes même, entreprises par l'ambi-

tion, par l'orgueil & les passions, sont sous sa direction; que la passion vient de l'homme, & la direction de la passion vient de DIEU qui fait servir à ses vues, le mal qu'il ne fait pas, au bien qu'il en tirera; & comme il est dit : *L'injustice des hommes*, par cette injustice même, *accomplit la justice de* DIEU (1). Malheur au prince qui entreprend des guerres injustes, & dont l'ambition fait couler des ruisseaux de sang; mais malheur aussi au sujet qui désobéit! Enfin, & pour réfuter les scrupules de ces hommes, par le Christianisme même dont ils prétendent s'autoriser; Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas annoncé, prédit des guerres comme dirigées d'en-haut & versées sur la terre, *comme des coupes de* *Apoc.* 16. v. 1.

(1) On sait que l'économie du Saint Précurseur étoit une économie très-sévere, puisqu'il prêchoit la pénitence pour préparer dans les cœurs, l'entrée & la venue de son adorable Maître. Or si le métier de soldat ou de guerrier étoit contre l'ordre de la Providence, Jean-Baptiste n'auroit pas manqué de saisir l'occasion qui lui étoit offerte, de le condamner & de l'interdire, lorsque des militaires se présentant à lui pour lui demander conseil, il ne leur dit point de quitter le service; au contraire, il les y autorisa & donna même la sanction à cet état, en leur disant de ne faire point de concussion, ni d'extorsions, mais de se contenter de leur paye. *Luc*, 3. v. 14.

J'ose dire qu'il n'est aucun état dans la *société civile* bien réglée, dans lequel on ne puisse être sauvé, si on s'y porte fidellement, en rondeur de conscience, en vue de DIEU, & comme en sa présence. Ce n'est pas l'état qui perd les hommes, mais bien eux-mêmes & la maniere dont ils s'y comportent, puisqu'il n'en est aucun par lui-même & par son idée qui soit exclusif du salut : sans cela la Providence n'auroit pas permis que cet état se fût glissé, subsistât, fît nombre & partie de ceux qui sont admis dans la société humaine. Et je dirois résolument, que penser différemment est un fanatisme; je n'y mets que la seule exception très-rare, où en certains hommes, la conscience parlant très-haut, les oblige à quitter leur état, ou à en changer. Nous ne pouvons pas juger ces consciences.

Matth. 24. v. 6. *la colère.* Vous entendrez parler *de guerres & de bruits de guerre. Une nation s'élèvera contre une nation, &c.* & ces prédictions sont les avant-coureurs de bien plus grandes calamités encore, qui se hâtent de venir & qui sont à la porte..... Quoique peut-être, il y auroit dans notre temps une assez courte suspension avant ces terribles catastrophes........, si on savoit par la pénitence, arrêter le bras déjà armé pour la vengeance..... Il faudroit de grandes, sûres & même divines raisons, pour déroger à l'ordre *établi* ou pour le renverser; les bornes une fois remuées ouvrent les portes à d'infinies horreurs. Le fanatisme ou le Christianisme mal-entendu, ont fait de grands maux parmi les hommes; mais aujourd'hui c'est l'Athéisme qui y fait d'infiniment plus grands maux encore. Voilà pour l'ordre civil; & enfin, au fait de la religion & du culte, il faudroit pour changer l'ordre établi, avoir une mission d'en-haut bien sûre, bien avérée, une mission apostolique confirmée & prouvée par des miracles. Tout le reste est fanatisme, & illusion de cerveaux inquiets.......

Pour revenir à mon sujet, je pense que les princes devroient s'y prendre avec une extrême douceur envers ces personnes égarées en même temps que pieuses, abusées plutôt que malicieuses, & dont l'erreur est dans l'esprit, sans que la mauvaise volonté soit dans le cœur. La rigueur ne fait jamais de bien, excepté dans les cas où elle est inévitable, & après qu'on a sans succès, épuisé tout autre moyen. Et j'estime que les princes qui n'ont aucun droit sur le sanctuaire de la conscience, n'en ont aucun non plus de persécuter leurs sujets, excepté dans ces trois cas;

1.° lorsque des fanatiques opposent autel contre autel, & vont ainsi à déranger l'ordre ecclésiastique & à troubler l'Eglise. 2.° Lorsqu'ils donnent de vrais scandales par leurs mœurs, ce qui tombe sous la correction & sous la prise des lois religieuses. 3.° Lorsqu'ils opposent au pouvoir civil & à son action, une désobéissance obstinée. Cependant en général, les princes ne sauroient user de trop d'indulgence & de charité envers ces hommes plus trompés que malicieux (1). On les a souvent persécutés, ou mal-à-propos, ou avec trop de rigueur; & l'esprit inquisiteur ou persécuteur, s'est glissé dans toutes les Communions.

(1) Beaucoup d'Ecclésiastiques ont fait plus de mal que de bien, en s'y prenant à l'égard de ces gens-là, avec trop de roideur & d'orgueil : au lieu de leur montrer la plus grande douceur, & cet intérêt tendre à leur salut, que demande la charité, sur-tout en des Ecclésiastiques ; on les a aigris par des procédés contraires, pour ne rien dire de plus. . . .

CHAPITRE VII.

Supplément au chapitre précédent. Du serment. Que la société civile ne peut pas s'en passer.

J'AI toujours envisagé la matiere du serment comme si infiniment importante, que pour ne pas trop couper le discours, ni effleurer un sujet si grave, j'en fais un chapitre à part. Et cela m'a paru d'autant plus convenable, qu'il est, comme on l'a vu, des personnes d'ailleurs pieuses & respectables, qui se font un grand scrupule de l'usage du serment, & qui à cet égard ont la conscience si délicate & si timorée, qu'elles croiroient faire un crime de se conformer à cette pratique d'usage dans la société civile. Je dirai mon opinion là-dessus, qui sera bien à la vérité une opinion fondée en raison & sur les convenances, mais en l'établissant, je n'entends point faire loi pour toutes ces personnes, ni qu'elle soit pour chacune d'elles une décision irrévocable. Je sais trop combien il faut respecter le secret des consciences, dans lequel nous ne pouvons pas pénétrer ; & je sais encore combien la Providence de DIEU mene les hommes, & chacun d'eux souvent par des routes différentes, & inaccessibles à nos foibles regards. Tellement que ce qui est vrai pour l'un, peut ne l'être pas pour l'autre, & que souvent ce qui est fait *sans foi* peut, comme dit S. Paul, être un péché pour l'agent, quand même l'acte envisagé en lui-même, n'en seroit pas un. Dailleurs, il

eſt une infinité de circonſtances diverſes & de ſituations pour un individu, qui ne ſe rapportent pas, & même ſeroient en quelque ſorte contraires aux uſages & aux convenances de la ſociété qui doit donner des regles générales & inflexibles, auxquelles les princes ne peuvent pas faire des exceptions, ſans déroger à l'ordre ſocial. Ce ſont des lois, dont on ne peut pas dans cet ordre, éluder la ſévérité.

Ceci eſt extrêmement délicat & très-difficile à diſcuter. Suppoſez un choc entre la conſcience d'un Chrétien timoré, & l'ordre de la ſociété civile. Si ce Chrétien n'y a aucun engagement pris ou à prendre, il peut être tranquille; mais s'il eſt entraîné à y entrer, comme il peut l'être par nombre de cas & de circonſtances trop longues à détailler; alors le prince ou le ſouverain par lui-même (ou ſes légitimes repréſentans) a droit & même le devoir (civilement enviſagé) d'exiger de lui le ſerment relatif à la fidélité en général, & en particulier à l'ordre de l'engagement, ou de l'emploi. L'en diſpenſer ſeroit un dérangement du cours ſocial & un déſordre. Que fera donc cet homme timoré? voilà le devoir civil en conflit avec ſa conſcience qui quelquefois parle dans ce genre de perſonnes pieuſes, d'une maniere impérieuſe & fort haut. Je dis qu'à moins de raiſons fort prépondérantes, & après avoir bien & mûrement écouté, étudié ſa conſcience, s'il ſent une inquiétude, ou plutôt un déchirement intérieur, il doit lui obéir & refuſer l'acte qu'on lui impoſe, ſur-tout s'il s'eſt tenu bien collé à DIEU, & s'eſt mis en ſa préſence dans l'indifférence de faire, ou de ne pas faire, faiſant ceſſer tout motif d'avantage ou d'intérêt, de crainte

où d'espérance, &c. Alors, je le répete, il doit, selon moi, suivre sa conscience, refuser l'acte & se retirer, suivant ce grand principe de l'A-
1. *Jean*, 3. v. 20. pôtre : *Si notre cœur nous condamne*, DIEU *est encore plus grand que notre cœur*. Paroles qui doivent sur-tout s'interpréter au sens que je leur donne & qu'on comprend facilement être : « Si notre » cœur nous condamne, combien DIEU infi- » niment plus grand, ne nous condamnera-t-il » pas » ?

Que si le prince ne veut, ou ne peut pas l'exempter, pour ne pas déranger l'ordre social qu'il doit maintenir, & qu'il a droit & raison de maintenir ; cet homme pieux qui est timoré, doit obéir à sa conscience, plutôt qu'au prince ou à son souverain ; & son souverain a une sorte de droit de l'inquiéter, parce que les princes n'envisagent que l'ordre social, & que quand même ils doivent soutenir la religion extérieure par un devoir strict & de droit divin ; ils ne peuvent pas scruter ces cas particuliers, ni faire des exceptions qui, insensiblement devenant plus générales, dérangeroient tout l'ordre & les liens de cette société qu'ils doivent maintenir dans son ensemble. A quoi on peut ajouter, que l'œuvre interne de la grace est inaccessible
Jérémie, 17. v. 10. aux hommes qui ne sont pas comme DIEU, *scrutateurs des cœurs*.

Mais lorsque ces cas ne sont pas fréquens, & que ce n'est point par un esprit de révolte que ces personnes pieuses, & qui montrent d'ailleurs dans leur conduite beaucoup de Christianisme, refusent le serment, les princes ne sauroient agir avec trop de douceur ; & ils doivent autant que possible, condescendre en charité & fermer les yeux ; car

au fond, il me ſemble qu'ils devroient mettre une grande différence entre de tels hommes & des mondains révoltés par orgueil, par obſtination, par paſſion, à qui la loi doit mettre un frein, & dont la licence doit être ſévérement contenue.

Mais enfin, les princes ont droit de maintenir la regle dans leurs états, & ils le doivent & aux peuples & à eux-mêmes; à quoi il faut ajouter, qu'il eſt ſouvent de ces gens pieux qui ſont en proie à l'illuſion & ont mis le pied dans le pays du fanatiſme; quoique je ſuis auſſi convaincu qu'il en eſt parmi eux de très-bonne foi. Il faut diſtinguer ici la conſcience du régénéré, de ces fauſſes conſciences des mondains, & encore de ces conſciences où, quoiqu'il y ait de la grace, lorſqu'elle eſt encore mélangée de naturel, & broyée pour ainſi dire, avec les reſtes du vieil homme, il peut y avoir une quantité d'erreur, d'illuſion & de fanatiſme. Je doute qu'un vrai régénéré ſe fît de la peine de prêter loyalement un ſerment, lorſque la circonſtance l'exige. Mais même dans ce cas que je crois très-rare, ce ſeroit alors une épreuve de fidélité coûteuſe, où la Providence met cette perſonne, afin que fidelle à ſa conſcience, elle ſe laiſſe humblement perſécuter, pour recevoir de DIEU la rétribution, la couronne qu'il deſtine à ceux qui ſans crainte lui ſont fidelles, ou du moins ſont convaincus de l'être dans des cas qui ſont ſi pénibles à la nature, comme l'eſt celui de la perſécution. Et alors il arrive, que ni le prince qui punit de tels ſujets, ni eux-mêmes n'ont tort: chacun fait ſon perſonnage & ce qu'il doit faire, & il ne faut pas croire que DIEU redemande un compte fort rigoureux

aux princes qui maintiennent l'ordre dans ces cas, moyennant qu'ils ne se laissent pas aller envers ces hommes à des rigueurs excessives ; car au fond, ils sont les Lieutenans de DIEU, & le sceptre leur est remis pour soutenir la regle.

Et c'est ici qu'est le secret de Jésus-Christ, qui par ces circonstances difficiles & contrastantes & ces chocs de conscience particuliere avec l'ordre social, permet, dispose même quelquefois, que les siens soient persécutés, afin de se les rendre conformes, & de leur valoir un jour les couronnes destinées à cette conformité, sans que les princes, (modérés & n'allant pas plus loin que ce que la loi de la société exige) en soient déclarés coupables au tribunal de DIEU, ni condamnés comme tels.

Après avoir posé ce cas de conscience très-délicat à éclaircir, & avoir fait ces exceptions, je crois pouvoir en toute sureté traiter de la convenance & nécessité du serment dans la société civile & du droit que les princes ont de l'exiger des peuples, & les peuples d'eux, comme une ratification du contrat inévitable entre eux.

Je ne saurois adopter la séduisante idée enfermée dans ces beaux vers.

. . . . . . Laisse-là les sermens ;
S'ils faisoient dans les cœurs naître des sentimens,
Je t'en demanderois ; mais quelle est leur puissance ?
Le vice les trahit, la vertu s'en offense,
Il suffit entre nous de ton devoir, du mien ;
Voilà le vrai serment, les autres ne sont rien.

Et moi au contraire, je dis que c'est beaucoup, & que tel qui sera capable de mentir & de man-

quer à sa simple parole, n'osera pas franchir la barriere & l'obligation dont le lie un serment exigé & prêté avec cette solennité imposante & majestueuse qui est due à la nature & à l'importance de l'acte redoutable, de prendre à témoin de la vérité (voilà pour le témoignage) ou de la fidélité à sa promesse (voilà pour le serment obligatoire) le DIEU suprême & souverain juge, qui, dit S. Jacques, *peut & sauver & perdre.* Il me paroît même que le plus grand scélerat ne pourroit manquer d'y penser plus d'une fois, avant de le violer avec réflexion & d'une volonté fixe & délibérée (quoique, comme on va voir, il ne se viole que trop souvent *implicitement*). L'importance du serment, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est infinie. Et le danger de sa violation doit faire frémir tout homme en qui la crainte de DIEU n'est pas éteinte, & qui prend intérêt à son propre sort; & cependant le serment est nécessaire & même, selon moi, indispensable pour ceux qui ont vocation de le prêter. *Jacq.* 4. v. 12.

Je sais qu'il est des personnes pieuses qui s'autorisent des paroles de Notre-Seigneur. Mais dans mon opinion, le Sauveur envisageoit les juremens qui sont perpétuellement dans la bouche des impies; & supposé qu'il ait eu en vue les *sermens* & ce qui est appelé tel, comme il le paroît par la liaison du discours & par l'opposition qu'il met dans ces paroles, avec les sermens prêtés par les anciens; je dis, 1.° que Notre-Seigneur, selon moi, n'envisageoit en cela & n'adressoit ces paroles qu'à ses Disciples & aux Chrétiens en général, mais en qualité de Chrétiens uniquement, & non pas aux Chrétiens comme *Matth.* 5. v. 34—37.

engagés par vocation en même temps dans l'ordre & les circonstances de la société humaine. Car en effet, si toute la société de la Terre étoit composée de Chrétiens véritables, il n'y auroit nul besoin d'aucun serment, ni d'aucun genre d'attestation, excepté le *oui & non*, puisqu'un Chrétien, en qualité de Chrétien, est incapable de mentir & de manquer à sa promesse, & que par cette seule qualité de Chrétien, il est infiniment lié au dedans, sans qu'il soit besoin pour lui de lien solennel & extérieur. Mais on comprend, 2.° qu'à envisager le Chrétien, non-seulement sous ce rapport, mais en même temps sous celui de citoyen de la cité de la Terre, (prince ou sujet, il n'importe); si sa vocation l'engage à couler avec l'ordre de la société, alors le serment lui est permis, par plusieurs grandes raisons : 1.° Comme la société humaine est composée de (1) bons & de méchans, il y faut un ordre réprimant & qui contienne les méchans; & quand ce Chrétien lui-même ne commettroit pas de mal, il ne peut ni ne doit déranger cet ordre,

---

(1) Outre les raisons que je rapporte de l'indispensable nécessité d'une hiérarchie civile sur la Terre, ou de l'impossibilité pour la race humaine de se passer de gouvernemens, il en est encore une qui taille dans le vif, qui est très-rarement envisagée & même à laquelle on ne pense pas. On a vu par les principes indubitables répandus dans tout cet Ouvrage, qu'il est entre les choses d'ici-bas & celles d'en-haut, une analogie aussi parfaite qu'il est possible que le grossier & le physique ressemblent au spirituel, au glorieux & au céleste; & en exceptant encore le péché qui s'est glissé sur cette Terre, c'est le même modele & les mêmes traits, avec une précision absolument & entiérement exacte d'ailleurs. Or dans les Cieux il est une hiérarchie, un ordre, une subordination qui épuiseroient l'admiration si on la voyoit. Il est des degrés sans nombre

mais s'y soumettre, pour ne pas donner lieu à la licence par des exemptions qui en ouvriroient la porte aux méchans. 2.° Engagé par vocation dans la société, en prêtant le serment & le gardant fidellement, il donne gloire à DIEU. 3.° Ce que je dis est confirmé par les usages & pratiques de la Théocratie chez les Juifs & de la régie de DIEU sur ce peuple, laquelle étoit en même temps, pour qui sait l'entendre, représentative de la société humaine, & le serment y étoit permis & même ordonné. Je pourrois ajouter bien d'autres choses, mais en voilà assez pour conclure qu'un Chrétien engagé par vocation de citoyen, prince, sujet, magistrat, quel qu'il soit, à prêter un serment ou à faire un hommage positif, peut le faire sans scrupule.

On ne manquera pas de m'objecter ici la profanation si fréquente du serment, & son infraction sacrilége par tant d'hommes qui le prêtent légérement & le faussent aussi légérement; ils s'y jettent sans réfléchir assez sur la décisive importance dont il est pour leurs ames, & pour

---

& sans vide, depuis le VERBE-DIEU & les Elohims ses enfans jusques au dernier ordre des Anges. Quiconque donc ose porter une main destructive sur les gouvernemens, n'est pas seulement dans le crime civil, mais il peche directement contre l'ordre établi par DIEU même, il brouille, il détruit l'harmonie qui doit être entre les Cieux & la Terre. Voilà une raison péremptoire, qui confirmeroit de surcroît celle que j'ai indiquée dans le texte, relative à la méchanceté de l'homme qui a besoin de lois pénales, & de principes réprimans. Mais enfin les preuves de fait au temps qui court, sont sans nombre. . . . . . Il faut se taire sur les horreurs, les abominations, les atrocités, les forfaits, les déchiremens & les sacriléges, en un mot sur l'infernal spectacle que donne la scene présente, dans l'impuissance de pouvoir en exprimer seulement la plus petite partie. . . . .



leur ſort éternel, & enfin, ils le prêtent ſans néceſſité, &c. A tout cela je réponds, qu'un pareil ſpectacle eſt en effet très-ſcandaleux, & infiniment douloureux pour quiconque n'a pas abjuré toute religion & toute foi : mais, 1.° il eſt un mot qui fait proverbe, *l'abus n'enleve pas l'uſage*. Les choſes les plus ſaintes ſont à tout bout de champ foulées, profanées par les méchans ; le culte de DIEU eſt profané par les impies ; s'enſuivroit-il de là, qu'il faut abolir le culte ? Il en eſt de même du ſerment.

2.° Tout dans l'Univers eſt aſſujetti au calcul ; & le réſultat ou la ſomme de tout calcul moral, eſt qu'on ne doit pas omettre, négliger, ou abolir une choſe, un acte, un ordre, lorſque malgré les raiſons & conſidérations contraires, le bien l'emporte ſur le mal. Or je ſoutiens que l'ordre d'admettre le ſerment dans la ſociété civile, l'emporte ſur ſon exemption, parce que comme on va le voir, ſans cette diſpenſation civile & ſociale, la ſociété humaine s'écrouleroit & ne pourroit pas ſubſiſter. Alors point de nœud, point de lien, point de frein au méchant, point de rapports civilement hiérarchiques, qui ſont d'une néceſſité indiſpenſable pour la conſervation de la ſociété humaine.

3.° Quiconque a la moindre teinture d'une ſolide philoſophie, enviſage comme un principe indubitable : *Que là où eſt le plus grand ordre, là auſſi eſt le plus grand déſordre.* C'eſt une ſuite infaillible de la chute, de l'ordre inférieur & phyſique, mêlé comme il l'eſt inévitablement avec l'ordre moral, & enfin du mélange des méchans avec les bons. Et pour appliquer ce principe très-philoſophique, à l'objet que je diſcute à ce moment.

ment, je dis que malgré les très-grands désordres qui sont une suite de l'institution du serment, si l'ordre de cette institution l'emporte sur le désordre, par ce calcul moral très-clair, il doit être admis dans la société. Or qui ne voit par toutes les grandes & prépondérantes raisons que j'ai exposées plus haut, que le poids de ces raisons l'emporte sur les raisons contraires; & que par conséquent le serment légalement & légitimement prêté, doit être admis dans la société, & qu'elle ne peut pas s'en passer.

4.° Il est deux sortes de personnes qui peuvent se faire illusion sur cet important sujet : Les premieres sont des enthousiastes d'une raison exaltée & en délire, qui n'envisageant qu'un des côtés de l'objet & non son ensemble, bâtissent des romans politiques, des systêmes éblouissans, des édifices en l'air, des républiques à la Platon, impossibles dans l'exécution & dans la marche civile de la machine du Monde, où le moral & l'antimoral sont mêlés & se heurtent sans cesse. Ces faiseurs de romans civils & que j'appelle très-antisociaux, feroient fort bien de se réunir, de purger de leur présence la société qui n'en a que faire, & d'aller habiter ensemble quelque coin de pays, pour s'y conduire selon leurs idées illusoires. Mais ils ne tarderoient pas à en reconnoître le fanatisme & le faux, & d'expérimenter à leurs dépens que les passions étoient dans leurs valises & les ont suivis en croupe, & que se déchirant & se heurtant, l'intérêt, l'orgueil, l'esprit de propriété, &c. changeroient cette société en champ de bataille & en scene de destruction. Une société particuliere & faisant corps à part, ne pourroit jamais subsister, à moins que d'être uniquement com-

posée de Chrétiens, selon toute la force & l'esprit de ce mot; par des hommes régénérés, animés de la charité pure, & dont tous les actes extérieurs seroient composés sur l'amour du prochain.

Et cela est si indubitable, qu'il est un sens dans lequel le faux Philosophe Hobes a dit une grande vérité, en assurant que *l'état naturel à l'homme, est un état de guerre* (De cive). Prenez l'homme, non tel qu'il est, mais avant la chute; ce principe auroit été de toute fausseté, sous quelque point de vue que vous l'envisagiez. *Mais* prenez l'homme tel que la chute l'a fait, naissant dans la propriété, avec les passions, en un mot, avec sa nature dégradée & dégénérée; je dis que le mot de Hobes est vrai, & je n'ai pas seulement besoin de raisonner pour le faire comprendre (1).

(1) Beaucoup de personnes se sont récriées contre cette assertion de Hobes, qui malheureusement n'est que trop vraie. Je ne suis pas d'ailleurs du tout son défenseur, mais selon moi, comme on vient de voir, il a raison dans ce point; & ceux qui ont prétendu le réfuter, se sont joués d'équivoques & l'ont fait d'une maniere très-confuse, parce qu'ils n'ont pas su distinguer l'homme tel qu'il est, d'avec ce qu'il devroit être; l'homme depuis la chute, de l'homme primitivement innocent; l'homme né dans la propriété, dans l'orgueil & avec le germe des passions, de l'homme véritablement régénéré & Chrétien. Ce principe de Hobes bien entendu, lorsqu'on ne l'offusque pas & sur-tout lorsqu'on n'en abuse pas, c'est-à-dire, lorsqu'on ne confond pas le droit avec le fait, mais au contraire, qu'on prend l'homme tel qu'il est dans son état actuel & sur le temps & la circonstance; ce principe, dis-je, est une démonstration invincible du besoin de société parmi les hommes & de lois dans cette société, afin que les éruptions des passions, qui produiroient parmi eux des chocs éternels, soient contenues & réprimées par un ordre civilement hiérarchique, armé de puissance pour protéger & pour punir. Ce n'est pas Hobes qui a fait ce principe, c'est la chute de l'homme qui l'a rendu le plus

Mais cet exposé, ce principe est une nouvelle confirmation de la vérité que j'établis, & si elle en avoit besoin, il lui donneroit une nouvelle force. La preuve est au bout; la société a besoin de liens pour n'être pas détruite par les éruptions des passions, & par les excès envahissans où se porteroit l'esprit de propriété, s'il n'avoit pas des freins. Cet ordre ne peut subsister sans les sermens obligatoires qui lient les hommes, qui font aller les rayons au centre qui est le Souverain, & du centre les font retourner à la circonférence qui représente les sujets. Donc les sermens sont & doivent, par des raisons prépondérantes, être admis dans la société, & elle ne peut pas s'en passer.

Le second genre de personnes qui peuvent se

---

triste & la plus malheureuse vérité. Descartes même, le grand Descartes qui s'est avisé de vouloir le réfuter en ce point, n'a fait que balbutier. Il ne faut pas que les hommes se blessent de cette imputation; on voit au temps actuel les horreurs qu'enfantent les passions... & à quel point elles sont destructives quand elles ne sont pas réprimées...

Que si on vouloit un correctif à ce principe de Hobes, énoncé trop vaguement & trop crument; on pourroit dire: L'état naturel à l'homme né dans l'orgueil, dans les passions, dans la propriété, l'amour-propre & l'intérêt personnel, est un état de guerre toutes les fois qu'il rencontre des obstacles, des contradictions extérieures à son intérêt, ou à ses passions. Cependant il faut encore convenir en exception, qu'il est des naturels plus heureux que d'autres, qui semblent nés avec une moindre tache de péché originel; ces personnes ont une douceur dans le caractere, ils sont moins irritables & moins passionnés; à quoi on peut encore ajouter les effets d'une bonne éducation, qui polit le caractere & empêche au dehors l'éruption excessive des passions; mais il n'y a que la régénération qui puisse véritablement purifier le dedans. Et ces exceptions n'empêchent point qu'on ne puisse se servir du principe de Hobes, pour démontrer la nécessité d'un ordre social & politiquement hiérarchique. Du reste, Hobes étoit un malheureux, & ses principes sont horribles & dignes de lui.

faire à cet égard une illusion, à la vérité bien plus pardonnable que celle de ces fiers enthousiastes de raison dont je viens de parler, c'est celle de cette société de Pieux, dont j'ai traité au chapitre précédent. Ils peuvent dire : « Nous
» n'avons que faire de sermens à tout bout de
» champ faussés & profanés ; nous ne nous révol-
» tons point ; nous sommes soumis, nous coulons
» avec l'ordre civil. Nous ne voulons point de
» procès, ni rien qui nous lie au systême po-
» litique ; nous sommes des personnes paisibles,
» &c. ». Voici ce que j'ai à leur répondre.

1.° Ils peuvent en effet, lorsqu'ils se contiennent dans ces bornes, se contenter de l'obligation jetée sur leur naissance, dont la circonstance & le local les ont fait naître sujets de tel ou tel prince ; & tant qu'ils ne lui sont pas infidelles & désobéissans, je crois que le prince n'a pas droit d'exiger d'eux un serment littéral, vu qu'ils ne se révoltent point. 2.° Mais alors, ces sujets ne doivent point se mettre dans les cas où la société civile & ses voeux communs ont le droit & la convenance d'exiger le serment positif, & où l'ordre général en impose la nécessité ; ils ne doivent point avoir de difficultés, autant qu'il est possible, & ils doivent céder plutôt de leurs droits ; ils ne doivent point prendre d'emplois, mais se contenter d'être de paisibles citoyens.

Je finis en résumant en deux mots. 1.° La nécessité du serment est reconnue dans la société civile, & il devient inévitable pour quiconque y est engagé, ou s'y engage. 2.° Son importance est infinie. 3.° Le danger de son infraction & de sa profanation seroit encore plus grave pour l'individu, s'il étoit possible. 4.° Il

ne doit donc point être prêté à la légere, ni on ne doit pas s'y jeter à corps perdu sans nécessité, ou sans un bon motif. 5.° Il ne doit être imposé que par le prince légitime, ni prêté qu'à lui, ou aux sous-ordres de sa part. 6.° Il ne doit être ni dicté, ni exigé, ni prêté par l'enthousiasme...... Et on ne doit jamais l'exiger, ni le prêter sans une nécessité & une grande convenance sociale; autrement ce seroit l'avilir par des répétitions inutiles, diminuer le respect & la frayeur religieuse qu'il doit inspirer & énerver son autorité & son efficace.

Fin du second Volume.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce second Volume.

LIVRE SIXIEME.

INTRODUCTION A CE LIVRE. Page 1

CHAP. I. *La Foi & la Croyance mises en regard.* 3

CHAP. II. *Effets du témoignage interne qui constitue la foi. Que l'immortalité n'est qu'en Jésus-Christ.* 6

CHAP. III. *Continuation du même sujet. De l'immortalité.* 12

CHAP. IV. *Plus ample éclaircissement sur l'immortalité.* 17

CHAP. V. *Récapitulation de ce qu'on a vu plus haut sur la foi & sur la croyance.* 26

CHAP. VI. *Digression. Du vrai Quiétisme.* 28

CHAP. VII. *Autres caracteres & différences de la Foi & de la Croyance.* 37

CHAP. VIII. *Des Passions.* 42

CHAP. IX. *De l'Amour-propre.* 58

CHAP. X. *Digression continuée. De la sensibilité, & beaucoup de curieuses & importantes vérités jetées dans ce chapitre.* 76

CHAP. XI. *Supplément aux Chapitres de l'amour-propre & de la sensibilité, adressé au sexe.* 104

CHAP. XII *Autre caractere de la simple croyance. Le Démon l'a. Apostrophe aux Incrédules.* 110

LIVRE SEPTIEME.

Cinquieme avantage & cinquieme abus de la raison. Elle peut connoître le sens littéral de l'Ecriture, & son grand abus c'est de refuser les profonds & divins sens mystiques, dont la foi a la certitude. Ces sens mis en regard. Des épreuves; de la Foi. De la Foi claire, & de l'obscure. Des inspirés, &c. Exemples tirés d'Abraham, de Joseph, de David. Eclaircissemens, &c. 122

CHAP. I. *Cinquieme avantage & abus de la raison sur les sens de l'Ecriture. Exemples en explication.* ibid.

CHAP. II. *Certitude des sens mystiques. Caracteres de leur vérité.* 128

CHAP. III. *Continuation sur les sens mystiques. Réfutation indirecte. Des Hérésies. Des Commentaires littéraux, &c.* 132

CHAP. IV. *Nouveaux exemples de la différence de la Croyance & de la Foi.* 139

CHAP. V. *Clarté & obscurité de la Foi.* 143

CHAP. VI. *Des obscurités de la Foi.* 148
CHAP. VII. *Continuation du même sujet. De la Foi obscure. Moment divin.* 153
CHAP. VIII. *Confirmation & remarques en explication.* 157
CHAP. IX. *Eclaircissemens. Exemple de David.* 165
CHAP. X. *Des Inspirés. Ils sont suspects aux vrais Chrétiens.* 170
CHAP. XI. *Confirmation.* 174
CHAP. XII. *Récapitulation. De la paix de Dieu accordée à la Foi, différente de la paix du monde.* 177
CHAP. XIII. *Une objection des Inspirés réfutée.* 181
CHAP. XIV. *La Foi & la Croyance mises en opposition par colonnes.* 185
CHAP. XV. *Exhortation chrétienne.* 192

LIVRE HUITIEME.

Supplément au Livre de la Foi. De la Foi au Fils, ou *en Jésus-Christ*, & de la Foi *de Jésus-Christ*. Leur ressemblance & leur différence. Suites & fruits de la vraie Foi. Que les Esprits bienheureux ou glorifiés ont peu d'avantages sur celui qui a la *Foi du Fils*. De l'amour de DIEU. 195

INTRODUCTION A CE LIVRE. ibid.

CHAP. I. *Des degrés de la Foi. S'il suffit pour la vie éternelle d'avoir la foi au* Fils de DIEU.

Différence des degrés & de la consommation. Du sacrifice de Jésus-Christ ; comment étendu sur ses membres. 196

CHAP. II. *De la* Foi du Fils, *& de sa vie dans le Chrétien. La* Foi au Fils *différente de la croyance, a la même origine que la Foi du Fils, mais non pas la même perfection.* 200

CHAP. III. *Jésus-Christ devenu vie du Chrétien, est par-là même son action, son opérer, sa force, pâtit, & fait tout en lui. Et ce Chrétien évite* la mort seconde. 207

CHAP. IV. *Que ce Chrétien, quoiqu'en nouveauté de vie & ressuscité en Jésus-Christ, n'a pas comme lui l'union hypostatique, & à parler rigoureusement, n'est pas impeccable, & même que sa vie est encore sujette au combat, pendant qu'il est en ce monde.* 209

CHAP. V. *Nécessité de l'épreuve dans ce Chrétien, quoique mis en nouveauté de vie, prouvée par plusieurs raisons. But de la Sagesse de* DIEU *dans ces épreuves auxquelles le Chrétien est appliqué.* 214

CHAP. VI. *Bonheur de la victoire dans ce Chrétien supérieur à la tentation & vainqueur dans l'épreuve. Il donne à* DIEU *la vraie gloire, & est un exemple pour le monde qui n'en profite pas.* 218

CHAP. VII. *Confirmation.* DIEU *ne peut se plaire qu'en son Fils, & ainsi il ne met ses complaisances qu'en celui où il trouve les traits & la ressemblance avec son Fils ; & il les y met proportionellement à ces traits. Vertus divines & vertus fausses distinguées.* 220

CHAP. VIII. *Comment & pourquoi ce Chrétien, quoiqu'en nouveauté de vie, n'est, à parler rigoureusement, jamais impeccable, tandis qu'il est en ce monde. Eclaircissement & récapitulation.* 224

CHAP. IX. *Union de la vie de la foi & de la vie ressuscitée en ce monde, dans le Chrétien. Sa foi déjà ici bas rivale des Anges & de la vision béatifique. Paix divine & imperturbable de cet état.* 227

CHAP. X. *Celui qui a la foi du Fils, ou qui est ressuscité en lui, pratique des vertus que les Saints glorifiés ne peuvent plus avoir en la même maniere, & il a en quelque sorte cet avantage sur eux. Vrai bonheur du Chrétien, & faux bonheur des mondains. Amour pur.* 235

CHAP. XI. *Digression. Illusion des amitiés de la terre. De l'amour du prochain & des ennemis. Son signe.* 241

CHAP. XII. *Application de la théorie précédente à l'amour de* DIEU, *que l'homme de foi ou le Chrétien peut exercer dans la souffrance, & non plus les Saints glorifiés. Principe qui démontre la justice, la convenance & la nécessité de l'amour pur. Deux volontés dans l'homme.* 245

CHAP. XIII. *Récapitulation & résumé de tout ce discours.* 251

LIVRE NEUVIEME.

Pour varier un peu les matieres, & avant d'en venir aux différentes sectes dont j'ai à parler, je mets ici un supplément sur ce que j'ai dit plus haut des sens mystiques de l'Ecriture Sainte. Et à cette occasion, je donnerai un grand éclaircissement sur la chronologie des Egyptiens & autres nations qui remontent à une origine incroyable. 254

CHAP. I. *Avant-propos. Faux jugemens sur les sens mystiques & leurs causes.* ibid.

CHAP. II. *Supplément sur ma théorie des sens mystiques & spirituels de l'Ecriture. Exception par rapport à la morale.* 258

CHAP. III. *Principes qui, taillant dans le vif, démontrent la vérité & l'existence des sens cachés de l'Ecriture.* 264

CHAP. IV. *Dissertation sur la chronologie des Egyptiens, où il est montré qu'elle ne peut contredire à la chronologie de nos saints Livres, & où on verra, chemin faisant, un grand nombre de profondes vérités.* Rem faciam, non difficilem, causam Deorum (DEI) agam. *SENECA de Providentia.* 273

LIVRE DIXIEME.

Des livres de Morale & de Piété. De différentes Sectes dans le Christianisme. Des Moraves, Piétistes, Anabaptistes, Séparatistes. Et de ceux qui refusent l'hommage, & de porter les armes. 300

CHAP. I. *Des livres de morale & de piété.* ibid.

CHAP. II. *Des Freres Moraves. Trois erreurs de cette Société.* 312

CHAP. III. *Des autres sectes nombreuses, sur-tout parmi les Protestans, & des causes de ces schismes.* 325

CHAP. IV. *Des Anabaptistes. Sainteté & efficace du Baptême. Et à cette occasion des Martyrs. Enfin, de l'attrait qu'ont quelques Inspirés parmi les pieux.* 329

CHAP. V. *Piétistes. Séparatistes.* 333

CHAP. VI. *Des personnes qui ont de la piété, & qui refusent l'hommage aux Souverains & de porter les armes.* 336

CHAP. VII. *Supplément au chapitre précédent. Du serment. Que la société civile ne peut pas s'en passer.* 344

Fin de la Table du second Volume.

